
3 1761 05303285 0

P. E. Bergfalk

L'ESPAGNE

SOUS

FERDINAND VII.

TOME TROISIÈME.



« Mon but n'a pas été de préconiser telle forme de gouvernement » en général; car je suis du nombre de ceux qui croient qu'il n'y » a presque jamais de bonté absolue dans les lois. »

De la Démocratie en Amérique, par Alexis de Tocqueville. *Introduction*, p. 22.



PARIS. — IMPRIMERIE ET FONDERIE DE FAIN,
Rue Racine, 4, place de l'Odéon.

L'ESPAGNE

SOUS

FERDINAND VII,

PAR

LE MARQUIS DE CUSTINE.

TOME TROISIÈME.

DEUXIÈME ÉDITION.



A PARIS,

CHEZ LADVOCAT, LIBRAIRE
DU PRINCE ROYAL,
PLACE DU PALAIS-ROYAL.

M DCCC XXXVIII.

18422
3/12/9.

LETTRE XXXII.

SOMMAIRE.

Buste du roi Pierre-le-Cruel niché dans une muraille au coin d'une rue de Séville. — Anecdote qui a fait élever ce monument. — Plaisanterie du roi au magistrat. — La réplique en action. — Reliques de saint Ferdinand. — Les prêtres espagnols, comme autrefois ceux de l'Égypte, sont les archivistes de la nation. — Le peuple éclairé par la foi. — Son histoire est toute catholique. — Il la connaît mieux que les nations lettrées ne connaissent la leur. — Rapport qu'il y a entre les Espagnols et les Juifs.

A MISS BOWLES.

Séville, 16 mai 1831.

J'ai vu ce matin le buste du roi Pierre le Cruel, encadré et placé dans une niche, au coin d'une rue; voici l'anecdote qui l'a fait élever là. Ce roi, galant autant que féroce, parcourait la nuit les rues de Séville : en véritable Espagnol, il ne pensait qu'aux intrigues d'amour; arrivé près du lieu qu'on lui avait assigné pour un rendez-vous, il rencontre un homme qui lui dispute le pas. La querelle s'échauffe, le roi tire son épée, et, sans autre forme de procès, il tue l'imprudent qui s'opposait à son passage.

Le lendemain, Pierre tenait sa cour entouré de ses grands : l'*assistente* se présente; le prince appelle ce magistrat et lui dit : Un meurtre a été

commis cette nuit dans Séville; en savez-vous l'auteur? — Non, sire, répond l'*assistente*. — Votre devoir est de le découvrir; je veux voir sa tête placée à l'endroit où il a tué un homme.

A quelque temps de là, le roi trouva son buste niché dans le mur, au lieu même où son adversaire avait succombé. Ce buste était là, couronné et entouré de tous les ornements de la royauté. Je ne m'intéresse guère à un despote goguenard, plaisantant avec un magistrat rusé sur la mort qu'il a donnée à un de ses sujets; mais c'est un trait frappant ajouté à un tableau de mœurs.

On a exposé ce matin, dans la cathédrale, le corps d'un roi bien différent de Pierre le Cruel; c'est le jour où l'on ouvre la châsse de saint Ferdinand, l'anniversaire de l'entrée de ce pieux monarque à Séville, après la fuite des Maures. Les prêtres sont encore en Espagne ce qu'ils étaient autrefois en Égypte : les seuls archivistes de la nation. La religion se mêle à l'histoire du passé autant qu'aux actions de la vie présente, et qu'aux espérances de la vie à venir. Il résulte de cette consécration des hauts faits d'un grand homme, par la foi populaire, un rapport intime entre les individus des classes inférieures de la société, et les hommes qui ont le plus influé sur les grands événements. La

seule instruction qu'ait ici le peuple lui vient de l'Église : la science lui est transmise par la foi ; il retrouve ses héros dans ses saints avec une vénération qui n'est pas dénuée de fierté. Il est familiarisé avec la gloire pieuse de ses illustres patrons, comme les anciens l'étaient avec l'héroïsme de leurs demi-dieux. Grâce à cet accord des usages et des croyances qui survit ici à la ruine de l'édifice social élevé en Europe par le moyen âge, le peuple espagnol me paraît plus au fait de ce qui s'est passé chez lui, que ne le sont les hommes des classes inférieures dans les pays littéraires où, pour étudier quelque chose, il faut déjà être homme d'esprit, car, dans ces pays-là, les lumières sont partout ; on sait tout sans rien apprendre et le désir d'approfondir quelque chose, lorsqu'il serait si facile de se passer de travail, prouve à lui seul une force d'intelligence au-dessus de l'ordinaire. Heureusement pour l'Espagne, son histoire même a toujours été religieuse ; jusqu'ici cette nation, à part de toutes les autres, n'a point vu d'époque où la gloire ait osé se séparer de la foi : l'enseignement pieux est encore pour elle une revue historique. Dans le cœur d'un Andaloux, l'amour du ciel se confond avec l'orgueil patriotique ; c'est comme cela

seulement que je conçois et que j'approuve l'amour du pays poussé jusqu'à l'enthousiasme.

Il n'y a pas en Europe un peuple qui rappelle les anciens Juifs autant que les Espagnols, parce qu'il n'y en a pas un dont le gouvernement se soit autant approché de la théocratie pure. Ici le roi n'affecte pas le respect pour le catholicisme, parce qu'il est roi ; mais s'il est roi c'est parce qu'il est catholique. L'essentiel, en Espagne, ce n'est point la monarchie, c'est la religion. D'après ces données, ce pays me paraît plus avancé que bien d'autres dans le travail de la transformation politique qu'attend l'Europe entière avec un mélange d'espoir, de crainte, de désirs et de répugnances, sentiments dont la contradiction ne peut être sauvée que par une foi neuve et sincère, par le christianisme purifié par cette religion rajeunie dont le genre humain, altéré de vérité, appelle de toutes parts les miracles nouveaux.

Si je compare les Espagnols aux Israélites, c'est parce que chez l'un et chez l'autre de ces peuples, l'arche sainte est conservée, et le sort de l'ordre politique y dépend de l'obéissance aux lois divines. Ceci ne s'applique qu'à la vieille Espagne ; dans ce pays, comme ailleurs, il se prépare une nation nouvelle ; et nous ne connaissons que l'ancienne ; toute-

fois je ne veux pas pousser ma comparaison des Espagnols avec le peuple de Dieu au delà de ce qu'elle a de flatteur. Malgré le préjugé, je crois apprécier dignement le caractère de cette nation en montrant les rapports qu'il peut avoir avec celui d'une race d'hommes à laquelle le monde civilisé doit son Dieu. Qu'ont fait pour nous tous les peuples de la terre, en comparaison de ce que nous devons aux Juifs?

LETTRE XXXIII.

SOMMAIRE.

Voyager en Espagne, c'est oublier le reste du monde.—La passion des voyages justifiée par les merveilles de Séville. — Préjugés rectifiés à chaque pas.—Fête populaire chez le consul d'Angleterre.—Élégance des simples ouvriers et ouvrières de Séville. —Ici c'est le peuple qui fait la mode.—Les majo et les maja sont copiés par les grands. — En Espagne, les plaisirs rapprochent les hommes de toutes les classes ; dans les autres pays ils les séparent.— L'égalité pratique, à l'ordre du jour. — Habitudes républicaines dans l'armée et dans l'église. — L'aristocratie anglaise scandalisée. — Costume d'un *majo* de Séville. — Habillement des femmes. — Leur coiffure. — Romances espagnoles.— Caractère particulier de cette musique. — Son charme, ses défauts. — Usage que les Espagnols modernes font de leur idiôme : ils parlent pauvrement une langue riche. — Le son de voix des femmes rappelle l'Afrique plus que l'Europe. — Le brigandage inhérent aux mœurs des Arabes. — Trafic de la police, qui vend aux bandits la permission d'exercer leur industrie.—Vols domestiques plus rares qu'ailleurs. — La bonne foi espagnole révoltée par tout abus de confiance. — Pantomimes jouées par des ouvriers. — Talent des acteurs. — Comique espagnol. —Pruderie d'une demoiselle anglaise. — Conversation entre cette jeune personne et le voyageur. — Simplicité et décence naturelle des dames du pays. — Seguidilla dansée en groupes. — La bohémienne. — Sa taille, sa toilette, sa danse et

A MONSIEUR DE VIMEUX.

Séville, 16 mai 1831.

Avec mon goût pour la solitude, je m'accommode assez bien de la profonde ignorance où l'on est ici de la marche du monde. Nous ne savons si les peuples sont en paix ou en guerre, si la France se calme ou se brûle, s'il y a encore une France; et pour le peu de mois qu'il nous reste à vivre dans cet oubli de tout, je m'y maintiens avec d'autant moins de remords, que je crois à la durée de la paix *. Cette opinion m'est commode; mais ne le fût-elle pas, ce serait encore la mienne comme elle l'a été, vous le savez, depuis la révolution, ou pour mieux dire l'évolution de juillet.

Mais malgré ma philosophie politique, le silence

* Écrit en 1831.

de mes amis m'est pénible. Il me trouble souvent dans les jouissances de ma vie vagabonde; et je me dis chaque matin : Que M. ***, qui est l'exactitude même, ne m'envoie pas un mot de vous ni de personne. De tous les inconvénients des voyages, le seul auquel je ne puisse m'accoutumer, c'est l'oubli des gens qu'on quitte. Pour faire un pèlerin sans regret, il faudrait ou la force de détachement d'un saint ou l'égoïsme d'un sot.

Les difficultés matérielles du déplacement m'occupent peu, les éléments me trouvent préparé à vaincre les obstacles qu'ils m'opposent; mais les amis qu'on n'emmène pas me gâtent les voyages, surtout les plus intéressants, c'est-à-dire les plus difficiles, ceux dont on aimerait le mieux à partager les plaisirs et les dangers. Sans l'amitié, je serais un voyageur conséquent, je m'en vante ; car si j'ai su éviter les contradictions, c'est dans les arrangements nécessaires pour satisfaire la passion que j'ai de courir le monde.

Cette passion me paraît parfaitement justifiée à Séville. Je suis fier de cette cité; de telles merveilles sont une réponse victorieuse au reproche qu'on me fait de ne savoir pas rester chez moi. Comment renoncer à connaître les Maures, les Andaloux, et leur fidèle miroir, Murillo, quand on a le temps

et la force de venir les étudier chez eux? Les ouï-dire sont ennuyeux comme la demi-vérité : il est vrai que depuis mon séjour à Séville la chaleur m'accable, l'ail me dégoûte, et je ne sais quelle légion de bêtes me dévore le jour et la nuit. Mais l'air m'embaume, la lumière me réjouit, et les gens, moitié Africains, moitié civilisés, parmi lesquels nous vivons, m'amusent parfaitement. C'est la première fois depuis la Calabre et l'Écosse que je voyage par pure curiosité. Dieu merci, cette fois je n'ai d'autre but que le plaisir de déchiffrer un vieux manuscrit oublié dans le coin d'une bibliothèque d'alchimiste : tel est exactement l'effet que produit dans mon esprit l'étude de l'Espagne. C'est une mine abandonnée et qu'il faut rouvrir; l'Europe a tant de préjugés sur ce pays, qu'il n'y a pas de voyageur si frivole, si ignorant qu'il soit, qui ne se sente à Séville une supériorité marquée sur tous ceux qui le liront, uniquement parce qu'il ouvre les yeux et les oreilles, et qu'il est à Séville! C'est l'espèce de satisfaction des gens qui se sont levés de bonne heure, et qui pensent à ceux qui dorment. Vous dormez, vous, à Paris. Ici je veille moi... A la vérité, je ne dors pas du tout, à la lettre, et c'est trop vivre. Mais en huit jours de séjour, on a rectifié une prévention par heure. Vous ne pouvez

penser, voir, entendre, vivre à Séville, sans contredire tous les gens que vous connaissez, tous les livres que vous avez lus : c'est amusant, surtout pour les taquins comme...... nous. Où est Taquin le superbe*, comme il jouirait avec moi de cette rectification inévitable, involontaire et continuelle des idées des autres ? C'est un des plus piquants plaisirs du voyage d'Espagne. Malheureusement nous quittons Séville demain pour descendre le Guadalquivir sur le bateau à vapeur ; mais avant de m'embarquer, je veux vous décrire une des soirées les plus amusantes de ma vie, une vraie soirée espagnole.

La famille du consul d'Angleterre à Séville est Andalouse ; il n'y a que lui d'Anglais dans sa maison. Il a cinq enfants, dont l'aîné est un garçon de quatorze ans ; sa femme et sa belle-sœur sont du pays ; la dernière a été une des plus belles personnes de Séville ; elle n'est point mariée, et elle a encore beaucoup d'agréments. Je vous en parle comme d'une femme de quarante ans ; c'est que cet âge, chez nous, répond à celui de vingt-six ou vingt-huit ici. Mademoiselle Dolorès a vingt-huit ans.

Outre sa famille, le consul a dans ce moment, chez lui, plusieurs demoiselles anglaises avec leur

* Plaisanterie du chevalier de Boufflers.

frère; je vous parlerai d'eux plus tard. La maîtresse de la maison, et son aimable sœur, qui ne pensent qu'à nous rendre le séjour de leur pays agréable, ont désiré nous en faire connaître les habitants, en nous les montrant de plus près qu'on ne les voit ordinairement. Je parle des gens du peuple, la seule classe qui soit vraiment intéressante ici, et différente de ce qu'on rencontre dans le reste du monde. Ces dames nous ont préparé une surprise. Nous étions invités à venir chez elles prendre du thé à huit heures, après..... la comédie? Non; après *le combat de taureaux!* Nous arrivons exactement, et qui voyons-nous au lieu du petit cercle d'habitués auquel nous nous attendions? nous trouvons une société de trente ou quarante personnes, autant d'hommes que de femmes; cette réunion était composée des meilleurs chanteurs de Séville, des meilleurs joueurs de guitare, des meilleurs danseurs et danseuses de danses nationales; enfin des meilleurs acteurs que j'aie eu l'occasion de voir depuis longtemps. Et ce qui vous étonnera, c'est que tous ces talents étaient pris dans la classe des ouvriers. Je vois d'ici votre mine de dégoût et vos gestes dédaigneux, comme si vous craigniez de faire connaissance avec je ne sais quelle population accessoire, que nous croyons l'inévitable compagne de

la race humaine dans tout climat brûlant comme celui-ci. Détrompez-vous : le peuple andaloux, excepté les mendiants et la toute dernière classe des journaliers et des paysans, est infiniment plus propre que le nôtre ; de plus, il est mieux élevé, plus poli, plus beau, plus élégant dans ses manières comme dans son costume.

Cela ne m'étonne pas, me répondit un Anglais à qui je faisais faire la même observation. Les personnes de cette classe sont les seules en Espagne qui reçoivent quelque éducation. Malgré l'exagération de cette boutade, on ne peut s'empêcher de reconnaître qu'elle n'est pas tout à fait dénuée de fondement.

C'est surtout parmi le peuple de l'Andalousie qu'on trouve les modèles de ce qu'on appelle dans toute l'Espagne les *majo* et les *maja*. J'en ai déjà rencontré quelques copies à Madrid. Ce sont de jeunes élégants de bas étage, des fanfarons de village, des faraux de mince condition, espèce de types populaires, imités ensuite par les plus grands seigneurs comme par les simples gentilshommes, qui se glorifient d'adopter les habitudes, les costumes et les goûts nationaux : ici c'est le peuple qui fait la mode. Notre démocratie politique n'a pu encore obtenir un tel succès contre l'aristocratie de nos mœurs. L'Angleterre a vu aussi ses plus

grands seigneurs renoncer à leurs habitudes pour se faire cochers et vivre, se vêtir, se nourrir, parler comme des conducteurs de stages; mais les riches anglais copient les gens du commun sans jamais se familiariser avec eux. La vie aventureuse d'un peuple qui semble avoir résolu de s'arrêter au degré de civilisation atteint pendant le moyen âge, est riche en plaisirs communs à toutes les classes. Ces fêtes nationales forment un lien entre les hommes des rangs les plus divers, ils réunissent, du moins pour un instant, la population espagnole tout entière : c'est à mon gré le grand avantage des combats de taureaux, où le courage plus physique que moral, et la force et l'adresse corporelles inspirent, à tous le même intérêt, la même admiration passionnée, passionnée comme tous les plaisirs de ce peuple. Le talent de vaincre le monstre devient pour le temps que dure la joute la seule distinction respectée en Espagne : pendant l'heure du spectacle le pays est une république dont l'homme le plus agile devient le chef.

Si dans un tel pays la politique divise les hommes, le plaisir les réunit. Chez nous, au contraire, et chez les Anglais, les divertissements désunissent les populations autant que les affaires ; si le corps social souffre quelque part, les amusements,

qui ne sont jamais partagés par un grand nombre d'individus à la fois, aggravent le malaise; là le plaisir excite à la discorde au lieu de la calmer, et c'est justement le contraire de ce qui arrive ici, où l'on voit à certains jours la société tout entière assemblée, non pour s'aigrir par le spectacle de son luxe, de ses vanités, mais pour satisfaire en commun des passions réelles; ce genre de divertissement est unique parmi les nations modernes: et je vois à regret s'approcher le temps où l'Espagne abolira ses solennités nationales, derniers exercices qui, dans l'Europe, moderne rappellent encore les jeux de la Grèce.

Les Espagnols s'embarrassent peu des théories politiques, mais de fait ils jouissent d'une égalité pratique qui n'existe peut-être que chez eux. Cette égalité s'étend au delà des relations particulières de la vie sociale, on la retrouve jusque dans la vie publique*.

La monarchie espagnole est composée pour

* Nous ne pouvons assez répéter que ces pages peignent l'ancienne Espagne telle qu'elle était à ses derniers moments, telle que personne ne la verra plus, et que si l'auteur a quelquefois pressenti la crise actuelle, il s'est fait bien plus souvent encore illusion sur la force et la durée de l'ordre de choses qu'il trouvait subsistant à son passage; le trop petit nombre de faits qu'il avait pu recueillir pendant une course rapide, ne lui avait pas permis d'apercevoir la ruine prochaine de ce vieil édifice.

ainsi dire d'autant de petites républiques qu'il y a de villes dans la Péninsule ; l'esprit fier et indépendant qui règne dans ces municipalités est entretenu par le clergé et se répand dans tout le royaume.

Les évêchés ne sont pas le patrimoine de quelques familles nobles, ainsi qu'il arrivait en France avant la première révolution, lorsque le mérite transcendant n'obtenait que rarement une petite part des richesses possédées par le corps entier de l'Eglise ; les évêques espagnols sont en général les premiers hommes de l'Espagne par les talents et les vertus, et la plupart d'entre eux sortent des rangs inférieurs de la société.

Les dignités de l'armée sont également plus à la portée du mérite qu'elles ne l'étaient autrefois chez nous : d'après tant d'institutions, ou plutôt de traditions libérales sans prétentions philosophiques, il n'est pas étonnant que les germes révolutionnaires avortent en ce pays ; pour le bouleverser il faudrait parvenir à l'aveugler entièrement sur ses propres intérêts : or, il n'y a pas ici de journaux destinés à défendre le pour et le contre : les esprits sont plus justes et plus réfléchis que chez nous. Si les demi-lumières augmentent l'activité de la pensée, elles diminuent la puissance de la ré-

flexion, et nuisent à la justesse du jugement.

L'Anglais, près duquel je m'étais assis et qui s'amusait à contrarier mon enthousiasme, me disait, en regardant danser les ouvriers de Séville : Tous ces gens-là se croient vos égaux. Je pense comme eux là-dessus, ai-je répondu, au grand scandale de l'aristocrate britannique. Ce qui nous rappelle la différence des rangs quand le hasard rassemble des hommes nés dans des classes diverses, ce sont les prétentions des inférieurs : ici personne ne prétend qu'à montrer ce qu'il sait, sans s'embarrasser de ce qu'il est : voilà ce que j'appelle de la vraie dignité !.....

« Voyez ces femmes entrer dans le salon, et saluer la maîtresse de la maison ; remarquez la noblesse naturelle de leurs manières ; et, ce qui est synonyme, leur vraie politesse ; avec tant de simplicité, tant d'insouciance sur l'effet qu'il produit, tant de fierté sans arrogance, un homme du peuple est l'égal des rois. »

A l'heure qu'il est je ne connais pas de prince en Europe vêtu comme un garçon ébéniste de Séville; le *majo* andaloux est de tous les hommes civilisés celui dont l'habit coûte le plus cher. Ce pays est encore riche, et malgré la perte des Amériques, les habitants de l'Andalousie sont loin

d'être obligés de travailler tous les jours de la semaine pour gagner leur vie. Ils sont élégants, parés, gais, brillants, oisifs, et l'on dirait qu'ils n'existent que pour se divertir. La cherté de la main-d'œuvre et des vivres en général, dans le midi de l'Espagne, tient à l'abondance du numéraire, qui affluait dans ce pays sans que les naturels eussent mérité par leur travail cette opulence toute factice. Cadix était le havre de l'or; les lingots arrivaient dans cette ville, comme ailleurs les épices et les autres marchandises de l'Inde.

Le costume du premier *majo* que nous avons aperçu hier dans le salon du consul d'Angleterre était un des plus simples que j'aie vus; mais comme j'avais le loisir de l'examiner de près, je vais vous le décrire. Ce jeune homme portait une veste ronde très-courte, de drap noir extrêmement fin: elle était ornée d'épaulettes, de gances et de nœuds de rubans de soie noire, et garnie d'une broderie en frange de soie noire, dont l'effet m'a paru de bon goût. La doublure de la veste était d'une étoffe de soie bouton d'or, une chemise brodée à col rabattu se voyait à travers l'ouverture d'un petit gilet de soie à boutons d'or, et très-chargé de broderies; autour du col pendait une cravate en sautoir, agrafée dans un anneau d'or garni de

pierres fines. La culotte courte, en tricot de soie noire, était attachée à la jarretière par une gance qui se termine en gland. Les souliers étaient d'une peau jaune extrêmement fine, et l'on voyait des bas de soie blancs à coins brodés briller à travers l'ouverture des guêtres de cuir jaune, qui complétaient la parure. Cette partie du vêtement est d'une magnificence particulière ; on y voit beaucoup de broderies et des dessins délicats tracés à coups d'aiguille ; rien de pareil ne se fait en aucun autre pays ; ces guêtres restent toujours ouvertes depuis la cheville du pied jusqu'au-dessus du mollet ; ce qui donne l'air à moitié déshabillé à l'homme qui les porte.

Voilà comme les jeunes gens de Séville se vêtent pour courir les rues le soir, ou pour aller voir les processions les jours de fête, ou pour assister aux combats de taureaux. Leurs costumes sont tous les mêmes, et pourtant ils varient à l'infini ; un pays où il y a de l'imagination et de la poésie partout, excepté dans les livres, a beau adopter une mode générale, ceux qui la suivent la modifient toujours. Quand chacun sent et parle d'après soi, soyez sûr aussi que chacun se pare à sa manière. La mode est ici avec le caprice exactement dans le même rapport que la royauté avec la liberté : on révère, on encense le roi, mais on ne lui sacrifie

rien. Le costume que je viens de vous décrire coûte de quinze à vingt louis. Il y en a qui sont tout brodés en jay, et qui coûtent jusqu'à deux mille francs, sans compter la valeur des bijoux, qui peuvent ici compléter la parure d'un homme sans le rendre ridicule.

L'habillement des femmes est moins bizarre, moins recherché, moins extraordinaire et moins joli, ce me semble, que celui des hommes; pourtant il n'est dépourvu ni de grâce ni d'élégance. C'est une robe noire fort étroite et très-courte, coupée d'une certaine manière, qui est connue seulement des couturières espagnoles. Cette robe, appelée basquine, est de soie; elle est ornée de plusieurs rangs de gances et de franges pareilles à celles des habits d'hommes. Sur la tête est un peigne d'écaille, dont le dos, léger comme de la dentelle, a jusqu'à six pouces de haut; des fleurs naturelles, dont le parfum embaume les promenades publiques, ornent les cheveux, qu'on aperçoit à travers une mantille de dentelle, espèce de voile plus ou moins riche jeté sur la tête et par-dessus le peigne *. La chaussure est une partie essentielle de la toilette des femmes, qui portent des bas de

* Le nom de mantille fait penser à un mantelet, mais c'est plutôt un voile.

soie blancs et des souliers de soie noire si petits, avec des quartiers si bas, qu'on a peine à comprendre comment ces chaussures tiennent aux pieds. Cette toilette n'est pas celle d'une grande dame, c'est celle d'une ouvrière parée, d'une Andalouse de la classe bourgeoise, et même au-dessous. Pour pouvoir danser elles attachent leurs souliers avec des cordons de soie blancs comme les bas et qui n'attirent point l'œil. Au lieu de robes noires, quelques femmes étaient vêtues hier au soir de robes blanches de mousseline, ou de satin, avec des ceintures de velours noir, et des applications de même étoffe en guise de garnitures.

Telle est la société D'OUVRIERS qui nous attendait dans un grand salon disposé pour la recevoir.

La fête a commencé par des romances accompagnées sur la guitare. La musique espagnole, comme tout le monde le sait, est originale, mais quelquefois dure à l'oreille, à cause de la brusque transition d'un ton à l'autre. On retrouve dans ces modulations âpres et passionnées quelques souvenirs de la barbarie africaine; elles nuisent aux charmes de la mélodie; mais elles plaisent aux esprits blasés comme aux oreilles sauvages qu'elles frappent fortement. Telle est la cause du succès des airs espagnols à Paris : les Andaloux chantent

avec une voix de la gorge, une voix criarde qui aborde hardiment des intonations fausses; ces accidents arrivent assez souvent dans le cours d'un morceau ; habitué aux phrases régulières et largement dessinées de la musique italienne, je trouve le chant espagnol trop saccadé pour être vraiment agréable. J'ai cependant remarqué quelques mélodies voluptueuses ou comiques au dernier degré. La plupart des motifs sont dans le ton mineur, le seul qui peigne bien la tristesse passionnée et les tourments de l'amour malheureux ; la mélancolie du mode, contrastant avec la rapidité des mouvements, est précisément ce qui fait le caractère particulier de la musique espagnole dont les rhythmes sont gais jusqu'au burlesque, et les tons mélancoliques jusqu'à la douleur.

J'avais entendu vanter, comme tout le monde, les beautés de la langue castillane; depuis que j'écoute ceux qui la parlent, je me trouve un peu étonné de mon admiration sur ouï-dire.

Les Espagnols modernes se servent de leur langue comme des riches malaisés habitent leur palais, qu'ils abandonnent en grande partie pour se nicher dans un coin d'où ils ne sortent presque jamais. Cet idiôme, jadis si riche, a des ressources à peu près inconnues à la plupart de ceux qui le parlent au-

jourd'hui. Ils ne se servent que d'un petit nombre de mots sans cesse ramenés dans la conversation. Ces mots deviennent des pivots autour desquels tournent les idées à moitié perdues sous des expressions banales : merveilleux refuge de la paresse d'esprit ! Grâce à l'usage qu'on fait de ces mots parasites, les personnes les plus spirituelles sont souvent rabaissées au niveau des niais; cette espèce d'égalité-là n'est guère dans l'esprit du siècle. Écoutez causer des femmes espagnoles, vous n'entendrez que ces paroles : *Bueno !... Muy bueno ! Muy buonito* ; ce qui veut dire : Bon, joli, très-joli ! ou bien, *soi enfadada:* Je suis ennuyée, cela me déplaît.

Ce que je dis là s'applique à la manière de parler de tous les Espagnols; mais ce qui est particulier à la prononciation andalouse, c'est qu'elle est nazillarde ; de là des sons désagréables ajoutés aux sons gutturaux communs à tous les habitants de la Péninsule, ce qui produit un effet ridicule, comme le chant des juifs dans les synagogues. Les femmes ont en général des voix dures ; elles parlent haut, et leur accent est singulièrement âpre. Ce défaut me paraît encore plus choquant dans le chant que dans le discours.

L'usage de chanter pendant la danse est d'une haute antiquité ; on le regarde comme un reste des coutumes arabes, qui elles-mêmes remon-

tent aux premiers temps du monde. On ne peut oublier un instant, surtout dans l'Andalousie, combien il y a de sang africain mêlé à celui de ce peuple qui s'appelle catholique par excellence. Le génie oriental, modifié par une influence chrétienne, se reconnaît ici à chaque pas qu'on fait; on le retrouve dans l'architecture, dans la littérature, dans les arts, dans les traits du visage, dans les mœurs, dans les plaisirs qu'on prend en public, dans la vie domestique, dans le langage, dans les passions, dans l'histoire, dans les sciences, dans la gloire, dans les vertus, dans les vices, dans ce qui est acquis, dans ce qui est inné, enfin dans tout.

Le brigandage, si difficile à détruire, si enraciné, surtout chez les Andaloux, est encore une passion naturelle aux races de sang arabe. Il faut convenir aussi que ce germe est savamment développé par les autorités administratives du pays. On vient de mettre à prix, *dans les journaux*, la tête d'un fameux chef de bande, nommé Jose Maria : mais les gens bien instruits prétendent qu'en même temps cet homme, soi-disant traqué par la police, paye à cette même police plus de mille réaux par jour, pour s'assurer l'impunité de ses rapines. Quel joli trafic de part et d'autre ! ! Cette patente vendue par le brigand de bureaux au brigand de grand

chemin, est un des objets d'industrie les plus propres à faire bien apprécier l'état de la société dans ce pays-ci. Les agents inférieurs du gouvernement ne me semblent appliqués qu'à démoraliser la nation la plus noble de l'Europe. Malgré leurs succès et les progrès du mal, l'Espagne est peut-être encore aujourd'hui le pays où il se commet le moins de vols domestiques : l'abus de confiance répugne à la sincérité du caractère espagnol.

On n'a presque jamais besoin de fermer sa porte dans une auberge, et, ce qui devrait consoler le voyageur attaqué sur la route, c'est que les gens qui le dévalisent ne sont que les héritiers dégénérés des chevaliers dont ils rappellent, sinon les vertus, au moins l'audace et l'adresse.

Je ne veux pas vous laisser oublier la fête de M. Williams : le chant terminé, on a joué des farces; l'accent espagnol, âpre comme je viens de vous le dire, porte ordinairement sur l'avant-dernière syllabe des mots, mais on y ajoute assez souvent une intonation forte et rauque sur la dernière. Cette double accentuation donne à la langue un air un peu sauvage, mais elle lui prête une expression énergique et soutenue, parfaitement analogue au caractère des habitants du pays, et qui n'est nullement dépourvue de grâce ni de noblesse. Le talent mimique des gens du peu-

ple m'a surpris. Je ne sais s'il est commun à Séville, mais je n'ai jamais vu un sang-froid, un sérieux, un naturel plus comique que celui des virtuoses qu'on avait réunis pour nous fêter. Quoique je commence à entendre et à parler l'espagnol, j'ai perdu beaucoup du sens des paroles; mais la pantomime suppléait à mon ignorance.

Un des principaux acteurs était un jeune homme qui contrefaisait le niais, ou plutôt le simple, l'innocent : il nous a joué une description de la cathédrale de Séville par un paysan qui arrive de son village. Cette scène a fait pâmer de rire toute la société : jeunes et vieux, nobles et roturiers, tous riaient au point d'interrompre le farceur.

Venait ensuite un ivrogne qui essaie d'allumer son cigare à une chandelle sans jamais pouvoir arriver à la flamme. Les lazzis de cet homme étaient comiques et m'ont rappelé plusieurs scènes du Figaro de Beaumarchais, dont j'admire le talent tous les jours davantage depuis que je suis en Espagne. Personne n'a peint ce pays mieux que lui, sans en excepter Lesage ; comme tous les hommes de son temps, il l'a vu à travers sa lunette philosophique; mais ce qu'il a vu, il l'a vu clairement et représenté avec une vigueur de coloris admirable. Je ne sais s'il est toujours vrai, mais comme il est toujours

créateur et qu'il vivifie sa pensée par la manière dont il l'exprime, il a l'air naturel, assez du moins pour arriver à l'effet qu'il veut produire.

A la fin de la scène de l'ivrogne est revenu le niais; celui-ci a joué le cheval, l'homme est monté sur la bête et le discours entre le cavalier ivre et le cheval raisonneur a fait la joie de toute l'assemblée : c'est du Sancho moderne.

Ici l'aînée des miss a fait explosion, sa vertu révoltée, son bon goût offensé, ont crié vengeance : elle est sortie du salon avec un éclat de pruderie qui m'a paru souverainement ridicule; je l'ai suivie, sous le prétexte de prendre intérêt à sa santé, mais réellement pour la faire enrager et pour continuer d'observer ses grimaces, que j'espérais voir devenir de plus en plus risibles et inconvenantes au nom du bon ton et de la décence blessés. Cette famille habite Cadix depuis six ans, ils savent la langue comme les gens du pays, et les usages et la plaisanterie un peu goguenarde des Espagnols doivent leur être familiers.

« Vous vous ennuyez du comique espagnol, dis-je à ce dragon de vertu, en l'abordant au fond d'une galerie solitaire où s'exhalait sa colère. Vous êtes impatiente de voir commencer la danse afin d'y prendre part? » — « Moi, je serais bien fâchée

de faire un pas avec ces gens-là : toute la ville me montrerait au doigt demain. » — « Pourtant vous avez mis votre habit de *maja*, ce costume annonce des projets. » — « Il est vrai, je veux danser pour amuser la société, mais quand tous ces intrus seront partis. Il n'y a que des femmes espagnoles qui puissent souffrir chez elles des gens de cette sorte et prendre part à leurs divertissements. »

J'étais au moment de répondre : Ces femmes, tout espagnoles qu'elles sont, respectent peut-être l'hospitalité mieux qu'une Anglaise ; elles ne blâmeraient pas devant un étranger la conduite d'une personne qui les aurait accueillies dans sa maison et traitées comme ses propres filles pendant six semaines. J'aurais voulu que la jolie prude entendît cette vérité dure ; mais je ne voulais pas la lui dire : je me bornai à lui apprendre qu'autrefois en France les plus grandes dames dansaient avec les gens de leur maison et avec les paysans. — « Elles ne feraient pas cela aujourd'hui. » — « Je le crois bien, il n'y a plus de grandes dames chez nous que les bourgeoises, et pour celles-ci la société des gens du peuple est si peu nouvelle qu'elle les ennuie. »

Cette conversation fut interrompue par le maître de la maison, qui vint me chercher pour me faire entendre des seguidillas chantées par un des

hommes de Séville qui joue le mieux de la guitare.

Ces petits airs m'ont plu beaucoup, quoiqu'ils aient les défauts que j'ai déjà relevés, et qui sont inhérents à la musique espagnole. Ils étaient chantés dans la perfection : tellement qu'ils m'ont rappellé les bolero de madame Malibran, que nous avons si souvent entendus ensemble l'hiver dernier chez ***. Quelques-uns des chants étaient interrompus par des discours parlés et débités avec tant d'action de volubilité, et sur des tons si variés, que la voix de ce seul homme produisait l'effet du murmure d'une foule entière. D'autres airs finissaient par des soupirs, des *hélas,* des ay... ay... ay... qui arrivaient après des paroles un peu lestes, et les sons seuls me paraissaient plus drôles que des idées exprimées par des mots !

Je pensais que la vertueuse demoiselle anglaise, qui de la chambre à côté entendait toutes ces chansons gaillardes, s'applaudissait en les écoutant d'avoir protesté d'avance contre l'indécence des plaisirs espagnols. Je pensais aussi qu'il était bien amusant et bien bizarre que cette fête, où j'apprenais à connaître des mœurs si étrangères à celles de l'Angleterre, me fût donnée précisément par le consul de la Grande-Bretagne, en présence d'une famille moitié anglaise, moitié espagnole. Assurément il n'y a pas deux villes au

monde plus différentes que Londres et Séville, on dirait qu'elles appartiennent à deux planètes, et, par une bonne fortune bien appréciée d'un voyageur tel que moi, ces cités si diverses étaient toutes deux représentées en même temps devant moi dans le salon du bon et estimable M. Williams.

Les dames du pays, dont l'imagination n'était apparemment pas si féconde en scrupules que celle de l'étrangère, riaient simplement de ce qu'elles pouvaient entendre, et se taisaient tout aussi simplement sur ce qu'elles devaient ignorer.

Enfin le bal commença. Il s'ouvrit par une danse à huit, appelée seguidilla : c'était la pantomime des airs dont on nous avait déjà chanté les paroles. Bientôt la maison, le jardin, la rue, retentirent du *fron fron* des guitares, espèce de frémissement mesuré que les Espagnols seuls savent produire; à ces sons nationaux se mêlait le froissement des castagnettes de ces cresselles joyeuses chargées d'exciter au plaisir les gais Andaloux : ajoutez à tous ces bruits le retentissement des longues jérémiades chantées par les voix qui accompagnent toujours les danses espagnoles, et vous aurez l'idée d'un divertissement vraiment populaire et tout nouveau pour un Européen du Nord. Une rage de danse s'empara soudain de la société en-

tière, tous les bras s'élevèrent et s'abaissèrent tour à tour, du haut de la tête jusqu'à terre, avec une grâce particulière, toutes les têtes s'inclinèrent et se relevèrent, et chaque note de musique fut marquée par un pas, ou du moins par un mouvement particulier du corps; et cela quelque vite que l'air fût joué !

Le grand effet des danses espagnoles tient au profond sentiment du rhythme et de la mesure qui caractérisent les airs. Il y a là un mystère qui paraîtra toujours impénétrable aux peuples, dont la danse amollie et dégénérée a perdu l'originalité nationale, en s'éloignant en même temps du vrai but de cet art, qui est de peindre une passion par les mouvements du corps. Ces mouvements, lorsqu'ils sont identifiés avec les modulations et les temps de la musique deviennent un langage.

La première seguidilla, espèce de lutte fort pittoresque, fut suivie de plusieurs bolero, de quelques fandango, et de quelques autres danses exécutées par une femme seule avec plus d'agilité que de grâce, parce qu'elle manquait de souplesse. Chacune de ces danses a son nom et son caractère marqué; si toutes ne sont pas agréables, toutes sont originales et piquantes. Celles qu'on danse à deux m'ont paru les plus jolies; j'ai trouvé les hommes

fort galants pour leurs danseuses, et cependant tout le monde est resté dans les bornes de la décence, excepté aux yeux armés de lunettes d'approche de la prude miss ***.

On servait des rafraîchissements dans l'intervalle des danses : tout le monde prenait part au banquet; les danseurs sans empressement grossier, ni fausse honte, et les maîtres de la maison, ainsi que les autres *seigneurs* invités chez eux, sans condescendance impertinente. Point de grimaces sur les visages des petits, point de dédain sur le front des grands : ni roideur ni hauteur nulle part; pas une pensée désobligeante n'obscurcissait une seule physionomie : la vue de ce salon nous aurait fait oublier le monde..... mais il y avait des Anglaises!.....

« Madame Williams ne vous paraît-elle pas bien imprudente de faire exécuter de telles scènes devant ses filles? » me dit une des miss ***.— « La plus âgée a six ans, » répondis-je.— « N'importe, papa n'a-t-il pas commencé notre éducation à six mois? » — « Il y paraît, » pensai-je.— « Tout le monde, dis-je, ne peut avoir les avantages que vous possédez : on se contente ici des dons naturels; mais vous, vous y joignez tout ce qui s'acquiert..... Enfin quand voulez-vous danser? » — « Ces danses-ci vous font-elles plaisir? » — « Beaucoup. » — « En ce cas, je ne dan-

serai pas; je vous ennuierais, ma danse est d'un autre style : elle est décente. » — « Voulez-vous me faire le plaisir de m'avertir de ce qui vous paraît indécent dans celle-ci, » lui répliquai-je en regardant une jeune fille et un jeune homme danser le bolero (je ne change pas une syllabe à notre conversation). — « Vous êtes moqueur comme tous les Français. — « Vous êtes hypocrite comme toutes les Anglaises, » pensais-je; mais je dis dédaigneuse : les mots prude, bégueule, sotte, voltigeaient sur ma langue, et j'eus besoin de réflexion pour les retenir.

Là-dessus notre entretien est encore interrompu.

Dans un coin de ce salon si gai, si bruyant, où tout respirait le plaisir, la passion, l'ardeur de l'âme et des sens, et où par conséquent tout était nouveau pour moi, qui n'en avais jamais vu où l'on respirât autre chose que l'ennui et l'envie, dans un coin de ce salon, dis-je, se trouvait une créature que j'avais à peine remarquée. Elle n'était pas belle; des cheveux lisses et d'un noir d'ébène, un front large, élevé, des yeux orientaux à demi fermés, et d'autant plus expressifs, que leur feu était concentré sous les paupières appesanties; une taille souple, mais cachée par un grand vilain schall jeté sur les épaules en forme de fichu, par-dessus des habits négligés et entièrement dénués d'élégance, un

pied ravissant, souple, bombé du milieu, un pied arabe et chaussé comme celui de la femme la plus distinguée, mais qu'on ne voyait qu'en dansant, parce qu'au repos il était remonté en arrière et sans grâce sur les barreaux de la chaise de paille où s'asseyait la déesse déguisée en Cendrillon : voilà l'esquisse du portrait de la singulière personne qui devait faire les délices de notre soirée, et que je m'accuse de n'avoir remarquée que lorsqu'elle a voulu l'être....

C'était une Gitana ou Bohémienne ou Égyptienne, selon le nom que votre érudition voudra lui donner; le nom ne fait rien à l'affaire; mais figurez-vous l'héroïne de la fameuse nouvelle de Cervantes : la Bohémienne. Au commencement de la fête, cette femme avait accompagné de la voix et du geste son amant qui chantait la complainte des Gitanos condamnés au supplice. Mais elle avait chanté des notes monotones avec une voix si aigre et si nazillarde, que je ne l'avais seulement pas regardée. On lui demande de danser :.... jamais coup de théâtre ne fut plus soudain que la métamorphose de cette espèce de mendiante changée en fée, en nymphe, en déesse. La femme avait disparu pour faire place à la muse ; et dès qu'elle saisit ses castagnettes, en prêtant l'oreille au refrain de la LOLE qu'elle allait danser, elle fixa forcément tous les regards. Cette

danse a un caractère oriental et solennel. On ne la saute pas ; c'est une pantomime qui se compose de mouvements si gracieux, si tendres, si doux, si expressifs, si passionnés, que c'est un poëme. Il y a entre les mouvements des bras, des pieds et de la tête, un accord que je n'ai vu qu'à la danse de mademoiselle Taglioni. C'est elle sans étude, mais à qui l'amour le plus passionné tient lieu d'art. Il y a un moment où la danseuse se baisse jusqu'à terre; ce mouvement est ravissant..... Le sérieux de la physionomie orientale ôte toute idée d'indécence à cette pantomime; mais si elle était exécutée avec moins de gravité, avec une grâce moins naïve, elle paraîtrait révoltante. Les grands yeux en amande de la muse, ses traits calmes et réguliers, son front sévère, son maintien noble, son profond sérieux l'élevaient à la hauteur de l'art grec et la mettaient hors de pair : elle était dans le ciel; une fois là, on peut dire comme saint Augustin : Fais ce que tu veux ! La *lole* ainsi exécutée développe toutes les grâces de la personne ; on reste enchanté, enivré ; c'est la volupté changée en admiration.

La danse ainsi comprise est l'adoration du corps ; c'est le culte des formes, l'amour du beau ; enfin c'est un mystère, une extase, une espèce de religion qui m'explique les fêtes du paganisme. La

Bohémienne a dansé sans danseur à cause des *miss*. D'ailleurs je doute qu'aucun homme eût pu approcher de cette langueur, de cette souplesse, sans paraître ridicule. Mais je n'oublierai de ma vie que la déesse de la danse m'est apparue dans cette soirée. Un bas-relief antique, les chœurs et les pantomimes de la Bible devant l'arche sainte ; que sais-je, enfin, tout ce qu'on lit des cérémonies indiennes, des sacrifices anciens, vous revient à l'esprit devant un pareil spectacle ; c'est la forme humaine divinisée. Le visage même de cette femme était devenu sublime, et sa physionomie restait toujours calme et sérieuse : je n'ai rien vu, ni rien éprouvé de semblable ; il y avait de quoi tourner une tête plus forte que la mienne *.

Cette soirée vraiment espagnole a fini par des romances mieux chantées que de coutume. Une des femmes qui se trouvait là relève sa mantille, prend une guitare, et chante de manière à charmer tout le monde sans faire aucune excuse, sans mines, sans humilité prétentieuse. Elle pouvait être simple parce qu'elle avait un talent vrai. Parcourez le monde, et dites-moi où vous trouverez une pareille réunion de talents et tant de bon goût dans

* Duprez, dans plusieurs de ses rôles, produit de ces prodigieux effets d'art par d'autres moyens.

la manière de les exercer parmi des ébénistes, des faiseurs d'éventails, des tailleurs de guêtres, des couturières, etc., etc., et puis venez vous apitoyer sur le manque d'éducation des Andaloux. Rien n'a plus contribué à élever la nation espagnole dans mon esprit que cette étonnante délicatesse des gens du peuple. Je ne sais pas ce qu'ils savent, mais je sais bien ce qu'ils n'ignorent pas. Ils ont la politesse que n'ont ailleurs que les personnes du grand monde. Envoyez donc nos jeunes gens à cette école. L'usage des ouvriers de Séville est de travailler trois jours par semaine; le reste du temps ils oublient leur métier et perfectionnent un art quelconque. Heureux pays !..... Apportez-y les mécaniques du Nord, augmentez son industrie, accroissez sa population outre mesure par de savantes applications de la chimie et des mathématiques à tous les besoins des manufactures : vous aurez fait du paradis l'enfer.... au nom de la philanthropie et au moyen de la vapeur, du gaz et du charbon !... il fera noir à midi, clair à minuit dans Séville comme dans Paris et, nouveaux Midas, les Andaloux civilisés auront de l'or et n'auront plus d'air !...

Les ouvriers et les ouvrières de M. Williams se sont retirés en me laissant la tête pleine de bolero, de seguidillas, de sevillanas, et surtout de gitanas; jamais divertissement ne m'a causé tant de plaisir,

ne m'a paru si neuf, si antique, si vraiment gai, si différent de ce qui m'a ennuyé toute ma vie.

Avant de laisser partir la Gitana fameuse, on lui a redemandé une danse : sans proférer une parole, cet être extraordinaire se lève déesse de dessus sa chaise, où elle était retombée femme, et femme très-laide. Tout le monde se range en cercle, et, ce qui m'a frappé, c'est de voir que ses rivales semblaient l'admirer autant que nous l'admirions : j'ai trouvé là de l'émulation sans envie; c'est ce que je n'ai jamais rencontré ailleurs que dans ce cercle, où le véritable amour de l'art remplaçait l'amour-propre.

Une autre chose très-étonnante, c'est que je ne remarquai qu'à ce moment qu'elle avait un œil de moins; soit qu'elle m'eût ébloui jusqu'alors par la grâce et le prestige de ses mouvements, soit qu'elle eût eu l'art de se placer de manière à me cacher le défaut de son visage, je ne l'aperçus que pendant la dernière danse; et mon admiration s'accrut encore à l'idée d'un si grand désavantage, si complétement vaincu; jamais la féerie de l'art ne fut poussée plus loin sous l'apparence de la simplicité. La danse qu'elle exécutait est toute en pas mesurés. Ce sont des espèces de passes, c'est une succession d'attitudes, ce sont enfin des mouvements du corps dont on ne connaît pas la signification quand on ne

les a pas vus répétés par le peuple mystérieux qui les inventa, et qui les apporta de l'ancien monde dans le nouveau; il semble, pendant qu'on joue cette pantomime, qu'on nage sur la terre, qu'on glisse comme des êtres surnaturels; on se sent inspiré de tout le feu des passions humaines, et l'on paraît tranquille comme des personnages de bas-reliefs, comme les statues des dieux antiques. Je vous le dis, c'est en Espagne qu'il faut venir pour découvrir la danse : il m'est désormais impossible d'oublier un spectacle qui m'a fasciné les yeux et l'esprit pendant six heures, ni plus ni moins. Je n'oublierai pas davantage la scène qui l'a suivi et qui a terminé cette nuit d'ivresse et de folie, la voici :

L'*oie anglaise* égarée parmi le peuple des cygnes, le coucou du Nord perdu au milieu d'une couvée de colibris du Brésil, était oubliée; mais en sa qualité de *miss*, l'ambitieuse demoiselle, poursuivant avec plus de persévérance que de grâce son éternelle chasse aux maris, occupation plus lucrative qu'amusante, pensa qu'il fallait se garder de manquer une si belle occasion de faire parler d'elle parmi le peuple des voyageurs, unique objet de ses soucis, puisque c'est surtout chez ce peuple qu'elle espère aujourd'hui rencontrer sa proie : je veux dire le mari prédestiné au bonheur dont elle

brûle de le combler, bonheur qu'un sort contrariant s'obstine à retarder malgré les plus estimables efforts. Remarquez, je vous prie, la longueur de ma phrase, et croyez bien que ce n'est pas sans intention que j'ai choisi ce moyen de vous assommer; cet artifice oratoire est destiné à vous représenter par l'harmonie imitative la lourdeur et l'ennui, attributs des mérites de ladite *miss*. Nous sortions, elle nous retient d'autorité pour déployer devant nous les grâces de ses pieds de bœuf, de ses membres lourds, mal attachés, de ses os saillants, de sa taille carrée, de ses épaules nues et de sa poitrine décemment décolletée à l'anglaise, c'est-à-dire nue, car en Angleterre ce que la pudeur du langage défend de nommer on le montre. Vous allez reconnaître mon esprit de contradiction : pendant toute la soirée je n'ai trouvé d'indécent que cette maladroite caricature des danses aériennes qui venaient de nous charmer. La danseuse anglaise mettait une attention si scrupuleuse à s'arrêter dans sa copie devant ce qu'elle croyait inconvenant dans l'original, qu'elle avertissait notre vertu de tout ce qu'elle avait à craindre. Sans ses réticences affectées, nous ne nous serions pas doutés seulement de ce qu'il y avait de malséant dans les actes des Andalouses et dans la pensée de la miss. Or, cette souillure morale

était plus contraire à la véritable innocence, à l'honnêteté du cœur, que l'abandon naïf des houris qui venaient de nous enchanter l'imagination. Heureusement pour nous que la chanterelle de la guitare a cassé au milieu d'un pas, et que l'*oie* désappointée, s'arrêtant la patte en l'air nous a promis de nous dédommager à Cadix, où elle retourne dans très-peu de jours.

Avant de la quitter je lui demandai encore comment il se faisait *qu'avec ses principes* elle eût appris à danser le bolero et le fandango? « Pour les corriger, me répondit-elle;... papa déteste les indécences espagnoles, et il nous offre toujours aux yeux des gens du pays comme des modèles à suivre afin d'élaguer ce qu'il y a de malhonnête dans leurs usages. » Ceci me fait penser à l'obstination d'un vieux Anglais, qui ne voulait jamais aller à la comédie française voir jouer Racine ni Molière, afin, disait-il, de ne pas encourager les Français dans leur manie d'écrire des pièces de théâtre en vers.

Pour compléter la peinture exacte de notre fête il faut vous dire qu'un agent de police en passant dans la rue, étonné du bruit qu'il entend chez le consul d'Angleterre, cogne à la porte et demande ce qu'on fait dans cette maison; on le lui dit. Il prétend qu'il est de son devoir de monter et de rester

à la porte du salon; on ne lui refuse pas cette satisfaction, et il a surveillé nos plaisirs toute la nuit. Je n'ai su cette circonstance qu'après avoir quitté le bal. Parlez-moi du despotisme méridional ! on l'élude en l'amusant ! ! ! J'espère que vous trouverez tout ceci assez neuf; moi, vieux voyageur, je dois être difficile en nouveautés, et je demeure émerveillé de mes surprises de chaque jour ! Nous devions partir demain, impossible !... Nous venons de trouver cent raisons pour rester six jours de plus. Une fois arrivé dans un lieu de repos, E** est aussi voyageur que moi, la fatigue et l'ennui du déplacement contrebalancent seuls sa curiosité : mais pendant les séjours il s'amuse beaucoup. Nous grillerons, nous mourrons sur le chemin de Gibraltar, mais nous serons restés à Séville six jours de plus : cela justifie tout !...

Dans quelle scène nouvelle pensez-vous que nous étions appelés à jouer un rôle en rentrant chez nous à trois heures du matin ? Nous approchions de l'auberge, et nous parlions de tout ce que nous venions de voir, du charme des femmes espagnoles, du prestige, de la grâce de l'Egyptienne, du peu de tact, de la roideur des Anglais, de leurs ridicules, et de leurs préjugés; nous riions de ces hommes partout étrangers et qui nous poursuivent jus-

qu'aux limites du monde civilisé, pour nous imposer leurs prétentions nationales avec un manque de tact risible s'il n'était impatientant ! Tout à coup une rumeur singulière frappe nos oreilles; un bruit de voix nous fait presser nos pas; nous approchons de notre maison, et que trouvons-nous devant la porte de l'auberge? trois cents personnes, et peut-être davantage, criant, hurlant, tirant des couteaux, et se précipitant autour d'un homme qu'on venait d'arracher des mains de l'aubergiste. Cet homme était un de nos gens. Jugez de notre effroi !—Qu'a-t-il fait? que lui veut-on ?—Dans le désordre général il n'était pas facile d'éclaircir nos doutes. Enfin nous apprenons que cet homme, galant à la manière des gens de sa sorte en France, avait voulu faire sa cour à la femme d'un marchand du coin, et que brusquant un peu les choses, il s'était permis des gestes plus qu'expressifs, des libertés bannies ici, au moins publiquement, du code des plus grossières amours, car le décorum règne partout en ce pays.

Vous dire le cri de rage du mari, et le retentissement qui s'éleva aussitôt contre les Français dans tout le quartier, ce n'est pas possible; le *galant* aurait péri dès le premier moment sans l'intervention du conducteur de diligence dont j'avais guéri la plaie quelques semaines auparavant,

et qui se trouva là par hasard pour couvrir de son corps l'imprudent amoureux, et pour acquitter ainsi la dette de la reconnaissance toujours sacrée aux yeux des hommes du Midi. Ce brave majoral se souvenant du léger bienfait qu'il avait reçu de moi, ramena mon domestique à l'auberge *au péril de sa vie;* mais la colère des Andaloux n'était pas apaisée, leur vieille haine nationale réveillée les fait accourir comme des chiens à la curée, on assiége la maison; on menace d'en enfoncer les portes; les plus furieux s'introduisent dans la cour, ressaisissent le coupable l'entraînent de nouveau dans la rue, et cette fois pour le massacrer. C'est à ce moment que nous arrivions. Nous venions de voir ce peuple tel que je vous l'ai montré : gracieux entre tous les peuples, et tout d'un coup il nous apparaît comme une troupe de bêtes féroces. Jamais hiènes, tigres, lions, chacals, ne m'ont semblé plus effrayants : je voyais grincer autant de dents, écumer autant de bouches que je venais de quitter d'yeux scintillants d'amour, de lèvres souriantes : c'est ici surtout que la présence de l'homme de la police m'aurait paru nécessaire ;... il était resté au bal !

Le danger de notre domestique devenait imminent, et ce qui l'accroissait, c'est que cet homme était ivre, circonstance qui, au lieu d'excuser tout

comme elle l'aurait fait ailleurs, lui ôtait jusqu'à l'appui des gens désintéressés dans l'affaire. Rien n'égale l'horreur des Espagnols pour l'ivrognerie : l'ivresse leur paraît plus honteuse que le meurtre. Le malheureux hurlait, se débattait ; tout à coup il s'échappe, il disparaît à toute course à travers la foule étonnée et qui s'écarte de surprise. Les ennemis les plus acharnés se mettent à sa poursuite ; on pense qu'ils vont l'atteindre au premier coin de rue et l'assassiner. A cette idée, E**, qui n'est pas naturellement très-leste, s'élance comme un levrier ; je ne puis le suivre que de loin, accompagné de l'aubergiste, du bon mayoral, et d'un autre homme à moi. Nous arrivons à temps pour voir E** qui saisit le malheureux, cause de tant de troubles, le terrasse, lui lie les mains avec son mouchoir, et le rapporte de force sur son dos à notre auberge au milieu de la foule ébahie de cet acte d'humanité. Nous l'aidions à porter ce misérable qui hurlait comme un furieux ; nous leur faisions un rempart de notre personne, tandis que l'aubergiste et le mayoral haranguaient les vengeurs de l'honneur espagnol. Enfin E** rapporte son butin en triomphe dans la cour de l'auberge, dont on ferme les portes, non sans efforts. La police arrive enfin, la troupe la suit ; on

dissipe la foule, et nous restons maîtres de notre personne et de celle de notre domestique. Nous l'avons fait coucher; il y a de cela vingt-quatre heures; il dort encore : je vous laisse à penser si nous étions fatigués en nous jetant sur nos lits....

Je sens qu'une foule de détails essentiels m'échappent : j'écris rapidement, pardonnez-moi ce tort, si vous ne me l'enviez pas; car c'est le plaisir qui le cause. Jamais je n'ai vécu si vite; comment pourrais-je trouver le temps de décrire ce que je ne puis suffire à sentir et à faire? Tout ce que j'ai à voir est entièrement nouveau pour moi; par conséquent il faut tout étudier avec soin; il faut consulter les connaisseurs, tant les étrangers que les gens du pays; il faut faire des recherches dans les chroniques, il faut analyser les arts.

A Séville, l'école de peinture, d'architecture, est différente de toutes les autres écoles. Ajoutez à tant d'originalité les difficultés qui naissent de l'ignorance des habitants et de celle des voyageurs. Pensez qu'aucun travail n'est fait sur l'Espagne, et vous reconnaîtrez que la tâche de l'esprit est aussi pénible au moins que celle du corps pour un étranger consciencieux, et qui veut décrire avec quelque vérité, non pas tout ce qui existe, mais seulement tout ce qu'il voit.

Tout livre, toute chose, tout monument, toute personne, sont difficiles à trouver ici; mais les difficultés sont si naturelles à ce pays, qu'elles finissent par faire partie des plaisirs du voyageur, auquel elles prouvent à chaque instant qu'il est en Espagne; d'ailleurs les entraves qu'on y met à tout, et qui n'empêchent rien, la licence moins que tout autre chose, sont elles-mêmes un curieux sujet d'observations. Ajoutez à tant d'affaires, que j'apprends la langue, dont l'étude m'intéresserait extrêmement, si mon maudit italien ne venait à chaque instant me jeter dans des confusions risibles: et vous aurez l'idée de la vie la plus active qu'on puisse mener. Je ne me rappelle aucune époque de mon existence où mon temps ait été si rempli; je commence à comprendre assez bien l'espagnol et même la langue poétique: c'est une mine. Je ne parle pas de la littérature moderne, qui n'est qu'une collection d'imitations et de traductions, mais de la littérature ancienne: celle-ci est l'esprit de la chevalerie dans toute sa pureté, dans tout son éclat.

D'après cela, chaque fois que vous vous ennuierez à Paris, et que vous penserez à moi, dites-vous: L'heureux homme!

LETTRE XXXIV.

SOMMAIRE.

Sculpture coloriée. — Montanès, grand artiste en ce genre. — Petites statues siciliennes et andalouses. — Cet art est particulièrement cultivé en Espagne et en Sicile. — Couvent des augustins. — Palais de Medina Cœli, bâti sur le plan de la maison de Ponce-Pilate. — Pauvreté des grands d'Espagne. — Couvent des franciscains. — Halle de Séville. — Rapport qu'il y a entre les figures peintes par Murillo et les habitants actuels de la ville. — Type ineffaçable imprimé aux diverses races humaines. — Murillo, marchand de tableaux à la halle, à côté des marchands de beurre et de poterie. — Ce qu'il a dû pressentir. — Couvent des dominicains. — Tableaux de Juan del Castillo et de Cano.

A MISS BOWLES.

Séville, ce 18 mai 1831.

C'est à Séville que j'ai appris à connaître le mérite d'une sorte de sculpture que j'avais détestée jusqu'à présent : je veux parler de la sculpture coloriée. Il y a ici dans ce genre plusieurs ouvrages de Montanès qui m'ont paru du plus grand effet ; entre autres le christ des chartreux. Ce couvent est intéressant d'ailleurs par la richesse des dorures dont l'église est couverte, et par l'étendue de ses jardins, qui forment une vraie forêt d'orangers. Il y a aussi de la sculpture peinte à la Charité, où l'on voit les chefs-d'œuvre de Murillo ; et cette sculpture produit une telle illusion, qu'elle attire les yeux,

même avant les tableaux. Ce morceau n'est pourtant pas du fameux Montanès. C'est un art particulièrement cultivé en Espagne et en Sicile; il est devenu populaire dans ces deux pays. On fait, dit-on, à Malaga de petites figures en terre cuite coloriée qui représentent les costumes du pays et qui sont d'une grande vérité d'action; j'en ai vu ici dans plusieurs maisons.

Parmi les nombreux couvents qu'il faut visiter à Séville, on ne doit pas oublier celui des augustins, remarquable par la grandeur des cloîtres, par la beauté de l'église, et surtout par plusieurs tableaux de Murillo, dont l'un est un chef-d'œuvre. Il représente la Madone et l'enfant Jésus adorés par saint Augustin. La figure de la Vierge a plus de style et de grandeur que la plupart des personnages conçus par le grand peintre de Séville.

Il faut voir aussi la maison de Pilate, qui est le palais des ducs de Médina Cœli. Il porte ce nom parce qu'on prétend qu'il a été construit sur le plan de la maison de Ponce-Pilate à Jérusalem. Ce palais renferme quelques précieux fragments de statues, et des salles exactement ornées dans le style de celles de l'Alcazar. L'escalier est beau, mais l'ensemble de la maison m'inspire cette espèce de tristesse qu'on ne ressent qu'à la vue

d'une grande magnificence annulée par une plus grande négligence. Des portiques ornés de statues antiques, des galeries qui séparent de superbes salons d'été sont encombrées de fagots jusqu'aux cintres des arches. Cet approvisionnement rustique m'a empêché de voir une statue de Vénus citée comme un chef-d'œuvre par plusieurs voyageurs.

Le duc de Medina Cœli abandonne son palais de Séville à un intendant qui a jugé à propos d'y établir toute une chancellerie nécessaire à l'administration de l'immense fortune des chefs de cette famille. Ces seigneurs ont autant de procès que de terres, et autant d'intendants que de palais. Avec des revenus en accessoires, en droits seigneuriaux, en priviléges, comme tout ceux des grands d'Espagne, personne n'est riche. Les derniers représentants des plus grandes maisons sont gênés. La plupart d'entre eux vivent d'une pension allouée pour leur entretien par leurs créanciers, qui se chargent de régir leur fortune. Ces pauvres riches sont, en fait de nobles, ce qu'étaient en fait de princes les rois fainéants. Et le roi de toutes les Espagnes intervient aujourd'hui entre son peuple et ses grands ruinés, pour liquider comme il peut l'héritage de l'aristocratie, qui fait banqueroute au pays áussi bien qu'à la royauté.

Si jamais, ce qui n'est guère probable, vous venez à Séville, vous n'oublierez pas de visiter le couvent des franciscains, je vous le recommande : et enfin celui des hiéronimites, à Santo-Ponce, autrement dit Saint-Isidore. Je suis retourné là ce matin pour revoir le tombeau de Guzman le Bon, que je n'avais pas assez examiné lors de ma première visite dans cette même église. Ce tombeau est exécuté par le célèbre sculpteur Montanès, dont je parie que vous n'aviez jamais entendu parler avant d'avoir reçu cette lettre. Guzman est un des héros les plus populaires de l'Espagne, si féconde en noms généreux : c'est le Brutus chrétien, il a laissé mettre à mort son fils, âgé de seize ans, plutôt que de livrer Tarifa aux Sarrasins, qui faisaient alors la guerre à don Sanche de Castille.

Suite de la lettre précédente, ce jeudi 19 mai.

J'ai été ce matin voir la halle de Séville, où se tient ce qu'on appelle la feria : c'est un marché qui a lieu toutes les semaines. On y peut retrouver le type des figures qui ont servi de modèles à Murillo; c'est là que ce grand homme, en se mêlant au peuple, allait étudier la nature espagnole dans toute son originalité. Depuis ce temps, c'est-à-dire depuis deux cents ans, ni la physiono-

mie, ni les traits du visage du peuple andaloux n'ont changé : ce sont des tableaux qui ont pris un corps et se promènent par la ville. Ce caractère ineffaçable, imprimé aux diverses races dont la terre est peuplée, me paraît une preuve effrayante de la fatalité qui préside aux destinées humaines. Comme on ne peut nier l'influence du physique sur le moral, on reste épouvanté devant le témoignage irrécusable de cette volonté de la nature, supérieure à tous nos efforts.

Murillo a fait à cette halle de Séville l'honneur d'y vendre ses ouvrages; quand il avait besoin d'argent, il les exposait là, tout à côté des pots de terre, des cruches d'huile rance, des boudins de beurre de Salici (ce beurre se vend à l'aune), et des fromages de brebis de la Sierra? Malgré sa pauvreté, je crois pourtant qu'il pressentait dès lors que ces obscurs chefs-d'œuvre, si humblement mis en vente au marché, deviendraient un jour le plus magnifique ornement des palais, et que les souverains se les disputeraient d'un bout de l'Europe à l'autre. Sans cette consolation du génie qui voit son triomphe dans l'avenir, il me semble qu'il se serait laissé décourager, et n'aurait travaillé que trois jours de la semaine, en vivant de peu, et s'amusant de rien, comme les ouvriers de Séville,

qui sont plus heureux que les artistes. Cette vie de Murillo, cette vie de grand artiste, si douce en apparence, a pourtant quelque chose de triste et de douloureux jusques dans sa paix; je ne puis me distraire de ces souffrances ignorées de la foule, l'obscurité décourageante de ce grand homme m'arrache quelquefois des larmes solitaires : ce n'est pas toujours par des actions féroces que le monde prouve sa dureté; l'inattention lui suffit souvent pour être cruel. Il s'entend merveilleusement à servir les envieux par son indifférence.

Je suis entré en passant dans le couvent des dominicains, appelé le mont Sion. Personne ne m'avait parlé de ce monastère. J'y ai trouvé des tableaux d'un grand mérite : on en rencontre partout à Séville; ils sont de Juan del Castillo, l'un des maîtres de Murillo. Ce peintre est peu remarquable pour le coloris, mais je trouve son dessin noble et pur. Les Français ont enlevé huit tableaux à ce couvent; il lui en reste quatre ou cinq fort bons. Le plus remarquable est un christ de Cano. Il y a aussi un fort beau Zurbaran, l'auteur du fameux saint Thomas, que j'ai vu dans un autre couvent de dominicains, également à Séville. On n'a jamais fini d'admirer les merveilles que renferme cette ville. pour les arts, c'est une autre Rome!

LETTRE XXXV.

SOMMAIRE.

Les Espagnols aisés à flatter.— Pourquoi ?—Fête donnée dans une auberge. — Décoration naturelle. — Encore la bohémienne. — Elle paraît une autre personne.—La dame anglaise.—Récit de ce qui lui est arrivé depuis lors à Londres. — Procès en criminelle conversation. — Caractère des Espagnols. — Il a deux faces. — Beaumarchais.—Son genre d'exactitude dans le tableau qu'il fait de l'Espagne. — La politesse est naturelle aux Espagnols. — Les adieux. — Foule , tumulte. — Traits de mœurs. — Scènes des romans de Cervantes en action. — Mémoires à payer. — Foule d'ouvriers et de marchands. — En Espagne , tout le monde a sa doublure et sa triplure. — Explication de cette singularité. — Les complaisants, classe plus nécessaire et plus nombreuse que partout ailleurs. — Embarras du départ. — L'argent manque. — La lettre de change perdue. — Le banquier espagnol. — Deux personnes en une. — Les grimaces et la vérité. — Le voyage dérangé. — Les paquets rouverts. — Soupçons de l'aubergiste et des marchands. — Impassibilité du banquier. — Il refuse de payer sans lettre de crédit. — La lettre de change retrouvée ; comment. — Incroyable distraction de l'auteur. — La matinée d'une maja un lendemain de bal. — Un Anglais qui vient au bal pour m'inviter à l'enterrement de son oncle.— Embarquement sur le Guadalquivir. — Aspect de la contrée.

A MONSIEUR EUGÈNE DE BREZA.

Écrit sur le bateau à vapeur qui va de Séville à San-Lucar, ce 2 mai 1831.

Comme tous les peuples qui ont lieu de penser que les autres manquent de justice à leur égard, les Espagnols sont très-aisés à flatter. Ils prennent l'éloge pour une restitution; ils y croient non par sottise, mais par un besoin d'équité qu'ils aiment à reconnaître dans les autres comme ils le sentent en eux. Cet instinct naturel à l'homme n'est jamais si développé que lorsque nous l'exerçons à notre profit.

Le plaisir que j'ai montré à voir les danses, à observer les usages du pays, m'a fait tout naturellement beaucoup d'amis à Séville, où ma réputation d'étranger intelligent s'est accrue rapidement. Hier,

veille de mon départ, j'ai voulu témoigner ma reconnaissance aux plus empressés, et je leur ai donné à tous, grands et petits, gentilshommes et ouvriers, ce qu'il leur a plu d'appeler une fête superbe.

J'avais changé toute l'auberge en des bosquets d'orangers, où les fleurs et les fruits réunis sur les mêmes rameaux, attestaient la richesse du plus beau climat de l'Europe. L'escalier, l'antichambre, la cour, toute la maison était devenue un bois odoriférant. Nous avions fait venir de la campagne des charretées de branches de myrthe et d'orangers, et sur ce fond de verdure on avait dessiné toutes sortes d'ornements en oranges, en citrons, en limons, en cédrats et en fleurs : l'effet général était charmant. Nous avions tiré parti du vrai luxe du pays, du luxe de la nature. Les personnes qui nous avaient tant amusés chez le consul d'Angleterre ont été invitées; d'autres avec elles : il y avait foule.

La maîtresse de l'auberge nous avait demandé la permission de nous amener sa sœur, qui est une virtuose capable de lutter avec nos meilleures danseuses de l'Opéra. En général les danses espagnoles, quoique nationales et par conséquent naturelles, ont quelque chose de théâtral. La vie de ce peuple est toute poétique : elle doit donc sans affectation se rapprocher à chaque instant de l'imitation

que les poëtes et les comédiens ont faite de la nature. Nous avions de grands talents; et parmi les plus distingués on voyait la même Gitana, qui m'avait fait tant de plaisir l'autre jour *. Je suis honteux de vous faire un aveu auquel vous vous attendez, j'en suis sûr, parce qu'il est dans la nature humaine : je l'ai trouvée hier fort ordinaire. Enorgueillie de ses premiers succès, elle avait loué un costume de théâtre qui lui allait mal : ne produisant pas l'effet qu'elle s'était promis de cette parure, elle se sentait laide, plus que laide : gauche; ce sentiment la rendait affreuse; elle n'était plus elle-même. J'en conclus qu'il en est des danseuses espagnoles comme des braves; elles ont leurs jours. Tous les succès de cette dernière soirée ont été pour la sœur de notre hôtesse. Nulle part je n'ai vu de société plus mêlée, et cependant le ton général était d'une politesse parfaitement égale. Le souper, cette pierre d'achoppement des bonnes manières des danseurs et danseuses de tous les pays et de toutes les classes, n'a servi qu'à nous montrer dans son plus beau jour la réserve et l'urbanité des Andaloux. Ils ont accepté avec plaisir tout ce qu'on leur a servi, mais sans empressement, sans désordre, sans gloutonnerie, comme sans dédain affecté. Enfin ils se sont conduits comme

* Voir la lettre XXXIII[e], à M. de Vimeux.

nous aurions pu nous conduire, mais plus simplement : bien élevés comme nous le sommes, nous ne pouvons valoir autant que ces hommes naturellement placés au point où des personnes fort supérieures par le rang s'efforcent de parvenir, ou du moins de paraître parvenues, et cela bien souvent sans succès. Il y a de l'aristocratie dans la politesse : les peuples anciens sont plus naturellement élégants que les nations nouvellement civilisées.

Une Anglaise, jeune, jolie, et de plus très-aimable, nous avait promis de venir chez nous, vêtue en *maja* du grand monde *. Cet habit distingué, quoique national, a fait événement parmi la société populaire de Séville. La coiffure était la même que celle de toutes les femmes espagnoles, si ce n'est que la mantille était d'une dentelle plus magni-

* J'apprends qu'elle vient de se séparer de son mari, à la suite d'un procès de *criminelle conversation* qui a été jugé à Londres. Voici le fait par lequel a été déterminée la sentence prononcée contre elle en plein tribunal : Ne pouvant voir qu'au bal l'homme qu'elle aimait, elle imagina, pour rendre la fête plus complète, de monter avec son amant sur le toit de la maison où ils se trouvaient. Le mari les voit sortir du salon, monte après eux jusques sur les gouttières, et les surprend tous deux..... s'adorant à la belle étoile. Ceci vient de se passer dans la meilleure compagnie de Londres. La même chose pourrait arriver à Séville, mais avec des circonstances différentes : celle de la gouttière, par exemple, quoiqu'elle rappelle La Fontaine et sa chatte métamorphosée en femme, me paraît particulière à l'Angleterre, où l'hypocrisie et l'affectation servent d'aiguillon au libertinage.

fique : on l'ôte pour entrer dans le salon; alors la tête reste nue avec un peigne très-élevé et placé par derrière. Ce peigne est d'écaille, ou d'or et d'argent ouvragé. Un second peigne d'or et de coquille, moins haut et planté plus avant, mais de côté, complète la coiffure. La robe, très-courte, est d'une étoffe de soie noire, avec des ornements en or assez semblables à des grelots : les manches de cette robe sont très-justes et attachées au poignet par des boutons ou grelots pareils à ceux de la garniture. La grâce de cet ajustement tient à la coupe de la jupe, qu'on dit inimitable, et qui permet d'en distribuer les plis d'une manière toute particulière. Les souliers, comme toujours, trop petits pour le pied, ont des quartiers dissimulés sous une bordure de rubans de soie blancs comme le bas. Trois rangs de festons garnis de grelots d'or terminent la robe; l'ensemble de ce costume est élégant, dégagé, et produit l'effet le plus agréable. C'est l'habit de la *maja* grande dame.

La dame, qui vint ainsi vêtue, m'a paru prendre à notre soirée autant de plaisir qu'en aurait pris une Française; nous disions à chaque instant : Quel succès nous aurions, si d'un coup de baguette nous pouvions transporter dans une maison de Paris tout ce que nous voyons ici! Jamais la même chambre n'a renfermé plus de personnes de rangs divers, et

pourtant cette réunion n'offre à l'œil aucune disparate : nulle part les mœurs ne suppléent aux institutions comme en Espagne *.

A force de seguidillas, de chansons, de scènes déclamées, et surtout de vin de Xérès, mes amis de Séville sont devenus si gais, qu'on ne savait plus comment les faire sortir de la maison. Ne vous méprenez pas au sens de mes paroles : il n'y avait pas la plus légère trace d'ivresse parmi tout ce peuple. Mais c'est un point d'honneur ici de ne finir les fêtes qu'au jour ; quand on invita la société à se retirer, en ajoutant que j'avais besoin de repos parce que je partais le lendemain, la troupe chantante et dansante sortit de ma chambre avec regret, mais pour se réunir aussitôt dans la cour de l'auberge, qui est aussi un salon ; c'est le *patio*. Retranchés là, les enragés danseurs déclarèrent qu'ils prolongeraient leurs jeux jusqu'au lendemain. Le maître de la maison fut obligé d'envoyer chercher la garde pour terminer ce plaisir violent : ainsi quelque tristesse s'est mêlée à nos joies. Cependant la plupart des danseurs sont revenus me remercier solennellement ce matin du plaisir que je leur ai procuré,

* Les danseurs espagnols qu'on a vus à Paris l'hiver dernier sont des artistes, je préfère de beaucoup en Espagne la danse des gens du peuple à celle des danseurs de théâtre.

et me souhaiter un bon voyage. Cette dernière visite s'est passée selon l'usage avec une gravité cérémonieuse. Singulier peuple! je commence à trouver que Beaumarchais lui a prêté trop d'esprit. Ce n'est pas par cette faculté que les Espagnols me paraissent se distinguer des autres nations; c'est par le caractère, par la dignité des manières, emblème de la dignité des sentiments.

Ils sont trop passionnés pour se laisser dominer par l'esprit; mais je leur reconnais une grande puissance de réflexion, de la finesse d'observation, un grand tact des convenances, un sentiment d'égalité qui ne nuit en rien à la politesse, parce qu'il est fondé, non sur le manque de respect envers les autres, mais sur la juste appréciation de ce qu'on se doit à soi-même: toutes ces choses valent mieux que de l'esprit. Mais si dans le type choisi par Beaumarchais il y a trop de ce que nous appelons de ce nom en France, il faut convenir qu'il s'en est servi comme on se sert d'une lunette colorée pour montrer un site: la teinte de la lorgnette n'empêche pas de distinguer les objets et de les reconnaître pour ce qu'ils sont. Beaumarchais est vrai comme un verre de couleur.

La politesse est tellement naturelle aux Espagnols, que les étrangers seuls s'étonnent de l'éga-

lité de ton qui règne parmi les diverses classes de la société. Hors l'espèce d'émeute occasionnée par l'ivresse et l'imprudence de notre domestique François, depuis que je suis en Espagne je n'ai pas entendu une querelle, pas un mot de colère; je n'ai vu faire à personne une action qui annonçât le désir d'offenser quelqu'un. Tout se passe avec noblesse, doucement, silencieusement au cabaret comme dans le salon. Si l'on a un sujet de plainte contre quelqu'un, on tue son homme, on ne l'injurie pas.

Toutefois cette simplicité, cette grandeur de manières s'est un peu démentie dans la visite du matin de mes danseurs de Séville. Étonnés de la magnificence peu commune avec laquelle on les avait traités la veille, ils avaient fait de sérieuses réflexions. Ce ne sont pas les bosquets d'orangers, les guirlandes de myrtes, les chiffres de citrons, les couronnes de grenades, les pyramides de cédrats et de limons, qui les ont éblouis, mais de beaux et bons jambons, brodés de saucisses, une énorme tourte, que sais-je encore?... des mets plus abondants et plus solides que les rafraîchissements servis dans les bals ordinaires, où l'on n'offre que quelques sucreries, de l'eau à la glace et du vin chaud... La prodigalité de notre collation persuada donc aux Andaloux, assez parcimonieux de leur

nature, qu'un homme si généreux devait posséder des trésors : il arriva de là que, sous le prétexte de la politesse, leur visite du matin prit un caractère intéressé. L'un me demandait de retirer ses habits mis en gage, un autre quêtait pour sa mère, celui-ci pour ses enfants en bas âge, celui-là mendiait pour lui-même au nom de son *inaltérable* attachement. Enfin, je me crus en Syrie, attaqué par une troupe de Bédouins. A ma grande confusion, je fus forcé de reconnaître qu'au fond la pauvre humanité est la même partout, et qu'un voyageur a beau se torturer l'esprit pour découvrir des différences entre les peuples, il est forcé de reconnaître que les hommes sont toujours semblables. Les formes seules de leur existence varient. Mais je soutiendrai toujours qu'en Espagne elles sont des plus agréables.

On me reproche si souvent mes contradictions, que je commence à craindre d'abuser de ce moyen de vous paraître naturel. Au reste, soyez tranquille; si je m'excuse, ce n'est pas pour me corriger, c'est pour parler; je ne me repens pas d'un tort qui prouve un mérite : pour ne point se démentir, il faudrait trop souvent mentir. A-t-on jamais accusé Cervantes de n'avoir pas une idée juste de l'humanité, parce qu'il s'applique à en peindre les deux côtés les plus opposés dans don Quixotte et Sancho

Pança ? Aujourd'hui, c'est le côté de Sancho qui me frappe dans les Espagnols ; ce qui n'empêche pas que ce que j'ai dit hier du côté de don Quixotte ne fût parfaitement exact aussi.

C'était bien une scène de roman que ce lendemain de fête dans une auberge espagnole. Nous étions au moment de quitter Séville, où je venais de séjourner trois semaines, pendant lesquelles j'avais acheté et commandé une foule d'objets précieux ou curieux, et que je voulais emporter en France : la manière dont nous avions vécu à Séville, passant notre temps en courses de curiosité ou en divertissements, nous avait fait différer les affaires jusqu'au dernier moment. Des marchands de tous les coins de la ville m'apportaient diverses choses commandées. C'étaient des costumes, des gravures, des comestibles, des vins, des jambons, des antiquailles, des tableaux. Les ouvriers qui avaient travaillé la veille aux apprêts de la fête se rencontraient avec les danseurs du bal et les marchands, dans la galerie couverte en forme de portique qui tourne tout autour de la cour de l'auberge : ces derniers venaient demander leur salaire avec une sorte d'inquiétude causée par la magnificence même de la fête. Au milieu de la rumeur produite par une telle affluence, le maître de l'hô-

tellerie m'apporte aussi son mémoire. Tailleurs, cordonniers, artistes, danseurs, amis, créanciers, tout accourt à la fois : je ne sais auquel entendre; et les emballeurs mettent le comble à l'encombrement en clouant et garnissant des caisses que je comptais expédier de Cadix en France par mer, et qu'il fallait d'abord envoyer sur le paquebot à vapeur du Guadalquivir. E** et A** m'aidaient à donner des ordres et à payer des mémoires; mais le jour allait plus vite que nous. Nos places étaient arrêtées; le paquebot ne part que deux fois par semaine; le temps toujours trop court dans un voyage et la saison avancée nous faisaient une loi de ne plus perdre une demi-semaine : d'ailleurs nos adieux étaient faits, et il nous semblait encore plus difficile de rester que de partir.

L'embarras de notre situation croissait au point de devenir amusant. Il y a dans certaines circonstances de la vie des combinaisons d'accidents où le mal devient comme un plaisir : les vives douleurs nerveuses tournent au rire. Voilà de grands mots pour peindre le comique de la scène de ce matin : il n'y avait pas là de chagrins, pas de grande souffrance, mais une extrême complication, un désordre poussé jusqu'à la folie. La gaieté naissait de l'excès même des difficultés,

et de la crainte de ne pouvoir les vaincre..... Jamais scène ne fut mieux combinée pour divertir un spectateur désintéressé, s'il s'en fût trouvé là....... Mais moi, j'étais acteur, et je jouais le rôle ingrat de payeur et d'ordonnateur du départ, départ qui, à chaque minute, semblait devenir plus difficile; je me croyais ensorcelé..... Malgré ma passion pour le pittoresque et le nouveau, j'aurais voulu être à cent lieues de tous les originaux qui me harcelaient; leur but était de me dépouiller et de me faire rester plus longtemps; leur succès me paraissait sûr, tandis que ma déconfiture, à moi, me semblait tout aussi certaine: il fallait ou faire banqueroute à la moitié de Séville, ou manquer le départ du paquebot.

Ne vous imaginez pas que le nombre des personnes auxquelles javais affaire fût petit: c'était une légion: chaque chef d'atelier avait amené sa troupe. Je m'explique: un Espagnol, dès qu'il travaille seulement le quart de la semaine, a du superflu; ce superflu passe à nourrir un certain genre de luxe particulier aux contrées méridionales, le luxe des doublures. En Espagne, un homme qui ne reste pas complétement oisif, ne peut vivre sans complaisants. Ces parasites font semblant d'aider leur patron dans son occupation

favorite ou obligée; mais, au fait, ils n'ont qu'un état, celui de faire vivre leur complète oisiveté aux dépens de la demi-activité du maître. Chez les ouvriers, ces complaisants à charge s'appellent des garçons; ils favorisent surtout le penchant de leur chef à ne rien faire, en ayant l'air de travailler pour lui pendant qu'il dort ou qu'il va se promener. Chez les grands ces doublures parasites s'appellent de plusieurs noms; ce sont des amis, des intendants, des neveux, des médecins, des hommes de loi, des hommes d'église: au reste, leurs divers noms ne font rien à leur emploi, qui est toujours et partout le même: servir la passion dominante du maître. Si je les appelle complaisants, c'est pour parler honnêtement: il y a un autre nom qui dit la même chose plus nettement.

Le *complaisant* des étrangers à Séville est un certain prêtre, qui, comme je l'ai dit ailleurs, porte l'obligeance jusqu'à leur faire faire connaissance avec des demoiselles fort complaisantes aussi, et connues de tout le monde, excepté de ceux qui arrivent. Il n'y a pas, je crois, de pays où cette vertu de la complaisance soit aussi générale, ni poussée aussi loin qu'en Espagne. Voilà ce que Beaumarchais a merveilleusement peint dans son Bazile. Mais il ne nous a montré sous ce personnage que le complaisant du

docteur Bartholo, trahissant son patron pour un plus grand: il aurait dû, pour compléter le tableau qu'il a fait de l'Espagne, nous laisser apercevoir en lui le type des complaisants de tout le monde: car, encore une fois, l'Espagne ne vit que de complaisance!!... et, dans la pratique de cette vertu elle surpasse même l'Italie! Ceci s'explique par la sévérité des usages: dans un pays où l'on ne peut faire ses affaires soi-même, il faut bien les traiter par commissionnaires... Pardon: mais vous savez que j'ai la manie d'être vrai!...

Figurez-vous donc chacun de mes créanciers et de mes amis suivi de sa doublure et triplure obligée, et venant grossir l'affluence du monde dont j'étais obsédé dans une chambre, encore encombrée des débris de la fête, moitié champêtre, moitié théâtrale, que j'avais donnée la veille, sans penser que cette manière de faire mes adieux aux gais habitants de Séville, tout amusante qu'elle pouvait me paraître, allait compliquer les inévitables peines du départ de tous les embarras du plaisir; j'avais manqué de prudence; en additionnant les mémoires à payer qu'on m'apporte, je m'aperçois trop tard que ma bourse ne suffira pas pour me conduire à Cadix, quand j'aurai acquitté tout ce que je dois à Séville. Je puis encore courir chez

mon banquier, mais l'heure me presse et la foule m'assiége; pourtant, comme il n'y a pas deux partis à prendre, je me fais conduire en toute hâte chez le négociant auquel j'étais adressé, et à qui, par précaution, j'avais montré ma lettre de crédit trois semaines auparavant, pour savoir s'il voudrait bien m'en payer le montant, en supposant toutefois que j'eusse besoin de cette somme. J'arrive chez le négociant ruisselant de sueur, car la chaleur était grande, l'heure avancée, et mon impatience croissait en proportion de tout ce que je sentais que j'avais à faire, pendant le peu de moments dont je pouvais disposer jusqu'à celui du départ. Je voyais toujours le malheureux paquebot à vapeur, j'entendais la machine frémir, et je sentais les roues tourner sous moi... sans moi!...

A peine puis-je faire l'effort de rendre à mon banquier les politesses d'usage plus nécessaires ici qu'ailleurs: il se confond en assurances cérémonieuses de services.... qu'il n'a nulle envie de me rendre: La casa es di uste (la maison est à vous): Io soi a su disposicion, etc., etc.; enfin, pour abréger les formalités, je balbutie quelques excuses et demande tout bonnement de l'argent. Mon homme attend que je lui présente ma lettre de crédit: je ne la trouve pas. — Je ne puis vous payer sans sûreté,

me dit-il, en changeant subitement de ton et de langage, et rentrant tout à coup dans le vrai comme par enchantement. Jamais jeu de théâtre ne fut plus prompt. — Mais, monsieur, vous savez bien que j'ai une lettre de crédit sur vous, puisque je vous l'ai montrée en arrivant à Séville. — Il est vrai, monsieur, me répond sèchement mon homme, mais en affaire il faut de la régularité : je ne puis vous payer sans avoir dans mes mains l'ordre du banquier de Madrid. — Mais, monsieur, vous savez aussi bien que moi que j'ai apporté cet ordre ; il n'est point perdu, je l'aurai laissé parmi mes paquets à l'auberge, où je n'ai plus le temps de retourner si je veux partir avec le paquebot. — J'en suis bien fâché, mais je ne puis vous payer. — Comment, monsieur, si par hasard cette lettre de change était égarée, vous me retiendriez à Séville faute d'argent pour partir ? — J'écrirais à Madrid, et dans quinze jours ou trois semaines j'aurais une réponse, d'après laquelle je ne doute pas qu'on ne m'autorisât à vous remettre tous les fonds que vous pouvez désirer.. — Mais c'est une horreur !..... Il faut renoncer à mes plans si je perds ici trois semaines de plus : la canicule arrive, et je ne pourrai voyager à cette époque dans un pays brûlant.

Alors, regardant tranquillement à sa montre,

mon Espagnol me dit avec le flegme castillan, car il n'est point Andaloux : le bateau de Cadix ne part que dans deux heures; vous avez le temps d'aller chercher votre lettre à l'auberge, et de me l'apporter ici. — Mais j'ai encore tant d'autres choses à faire. — Point de réponse.

La tête perdue, le sang bouillonnant, l'inquiétude fébrile croissant à chaque pulsation, je retourne à l'auberge, où je trouve mon compagnon de voyage et nos gens occupés à terminer les emballages. — Vous voilà, me dit E**, payons et partons!... J'étais pâle et brûlant; je ne réponds pas. — Qu'avez-vous donc? — J'ai perdu ma lettre de crédit! — Pas possible! — Si fait, vraiment. — On vous donnera de l'argent sur parole? — Pas un réal! Je viens pour fouiller mes papiers. Donnez-moi mon écritoire, dis-je à mon valet de chambre. — Elle est emballée. — N'importe! il faut la retirer de la malle et l'ouvrir. L'écritoire est apportée, bouleversée, tous les papiers ouverts, et point de lettre de crédit. La fièvre se change en rage, et presque en folie, quand je pense que, pour un malheureux papier égaré, je vais être obligé de renoncer à tous mes projets, et de passer mon été à Séville. Ce paradis me paraît tout à coup une affreuse prison, un lieu malsain, où je vais gagner

la fièvre, trouver la mort : l'imagination, loin de me distraire de tant de contrariétés, les accroît d'une manière effrayante. Je me sens comme en proie à une bête féroce : cette bête, c'est moi, moi-même, ou du moins une partie de moi....

Toutes les recherches sont vaines, le trouble de ma tête gagne la cervelle de tout ce qui m'entoure : ami, domestique, tout le monde est fou ; la chaleur de l'air augmente le désordre des esprits, et je vois le moment où le voyage finira pour nous quatre à l'hôpital !... Les Espagnols, calmés subitement par notre agitation même, nous regardent en silence; tous les paquets sont rouverts, toutes les caisses déballées, tous les portefeuilles déployés, tous les livres secoués; tout le bagage est bouleversé..... Mais la lettre, la fatale lettre n'est point retrouvée.....

Exténué, haletant de colère et de fatigue, je me décide à tenter un effort désespéré auprès de l'inflexible correspondant de mon banquier de Madrid, et je dis à E** en sortant que, pour dernière ressource, nous pourrions, si j'échoue encore une fois, nous adresser à M. Williams : mais, par une délicatesse facile à comprendre, nous avions l'un et l'autre une extrême répugnance à l'ennuyer de nos affaires, après l'avoir vu si longtemps occupé de

nos plaisirs. L'hôte et l'armée de nos créanciers me regardent sortir en hochant la tête : il me parut clair qu'ils attribuaient notre consternation à des motifs peu rassurants pour eux et peu honorables pour nous.

Une heure avant le terme marqué pour le départ du malheureux bateau, je rentrai dans la maison de mon impitoyable Crésus : le moment de la sieste approchait ; c'est comme qui dirait le déluge. Une demi-heure plus tard, nul motif humain, pas même une affaire à laquelle la vie d'un homme serait attachée, ne lui aurait fait ouvrir sa porte avant le temps marqué pour son second réveil.

J'entre... même langage, même impassibilité. J'insiste, je prie, je m'emporte : Non, dis-je avec fureur en me retirant enfin pour courir chez M. Williams, vous ne me forcerez pas à rester tout l'été à Séville!...

Le maître de la maison me reconduit selon l'inviolable étiquette du pays ; en prenant congé de moi, il aperçoit un assez grand papier ployé en quatre, et fortement serré entre le pouce et les deux premiers doigts de ma main gauche. — Êtes-vous bien sûr, monsieur, me dit-il, d'avoir cherché votre lettre de change partout où vous pouviez espérer de la retrouver ? — Hé! monsieur, que vous

importe ? je ne l'ai que trop cherchée.— Permettez-donc, me dit le grave Espagnol en desserrant mes doigts contractés par la colère, permettez ; il me semble que je la reconnais : la voici !... C'était elle, et je la tenais ainsi dans mes doigts depuis le matin !... Quel miracle de ne l'avoir pas perdue !... Ma main avait eu plus de tête que moi. Depuis ma première sortie, elle n'avait cessé de tenir ce papier, auquel ses deux doigts et son pouce s'étaient entièrement consacrés pendant les infructueuses recherches que ma folle imagination me faisait faire ailleurs.

La peur de l'avoir perdue m'avait persuadé tout d'abord qu'elle l'était.

Je ne m'appesantirai pas sur ma confusion, ma joie, mon envie de rire ; j'étais jaloux de l'impassibilité de cet homme qui m'avait vu si agité, si troublé. La pensée qui dominait toutes les autres, était la honte d'avoir montré peu de sang-froid et de présence d'esprit devant des étrangers. Dans son pays un homme peut être un niais tout à son aise, il ne répond que de lui ; mais un voyageur, dans des contrées lointaines, compromet toute sa nation par une bévue. Voilà ce que je sentais : j'étais humilié dans l'honneur français, je rougissais de m'être exposé à voyager sans avoir les vertus du voyageur, et je me

disais, avec une amertume comique : J'aurais mieux fait de rester chez moi que de venir si loin déshonorer le caractère français.

Il était encore temps de rapporter l'argent à l'hôtellerie, de payer et de partir; on avait refait mes malles par précaution, mais il fallait acquitter mes dettes. Alors recommença la scène de folie et de gaieté que je vous ai déjà décrite; tout ce monde, rassuré sur notre solvabilité, me parut délivré d'un lourd fardeau : chacun rentrait dans son caractère, ou plutôt dans son rôle, et s'abandonnait aux caprices de son humeur goguenarde. Le comique des scènes était frappant; mais ce qui m'étonnait le plus, c'était le personnage que je faisais, moi, dans tout cela. Je n'ai jamais aimé les don Juan, même étant jeune : il me paraissait bizarre de venir à mon âge singer ce mauvais sujet à Séville, dans sa propre patrie. Je me croyais sur un théâtre, et je ne pouvais me lasser d'observer chacune des figures dont j'étais entouré. Toutes étaient costumées d'une manière analogue à leur emploi, et toujours pittoresque.

Enfin la farce, qui durait depuis le matin, était si désordonnée, si bruyante, si folle, mais surtout si neuve, que, bien que j'eusse fait tous les frais du ridicule, je ne pouvais m'empêcher de jouir

d'un spectacle plus piquant, plus divertissant que tout ce que j'avais vu de ma vie.

Pour compléter ce tableau de mœurs, il ne faut pas oublier de vous faire remarquer que chaque fois que l'envie de m'impatienter ou de rire me faisait tourner la tête vers la fenêtre, j'apercevais, sous le portique du *Patio*, la belle-sœur de notre hôte. C'était la nymphe dont les succès avaient été si brillants et si divers la nuit précédente.... Fatiguée de gloire et de plaisir, elle commençait la journée en se reposant sur ses lauriers de la veille, et..... faut-il le dire?..... en fumant publiquement son cigare de la Havane! Voilà la *maja sevillana!* c'est-à-dire la femme africaine en Europe, l'Arabe baptisée, la gazelle emprisonnée...... Cette créature extraordinaire nous regardait avec une coquetterie apathique; et nous, tout en nous disposant à quitter pour toujours ce séjour singulier, nous échangions, avec la danseuse andalouse, quelques mots de galanterie burlesque qui finissaient par des éclats de gaieté. Mais à ce dernier moment il survint un incident, après lequel rien n'aurait excusé le rire, quoique rien ne fût aussi bien fait pour l'exciter. Qu'y a-t-il de plus comique que la tristesse ridicule?

Un Anglais que je n'avais vu qu'une fois, c'est-

à-dire la veille à notre bal, arrive, et me dit d'un air grave et contrit, qu'il me doit des excuses d'être venu la nuit dernière au bal chez moi sans m'avoir invité pour le lendemain matin, c'est-à-dire pour à présent même, à l'enterrement de son oncle! Vous dire l'envie de rire qui me saisit en écoutant ce discours, c'est impossible, et surtout inutile, car j'espère bien que vous la partagerez. La sueur froide me venait au front de me sentir capable de répondre en riant aux éclats et en me roulant par terre à cette politesse de cimetière, qui me poursuivait jusqu'au bal!... Plus ce malheureux fou rire était près de se faire jour, plus je perdais la dernière étincelle de gaieté réelle; car une convulsion n'est pas de la joie. Mais, pour être malheureux, je n'étais pas à l'abri du scandale d'une gaîté toute physique. Cet homme ne pouvait être bien affligé, puisqu'il était venu au bal; et ses grimaces de deuil, au milieu des symboles de la folie dont j'étais encore entouré, me causaient une irrésistible contraction nerveuse. Je me mordais la langue, je m'enfonçais les ongles d'une main dans l'autre pour pouvoir répondre décemment. Enfin je me suis débarrassé de l'enterrement par le départ, c'est une image de la mort, et me voici sur le vaisseau d'où je vous écris; mais je suis mort de fatigue, et j'apporterai une cour-

bature à Cadix. Pour me reposer de mes plaisirs insensés et de leur prompte punition, je me suis mis à vous les décrire : il ne m'est possible d'oublier que ce que j'ai noté. La mémoire, qu'on prend pour la plus bête des facultés de l'intelligence, a pourtant un jugement très-fin pour discerner ce qu'il est utile de conserver de ce qu'il est indifférent de perdre. Me voilà donc débarrassé de cet importun souvenir.

Nous descendons le Guadalquivir par un vent extraordinairement froid pour le pays et pour la saison; nous comptons coucher à San-Lucar, où nous n'arriverons qu'à minuit. Les bords du Guadalquivir sont nus et arides. Je n'ai pas encore vu de beaux fleuves dans un pays méridional : les paysages qui bordent le cours de celui-ci ont de la grandeur dans leur tristesse; les lointains surtout me paraissent majestueux : mais l'ensemble de la contrée me cause une irrésistible impression de tristesse et presque de terreur. C'est une terre historique, de plus elle est productive; mais rien n'y réjouit l'œil, rien n'y repose le cœur. La voix de Dieu ne retentit pas dans cette solitude : c'est un désert fait de main d'homme......

Ma première lettre sera datée de Cadix.

LETTRE XXXVI.

SOMMAIRE.

Traduction des strophes 65e et 66e de Childe-Harold. — Différence de Cadix tel que l'a vu lord Byron, et de Cadix tel que je le vois. — Colloque entre moi et le gardien de la porte. — Difficulté que j'éprouve à entrer dans la ville. — Commis accessible aux flatteries. — J'entre comme prisonnier sur parole. — Cadix foyer de révolution. — La liberté des Andaloux fondée sur la rancune qu'ils conservent de l'affranchissement des Amériques. — La valeur des termes en politique. — Ruine de Cadix. — Révolution commerciale : contre-coup et punition des révolutions politiques. — Ce qu'il y a de curieux à voir dans Cadix. — Assassinat de l'alcade de Tariffa. — Passage de la *Gazette de Séville* traduit. — Dangers du voyage que je vais entreprendre. — Récit de celui que j'ai fait de Séville à Cadix. — Arrivée pendant la nuit à San-Lucar. — Le moine bleu. — — Est-il moine ou brigand ? — Les calesseros. — Friponnerie d'un cocher. — Xerès. — La chartreuse. — Les paysans, voleurs dans l'occasion. — Aspect du pays. — Riant d'un côté, triste et désert de l'autre. — Effet de la solitude. — Impression particulière de la nature. — Champs parfumés. — Il y a des sites qui parlent à l'âme sans plaire aux yeux.

A MISS BOWLES.

Cadix, ce 26 mai 1831.

CHILDE-HAROLD, CHANT Ier.

Vice trop séduisant, penchant voluptueux,
Qui maîtrise les cœurs ardents, impétueux ;
Quel sang jeune et bouillant échappe à tes atteintes ?
De nos changeants désirs tu prends toutes les teintes ;
Ton magique regard, hydre des passions,
Nous fascine et nous livre à nos illusions.
Hélas! Paphos a vu l'heure de sa ruine!....
Temps maudit!. .. sous ta faux Vénus même s'incline :
Cette reine du monde a suivi les plaisirs
Vers un lieu visité par les mêmes zéphyrs,
Sous un ciel aussi beau près de la mer natale
Qui seule a pu fixer l'inconstance fatale
De la déesse errante ;.... et c'est en ce séjour
Qu'elle vint relever le culte de l'amour.

Il n'est plus renfermé sous des voûtes sacrées,
Mais par un peuple entier ses lois sont adorées,
En tous lieux l'encens brûle, et partout des autels
Reçoivent pour le Dieu les tributs des mortels!

Strophes 65 *et* 66.

Rien de si différent du Cadix actuel que cette peinture de lord Byron. Si le poëte revenait il ne reconnaîtrait plus ce qu'il a peint. Quelques années, ou pour parler plus juste, quelques semaines ont changé le temple de Vénus en un temple d'Argus: l'amour craint la police; aussi, depuis l'assassinat du gouverneur, Cadix, de l'un des lieux les plus gais et les plus attrayants du monde, est-il devenu l'un des mieux surveillés et des plus silencieux. C'est pendant le carnaval dernier que ce meurtre a été commis.

La manière dont la loi du cautionnement s'exécute aujourd'hui contre les étrangers fait de cette ville une prison. Aux facilités de tous genres nécessaires dans les relations commerciales, on a substitué des formalités qui séparent du reste du monde ce port soi-disant franc....

J'ai vu le moment où l'on m'en refuserait l'entrée.

Je venais du port Sainte-Marie et j'étais arrivé dans l'enceinte extérieure du port de Cadix; j'avais fait cette traversée par une mer très-houleuse. On s'empare de moi pour me conduire à la porte du

port, où je trouve un employé de la police chargé de la garde de cette porte. Après avoir examiné mon passe-port avec une attention hostile et s'être récrié à la vue du trait de plume passé sur les fleurs de lis, comme si, *disait-il*, la France pouvait effacer son histoire en biffant quelques noms dans *le Moniteur* et en rayant quelques signes imprimés sur du papier timbré....... Je trouvais que cet homme avait raison dans ce qu'il disait contre nous; ce qui fit que je me gardai de lui répondre. Il continua : « Je suis étonné que vous ignoriez la loi par laquelle tout étranger qui veut entrer à Cadix aujourd'hui est obligé d'offrir pour caution la signature d'un des habitants de la ville. » (Notez que dans cette caution l'on doit répondre des opinions politiques et de la *moralité* du voyageur.) — Je répliquai que cette loi m'était connue, mais que j'avais pensé qu'il serait temps de m'y conformer en arrivant à Cadix. — « Vous n'y pouvez entrer sans observer dans toutes ses règles la formalité du cautionnement. » — « J'ai une lettre pour M. ***, l'un des premiers négociants de ce pays. » — « Il fallait lui écrire d'avance et lui demander de vous faire trouver sa caution à cette porte. » Je n'avais eu garde de faire une telle bévue; de loin mon négociant m'aurait refusé, il m'aurait écrit de ne pas venir, et j'aurais été forcé de renoncer à voir Ca-

dix. — « Je vais lui écrire à l'instant, » répondis-je au commis. — « Je n'ai là personne que je puisse envoyer. » — « Il faut absolument me trouver quelqu'un. » — Enfin, après bien des pourparlers, j'obtins, non sans peine, la permission de faire porter ma lettre par celui de mes domestiques qu'on reconnut pour Espagnol. En attendant le retour de cet homme je demeurai prisonnier au corps-de-garde. Le domestique fut une heure à revenir, et j'employai tout ce temps à dire au commis de la police des vérités flatteuses pour l'orgueil espagnol, finesse qui ne me coûta pas grand'peine, car je pense beaucoup de bien des hommes de ce pays. J'étais parvenu à disposer en ma faveur le commis de la police, quand mon commissionnaire revint dire que don *** n'était pas chez lui, mais que son secrétaire avait répondu qu'aussitôt rentré, ce négociant, personnage important dans la ville, remplirait pour moi toutes les formalités exigées. Le secrétaire avait même engagé personnellement sa parole.

Cet engagement n'était pas suffisant; cependant l'heure s'avançait, on allait fermer les portes, et après cela rien ne peut les faire rouvrir avant le jour. J'étais donc au moment de me voir emprisonné pour une nuit entre le *Port-Franc* et la ville *libre* de Cadix.

Mon commis, amadoué par mes louanges sin-

cères, les seules qui puissent flatter les gens qui ne sont pas des sots, prit alors un parti hardi : il répondit de moi lui-même à lui-même et me conduisit de sa personne à l'auberge, où il me permit de rester confiné jusqu'à ce que mes papiers eussent été mis en règle. Je donnai ma parole d'honneur de ne pas sortir, et j'eus une occasion de plus de remarquer qu'en ce pays l'effet des plus mauvaises lois est atténué par le bon esprit des habitants. Plus le gouvernement est rigide, et plus les individus deviennent obligeants. C'est ce qui arrive à Cadix, où l'hospitalité est devenue un moyen d'opposition.

Mais quel séjour ne serait gâté par l'idée qu'on peut compromettre un brave inconnu qui devient le point de mire d'une armée d'alguazils, par cela seul qu'il vous a fait entrer dans la ville qu'il habite? Pour un Français voyager aujourd'hui en Espagne, c'est pis qu'une fatigue, qu'un danger, c'est une indiscrétion, car le Français est sûr d'exposer à des désagréments et peut-être à des périls un inconnu qu'il force à se dévouer pour lui. C'est un poids sur la conscience du voyageur, et pour l'Espagnol c'est une charge politique, civile et privée à la fois.

Tout se ressent de l'état de crise où l'on vit ici depuis la mort du gouverneur. Personne n'ose se

plaindre, mais on se venge à force de s'ennuyer et d'ennuyer les autres. La vie est suspendue : plus de chants, de guitares, de groupes joyeux sur les places et les promenades publiques : enfin, plus rien de ce qui faisait la vie du pays. Le roulement du tambour et le commandement monotone des officiers qui exercent régulièrement les recrues prêtes à partir pour la Havane, interrompent seuls le silence des rues désertes ; désertes si on les compare à ce qu'elles étaient encore il y a quelques mois.

A tort ou à raison, Cadix est depuis longtemps considéré par le gouvernement espagnol comme un foyer de révolutions : et les ministres du roi catholique voudraient isoler cette ville du reste du monde, comme on cerne un lieu pestiféré.

Une des bizarreries de l'histoire du temps actuel, c'est que les opinions libérales qui prédominent parmi les habitants de Cadix ont leur source dans le regret peu philanthropique qu'a laissé au commerce de l'Andalousie l'émancipation des Amériques, et la perte des profits incalculables que procurait à cette ville l'arrivée annuelle des Gallions, tant il est vrai que partout pays les événements déconcertent les raisonnements, et que la marche du monde semble dirigée par une puissance dont la malice se plaît à enseigner aux hommes l'inanité de leur logique appliquée aux affaires de l'état. La

dénomination des partis est presque toujours une satire; c'est une contre-vérité qui fait ressortir la différence qu'il y a entre le langage des hommes politiques et leur pensée. A Cadix le parti qualifié de libéral est celui des hommes qui s'affligent de l'indépendance des états du Mexique de la terre ferme, du Pérou, etc., etc.... Autrefois la marchandise la plus commune ici, c'était l'or : à cette richesse prodigieuse, mais toute factice, a succédé une misère qui présage la ruine complète de Cadix. La ville ne tient à la terre ferme que par une langue de sable très-basse : l'Océan l'environne de tous les côtés; et quelque jour elle rentrera sous les flots comme Gadès dont on prétend que les restes se voient encore à certaines basses marées.

Beaucoup de familles abandonnent cette place que l'activité et l'opulence commerciales seules pouvaient rendre habitable : on va chercher sur le continent un séjour où l'imagination soit moins obsédée de souvenirs et de pressentiments douloureux, où la vie soit moins artificielle et par conséquent plus agréable. Ici l'existence est un tour de force; la satisfaction des besoins les plus ordinaires de la vie un problème presque insoluble; l'eau qu'on boit est une merveille; la terre qu'on foule une conquête; l'arbre qui vous ombrage, la maison qui

vous abrite, une victoire remportée sur la nature; et tous ces miracles n'aboutissent qu'à vous procurer une existence factice, et par conséquent pauvre et mesquine, à laquelle on se résignerait à peine pour devenir roi du monde. Cadix est la Hollande brûlée. Que faire d'un chef-d'œuvre d'industrie, quand l'industrie qui l'a créé est morte? C'est comme si l'on consumait sa vie à l'éducation des vers à soie dans un pays où les étoffes de lin et de coton seraient seules en usage.

Ce qui m'étonne, depuis que je parcours la terre, ce n'est pas la décadence presque universelle des formes aristocratiques et religieuses : cette décadence est prévue, prédite, et provoquée dans les écrits de tout homme qui s'est cru de l'esprit depuis plus de cent ans; mais je ne puis m'empêcher de m'émerveiller en voyant les effets de la crise industrielle; la durée de cette déviation dans la direction des forces de la société est d'autant plus difficile à calculer, qu'elle était aussi imprévue que l'autre était annoncée. C'est une révolution commerciale qui sera universelle comme l'a été la révolution politique dont elle est la punition; car, par un décret de Dieu, c'était au nom de la richesse ambitieuse qu'on jetait à bas l'aristocratie, et c'est contre la nouvelle répartition de la richesse par-

venue aux honneurs à force de révolutions, que travaille l'industrie à venir. Dans l'ancienne société, les novateurs attaquaient des priviléges fondés sur des idées. Aujourd'hui les ennemis de l'ordre de choses transitoires où nous vivons attaquent le repos basé sur le faux équilibre de l'argent, et voilà ce qui me paraît une belle vengeance du législateur divin contre les fabricateurs de lois humaines.

Il y a peu de choses à voir à Cadix : des remparts, des forts, des hospices, des hôpitaux, quelques promenades, la plage où périt le petit-fils de Racine au moment du tremblement de terre de Lisbonne, et une ou deux églises; voilà tout ce qui m'a paru curieux ici. L'académie de dessin est fermée depuis les événements du mois de mars; enfin, ce qu'on peut faire de mieux, quand on est parvenu à s'introduire dans ce singulier séjour, c'est de songer à s'en aller. L'un est encore plus difficile que l'autre, si l'on en juge par le passage suivant extrait de la *Gazette de Séville*, qui vient de me tomber entre les mains.

Séville, 20 mai 1831.

« L'alcade major de Tarifa, don N. del Aguila, vient de périr. Le temps de son administration dans cette ville étant expiré, il avait été nommé à un autre emploi dans la province d'Estramadure.

Il se dirigeait vers Estepa sa patrie, où il avait l'intention de s'arrêter un jour avant d'aller prendre possession de sa nouvelle charge; et comme il passait sur les limites du territoire de Jilena, escorté de six à huit soldats de la province de Guadix, lui et sa troupe furent attaqués par la bande du fameux malfaiteur *Jose Maria el Tempranillo.* Dès la première décharge, don Aguila eut le malheur d'être percé d'une balle, et il mourut de cette blessure le jour même.

La troupe continua de se battre contre les brigands, leur blessa mortellement, dit-on, un homme et trois chevaux, et démonta plusieurs autres cavaliers. »

Sevilla, 22 de mayo 1831.

En estos últimos dias ha ocurrido la muerte en despoblado del alcalde mayor cesante de Tarifa don N.... del Aguila, que habiendo espirado el término de su destino en dicha ciudad y estando nombrado para el desempeño de otra vara en la provincia de Estremadura viajaba en direccion a Estepa, su patria, con el objeto de pasar unos dias antès de tomar posesion de su nuevo empleo. Pasando por el término de Jilena y yendo escoltado de unos seis u ochos soldados del provincial de Guadix fueron atacados por la gavilla del famoso malhechor *José Maria el Tempranillo*, yá la

primera descarga tuvo la desgracia de ser pasado por una bala el mencionado Aguila, de cuyas resultas murió el dia immediato.

La tropa síguió batiéndose con los ladrones, y segun se dice hirió mortalmento á uno y á tres caballos y cógió á otro de los desmontados.

Voilà les renseignements rassurants que nous donne aujourd'hui la *Gazette de Séville* sur l'état des routes. L'événement rapporté dans cet article vient d'avoir lieu précisément aux environs des lieux que nous allons traverser ; il est possible que pendant ce trajet nous soyons forcés de faire connaissance avec la police des brigands. Nous la comparerons à celle du gouvernement, et, comme je suis de mon siècle, je me sens disposé d'avance à donner tort au pouvoir légitime. Dans des temps comme ceux où nous vivons, un peu de révolte sied à la pensée; c'est le sel de l'esprit moderne.

Mais je reprends le récit de notre voyage de Séville à Cadix.

Partis de Séville au milieu du jour, nous étions descendus à terre en quittant le bateau à vapeur, et nous nous trouvions arrêtés sur la rive du Guadalquivir, à une lieue de San-Lucar. Il était une heure du matin : nous continuâmes notre route en petits cabriolets qui tiennent deux personnes. Nous

fûmes heureux de trouver un tel moyen de transport au milieu de la nuit, dans ces parages déserts et peu sûrs. Les calessines, avec leurs conducteurs, attendaient là les voyageurs de Séville; grâce au temps qu'il faut pour placer les paquets, pour marchander le prix du trajet, et faire une lieue d'Espagne, la nuit, sur une plage sablonneuse, nous n'arrivâmes à San-Lucar qu'à trois heures du matin, où nous fûmes logés dans une des plus affreuses auberges de toutes les Espagnes. Il y a bien des litières d'animaux que je préférerais à mon lit; mais nous n'avions plus le choix.

J'ai rarement éprouvé un malaise moral plus inattendu, et moins motivé en apparence, que ce que j'ai senti pendant la lieue que nous fîmes, dans ces cabriolets de rencontre, avec des calesseros de mauvaise mine, de mauvaise humeur, à une heure avancée de la nuit, dans un des cantons les plus suspects du pays. Je sentais du danger dans l'air, et ce péril vague ne pouvait se parer : nous avions de quoi nous défendre contre une attaque de *rateros* (brigands isolés, espèce de paysans qui font le métier dans l'occasion), mais contre une bande organisée toute résistance eût été insensée.

Nous cheminions lentement en silence entre le fleuve qui, voisin de son embouchure, devient là

comme une mer, et les dunes de sable qui dans ces parages se changent en falaises, de simples rives qu'elles étaient encore à quelques lieues plus haut. En passant devant un des enfoncements formés par ces espèces de coulisses de sable, nous fûmes acostés par une figure qui, à la distance de quelques pas et dans l'obscurité, me parut noire et colossale. Pourtant elle était bleue : c'était un frère de la mission, grand et gros moine, qui s'était réfugié, disait-il, dans un creux de la colline, attendant là le passage de quelque voyageur bien armé, bien accompagné, pour se risquer à cette heure de la nuit dans le chemin peu sûr qu'il lui restait à faire pour arriver à San-Lucar.

Ce compagnon de voyage, qui s'annonçait comme un poltron, nous fit peur : les brigands parlent toujours brigands, comme les intrigants mauvaise compagnie : celui-ci pourrait être un chef déguisé, pensions-nous ; mais, comme il pouvait aussi être ce qu'il disait, nous aimâmes mieux le croire moine que d'aller voir dans sa caverne s'il était brigand. Personne de nous n'exprima ces pensées, et le géant inconnu monta, sans autre autorisation que celle de notre silence, derrière l'un des deux cabriolets : c'était celui où s'étaient placés nos gens. Voilà comme nous arrivâmes à San-Lucar, sans accident,

mais non sans crainte. La peur est une des plus grandes voluptés de l'imagination d'un voyageur romanesque, et tout vrai voyageur doit l'être.

En entrant dans la détestable auberge dont je vous ai déjà parlé, nous trouvâmes tout le monde levé, quoiqu'il fût trois heures du matin; on attendait les passagers de Séville à Cadix. Notre premier soin, avant de nous coucher, fut de faire prix avec un voiturier pour nous conduire au port Sainte-Marie, quand nous aurions dormi, ou, pour parler plus juste, quand nous serions restés au lit quelques heures.

Au moment de partir, le fripon, voyant qu'il était notre maître, à cause du départ des autres cochers avec quelques voyageurs plus pressés que nous, vint nous demander le double du prix convenu, qui était déjà très-élevé. Il n'avait plus de concurrents; il fallait se soumettre, ou bien rester dans une maison où l'on n'a rien à manger, tandis qu'on y est mangé soi-même par une armée d'ennemis dégoûtants. Dans ce chenil où les hommes ne sont pas nourris, ils servent de pâture à la vermine.

Les voyages en Espagne, à moins de les faire en mendiant, sont plus chers que tous les autres: j'en excepte pourtant ceux d'Angleterre et de Suisse. Mais, dans ces pays, on est au moins bien servi

pour son argent; au lieu qu'ici on paye ses privations, et la famine et la fièvre font cortége à la ruine. On est fort exposé aux attaques des brigands entre San-Lucar et le port Sainte-Marie; mais les gardes civiques des environs font une battue le matin des jours où les passagers du bateau à vapeur se rendent de Séville à Cadix : il est donc essentiel de passer peu d'instants après que la route a été ainsi balayée.

Nous avons fait un détour pour aller voir Xerès, ville fameuse par ses vins et par les caves des marchands étrangers, qui les gardent en dépôt avant de les expédier dans le monde entier.

Le site de Xerès est fort intéressant; mais ce qui m'a le plus frappé dans cette excursion, c'est la chartreuse. Elle est située à une lieue de la ville, et possède des tableaux de Zurbaran qui sont des chefs-d'œuvre. En retournant à Xerès, nous aperçûmes dans un champ un groupe de paysans assis à l'ombre d'un caroubier gigantesque. Le cocher nous dit d'un air fin et goguenard, particulier au peuple espagnol, qu'à la brune ces *pauvres gens* nous auraient arrêtés pour nous demander notre bourse. Les habitants *honnêtes*, loin d'être un secours pour les voyageurs attaqués, servent d'auxiliaires aux brigands, qui les admettent parfois au

partage du butin, ou qui croient s'acquitter envers eux par cela seuls qu'ils ne les tuent ou ne les battent pas.

Les chemins qui conduisent de Xerès à la chartreuse sont bordés d'aloès et de cactus si énormes, qu'ils obstruent presque le passage. Ces plantes aux formes fantastiques me représentent une armée de dragons postée le long des routes pour arrêter le voyageur, et défendre contre le curieux quelque trésor caché au milieu d'un pays enchanté. Le bas de ces haies est soutenu par des murs de pierres sèches ou par des revêtements en bois. Les chemins sont encaissés dans ces espèces de parapets, qui donnent à toute la contrée un air de soin et de richesse agréable à l'œil, et particulier à cette partie de l'Espagne; il règne là un mélange de négligence et de recherche, de solitude et d'opulence, qui ne ressemble à rien de ce qu'on voit dans aucun autre pays.

Nous sommes arrivés à Xerès pendant la foire, où nous n'avons rien vu qui mérite d'être décrit; mais c'était du mouvement : le chemin du port Sainte-Marie était couvert de piétons et de cabriolets; des moines, des paysans, des femmes dans leurs costumes pittoresques faisaient tableau à chaque détour de la route; elle est tracée sur les

ondulations d'une plaine assez inégale pour ressembler à une suite de collines espacées et séparées par des vallées peu profondes. C'est une chaîne de plateaux stériles coupés par des bas-fonds, espèces de plis marqués dans le terrain. Ce n'est pas de ce côté que sont les campagnes dont les beautés ont rendu le territoire de Xerès célèbre par toute l'Andalousie.

La ville de Cadix est loin de répondre à l'originalité du pays qu'on traverse aux environs de Xerès. Ce territoire ressemble à l'Afrique, du moins par la nature du sol et par la végétation ; tandis que l'aspect de Cadix est tout européen. A Cadix on parcourt de belles rues alignées ; on rencontre des hommes en habits français ou anglais; on vit dans une auberge tout anglaise, tenue par une Anglaise, avec la recherche et l'élégance britanniques. Ce n'est donc plus l'Espagne ; en deux heures vous avez franchi quatre cents lieues de pays! C'est un effet curieux ; mais le premier moment de surprise passé, votre étonnement fait place à l'ennui. Un vieux routier comme moi ne peut plus voyager qu'entre deux écueils : les privations s'il veut s'amuser ; l'ennui s'il cherche ses aises. J'ai encore assez de jeunesse pour préférer le nouveau au confortable, jeunesse de corps, car peut-être qu'avec une

imagination plus neuve, je n'aurais pas besoin d'aller si loin pour prendre intérêt à ce que je vois; quoi qu'il en soit, j'oublierai Cadix volontiers comme tout autre port de mer, tandis que je serais désolé de ne plus pouvoir me rappeler l'aspect du pays que j'ai traversé entre San-Lucar, Xerès et le port Sainte-Marie. Figurez-vous un désert ouvert aux brigands, et par conséquent fermé au voyageur timide; mais ce désert est embelli par une multitude de plantes sauvages dont les parfums embaument l'air. Des tertres entièrement tapissés de ces riches productions du soleil d'Afrique donnent à la solitude un aspect particulier : grandeur sans beauté : cela ne saurait s'oublier. La nature, ainsi abandonnée à elle-même, prend une voix qui s'entend de loin et retentit longtemps; mais qu'est-ce qu'on entend en parcourant des champs labourés ou des prés fauchés? On entend l'homme travailler; j'aime mieux écouter Dieu marcher dans le désert. J'ai dit grandeur sans beauté, je me trompe, c'est beau, mais d'une beauté qui ne peut être aperçue que par les yeux de l'esprit. C'est beau comme ce qui n'est pas fait pour être vu..... comme ce qui doit être saisi par l'âme sans passer par les sens; la nature a plusieurs manières de communiquer avec nous : elle a des rayons de lumières qui n'éclairent que l'esprit, des

voix qui ne parlent qu'au cœur.... Mais trève d'explication..... en voulant trop comprendre, on perd le sentiment. Si vous venez jamais au port Sainte-Marie par San-Lucar, vous sentirez comme moi, et comme moi vous ne pourrez dire ce que vous sentez. Vous vous croirez en Afrique, vous apercevrez de loin la petite ville de Rota, fameuse par son vin épais et brûlant qui produit dans le corps l'effet d'un ruisseau de lave sur la terre. Vous verrez aussi l'Océan qui baigne les côtes de Tanger, dont vous ne serez qu'à quinze lieues, et, toute votre vie, vous vous souviendrez d'avoir vu cela.

LETTRE XXXVII.

SOMMAIRE.

Cadix est moins différent que tout le reste de l'Espagne des autres villes de l'Europe. — Commerce de l'or en sac. — Industrie des porteurs d'or. — Fortunes colossales acquises par les hommes qui font ce métier. — Visite du roi dans une des maisons les plus opulentes de cette ville. — La salle de l'or. — Ferdinand emprunte un sac d'or. — Il le rend. — Mot de ce prince pour caractériser la situation politique de l'Espagne. — Le commerce des porteurs d'or tombe. — Visite à l'hôpital de Cadix. — Rencontre comique. — Scène qui rappelle la sainte Perrine de M. Valery. — L'enceinte des fous. — Les fous espagnols manquent de patriotisme. — Histoire du fils et de la mère. — Admirable trait de piété maternelle. — Sujet de tableau. — Cour des ménages. — Charité intelligente des habitants de Cadix. — Tour des signaux. — Description du paysage. — Souvenir de la mort du petit-fils de Racine. — Effet des sites et de la température des pays méridionaux. — Ils enchantent, mais ils tuent. — Prisons des suspects pour délits politiques. — Les consuls de Hollande et de Danemarck emprisonnés. — La terreur règne à Cadix. — Représentations adressées à la cour par les principaux habitants de la ville.

A MADAME LA COMTESSE MERLIN.

Cadix, 27 mai 1831.

L'intérêt que peut inspirer Cadix au voyageur parti du Nord, et venu jusque-là pour voir l'Espagne, est tout négatif : on s'étonne ; mais c'est de ne trouver rien de nouveau. Un bras de mer de deux lieues, que vous venez de franchir, a suffi pour vous ramener dans les pays que vous connaissez, et dont vous croyiez être bien loin : c'est comme une épreuve de franc-maçonnerie. Il vous aurait fallu quelques mois de voyage pour passer graduellement de France en Afrique ; et maintenant, par une traversée d'une lieue, vous rentrez en France. Cadix ressemble à tout, hors à l'Andalousie.

L'or et l'argent étaient si abondants autrefois à Cadix, qu'on ne les comptait pas; on pesait les sacs et les lingots. Il y avait, et il y a encore, des maisons dont les caves sont comblées de sacs de doublons d'Espagne, et ces richesses restent enfouies au fond des souterrains qui les contiennent.

Un jour le roi actuel, dans le voyage qu'il fit à Cadix, a visité l'une des plus magnifiques habitations de la ville; elle appartient à un marchand d'or. Rien de plus curieux que ce palais pour le luxe de l'ameublement et des décorations. Après avoir examiné en détail tout ce qu'on lui montrait, le roi dit au propriétaire : Vous ne m'avez pas fait voir la salle de l'or. — Le maître, au lieu de répondre, se mit en devoir de conduire sa majesté dans une chambre voûtée : cette salle était meublée de millions bien étiquetés, tous renfermés dans des sacs et rangés sur des tablettes. Rien de pareil ne peut se trouver ailleurs. A l'aspect de cette bibliothèque d'un genre nouveau, le roi fut si charmé, qu'il ne voulut pas sortir sans avoir emprunté un *volume* au possesseur du trésor.

Le sac, enlevé par le royal voyageur, valait six cent mille francs. Le pauvre Crésus crut son or perdu; mais on le lui rendit scrupuleusement la

même année, avec des offres avantageuses qui furent poliment éludées.

Les Espagnols s'accordent à dire que leur roi n'est pas précisément méchant, mais qu'il est entouré de gens qui ne veulent ni son bien ni celui du pays; ce qui ne veut pas dire qu'ils ne se soucient pas de son argent.

Ce prince causait familièrement avec deux de ses ministres: il parlait de l'état politique de l'Espagne, et comparait ce pays à une cruche de bière dont il était le bouchon. L'image n'est ni noble ni poétique; je ne connais pas assez l'Espagne pour savoir si la comparaison est juste.

Cadix était jadis rempli de porteurs d'or en sacs. Ces hommes affluaient là de toutes les parties de la province; ils s'employaient pendant deux ans à brouetter des charges d'or d'un quartier de la ville à l'autre; c'était la seule denrée qu'on vît en circulation dans les rues. Les portefaix, auxquels on confiait le soin de voiturer ainsi cette précieuse marchandise, devaient être des hommes de confiance, on les payait selon leur mérite; au bout de deux années ils avaient gagné assez d'argent pour se retirer et vivre sans rien faire, eux et leur famille. Dormir et fumer leur cigare, tel était le but de ces deux ans de travail et de probité; mais

aussi c'est le suprême bonheur pour un Andaloux. Pourtant ils ne s'en contentent pas toujours, quelques-uns de ces porteurs d'or acquièrent d'immenses richesses. Un des négociants les plus opulents et les plus solides aujourd'hui de Cadix et du monde a commencé sa fortune en portant ainsi de rue en rue la fortune des autres. Ce sont des portefaix d'une espèce particulière ; mais leur race se perd tous les jours, parce que chaque année il débarque moins d'or à Cadix.

L'hospice de Cadix est un des plus beaux établissements de charité de l'Europe. Mille personnes, tant enfants que vieillards, y sont constamment entretenues, instruites, soignées aux frais des âmes bienfaisantes de la ville, et sous la surveillance d'une commission composée des hommes les plus recommandables par leurs lumières et leur désintéressement. Tout enfant sorti de cette maison sait un métier qui suffit à son existence; on reçoit en nombre égal les hommes et les femmes; les garçons et les filles sont élevés séparément.

En visitant les salles, ou pour mieux dire les galeries, où sont logées les vieilles femmes, j'en ai remarqué une qui, malgré son âge, me surprit par sa beauté. On me dit que c'était la veuve d'un officier français, mais qu'elle était née Espagnole.

L'homme qui nous accompagnait dans cette visite l'avait beaucoup connue autrefois, il ignorait qu'elle fût là : leur rencontre donna lieu à une scène digne de la Sainte-Perrine de M. Valery. La reconnaissance fut dramatique, elle servit à mettre dans tout son jour le caractère féminin.

Un jeune homme qui faisait partie de notre société, et qui était un peu étourdi, pour ne rien dire de plus, frappé du comique de la scène, sépare un instant les deux vieux amants, s'approche de la femme et lui demande brusquement son âge.

Celle-ci répond, en minaudant, qu'elle a cinquante *ou* soixante ans (ce *ou* m'a paru plaisant); le fait est qu'elle en a plus de quatre-vingts. Sa coquetterie d'hôpital nous divertit beaucoup.

Cette jolie vieille a encore les cheveux complétement bruns, de petits traits réguliers, des sourcils d'un beau noir et parfaitement arqués. Elle a de l'embonpoint, sa main et son bras sont parfaits; elle conserve la grâce espagnole. Nous restâmes longtemps près d'elle à jouir du plaisir que nous lui causions en la regardant. Elle a été la plus belle femme de Cadix, et l'une des plus légères. Son mari, longtemps avant de mourir, l'avait abandonnée pour de bonnes raisons, disent les méchants de ce temps-là, si toutefois il en reste. Et c'est cette

séparation qui l'a conduite où nous l'avons trouvée. Elle n'est point malheureuse, elle a l'humeur la plus enjouée, elle ne regrette rien, et ne se plaint même pas des outrages du temps.

Nous avons fait une visite moins gaie dans l'enceinte réservée aux fous. Ces malheureux, exposés à la risée de tout ce qui se trouvait là, m'inspiraient une pitié révoltante. Je plaignais la nature humaine dans son imbécillité ; mais surtout je m'indignais contre les gens appelés raisonnables. Que m'importe qu'un homme ait son bon sens, s'il l'emploie à rendre plus humiliant le sort de ceux qui ont perdu le leur ? Tout dégradés qu'ils sont, ces hommes sont toujours ses semblables : ne peut-il pas devenir comme eux demain ? Dans cet hôpital barbare, les fous furieux, les frénétiques enchaînés, ne sont pas plus que les autres à l'abri des visites et des attaques des indiscrets.

Un ouvrier, qui travaille en ce moment à l'hospice, nous suivait, et se mit à contrarier un des fous enchaînés devant lesquels nous passions. Ce malheureux devint tellement furibond, que pendant tout le reste de notre visite nous fûmes poursuivis des imprécations qu'il proférait dans toutes les langues contre l'ouvrier. C'est un cordonnier guéri deux fois de la folie, où il est retombé pour

la troisième et probablement pour la dernière. Il sait l'anglais et le français, ce qui lui donne la facilité de multiplier et de varier ses injures. Le torrent ne ralentit son cours que lorsque je revins près de la loge de cet enragé, et que je lui donnai raison sur tous les points, en lui confirmant mon approbation dans toutes les langues qu'il estropiait. Je voudrais que chaque étranger éprouvât le même dégoût que moi, et publiât son indignation en voyant l'hôpital des fous à Cadix; peut-être qu'à la fin on améliorerait le sort de ces malheureux, qu'on ne les exposerait plus aux railleries des curieux, et surtout qu'on séparerait de la société des fous incurables, ceux dont le mal s'aggrave par le décousu d'une conversation d'insensés toujours en colère, tandis qu'ils pourraient être guéris par la douceur et la raison.

Hors cette partie de l'hospice, l'établissement fait honneur à l'humanité et à l'intelligence des habitants de Cadix.

J'ai été frappé du manque de patriotisme qui règne parmi les fous espagnols; c'est comme si leur aliénation mentale était un reproche à l'ordre de choses établi dans leur pays. Tous ces fous étaient des Espagnols, et tous, sans exception, injuriaient leurs compatriotes. « Défiez-vous des Espagnols,

les Espagnols sont méchants », nous criait-on du fond de ces cages grillées. Il me semble qu'en France les mêmes fous auraient dit : « Défiez-vous des hommes, les hommes sont méchants ».

Plusieurs fois déjà j'ai eu l'occasion de m'étonner de l'amertume avec laquelle les hommes de ce pays-ci parlent les uns des autres : rien ne prouve mieux à quel point il y a peu d'esprit public en Espagne. Quand le danger ne réunit pas les Espagnols, le soupçon et la haine les isolent, et trop souvent ces passions l'emportent même sur l'intérêt.

Avant de quitter la cour des fous, je veux vous esquisser un tableau dont le sujet m'a vivement intéressé. Un jeune homme, un fou, me parut plus pâle et plus effrayant que les autres, quoique sa folie fût calme : son état était très-alarmant, à ce qu'on me dit. Sa folie consistait à se priver de nourriture; rien n'était si difficile que de le décider à prendre quelques aliments, et le médecin craignait qu'un jour il ne se laissât mourir de faim. Au moment où je m'approchai de lui il mangeait, non sans une répugnance marquée, la nourriture qu'une vieille femme, pauvrement vêtue, lui portait à la bouche avec une adresse, une patience, et des éclairs de tendresse qui me paraissaient admira-

bles; c'était le génie de la compassion soulageant la misère. J'enviais respectueusement cette puissance de charité.

« Où trouvez-vous des garde-malades si intelligentes ? » dis-je au gardien. — « Celle-ci est sa mère », me répondit cet homme en s'essuyant les yeux..... Il pleurait..... le gardien pleurait !..... vous ne vous étonnerez pas si au même instant les larmes me gagnèrent. L'homme continua : « Ce malheureux jeune homme qu'on trouve encore si beau, malgré sa maigreur et sa misère, était apprenti de marine ; il s'attira la haine de ses camarades par une dénonciation à laquelle il crut sa conscience intéressée. Les mauvais traitements qu'ils lui firent subir dans leur ressentiment finirent par le rendre fou. Connaissant le danger qu'il court, sa vieille mère que voilà et qui n'a d'autre intérêt au monde que lui, passe ses journées à l'hôpital, dans l'unique espoir de lui faire avaler quelque chose à force de soins et d'amour. Elle se flatte par ce moyen de lui rendre la raison ; telle est l'unique occupation de sa vie. Jusqu'ici elle seule a pu le décider à manger ; si elle mourait, il mourrait, non de chagrin, mais d'inanition. Elle ne le guérira peut-être pas, mais elle adoucit la douleur du malheureux pendant ses moments lucides, qui sont fréquents et

assez longs. Ces intervalles de raison font le tourment de tous les aliénés. »

Ce trait de piété maternelle m'a ému jusqu'au fond du cœur ; pourtant, qu'est-ce qu'il m'apprend? Quel est le fils qui ne sait pas ce que peut la charité mêlée à la tendresse dans le cœur d'une femme, et encore d'une femme du Midi, rendue patiente à force de passion : cette passion-là du moins est sublime, car elle est désintéressée. Et qu'on dise encore que les humains n'ont d'autre principe d'action que l'égoïsme !

Mais se figure-t-on ce que deviendra ce malheureux enfant, quand sa mère mourra? peut-être sera-t-il moins malheureux qu'elle ne le serait si elle venait à le perdre. La folie émousse la douleur de l'âme comme le coton bouche les oreilles : elle amortit les traits de la pensée.

J'ai bien songé à vous auprès de ces deux personnes assises sur la paille d'un cachot obscur, vous auriez senti comme moi combien la dignité morale peut relever l'homme tombé dans le dernier degré de la misère. Quelle distance il y a entre ces deux êtres qui souffrent, qui s'entendent, qui se consolent par l'âme, et les fous grossiers qui languissent dans une dégradation toute physique. Le fils et la mère s'embrassant, s'entendant malgré tout ce qui

peut désunir deux cœurs en ce monde, me consolaient un peu du spectacle effrayant que me donnait la foule des insensés vulgaires dont nous étions environnés. Il faut avoir senti la distinction morale qui survit à tout dans ces deux personnes, et qui en fait un groupe à part de tout le reste, pour comprendre jusqu'à quel degré de pathétique les affections du sang peuvent être portées par le malheur. On apprend, devant un tel spectacle, qu'il y a des liens plus forts que le pouvoir de la société, et même que l'intelligence de l'individu : la physionomie de cette mère, folle de dévouement, est peut-être ce que j'ai vu de plus touchant en ma vie. Cet ennoblissement de la douleur, cette puissance de consolation qui survit à tout dans le cœur d'une femme, est poétique, et de la poésie la plus élevée. Je n'oublierai jamais le tableau que je viens de vous esquisser, et que j'ai vu vivant devant mes yeux ce matin.

Les natures du Midi ont quelque chose de si passionnément douloureux, ces peuples sont si tendres, si abandonnés, si isolés, si souffrants quand ils souffrent, qu'ils ne peuvent être compris et plaints que par des âmes douées d'une mobilité analogue à la leur. Murillo aurait pu peindre ce que j'essaie de vous raconter ; mais après lui personne. Tâchez, néanmoins, d'inspirer quelque peintre

pour ce sujet. Il faudrait que le fils n'eût aucune gloire, et qu'il ne fût recommandé au spectateur que par l'amour de sa mère. Il ne faudrait pas non plus que la vieille mère fût une mendiante ; le sacrifice est plus grand si elle a de quoi vivre. Vous qui sentez si profondément, et qui avez le don de faire partager aux autres ce que vous éprouvez, prenez mon tableau sous votre protection, et faites-le exécuter par un artiste qui le comprendra comme vous, si vous en trouvez.

Avant de quitter l'enceinte de cet immense hospice, nous avons encore visité la cour dite des ménages ; c'est une réunion de petits bâtiments, où on loge vingt-six vieux ménages ; le mari et la femme habitent ensemble comme s'ils étaient dans leur propre maison. On assigne à chaque ménage une petite portion de jardin ; les cases sont propres et soignées. Chacune des habitations qui composent cette chartreuse philanthropique est entourée d'une petite cour où règne la paix : ces logements donnent l'idée du bonheur. Il ne fallait rien moins qu'un tel spectacle pour nous reposer de celui qui nous avait indignés dans la cour des fous. J'insiste sur ces détails, afin de vous prouver que les pays qui passent pour arriérés ne sont pas ceux où la charité est la moins ingénieuse.

Quand on est venu à Cadix, il faut monter sur la tour des signaux. De là on domine la ville, la mer, et une étendue de côtes immenses. D'un côté, à dix lieues de distance, vous apercevez le cap de Trafalgar, trop fameux dans l'histoire de nos désastres maritimes : plus près l'œil s'arrête sur l'île de Léon, foyer de toutes les révolutions qui ont éclaté depuis quelques années en Espagne. Vous planez en même temps sur le port et sur la baie de Cadix, couverts de vaisseaux et de barques ; vous découvrez aussi le port Sainte-Marie, la plaine de Xerès, et la chaîne de montagnes de Grenade, appelée la Sierra Nevada; enfin, vers le nord, l'Océan vous apparaît dans toute sa grandeur, et vous distinguez entre l'air et l'eau la longue suite des côtes de l'Andalousie, qui ressemblent à des nuages un peu moins mobiles que ceux du ciel : parmi ces nuages, on distingue un point noir ou blanc, selon les heures du jour ou l'état du ciel : ce point est la ville de Rota. L'œil s'arrête ensuite sur tous les toits de Cadix, qui forment une série de terrasses, et sur les forts qui défendent la ville, sur les écueils qui sont des forts naturels; enfin il suit les contours singuliers de la presqu'île sur laquelle est bâti Cadix. Cette péninsule n'est qu'un banc de sable effrayant, tant il s'élève peu au-dessus du niveau de l'Océan.

On se rappelle la terreur qui se répandit dans Cadix lors de l'inondation produite sur les côtes d'Espagne, par le fameux tremblement de terre de Lisbonne, et l'on cherche de loin sur la plage le lieu où fut englouti le petit-fils de Racine. Le souvenir de ce désastre augmente l'effet moral du tableau. Quant à l'effet sensible, il est si vif qu'on ne saurait le décrire.

L'éclat du ciel aveugle les yeux les moins délicats et donne à la nature une majesté que je ne lui ai vue qu'ici. La pureté, la transparence de l'atmosphère surpassent tout ce que j'ai admiré dans ce genre en Italie : l'air est du cristal de roche, l'eau du lapis lazzuli, et les rayons du soleil sont une pluie de feu, d'or et de diamants. Nos organes du Nord ne sont pas faits pour résister à tant de magnificence. Cette terre réalise ce qu'on nous annonce de la gloire du ciel ; ici la créature est foudroyée, anéantie par le spectacle de la création, qui, plus qu'ailleurs, reste empreinte des vertus du Créateur. Sous un tel climat, l'année n'est qu'une suite de jours de fête. Où trouver des sites si majestueux et si doux à la fois? Ce n'est pas dans les contrées du Nord, où les pompes de la nature sont toujours tristes et terribles : ici elles sont aussi sublimes, mais plus magnifiques; on est ému, frappé,

sans être désolé comme en Écosse. C'est ici qu'il faut vivre quand on se sent assez de force pour résister à l'ivresse d'une admiration continue; mais il en faut beaucoup; cette fièvre de l'âme consumerait en peu de temps une organisation débile. Moi je vais voyager dans les pays du Midi, comme les gens du Nord boivent des liqueurs fortes; au bout d'un été passé sous le climat de l'Afrique, je suis mort; mais j'ai vécu six mois, et le souvenir de cette vie surnaturelle suffit pour traîner ailleurs avec plaisir ce qui me reste d'existence. On se dit : Je ne vois ni ne sens; mais j'ai vu et j'ai senti; c'est assez pour savoir que j'ai une âme. La vue de la nature de l'Orient m'a donné la conscience de cette force par laquelle on vit.

L'Andalousie est à l'occident de l'Europe; mais ce pays est l'Orient, si l'on en juge par le ciel et par les habitants.

On m'a fait voir de loin le fort Sainte-Catherine, où sont enfermés en ce moment des suspects politiques : entre autres les consuls de Danemarck et de Hollande. Le premier a été arrêté à cause d'une correspondance qu'il entretenait avec une dame de Madrid, compromise et emprisonnée lors de l'assassinat du gouverneur de Cadix. On a saisi tout ce qu'il avait de papiers, et l'on n'est pas sans crainte

pour lui, tant on redoute la peur que font ces prisonniers à la nouvelle inquisition, qui s'appelle aujourd'hui la police. Ce pouvoir est si peu sûr de sa force, que celle qu'il a devient terrible.

Le consul de Hollande est presque un Espagnol, puisqu'il s'est marié ici. La famille de sa femme a marqué dans le pays à plusieurs reprises lors des troubles et des révolutions qui ont éclaté depuis les dernières années. C'en est assez pour le rendre à jamais suspect. Tous les jours Cadix est attristé par le récit de quelque bannissement inattendu, ou même d'arrestations nouvelles, qui tombent, soit sur des indigènes, soit sur des étrangers. C'est un choléra politique; en se réveillant, on envoie savoir combien on a d'amis emprisonnés depuis la veille. La ville de Cadix vient d'envoyer une députation à Madrid, pour faire quelques remontrances contre l'application d'un système qui ne peut manquer d'achever la ruine du pays. On espère que le résultat de cette mission sera de faire changer en une surveillance raisonnable l'espionnage et le système de délation subalterne qui désolent cette ville en ouvrant la porte à tous les genres d'injustice et de corruption.

LETTRE XXXVIII.

SOMMAIRE.

La matinée orageuse. — Promenade hors de Cadix. — Les aloès en fleurs. — Illumination naturelle. — Description de la nature lorsque le vent du Levant, le Simoun de l'Espagne, vient à souffler. — Effet moral de ce phénomène physique. — Tristesse irrésistible. — Les étrangers en souffrent moins que les habitants du pays. — Vaisseau arrivé des Philippines. — On l'envoie à Mahon de peur du choléra. — Poëme de l'Ile par Byron. — Vers adressés au poëte.

A MISS BOWLES.

Cadix, ce 29 mai 1831.

Aujourd'hui la matinée était sans fraîcheur, quoique d'ordinaire le commencement du jour soit l'heure la moins brûlante, mais le redoutable vent d'est commençait à souffler (*el vento de levante*) : c'est le scirocco, le simoun de l'Andalousie ; il ôte la vie à la nature, la respiration à l'homme, et sur ce point de la côte qui regarde le sud-ouest il ôte le mouvement à l'Océan, qui devient du plomb fondu. J'étais sorti de Cadix par la seule porte qui communique avec la terre, toutes les autres ouvrent sur la mer. Mais par cette porte même il faut du temps pour arriver en pleine campagne : plusieurs lignes de fortifications séparent cette ville, toute

artificielle, de la terre naturelle. Lorsqu'on a fait une demi-lieue pour franchir toutes les murailles, on n'est encore arrivé que sur une langue de terre plate, sablonneuse, et fort rétrécie par l'eau qui l'assiége des deux côtés : c'est l'Océan à l'entrée de la Méditerranée, et par conséquent toujours agité. Même pendant un jour calme comme aujourd'hui, il environne encore cette digue naturelle d'une triple ceinture blanche. L'écume des vagues, ternie par l'arène, se confond avec les pâles lueurs de l'aloès, dont les fleurs encore vertes, mais prêtes à s'épanouir, s'élèvent entre le chemin et la mer, comme une longue ligne de candelabres préparés pour une fête. C'est là qu'a péri le fils de Louis Racine, l'inventeur du genre descriptif en français.

Dans quinze jours ces lustres naturels seront allumés et l'illumination de l'été brillera de tout son éclat; aujourd'hui on attend que la solennité commence, déjà on admire les préparatifs; l'aloès est près de s'épanouir : c'est un événement pour le voyageur.

Ce matin, après quelques jours de houle assez forte, la mer était devenue calme, le ciel seul était troublé, on étouffait : le vent d'est apporte ici la température de l'Afrique, et jusqu'à la poussière du désert, car il souffle toujours avec violence. Alors la campagne disparaît sous un voile gris, les paysages perdent leurs

lignes, leurs couleurs; la nature est ensevelie dans la tristesse, la lumière devient livide, le soleil est sale, l'air lourd, la mer plombée, et le soir rougeâtre finit par une nuit pâle, qui laisse passer un cortége de fantômes à travers son ombre déchirée par des éclairs muets incessamment répétés. Ce spectacle est effrayant. Je ne sais quel mystère de mélancolie se révèle à l'âme; on se croit assiégé par des spectres, on respire la terreur, on voit la mort poussant dans l'abîme le monde en ruines; on ne compte que des méchants, on se sent méchant soi-même; on reste anéanti devant cette nature naguère encore faite pour inspirer la joie, et qui ne communique plus que la fièvre; qui ne cherche, qui ne présage que la destruction. L'axe de l'univers a tourné, le paradis est devenu l'enfer.

Tel est l'effet *del vento de Levante*, de ce vent qui vous fait commettre des crimes ou qui vous abat jusqu'à la mort. Chaque fois qu'il souffle je ne puis penser qu'à lui. Il soufflait ce matin, et je souffrais. Néanmoins les étrangers supportent mieux que les habitants du pays les premières atteintes de ce fléau. Mais au bout de quelques années, loin de s'être accoutumé au mal qu'il cause, on devient plus vulnérable.

J'apercevais dans la rade un vaisseau que nous

avons vu hier arriver des îles Philippines, et passer sous les fenêtres du consul d'Angleterre, chez lequel nous dînions. On le renvoie aujourd'hui parce qu'il apporte, dit-on, le choléra morbus; il ira purger sa quarantaine à l'île de Mahon, peut-être va-t-il y rester jusqu'à ce que le dernier homme de son équipage ait péri. La vue de ce foyer de contagion, au milieu du bassin de l'île de Léon, près des côtes bénies de l'Andalousie, me jetait dans la méditation. J'ouvris lord Byron au hasard, et je lus de ravissantes descriptions de la nature sauvage : c'est ce qu'il y a de plus beau dans le poëme appelé *l'Ile*. Je sentis que j'aurais été absolument incapable de créer le personnage de Neuha : ce caractère, si original, si fantastique et pourtant si vrai, me paraissait hors de ma portée ; de dépit j'adressai au poëte les vers suivants, qui ne sont que le cri de l'envie. Je vous les transcris en rentrant :

« Que ne puis-je te suivre à la source du vrai ?
» Ma poésie à moi n'est qu'un timide essai
» Des ailes de l'esprit ; elle n'est pas ma vie ;
» Ma pensée avec peine aux rhythmes asservie,
» Ne prend tout son essor qu'en leur disant adieu :
» Quand je ne chante plus, je vois, je vis en Dieu ;
» La parole me gêne, et la gloire d'écrire
» Ne vaut pas le bonheur d'adorer sans rien dire !

» Le silence est ma vie et le bruit est ma mort;
» Par des mots j'ai longtemps pensé changer le sort,
» Mais dans les vains discours où mon orgueil se berce,
» Je sens que rien n'est vrai que mon néant qui perce!
» Des hautes régions mon esprit est banni,
» Toi, Byron, ton génie atteint à l'infini.
» L'esprit, tu n'en veux pas : ta muse est créatrice,
» Moi, je ne suis qu'esprit, ma muse est un caprice;
» Elle dépend de tout, mon luth est incomplet,
» Le génie est du feu, l'esprit n'est qu'un reflet.
» Quand les soleils du ciel parcourent leur carrière,
» De leurs fronts par torrents ils lancent la lumière;
» Mais la planète opaque attend tout son éclat,
» D'un astre dont le jour jusqu'à sa nuit s'abat :
» Et crois tu qu'il suffise à l'orgueil qui m'irrite
» D'être de ton soleil un pâle satellite,
» Un miroir insensible où luit le feu sacré?
» Non, j'aime mieux te fuir et mourir ignoré!.... »

LETTRE XXXIX.

SOMMAIRE.

Opinions contradictoires sur la politique recueillies par le voyageur. — Difficulté qu'il éprouve à calculer la force des partis divers. — Constitutionnels. — Républicains. — Royalistes. — Les noms ne signifient pas les choses. — Selon les uns, le gouvernement de Ferdinand convient à la majorité. — Selon d'autres, le pays est miné par des sociétés secrètes. — Absence de patriotisme. — Mauvais sentiments chez ceux qui attaquent l'ordre de choses actuel et chez ceux qui le défendent. — Le dévouement jusqu'à la mort, dans quelque parti qu'on le trouve, doit donner confiance en l'avenir du pays.—Portrait du gouverneur de Cadix. —Intrigues des conjurés pour le séduire. — Sa faiblesse.—Sa résistance.—Sa mort. — Mot de M. le prince de Talleyrand.—Conséquences du meurtre du gouverneur de Cadix pour la ville et pour le pays. — Commissions organisées par le gouvernement pour punir les conspirateurs. — Manière de raisonner des deux partis.—L'arrivée d'un courrier.—Manière dont le roi Ferdinand manifeste sa reconnaissance envers la veuve du gouverneur de Cadix. — Arrestations iniques et inutiles. — Histoire d'une vengeance conjugale étrangère à la politique.— Mœurs du clergé séculier. — Rivalité d'un jeune homme et d'un prêtre. — Vengeance du prêtre.—Bal donné pour la Saint-Ferdinand. — Moins gai que nos fêtes d'ouvriers à Séville.

A MADAME DE ***.

Cadix, ce 30 mai 1831.

J'ai interrogé bien des personnes de tous les rangs, même des femmes : rien de si contradictoire que les opinions que j'ai recueillies touchant l'état politique de ce pays. Je me bornerai à vous exposer ces diverses manières de juger, j'ai trop peu de données et trop d'expérience pour me risquer à faire un choix à mon usage dans ce chaos, où les passions de l'Afrique luttent avec les lumières de l'Europe.

Tous s'accordent à dire que la nation espagnole est divisée en beaucoup de partis; nul ne sait positivement quel est le plus fort.

Les uns sont constitutionnels, ils voudraient, non

pas une révolution, mais des réformes. Je suis disposé à croire que ce parti l'emportera, parce que, s'il n'est le plus violent, il est du moins le plus nombreux, pourvu qu'on recense les voix dans toute l'Espagne, et qu'on ne s'en rapporte pas aux votes des provinces du Nord : celles-ci gardent une fidélité fanatique à l'ancien ordre de choses, non par générosité, mais par intérêt; car elles ont toujours été privilégiées.

D'autres veulent une république, une révolution complète ; c'est vouloir le morcellement du territoire espagnol. Il existe un troisième parti, qu'on appelle celui des carlistes, du nom de don Carlos, frère du roi et chef des absolutistes. Cette ligue nouvelle voulait ramener la monarchie à ce qu'elle était du temps de Philippe II et de l'inquisition.

Enfin, il y a un parti que beaucoup de gens regardent comme plus fort que tous les autres, et qui s'appelle celui des *royalistes*. Titre bizarre pour désigner une faction dans un pays dont le gouvernement est monarchique. Ces *royalistes*, qui devraient réunir sous leur drapeau la nation tout entière (mais aujourd'hui, en Espagne comme ailleurs, les noms ne signifient plus les choses), veulent ce que veut le roi, et passent pour des fanatiques de prudence, par la raison que le gouverne-

ment du roi est regardé généralement en Espagne comme beaucoup trop modéré. On lui reproche de s'appliquer à garder un juste milieu impossible entre les opinions extrêmes des révolutionnaires novateurs et des révolutionnaires rétrogrades.

Vous voyez que pour le fond des choses c'est ici comme chez nous ; mais pour la forme c'est l'anarchie.

Des gens qui me paraissent très-instruits, et auxquels je ne puis m'empêcher de trouver beaucoup d'esprit, prétendent que le gouvernement actuel de l'Espagne est celui qui convient à l'immense majorité des habitants du royaume, qu'il est plus fort qu'il n'a jamais été, que les hommes qui s'obstinent à le remplacer par une constitution à la française, méconnaissent l'état du pays et s'abusent autant que se trompent ailleurs ceux qui refusent aux peuples les institutions rendues nécessaires par la marche du temps. Ils ajoutent que l'orgueil national est tel en Espagne, que pour discréditer l'invention la plus utile, l'amélioration la plus désirable, il suffirait que la première idée du perfectionnement fût venue à des étrangers. L'Espagnol, même le plus libéral*, rejette comme illégitime

* Telle était aussi l'opinion de l'auteur en 1831, depuis lors les événements l'ont bien démentie.

tout ce qui ne lui paraît pas purement espagnol.

D'autres hommes, aussi nombreux, aussi spirituels, aussi expérimentés, m'assurent que le pays est prêt à se soulever; qu'une vaste conspiration s'est étendue comme un filet sur toute l'Espagne, et qu'on n'attend qu'une occasion, qu'un signal pour révolutionner ce pays au nom des avantages réalisés dans les autres états de l'Europe, par l'esprit philosophique du siècle dernier. L'esprit philosophique! tel est le guide peu sûr auquel les conjurés veulent, dit-on, confier la conduite des affaires de leur pays. On m'assure, de plus, que le véritable amour de la patrie n'est entré pour rien dans le choix des opinions d'aucun des chefs de parti, ni de leurs adhérents. La haine, l'envie, la réaction de l'impiété contre l'hypocrisie, la vengeance de l'incrédulité contre la superstition : voilà les mobiles d'action des hommes, dont la réunion a formé l'une des deux armées. L'orgueil d'un pouvoir légitimé par la prescription, l'avidité produite par le long abus des richesses, la foi dans la justice d'un ordre de choses qui vous assure d'immenses priviléges; foi toujours facile à acquérir puisque l'intérêt lui sert de base : voilà les principaux motifs de la résistance fanatique du clergé, ainsi que des hommes dirigés par les moines au nom du ciel et du

vieil honneur castillan. L'honneur est l'idole des chevaliers, le Dieu de la terre, naguère encore aussi puissant et plus puissant que le Dieu du ciel. C'est sous son drapeau que s'enrôlent les nobles et les prêtres, mais ils commencent à se défier de l'efficacité de leurs pacifiques bannières, qu'ils voudraient changer en étendards.

J'ignore comment la moderne vertu, que nous appelons esprit public, peut naître et se manifester parmi des esprits tournés comme ceux de ce pays; mais l'admirable mort du gouverneur de Cadix nous prouve au moins que l'antique héroïsme espagnol n'est pas éteint, l'étincelle du feu sacré jaillit encore du cœur des Castillans. L'honneur parle, et tout est sacrifié comme au temps de Guzman le Bon!

Quand un homme porte le dévouement jusqu'à mourir volontairement pour son devoir : le pays auquel il appartient, quelles que soient les factions qui le déchirent, doit espérer en l'avenir, car ses enfants ont encore un sang généreux et brûlant; avec un tel sang dans les peuples, les états peuvent souffrir : ils ne sauraient périr.

Le gouverneur de Cadix, don Hiero de Olivarès, connaissait dans tous ses détails la conspiration ourdie à Gibraltar contre le roi d'Espagne. On prétend même qu'il savait, et qu'il a dit : Que la première

idée de ce complot était venue de plus loin : voilà pourquoi, nous autres simples curieux, nous sommes si mal vus des gouvernements étrangers. Un Français, n'est plus ici un voyageur ordinaire, c'est un propagandiste, un franc-maçon , un athée, un juif : le titre injurieux qu'on nous donne varie selon la crainte dominante qui trouble les cœurs dans chacun des pays que nous parcourons , et les polices de s'évertuer pour nous trouver coupables, et pour nous vouer à l'exécration des populations. Tout Français arrêté publiquement aujourd'hui dans une ville de l'Andalousie courrait le risque de la vie.

Les conjurés de Gibraltar avaient fait auprès du gouverneur de Cadix toutes les tentatives imaginables, afin de l'engager à les favoriser dans l'exécution de leurs desseins ; mais comme on lui demandait de trahir son honneur en trahissant son roi, ni les offres les plus séduisantes, ni les plus vives instances, ni l'appel aux sentiments philanthropiques, si à la mode en ce siècle, surtout loin des contrées qui les ont vus naître, ni même des menaces dont il connaissait toute la gravité, ne purent faire dévier de sa ligne le noble Espagnol, le digne serviteur de Ferdinand.

L'argent français circulait, dit-on, parmi les régiments en garnison à Cadix, le gouvernement était

averti; Olivarès avait écrit qu'il lui fallait fuir ou sévir.

Cet homme énergique et sincère était un soldat de fortune, fils d'un meunier de Catalogne. Singulier spectacle que celui donné par la mort d'un homme de cette classe, qui tombe victime du vieil honneur chevaleresque. Un meunier martyr de la cause de l'aristocratie! Olivarès est le don Quichotte roturier.

Les chefs de la conjuration dite constitutionnelle, convaincus enfin qu'ils ne parviendraient jamais à séduire cet honnête homme, et le craignant à cause de tout ce qu'il savait de leurs projets, songeaient à l'attirer dans un piége. Ils préparèrent une émeute, et, dans le désordre du premier moment, ils se promirent de s'emparer de la personne d'Olivarès. On avait déjà tenté ce moyen sans succès; mais les mesures étaient mieux prises pour une seconde attaque, dont ils espéraient un succès complet, lorsqu'ils furent prévenus et déconcertés par la précipitation des assassins subalternes qui frappèrent prématurément le gouverneur au milieu de Cadix, à trois heures de l'après midi. On le regardait comme le principal obstacle au triomphe des novateurs : il était en butte aux injures de tout ce qui voulait révolutionner le pays, et voilà comment les sicaires du parti nuisirent aux chefs en voulant les

servir trop bien et trop vite. La révolution manqua parce que les révolutionnaires avaient employé des hommes pressés. Ceci justifie l'instruction de M. de Talleyrand à un jeune diplomate qui promettait monts et merveille : Monsieur, lui dit le prince, si vous voulez réussir dans les affaires, surtout n'ayez pas de zèle. C'est aussi le zèle qui a perdu les conspirateurs de Cadix. Peu d'hommes politiques veulent rester du côté des assassins.

Quand la nouvelle de la mort de don Hiero Olivarès se répandit par la ville, tout Cadix fut dans le trouble : les autorités royalistes n'osaient se montrer de peur de partager le sort de leur chef ; la terreur était dans les deux camps, car les meneurs des conjurés, voyant leur complot éventé avant le temps, se cachaient également ; ils regardaient leur entreprise comme manquée, et pensaient, avec raison, que ce qu'il y avait d'honnêtes gens parmi eux allait rompre toute alliance avec des hommes qui commençaient la régénération de leur patrie par un meurtre ! Et encore ce meurtre tombait sur le plus grand citoyen de l'Espagne *.

* L'auteur ne garantit que l'exactitude de ses récits. Quand il rapporte les bruits qu'il a recueillis, il se borne à répéter mot pour mot ce qu'il a entendu dire, sans vérifier les faits qu'on lui raconte. Seulement, lorsqu'il juge à propos de parler de ce qu'il n'a pas vu, il met tous ses soins à consulter sur chaque événe-

Le corps du gouverneur, assassiné à trois heures après midi, resta jusqu'à six heures du soir à la place où il était tombé. Personne n'osait s'approcher de ce cadavre. Il y a en Espagne une loi qui rend *responsable du crime* tout homme trouvé auprès d'un corps mort; chaque passant craignait que cette loi ne lui fût appliquée. A la fin on l'emporta par ordre de l'autorité : et de ce moment le mécompte des conspirateurs fut complet. Le peuple, au lieu de s'émouvoir, était resté muet spectateur du drame. Le dénoûment devait donc être favorable à la cause du roi. Les chefs ne pensèrent plus qu'a se sauver : Torrijos, parti de Gibraltar pour se rendre à l'île de Léon, se vit forcé de retourner sur ses pas; il est, dit-on, rentré à Gibraltar au péril de sa vie.

De ce moment Cadix est devenu un séjour de désolation et de terreur, chaque jour amène de nouveaux sujets de plainte.

Une commission s'organise à Madrid : pouvoir terrible et supérieur à toute autorité ecclésiastique, civile et militaire. Ce gouvernement, indépendant

ment des personnes d'opinions et de positions diverses. L'espèce de vérité à laquelle il met du prix, fait qu'il s'attache moins à relater les actes qu'à peindre avec un scrupule philosophique le caractère des hommes et la couleur des choses.

de tout gouvernement, envoie ses ordres à ses délégués dispersés dans toutes les provinces : c'est un comité de salut public institué au nom de la monarchie. Cette autorité, soi-disant anti-révolutionnaire, a traité le peuple de Cadix comme une troupe de rebelles. On abolit le port d'armes, c'est blesser les Espagnols au cœur; on défend les manteaux, c'est comme si l'on proscrivait chez nous l'usage des chapeaux sur la tête; enfin, on publie un ordre du jour d'après lequel quatre hommes ne peuvent se promener ensemble dans les rues et autres lieux publics sans être arrêtés comme conspirateurs, et aussitôt fusillés; à ces affreuses mesures, les habitants répondent par des cris de douleur.

Pour se disculper ils allèguent le calme de leur attitude après l'assassinat du gouverneur; ils nient jusqu'à l'existence d'une conspiration, et appuient cette dénégation sur des preuves. Chacun sait, disent-ils, combien il leur aurait été facile de profiter du désordre pour réaliser leurs mauvais desseins, s'ils avaient eu des intentions hostiles contre le gouvernement..... A ce plaidoyer les ministres du roi répondent par le nom des conjurés, ils constatent par des preuves écrites la trahison qu'on nie; le peu de succès du complot, disent-ils, ne peut

être imputé à mérite aux habitants de Cadix; car, de ce que des ennemis se sont montrés mal habiles, il ne s'ensuit pas qu'ils soient bien intentionnés.

Tels sont les doubles arguments employés dans ce grand procès par les parties intéressées; tel est l'état actuel des choses.... Il ne vous paraît pas rassurant, je pense? Mais aussi je ne prétends nullement vous rassurer; néanmoins la rigueur des ordonnances a été un peu adoucie dans l'application, sans que pour cela on ait légalement abrogé ces décrets iniques. Les habitants de Cadix ont envoyé une députation à Madrid pour porter leurs doléances au pied du trône.

Depuis hier la ville est en émoi, à cause de l'arrivée d'un courrier envoyé de Madrid au gouverneur actuel de Cadix. Il paraît que les dépêches dont ce courrier était porteur sont importantes, puisque le gouverneur s'est enfermé quatre heures pour les lire avec l'assistente et les principaux magistrats de la ville. Il s'est empressé de faire répandre le bruit qu'elles ne concernaient que le vaisseau des Philippines, infecté du choléra, et l'état sanitaire de Cadix. Mais personne ne croit à ce rapport, et le soin même que les agents de l'autorité mettent à le publier paraît suspect; on se dit à l'oreille que la France vient de recevoir une déclaration de guerre

de l'Autriche et de la Russie; d'autres racontent qu'elle veut faire passer des troupes en Portugal à travers l'Espagne, pour venger les affronts faits par don Miguel aux sujets français établis à Lisbonne: et toutes ces conjectures diverses prennent, comme toujours, la couleur des passions et des intérêts de chacun... Ces nouvelles, qui circulent sourdement, rendent tous les jours la position d'un Français ici un peu plus difficile, plus désagréable et moins sûre....

L'ancien gouverneur, estimé du public et généralement respecté, n'était pas aimé des troupes, parce qu'il les obligeait à faire leur devoir; il paraît que le roi ne l'aimait guère non plus. Pour toute récompense, il vient de faire dire à sa veuve qu'elle ne manquerait jamais de rien..... Ne manquer de rien! c'est peu pour honorer la fidélité héroïque, dans un temps où les sacrifices faits à la cause des rois ne sont plus même payés par l'estime des peuples!

Après la mort de Moreau, Louis XVIII avait nommé madame Moreau maréchale de France; c'était montrer dans l'élévation inusitée de la veuve sa reconnaissance envers l'homme.

Un officier supérieur de la garnison de Cadix, arrêté pendant les troubles, est resté soixante-deux

jours en prison, il a passé une partie de ce temps au secret. Tout ce qu'on a pu prouver contre lui, c'est qu'il avait été vu parlant à quatre personnes dans la rue. Par grâce spéciale on vient de le relâcher.

Encore un mot avant de vous quitter. Ceci, grâce à Dieu, n'a plus rien de commun avec la politique, cependant l'histoire n'en est pas plus gaie pour cela.

Une femme mariée avait pour amant un habitant du port Sainte-Marie, qui venait souvent la voir à Cadix. Cet homme finit par louer une chambre dans cette ville, afin de recevoir sa maîtresse, qui ne pouvait l'admettre chez elle qu'aux heures où elle recevait tout le monde. C'était un Léandre.... en bateau *. Mais cette femme, qui n'était pas une Hero, ne se trouva point d'humeur à se contenter d'une passion, elle adjoignit à l'affection romanesque qu'elle avait pour le beau jeune homme de Sainte-Marie un amour de surrérogation pour un prêtre de Cadix. Celui-ci, jaloux du rival qu'il n'avait pu parvenir à supplanter entièrement, écrivit une lettre anonyme au mari : cette lettre lui disait que si tel jour, à telle heure, il se rendait au lieu indiqué, il y surprendrait sa femme

* Il y a deux lieues de mer entre Cadix et le port Sainte-Marie.

avec un homme. Le mari, accompagné de plusieurs employés de la police, arrive à la maison désignée, et il y trouve sa femme avec l'homme qu'on avait eu soin de lui nommer. Néanmoins, rien ne prouvait que l'entrevue fût criminelle. La femme se justifia du mieux qu'elle put, alléguant l'intimité de son mari avec le jeune homme, qu'elle prétendit être venue voir là par hasard et fort innocemment, n'étant montée qu'en passant, parce qu'au moment même où elle se trouvait devant la porte elle s'était rappelé une commission pressée à lui donner pour le port Sainte-Marie.

Cet habile discours fut tenu en pure perte : on ne crut pas à l'innocence de la femme que l'époux tient en prison sous la garde des lois, en attendant qu'elle soit condamnée à passer sa vie dans un couvent, sort auquel, dit-on, elle ne peut échapper. Il paraît que l'humeur des maris espagnols est journalière; puisque celui-ci savait et tolérait depuis deux ans la liaison qu'il punit aujourd'hui avec tant de barbarie. On dirait qu'il tient moins à venger son honneur qu'à satisfaire son rival le confesseur. Quoi qu'il en soit, avec de pareilles mœurs, on doit supporter mieux que nous l'application des formes de l'inquisition religieuse à la politique, et voilà pourquoi le gouvernement espagnol peut encore marcher comme il marche!

Adieu, sans compliment. J'oubliais de vous dire qu'on nous a donné pour la *Saint-Ferdinand* un bal distingué chez ***, un bal à Cadix en ce moment; c'est une affaire d'étiquette qui me rappelle encore un mot attribué à M. de Talleyrand; c'était sous Napoléon. L'hiver commençait tristement pendant une des campagnes les plus meurtrières de la guerre de Pologne: celle d'Eylau; quelques personnes de la cour d'alors parlaient, dans une réunion intime, des mauvaises nouvelles arrivées de l'armée. Tout cela est vrai, dit le diplomate; néanmoins il faut donner des bals, car l'empereur ne plaisante pas; il veut qu'on s'amuse!.....

Hier, le bal *politique* de Cadix nous a fait regretter nos fêtes d'ouvriers : nous avons retrouvé les demoiselles anglaises dont je vous ai parlé à Séville. Leur pruderie est ici bien à l'aise, et s'accorde avec le deuil de Cadix : il y a des vertus anglaises dont les formes sont en harmonie avec les calamités publiques, mieux que ne l'est la gaieté nationale des Andaloux. Ces vertus-là ne sont pas à votre usage; vous en connaissez de plus douces et de plus réelles... sans parler du charme et de la grâce que vous leur prêtez... aussi... est-ce à vous que ceci est adressé.

LETTRE XL.

SOMMAIRE.

Caractère particulier des paysages espagnols. — La solitude peut attrister, elle n'ennuie pas. — Vue du détroit de Gibraltar. — Côtes de la Barbarie. — Magie des noms. — Vaisseaux qui passent de l'Océan dans la Méditerranée. — Ressemblance présumée entre les sites de l'Espagne et ceux de l'Afrique. — Récit du voyage de Cadix à Tarifa. — Chiclana. — Accident au milieu d'une forêt. —Le mulet rétif.— La rencontre. — Le coupe-gorge, ou la venta de Vejer. — Les coupe-jarrets. — L'hôte et ses gens pendus comme brigands.— Ruse de nos muletiers pour protéger notre départ. — Souvenir du malheur arrivé à un Anglais il y a peu de semaines sur cette route. — On blâme le volé plus que les voleurs. — Ce que c'est que les rateros. — Mort de l'assistente de Tarifa surpris par des brigands. — Ce que vaut mon courage. — Le proscrit. — Ce que nous faisons pour lui. — Son brusque départ. — L'embarras qui perce dans ses actions et dans ses paroles. — La ville de Tarifa. — Son aspect. — Ses environs. — Désolation de la contrée. Mœurs des habitants. — Costume particulier des femmes. — Toute leur personne voilée sous une jupe. — Promenade du taureau le dimanche dans les rues de Tarifa. — Coutume sauvage. — Férocité des habitants, même des femmes. — Charme particulier de la guitare jouée à la manière espagnole.

A MISS BOWLES.

Tariffa, ce 1er juin 1831.

Le vrai paysage espagnol, c'est le désert : triste, mais souvent d'une grandeur incomparable : cette nature est toujours poétique et majestueuse, plutôt que belle. On pense, on pleure, on admire, on frémit, jamais on ne s'ennuie ; mais aussi jamais on ne sourit ! Il y a un genre d'insipidité, comme un genre d'agrément dans les sites qui n'appartient qu'aux pays très-cultivés ; on ne trouve rien de semblable ici. Ce qui caractérise l'aspect de la campagne dans les diverses provinces espagnoles que j'ai parcourues, c'est l'absence ou du moins la rareté de l'homme et des œuvres de l'homme. Depuis les landes montueuses,

les valons pierreux de la vieille Castille jusqu'aux steppes fleuris de l'Andalousie, un voyageur peut admirer tous les genres de solitude : ce sont des paysages dignes de la poésie de Jérémie, d'Ezéchiel et de David : tout ici est biblique ; c'est une contrée qui aurait pu servir de refuge aux prophètes de l'ancien Testament. Je vois devant moi les sites des psaumes et des lamentations.

Il y a quelque chose de sublime dans le silence, dans la nudité, dans la désolation des côtes de Tarifa. Cette ville, la dernière que les Maures aient disputée aux chrétiens, est située à la pointe la plus méridionale de l'Europe, sans excepter je crois le cap Matapan. Le fort Sainte-Catherine, qui s'élève à la porte de Tarifa, marque la place où le détroit de Gibraltar est le plus resserré ; de cette pointe il y a trois lieues en droite ligne jusqu'à la côte d'Afrique ; on la voit si distinctement, que j'y reconnais des parties de terrain cultivées. Ce mot de côtes d'Afrique ne présente à l'esprit que l'idée d'une terre ennemie de l'homme social et peuplée de nations non policées : pourtant, à la vue, cette terre des Barbares offre un aspect majestueux.

Par un beau temps tel que celui qu'il fait aujourd'hui, le détroit représente un bassin bleu, bleu foncé comme une coupe de turquoise ou

plutôt de lapis. Ce bassin se termine au pied des montagnes de la Barbarie, dont les contours sont âpres, mais pittoresques, et les couleurs incompréhensibles. C'est une nature toute merveilleuse, comme les contes de fées inspirés par elle.

Je n'ai pas vu l'Orient, et je suis décidé à le confondre avec l'Afrique que je vois. Je vous prie donc d'être persuadée que la Barbarie et l'Arabie se ressemblent à s'y méprendre. Si vous me demandez sur quoi se fonde cette opinion, je vous répondrai qu'elle est un des besoins actuels de mon imagination : quand ce ne serait qu'une consolation de mes fatigues, vous ne voudriez pas m'en priver.

J'aperçois d'un côté l'ouverture du détroit de Gibraltar, de l'autre le commencement de la mer Méditerranée. L'Océan et cette mer, tout est à moi; l'entrée du détroit ou la fin, selon le point d'où vous le contemplez, est marquée du côté de l'Espagne par une pointe de terre sablonneuse. Voilà tout; mais sur cette côte d'Afrique je distingue la baie de Tanger, une longue suite de montagnes à plusieurs étages, dont la plus haute s'appelle le mont des Singes; enfin, le célèbre rocher de Ceuta, surnommé de nos jours la pointe d'Afrique, et qui s'appelait Abila dans l'antiquité.

C'était une des colonnes d'Hercule; le rocher de Calpe, maintenant Gibraltar, était l'autre; je ne le vois pas, il reste caché pour moi derrière la pointe de Tarifa; mais je le verrai demain, s'il plaît à Dieu et aux brigands...... Quel paysage! j'en ai admiré d'aussi beaux, de plus beaux à l'œil, je n'en connais pas d'aussi grands!... Et l'effet moral, si l'on peut ainsi parler, en est plus étonnant encore que l'aspect. Ici on n'a pas besoin des yeux pour y sentir ce qu'on n'éprouve nulle autre part; il ne faut que savoir où l'on est et se répéter les noms des lieux dont on est entouré; c'est qu'il y a des paroles qui suppléent à toutes choses; d'ailleurs, dans l'Andalousie, les choses sont de niveau avec les idées auxquelles elles se rattachent. Souvenirs à part, tout voyageur sensible aux beautés de la nature serait encore frappé d'admiration devant cette mer, qui joint deux mers et qui sépare deux continents.

Les vaisseaux que je voyais ce matin traverser le canal en passant de l'Océan dans la mer Méditerranée étaient poussés avec une vitesse magique par un vent d'ouest, envoyé tout exprès pour rafraîchir l'air au moment de la plus grande chaleur du jour... Ces navires ressemblaient à des messagers chargés de porter à tire d'ailes des nouvelles

d'un monde à un autre. Je me croyais déjà loin de la terre : voyager ici c'est plus que vivre; c'est presque mourir.

Voilà pour l'imagination ; voici pour la réalité : tandis que les vaisseaux animés dont j'enviais la liberté, du moins apparente, s'éloignaient à travers une mer d'azur, qu'ils fendaient aussi vite que la foudre fend le nuage, j'avançais, moi, sur une plage brûlante, et dont l'aridité m'éblouissait. Je pressais à regret ma monture fatiguée et qui s'enfonçait à chaque pas dans des sables mouvants : hommes et chevaux, tout ce qui faisait partie de notre modeste cortége se ressentait des difficultés de la route. Sans avoir beaucoup réfléchi à ce que nous faisions, nous venions d'échapper à quelques dangers pendant notre longue course dans les demi-déserts, où l'on s'égare, où l'on périt même quelquefois entre Cadix et Gibraltar. C'est une contrée où les marécages alternent avec les landes; là il semble que la terre produise des brigands comme des roseaux et des chardons. Pour le dire en passant, sachez que c'est en Espagne qu'il faut venir afin de connaître la variété et la beauté de cette dernière plante. Les chardons d'Espagne sont les plus beaux que j'aie vus.

Avant d'avoir parcouru cette partie de l'Anda-

lousie j'avais plus d'envie d'aller en Afrique. A présent je suis persuadé que je ne m'apercevrais presque pas du changement. En partant de Cadix, nous avons d'abord fait quatre lieues par eau jusqu'à Chiclana, et de Chiclana à Tarifa seize lieues à cheval. On en compte onze d'Espagne. Dans ces seize lieues nous n'avons trouvé que trois ou quatre maisons. A la vérité nous apercevions de loin en loin quelques villes cachées dans la solitude sous des noms illustres : Medina-Sidonia en est une; elle appartient au duc qui lui doit son titre, et elle couronne une montagne, dont elle semble faire partie, tant la couleur de ses maisons se confond avec celle des rochers qui les supportent. Beaucoup de personnes s'y retirent en été pour respirer un air plus pur et moins brûlant que celui de Cadix.

A quatre lieues de Chiclana nous avons trouvé la Venta de Vejer, coupe-gorge isolé et désolé, où nous n'avons pu arriver qu'après onze heures du soir.

Nous avions été attardés au milieu d'une forêt par un cheval de bagage qui s'effraya, se cabra, jeta tous nos paquets les uns par-dessus les autres dans des buissons de lentisques épars sous une futaie de chênes verds clair-semés. Ce

animal, sitôt qu'il se sentit délivré de sa charge, de son frein et de ses grelots qu'il avait rejetés à force de soubresauts, s'en retourna jusqu'à son écurie de toute la vitesse du galop d'un étalon andaloux ; nous nous trouvions alors à une lieue et demie du point de départ, et assez en peine de savoir ce que nous avions de mieux à faire. Rester à garder nos paquets en attendant qu'un de nos muletiers allât rechercher son cheval ou nous en ramenât un autre, nous paraissait un parti assez raisonnable ; cependant il nous forcerait de retourner sur nos pas coucher à Chiclana, et dans un pays si peu sûr un retard de deux heures, bien plus, un retard d'une nuit, peut quelquefois avoir des suites fatales.

Nous étions à calculer nos chances, quand un paysan de Vejer vint à passer avec son âne. Cet homme revenait comme nous de Chiclana et s'en retournait chez lui. Il nous avait vus partir du milieu de la place publique de Chiclana, où le passage d'un étranger fait événement ; connaissant le cheval qu'on nous donnait pour porter nos bagages, il avait prédit notre mésaventure, et s'était décidé, disait-il, à hâter son départ dans l'espérance de nous assister en chemin. Nous crûmes aux paroles de cet homme. Il nous proposa de re-

charger la plus grande partie de nos bagages sur son âne : on les avait repêchés dans divers coins de la forêt, car l'animal rétif ne s'était débarrassé de sa charge que peu à peu, à force de bonds et de courses. Nous acceptâmes l'offre du passant, qui prit nos plus gros paquets, et nous accommodâmes le reste sur nos montures, attachant tant bien que mal des sacs, des paniers et des valises aux pommeaux de nos selles. Nous donnâmes l'ordre au plus leste des muletiers de retourner à Chiclana chercher un autre cheval, qu'il nous amènerait la nuit même à la Venta de Vejer. L'impassibilité espagnole, qui équivaut à la lenteur allemande, avait rendu ces arrangements difficiles, et le court pas de l'âne acheva de nous retarder. C'est ainsi que nous avons perdu au moins deux heures par la faute des bêtes et des hommes.

La ville de Vejer est bâtie sur une hauteur, ou plutôt sur une montagne qui domine un défilé où coule une rivière. C'est au milieu de ce défilé, et près de la rivière, que se trouve la Venta, objet de nos souhaits : l'hôte de ce coupe-gorge est maintenant en prison; on dit qu'il était non-seulement le complice des brigands qui ravageaient le pays il y a peu de temps, mais le chef de leur bande. L'autre jour on en a pris seize chez cet

homme ; ils ont été arrêtés dans la cour même de la maison où nous avons couché : quatre d'entre eux viennent déjà d'être pendus au milieu de la place publique de Vejer.

C'est dans le repaire à moitié vide de ces bandits que nous allions chercher un asile pour la nuit. Cette habitation, aussi redoutée des autres voyageurs qu'elle était désirée par nous, se compose d'une cour dégradée, dont l'entrée est fermée par une tour mauresque qui fait beffroi ; deux des côtés sont clos par des murailles gothiques d'une énorme élévation, et le fond est occupé par le corps de logis qu'on abandonne aux voyageurs. C'est là qu'on nous mit en possession de quatre murs et de deux ou trois grabats. La cour que je viens de vous décrire ressemble parfaitement à l'intérieur d'une prison : ce séjour paraissait plus favorable à l'assassinat qu'au sommeil : on aurait égorgé là tout ce qui s'y trouvait qu'aucun cri ne se serait échappé pour aller frapper une oreille humaine. Je ne regarde pas comme un être humain la vieille veuve du brigand, hôte de cette maison, veuve, quoique son mari vive encore, mais au dire de nos muletiers il n'échappera pas à la potence qui l'attend après-demain. Cette femme nous a reçus avec quatre grands gaillards de vingt à vingt-

cinq ans, qui sont ses fils, et qui, d'après leur mine, me paraissent fort capables de continuer avec succès le métier de leur père. Ils soutiendront la réputation du lieu.

C'est à trois heures du matin que nous avons quitté ce repaire, avec le nouveau cheval de bagage qui nous avait rejoints pendant la nuit; nous avons eu de la peine à nous faire ouvrir les portes de cette forteresse de Coupe-Jarrets. La mère dormait, les fils refusaient les clefs; enfin, il nous a paru prouvé que, sans la précaution de nos muletiers, qui trompèrent nos hôtes sur l'heure de notre départ, ces braves gens auraient été nous préparer quelqu'embuscade sur le chemin que nous devions suivre. Aussi la première condition pour voyager avec quelque sûreté dans ce dangereux pays, est-elle de se faire adresser à des guides honnêtes. Les nôtres avaient eu soin de parler sans affectation devant nos hôtes, de la peine que nous aurions le lendemain à atteindre notre étape. Fatigués comme nous l'étions, disaient-ils, et n'ayant pu arriver au gîte de Vejer que fort avant dans la nuit, nous ne serions pas en état de partir avant le lever du soleil *; peut-être même,

* Sous cette latitude, les jours d'été sont moins longs que chez nous.

ajoutèrent-ils, ne ferions-nous qu'une demi-journée..... Moyennant ces propos et d'autres du même genre, tenus fort adroitement sans aucune intention apparente, coupés par les lazzis et les plaisanteries d'usage, car les Espagnols sont grands comédiens, nos gens parvinrent à tromper la vigilance de nos gardiens, qui d'ailleurs ne sont guère entreprenants en ce moment; puisque la vie de leur père dépend d'un procès qui se juge à Vejer, sur la montagne voisine; l'issue de ce procès sera très-probablement lexécution du père de famille dans la cour même de la Venta, avec ceux de sa bande qu'on a pu saisir. Ce chef de brigands viendra mourir en héros devant sa femme et ses enfants. Quelle tragédie domestique! Que d'énergie perdue dans les individus qui font partie d'une société mal gouvernée!..... Mais aussi quelle force de caractère ces hommes sont-ils contraints de déployer pour vivre!.....

Nous avions eu beaucoup de peine à faire les dernières lieues du chemin qui conduit de Chiclana jusqu'à cette masure tragique. Le sentier est presque effacé, et serpente indécis sur des penchants de montagnes sillonnés par les pluies; ces terres détrempées pendant l'hiver gardent à peine le reste de l'année les traces des routes qui les traversent. On marche au hasard le long des précipices, et l'on

change de direction à chaque instant. La nuit était noire ; comme l'ombre agrandit tout, elle faisait paraître les ravins plus profonds ; je croyais à chaque pas entendre un de nos chevaux ou de nos gens de pied rouler dans l'abîme : ces abîmes ont beau n'être pas aussi creux qu'ils nous paraissaient l'être, ils n'en ont pas moins assez de profondeur pour engloutir le cheval et le cavalier. Enfin, en entrant à onze heures du soir dans l'horrible gîte qui nous attendait, j'ai cru avoir échappé au plus grand danger de mon voyage; bientôt la mine des habitants me prouva que je me trompais.

Il y a un mois que j'ai rencontré à Madrid un Anglais qui venait d'être pillé et fort maltraité sur cette même route, qu'il faisait dans la direction opposée ; il venait de Tarifa à Vejer. Mais il avait eu l'imprudence de laisser voir quelques objets précieux aux gens de l'auberge de Tarifa ; de plus il avait dit la route qu'il voulait suivre et l'heure de son départ. Enfin il s'est mis en chemin seul avec son guide. D'après de telles énormités personne ici ne le plaint, bien plus, on le blâme de s'être volontairement exposé à une mésaventure déshonorante pour le pays. Quant à ce qu'il a souffert, on ne s'en embarrasse guère.

Depuis que j'existe j'ai toujours vu les volés plus blâmés que les voleurs.

Quatorze vauriens, armés seulement de longs bâtons dont ils se servent à la manière des Andaloux, avaient été attendre cet Anglais à peu de distance de Tarifa, dans un chemin creux. Les trois premiers de ces bandits le frappèrent de leurs bâtons l'un après l'autre, et tellement fort, qu'au troisième coup le malheureux tombe de cheval; alors on le dépouille de tout, même de ses gants. Ces malfaiteurs n'étaient que des amateurs, ce que les Espagnols appellent *rateros*, ou brigands de rencontre; les vrais brigands ont un code d'honneur dont ils ne s'écartent jamais. Ils seraient perdus de réputation parmi tous les hommes qui savent le métier, s'ils oubliaient les lois de l'étiquette de grands chemins, au point de maltraiter un voyageur qui ne se défend pas. Souvent ils composent avec lui pour la rançon du bagage. Néanmoins José-Maria lui-même, le chef actuel de la bande la plus redoutée, vient de tuer l'intendant de Tarifa; comme je vous l'ai déjà mandé avant mon départ de Séville, lorsque je vous envoyai la traduction de l'article du journal qui rendait compte de ce fait arrivé il n'y a pas quinze jours, et c'est sur le chemin que

nous venons de parcourir que s'est passée la scène. Le malheureux intendant était bien armé, bien accompagné; il est resté sur la place.

Nous voyageons de manière à être à l'abri d'une attaque de paysans, d'une rencontre de *rateros*, puisque nous sommes sept, y compris nos deux muletiers, et que nous avons de bonnes armes. Mais si nous tombions au milieu de la bande principale il faudrait céder. Malheureusement pour nous, elle est serrée de si près depuis quelque temps, que la rencontre aurait des suites graves; l'exaspération des brigands contre la police est telle que leur rage tomberait même sur les voyageurs les plus inoffensifs. Mais les personnes qui sont au fait de la marche de cette troupe assurent qu'il n'est pas probable qu'elle se trouve en ce moment sur notre route. Reste à savoir si l'on doit ajouter foi au dire de gens si bien informés.

On a mis à prix la tête de José-Maria, avec lequel le roi d'Espagne n'a pas voulu composer (c'est l'expression de l'aubergiste de Tarifa, chez lequel nous logeons en ce moment, et qui était là tout à l'heure à me regarder écrire, ou plutôt à m'empêcher d'écrire, en me racontant ce que je vous répète). Depuis *le refus* du roi, José-Maria, qui avait cru pouvoir imposer des conditions, se regarde

comme un souverain offensé : de son côté le gouvernement fait traquer ce chef de bande par des troupes; on le poursuit de montagne en montagne; il fuit à travers le pays comme une bête fauve. C'est une guerre dont le voyageur paye les frais de sa bourse et parfois de sa tête.

Ces histoires, et bien d'autres faits encore que je connais trop imparfaitement pour vous les raconter, devraient rendre notre voyage désagréable : je puis vous assurer pourtant qu'il ne m'arrive jamais de m'occuper de ce danger que lorsqu'il est passé ; dans l'auberge je remercie Dieu de m'avoir laissé arriver sans accident; quelquefois je pense avec anxiété aux périls du lendemain; mais sitôt que je suis à cheval toute inquiétude cesse. Je tombe même alors dans une sécurité trop grande, car elle produit l'incurie ; mais je ne puis me persuader que ma destinée soit de périr sur la grande route. Je sens que c'est ailleurs que je suis attendu. Cette confiance n'est pas du courage : c'est de la superstition, ce qui ne ressemble nullement à de la bravoure. Je ne suis plus assez jeune pour aimer le danger sans gloire : je l'aimerais s'il me faisait encore peur, s'il m'agitait fortement comme autrefois; mais il me laisse calme : il n'a donc plus pour moi que des inconvénients. Ma sécurité avant le péril

tient à un défaut : à mon imprévoyance, et nullement à mon énergie.

En arrivant sur les onze heures du soir à la Venta de Vejer, nous avons trouvé là un voyageur qui se disait malade, et qui nous demanda avec une sorte d'anxiété la permission de se joindre à nous le lendemain, lui et son muletier, pour faire ensemble la redoutable route de Tarifa. Cet homme est jeune ; il est Espagnol, mais il parle français. Il paraissait accablé de lassitude et de souffrance ; son muletier était si discret, que ce silence devenait suspect. Nous consentîmes pourtant sans hésiter à ce qu'il désirait ; le lendemain, pendant qu'il faisait route avec nous, il fut au moment de se trouver mal de fatigue en arrivant devant une masure où nous nous arrêtâmes pour reposer nos bêtes. Quand il quitta sa large selle andalouse, il était si roide, qu'il ne pouvait se tenir ni debout ni assis. E** le réconforta avec un cordial et puis avec une tasse de thé, qu'il trouva le moyen de lui préparer dans ce désert. Depuis ce moment nous nous arrêtâmes plusieurs fois en chemin pendant la matinée, pour lui donner le temps de panser ses plaies. Il avait le dedans des genoux écorché, ce qui sans doute provenait du peu d'habitude qu'il paraissait avoir du cheval, autant que de la longueur du voyage ; son visage était décomposé ;

mais ce désordre semblait produit par des émotions intérieures, plus encore que par la fatigue du corps.

En voyant un Espagnol errer ainsi presque seul dans ces redoutables parages, nous nous figurâmes qu'il était poursuivi pour quelque délit politique, et qu'il cherchait à gagner Gibraltar, ou à s'embarquer sur une plage déserte, afin de fuir l'Espagne avec l'aide de quelque pêcheur fidèle au parti libéral, ou plutôt à des hommes qui payent d'autant mieux qu'ils sont plus en danger. Aux yeux du paysan de l'Andalousie, les révolutionnaires proscrits ne sont qu'une nouvelle espèce de brigands : la police les poursuit, ils parlent contre le gouvernement, et promettent la fortune à qui les sert. Nous ne fîmes aucune question à notre inconnu, nous fûmes discrets; c'était aussi être prudents : car tout tire à conséquence, tout peut être un piége dans le temps et dans le pays où nous vivons.

Les contradictions du langage de ce jeune homme, l'air préoccupé et méfiant de son guide confirmaient nos soupçons. Ce mystérieux voyageur avait des traits assez beaux, mais sa physionomie n'inspirait pas la confiance. Il se plaignait parfois du gouvernement de son pays; fugitif sur la terre natale, il nous disait qu'un Espagnol ne peut plus vivre en Espagne, et qu'il allait partir pour la France, au-

jourd'hui la seule patrie des hommes qui pensent; puis, se reprenant et rentrant maladroitement dans son rôle, il se donnait pour l'associé d'une maison de commerce établie à Gibraltar, où il se rendait, disait-il, afin d'en conduire les affaires.

Arrivé en même temps que nous à Tarifa, il nous remercia de lui avoir permis de se joindre à notre caravane pendant la route que nous venions de faire ensemble. Il ajouta qu'il partirait le lendemain pour Algeziras et Gibraltar, en répétant avec affectation, à plusieurs reprises, que son passe-port était en règle. Je fus frappé du ton significatif qu'il prenait pour nous instruire d'une circonstance si peu intéressante pour nous, et je pensai aussitôt que le malheureux n'avait point de passe-port. Il ne me donna pas le temps de lui faire la moindre question directe ou indirecte, et disparut, au grand scandale de notre hôte, sans poser le pied sur le seuil de la posada, dans laquelle nous entrions. Une heure après sa disparition, l'aubergiste, choqué d'un tel dédain, m'apprit que ce voyageur, si fatigué, venait pourtant de quitter la ville par la route d'Algeziras, après avoir demandé de la glace dans un café et sans dire un mot à personne. Tant de précipitation, malgré l'air souffrant de ce pauvre jeune homme, me paraît suspect: je ne puis me

distraire du souvenir que me laisse sa figure pâle et défaite. Cette physionomie méridionale, où toutes les passions, mais surtout les passions haineuses, se gravent si énergiquement, est toujours devant mes yeux; je suis honteux de parcourir pour mon plaisir un pays où voyagent par nécessité des hommes si malheureux, et je perds la verve de curiosité qui m'anime ordinairement en pays étranger. Si j'avais pu être utile au proscrit je serais très-aise de l'avoir rencontré, mais je ne lui ai fait aucun bien; et il m'a fait du mal; j'aimerais mieux qu'il eût dirigé sa fuite ailleurs. Un voyageur peintre et un voyageur politique sont deux hommes trop différents pour suivre longtemps la même route.

Tarifa n'a de remarquable que son nom et son site; c'est beaucoup. Je viens d'aller visiter les restes du château mauresque, probablement de celui où Guzman le Bon apprit la mort de son fils, qu'il venait de sacrifier lui-même aux devoirs d'un loyal chevalier. Je vous ai parlé de ce trait après la visite que j'ai faite au tombeau de Guzman, près de Séville. Ce surnom de *Bon*, que son roi lui permit de porter, nous sert à mesurer l'exagération progressive que des siècles de vanité ont apportée dans les langues modernes. Un homme de nos jours qui sacrifierait la vie de son fils, de son unique enfant,

à la liberté de son pays, serait qualifié d'être surnaturel, sublime, héroïque. Du temps de Guzman, *bon* voulait dire tout cela; dans la jeunesse des langues les mots ont une valeur dont chaque siècle leur fait perdre quelque chose : maintenant il nous faut prendre le levier d'Archimède pour échâsse quand nous voulons décerner le moindre éloge au mérite.

Les murs de Tarifa sont d'architecture mauresque; leurs créneaux, leurs couleurs donnent à la ville un aspect tout à fait romantique, et qui s'accorde avec les sites d'alentour.

Je ne saurais vous représenter la variété de plantes et d'arbustes qui font l'ornement des déserts que nous venons de traverser. Les matinées des jours les plus brûlants sont fraîches et brillantes dans ces solitudes. La rosée est un filet de diamants étendu sur les halliers; c'est une pluie de parfums tombée dans des bois de lauriers-roses et de rhododendrons. Nous étions éblouis de cette parure matinale....... Orner des fleurs, c'est une gloire qui n'appartient qu'à l'aurore! A ce moment chaque plante est une pierre précieuse, chaque arbre un lustre de cristal : et les forêts entières brillent comme des palais illuminés.

Ici les plus grands végétaux sont le liége et les yeuses. J'ai remarqué aussi quelques oliviers clair-

semés sur le penchant des coteaux; les espèces de fleurs sont innombrables, j'admire surtout des touffes de lauriers-roses d'une grandeur et d'une beauté inconnues ailleurs. Nous avons aperçu sous ces arbustes plusieurs vipères et des lézards très-gros. Nous avons eu aussi quelque peine à traverser un marais de plusieurs lieues, coupé de fossés assez incommodes pour les chevaux.

A la Venta isolée, où nous avons fait halte pour déjeuner avec notre inconnu, après avoir quitté Vejer dans la nuit, il ne se trouvait ni eau, ni pain, ni œufs. Cette misérable cabane est située sur un tertre solitaire, à quelque distance du marais. L'air y doit être malsain; c'est un inconvénient que subissent, sans même le connaître, les ignorants habitants du pays. Les difficultés et les désagréments de cette route nous font trouver l'auberge de Tarifa un lieu de délices. Boire frais et dormir sans être mangé aux bêtes, voilà tout le luxe auquel nous aspirons et qui nous manque presque partout.

Toute personne pour laquelle les plaisirs de l'imagination ne sont pas les premiers de tous, ne doit jamais faire en Espagne d'autres voyages que ceux des voitures publiques, et encore ne les faire que par nécessité.

Si l'aspect de la ville de Tarifa est mauresque,

les mœurs des habitants rappellent aussi les usages des peuples de l'Afrique ou plutôt de l'Orient, puisque les Arabes venaient de l'Asie.

Les femmes de Tarifa cachent encore aujourd'hui leur visage, comme les femmes musulmanes. De tous leurs traits elles ne montrent qu'un œil; je parle des Espagnoles. Elles ont à cet effet deux jupes noires; l'une tombe comme toutes les jupes; l'autre se relève par-dessus la tête : cette manière de s'habiller est fort pittoresque, et rappelle les petites statues représentant des Siciliennes enveloppées de leur mante. J'en ai vu plusieurs à Naples, où on les envoie de Palerme. Elles sont modelées à Calta Girone, ville de Sicile, inconnue dans le reste de l'Europe; l'artiste qui les fait est également inconnu, mais plein d'originalité, de sentiment, d'esprit et de talent.

Tous les dimanches on fait promener des taureaux en liberté dans les rues de Tarifa ; lorsque ces animaux sont par trop sauvages, un homme à cheval les tient d'assez loin par une corde; mais la corde peut casser, ou l'animal irrité se retourner contre son conducteur. Alors naît un trouble, s'élève un bruit qui fait la joie des habitants : quand il s'agit d'un si vif plaisir, les accidents sont comptés pour rien. Chacun s'efforce d'exciter la bête, et de laisser

son voisin exposé au péril qu'on fuit soi-même. Les femmes sont, à ce jeu, plus passionnées que les hommes. Ces douces créatures, lorsqu'elles regardent passer le taureau par la fenêtre du rez-de-chaussée de leur habitation, repoussent à coups d'épingles, et en faisant des huées et des éclats de rire sauvages, les malheureux poltrons ou blessés qui cherchent leur salut, en grimpant aux barreaux de ces geôles, honorées par courtoisie du titre de maisons. Il y a des fuyards forcés à coups de longues épingles et de petits stylets, de retomber dans les rues où ils courent alors des dangers réels. Leur fatigue, leurs angoisses n'excitent que la risée publique. Je ne sais si des blessures graves suffiraient pour arrêter l'essor de cette gaieté barbare, les accidents ne manquent guère à ces bacchanales; et pourtant personne ne songe à prohiber un divertissement si sauvage. Ce plaisir n'a plus la majesté du vrai combat du taureau, il n'exige point le même talent, et il est tout aussi cruel. Je pense que les vieillards et les gens craintifs ne sortent pas de chez eux à Tarifa les jours de la promenade du taureau.

Un des grands plaisirs des gouailleurs andaloux, c'est d'annoncer la venue de la bête du côté où elle n'est point. Alors on rit à gorge déployée de la fuite inutile des plus inexpérimentés. Malheur aux lâches,

aux faibles, aux maladroits, aux vieillards, malheur à tout ce qui habite cette ville, et n'est point femme passionnée, ou jeune homme hardi et vigoureux ! Dans les moments ordinaires on s'ennuie, les jours de la promenade du taureau on se tue. Singulier séjour !...

Le peuple de Tarifa me paraît en général assez beau, malgré le teint basané et la saleté des hommes ; je ne parle pas des femmes ; l'on ne peut guère juger de leur beauté, puisqu'il faut entrer dans l'intérieur des maisons pour les voir. Malgré la régularité de traits des hommes, je trouve à leur physionomie une expression de dureté, de malice et même de férocité très-désagréable. En un mot, Tarifa me semble un des lieux les plus tristes et les plus curieux de l'Espagne. Curieux, non par ses monuments, mais par son site, par ses souvenirs, par l'aspect et par les mœurs de ses habitants, qui sont des souvenirs vivants.

Chaque fois qu'en traversant une des rues désertes de cette ville à demi abandonnée, j'entends résonner le son élégant d'une guitare, je m'arrête, étonné qu'un lieu si mélancolique retentisse d'accords si gracieux, de mélodies si vives. Si c'est l'amour qui inspire les modulations de cette musique, on peut encore vivre à Tarifa.

La manière facile, insouciante et pourtant ani-

mée avec laquelle on joue de la guitare en Espagne, a un charme qui me paraît toujours nouveau. Il y a de la grâce dans tout plaisir qui semble ne rien coûter. La guitare espagnole paraît si facile à jouer! Il semble qu'on dédaigne l'instrument, tout en lui confiant le secret de son cœur; la main qui joue semble lui dire, à chaque son qu'elle tire de lui : Va-t-en, je me sers de toi parce que tu es là; mais je n'en ai que faire, ce n'est pas à toi que je pense, et, à ton défaut, un tambour, un morceau de bois me suffirait pour exprimer le peu que je te fais dire. Cette musique dédaigneuse me paraît d'une élégance charmante. Si j'étais Espagnol, le son d'une guitare me donnerait la maladie du pays!

Ma première lettre sera datée de Gibraltar.

LETTRE XLI.

SOMMAIRE.

Halte dans un bois de lauriers-roses et de rhododendrons.— Le degré de sensibilité aux effets de la nature est la seule mesure de l'âge qu'on a. — Contradiction qu'il y a entre l'âme toujours jeune et le corps. — Description du site de Tarifa du côté d'Algesiras. — Inscription en français sur la porte de Tarifa.— Mort sublime, humble héroïsme de Georget, un de nos soldats en 1824. — Les dévouements à grand effet sont les moins touchants. — Vue de la ville de Tarifa, de la mer, du détroit de Gibraltar, des côtes de la Mauritanie, avant le lever du soleil. — Grandeur des sites à cette heure où les couleurs sont encore indécises. — La nature avant le jour n'est que l'esquisse d'un tableau. — Le lever du soleil fait événement dans les beaux lieux. — Végétation du nord sous le ciel de l'Afrique. — Première vue de Calpe, ou du roc de Gibraltar.— Effet fantastique. — Apparition. — Animal monstrueux. — Site incompréhensible et qu'on ne peut décrire. — Différence des impressions que produisent les mêmes lieux à diverses heures du jour. — L'idée de Dieu aide à peindre la terre, qui est l'image du ciel. — Moyen par lequel l'artiste parvient à communiquer ce qu'il éprouve. — Trop d'émotion nuit à l'expression. — L'inspiration ne suffit qu'au bonheur de l'artiste, elle ne suffit pas à son talent.— L'émotion sert le voyageur plus que le poëte, parce que le voyage n'est pas de l'art et que c'est de la vie. — Nouvel effort du voyageur pour peindre ce qu'il voit. — Le roc de Gibraltar fait plus d'effet à l'heure où il reste dans l'ombre. — A quoi on peut le comparer. — Bonheur de voyager. — En quoi le monde ressemble aux autres souverains.

A S. A. R. M. LE DUC GUSTAVE

DE MECKLEMBOURG-SCHWERIN.

Ce 2 juin 1831, à 8 heures du matin,
sur le sommet de la montagne qui sépare Tarifa d'Algesiras.

. . . .

Nous faisons halte en plein bois, afin de reposer nos mules; et je veux employer ce temps à vous décrire des sites qui, par leur grandeur et leur magnificence, me retracent les souvenirs de ma première jeunesse : l'émotion que je retrouve ici ressemble à une apparition. Les spectres sont en nous, ils existent : l'erreur populaire ne consiste pas à croire aux fantômes, mais à les chercher où ils ne sont pas.

Voulez-vous savoir si votre âme a vieilli avec

votre corps? ne vous interrogez pas vous-même, ne consultez pas le monde. Un seul oracle est infaillible : contemplez la nature; si vous entendez encore sa voix, vous êtes toujours jeune ; mais cette jeunesse de l'éternité, cette jeunesse pour laquelle le spectacle de l'univers est une suite d'accords harmonieux, où les dissonnances les plus criantes sont sauvées par des modulations sublimes, ce langage plus expressif que la parole, cette vie impérissable, dont la source jaillit incessamment en nous : c'est précisément ce qui fait le tourment de la seconde moitié de l'existence : comme la jeunesse, hélas! trop fugitive des ans, faisait le charme de la première..... Il faudrait être un saint pour reconnaître avec calme, avec joie, cette rencontre passagère d'un esprit qui reverdit toujours, et d'un corps défaillant. Des roses, entourées de feuilles mortes, ont beau parfumer l'air, elles attristent la vue. Un contraste aussi surnaturel que ce printemps de l'âme au milieu de l'hiver des sens, est, aux esprits mondains, une cause d'incurable tristesse, d'amertume et d'erreurs malveillantes....... Mais laissons là notre âge; et, sans mesurer les inévitables pentes de la voie humaine, revenons au chemin d'Algesiras, à ces vallons poétiques, à ces monts dignes de servir d'asile aux nouveaux prophètes, si la race de ces

poëtes sacrés pouvait se reproduire aux temps où nous vivons!.....

Cette contrée est une des plus belles et des plus majestueuses que j'aie vues, pour ne pas dire la plus féconde en tableaux du style historique, style des paysages de Salvator Rose et du Dominiquin. Je me souviendrai toujours du moment où j'ai découvert, pour la première fois, le roc de Gibraltar, le Calpe des anciens, la plus haute des deux colonnes d'Hercule. C'était tout à l'heure : j'ai éprouvé un effet magique....... Mais je veux vous amener là comme je viens d'y être conduit moi-même; le chemin vaut la peine qu'on le décrive minutieusement.

Nous sommes sortis de Tarifa avant le jour; le crépuscule est plus court, dit-on, sous cette latitude que dans les pays du Nord. Je n'ai jamais reconnu cette différence : je ne parle pas des contrées boréales, où le crépuscule ne finit pas, ni de la zone torride, où la nuit noire et le grand jour se touchent; mais il m'a toujours paru que l'entre-chien et loup du soir et l'aube du matin, étaient aussi prolongés sous le climat de l'Espagne et de l'Italie qu'il l'est chez nous. Seulement la lumière est plus vive, et l'obscurité plus profonde. L'échelle devenant ainsi plus longue à parcourir,

et n'en étant pas moins parcourue dans le même laps de temps ; pour peu qu'on oublie le point de départ, on doit trouver que c'est la durée de la transition qui est moindre. Il me semble, qu'en réalité, la différence tient à ce que les teintes du jour et de la nuit sont plus tranchées ici qu'elles ne le sont chez nous. S'il y a une différence, elle n'est appréciable qu'au calcul mathématique ; elle ne l'est pas à l'œil du simple observateur.

C'est au crépuscule du matin que nous avons passé la porte de Tarifa ; là commence la montée du roc qui sépare cette ville de la baie de Gibraltar. C'est une chaîne de montagnes assez élevée, et qui vient se perdre dans la mer.

J'avais vu la veille, sur la porte de Tarifa, une inscription gravée en français : « Hommage des sol- » dats du quatrième régiment de chasseurs, à leur » camarade Georget, tombé devant Tarifa en 1824, » pendant le siége de cette ville par l'armée fran- » çaise ; il s'était avancé jusque sous le feu de » l'ennemi pour relever son frère blessé. »

Ma surprise avait été grande en retrouvant là des mots de notre langue ; et quand j'eus lu ces paroles fraternelles, je fus très-aise que cet idiome dépaysé fût le mien. Ce n'est pas la vanité d'une famille qui ait graver ce que vous venez de lire ; ce n'est pas

non plus l'orgueil de la patrie. La pitié, qui s'attache à un acte héroïque dicté par des sentiments naturels, me paraît supérieure, quoi qu'on en puisse dire, à l'admiration qu'on éprouve pour les sacrifices inspirés par l'amour de la gloire ou du genre humain. Je ne sympathise qu'avec les dévouements où l'orgueil n'entre pour rien : l'orgueil patriotique trouve sa récompense en lui-même. Toutefois ceux qui mènent les nations, chefs ou rois, car les noms ne font rien aux choses, ont de bonnes raisons pour exalter cette passion et les efforts qu'elle produit; mais l'hommage rendu à une victime de l'amitié fraternelle n'a rien d'intéressé; il ne ressemble pas aux remercîments politiques adressés par les princes ou par les peuples à leurs martyrs, dont ils exaltent le dévouement pour encourager les autres. Ceci est le cri de la nature, auquel tout homme qui a du cœur répond involontairement; et voilà pourquoi j'ai pleuré en l'entendant.

Je ne vous ai pas donné la copie littérale de l'inscription, mais le sens est exact. Une fois pour toutes, sachez que je suis vrai, du moins dans les faits et les sentiments; quant à mes opinions, je vous les livre. Mais je vous avertis que j'en fais tout autant de cas que de celles des autres. Sans cela, serais-je de mon siècle?... La France a semé sur la

terre de plus éclatants monuments de sa gloire : je n'en connais pas de plus touchant que la pierre incrustée dans les murailles mauresques de la vieille ville historique de Tarifa ! Cette ville aujourd'hui oubliée du monde, continue de mourir dans un coin de l'Espagne, royaume séparé lui-même de tous les autres.

Je suivais les sinuosités du chemin qui serpente sur les rochers entre des touffes d'aloès et de nopals, et je rêvais au sort de Georget, quand les premiers rayons de l'aurore me forcèrent à me retourner et à m'arrêter un moment pour voir l'Afrique, la mer, Tarifa. Jamais le monde ne m'avait paru plus grand, plus digne de son auteur !..... La grève qui s'étend près de la ville était bordée d'une triple ceinture d'écume. Cette mousse toujours agitée par le moindre vent, ressemble de loin aux flots qui l'ont apportée ; et lors même que la mer rentre dans le calme en se retirant lourdement devant la terre qu'elle laisse à découvert, ce léger souvenir de l'orage déposé sur le sable y fait encore l'illusion de la tempête.

Je contemplais avec une admiration distraite les lignes blanches de cette masse de vagues disparues ; j'aimais à voir l'écume déposée par l'orage sur le bord redevenu tranquille ; je comptais les plis tracés

sur cette plage par le balancement régulier des lames, et je suivais de l'œil avec plaisir la courbure majestueuse du rivage qui, par un demi-cercle de plusieurs lieues, semble rentrer vers le continent, et recule devant les flots rendus puissants par les vents et les courants du grand Océan.

Quand la ville commença de m'apparaître dans la demi-teinte, un objet nouveau sortait à chaque instant de la nuit, et passait par le clair obscur pour arriver au grand éclat du jour qui se levait. Mon Dieu, que c'était grand!.... c'était beau, c'était brillant comme la mythologie grecque, ou plutôt comme la féerie des Orientaux! C'était un paysage que je voyais naître sous mes yeux, une esquisse de grand maître, lentement achevée par l'artiste qui l'a conçue : dessin d'un style tout chevaleresque et tout historique : évocation des siècles passés dans les sites mêmes que ces siècles ont le plus illustrés. En assistant à un tel spectacle, je me disais : Ce théâtre de la gloire et du désespoir des Espagnols et des Maures est donc devenu, tout récemment encore, celui de l'héroïsme français : Georget est venu écrire son nom sur les murs démantelés de Tarifa, près du nom de Gusman, martyr de l'honneur. La touchante gloire du frère, martyr d'humanité, tempère la sublime terreur

qu'inspire la vertu tragique du preux Espagnol ; atroce vertu d'un père dénaturé par le devoir social!.. En regardant ces restes d'édifices croulant les uns sur les autres, ces remparts découronnés, ces forteresses négligées, je trouvai que la ville, aujourd'hui presque déserte, ressemblait, dans son silence et dans sa solitude, à un nid d'oiseaux abandonné par la couvée. Personne encore n'était éveillé sous les ruines qui sont toute la ville moderne. Tarifa n'est qu'un amas de décombres habités ; et du haut de la montagne, où je m'arrêtais pour contempler ces pierres d'où la vie semble s'être envolée, je croyais qu'au premier souffle du vent elles allaient disparaître aussi dans les flots comme un amas de poussière. L'heure du jour prêtait à l'illusion poétique. Au moment où la nuit cesse, il se fait dans la nature un mouvement indéfinissable ; le changement des couleurs nous paraît un déplacement, une transformation des objets; la puissance de notre imagination, le vague de nos pensées se communique au monde visible : tout s'agite entre le ciel et la terre, partout est le désordre et la vie : notre âme passe dans l'univers et devient le moule d'un monde inconnu, incommensurable, incompréhensible ; du monde pour lequel nous fûmes créés, et que nous refaisons dans notre mémoire, afin de nous con-

soler de l'avoir perdu. Tout se refond, tout renaît d'après nous; tout croule à nos yeux, pour se relever à notre gré; une ruine succède à l'autre; une terre ressort vierge des débris d'un vieux monde : c'est une révolution du globe, une seconde création..... Non..... non..... ce n'est rien de tout cela!.... c'est le soleil qui se lève pour recommencer un jour, et qui se lève aussi radieux, aussi insouciant, mais aussi fécond sur le tombeau des peuples que sur leur berceau. La nature, toujours indifférente, toujours sauvage et toujours à l'œuvre, aime autant les plantes grimpantes qui tapissent des ruines, les reptiles venimeux qui rampent sur des débris, que des orangers bien peignés, bien encaissés et placés autour d'un bassin de marbre. L'inhumaine, elle préfère le vautour qui déchire la colombe sur une tour abandonnée, au perroquet qui mange un biscuit dans une cage dorée !

Les sites qui m'attendaient plus haut sur la route d'Algesiras sont d'une variété et d'une noblesse que mes paroles ne peuvent vous rendre. La route continue de serpenter dans la montagne. A chaque détour j'apercevais tantôt les solitudes arides que j'avais traversées la veille, tantôt le détroit de Gilbraltar tout entier et les côtes d'Afrique; plus loin, j'avais à franchir des ravins pittoresques. Un

moment m'a suffi pour sortir d'un pays dévasté par le sable et le soleil, et pour me trouver sous des futaies clair-semées, mais d'une végétation fraîche et vigoureuse. La terre du Nord se trouve tout à coup transportée sous le ciel du Midi. Je vois là des chênes verts d'une forme et d'une antiquité admirables; cet arbre a de nombreuses variétés : l'ilex, le liége, l'yeuse, sont de sa famille; toutes espèces qui croissent ici avec une vigueur primitive. Des touffes de myrtes et de pistachiers lentisques, des masses de rhododendrons et de lauriers-roses semblent lutter de végétation pour cacher sous les fleurs le sable éblouissant du sol. Ici la vie est partout; de la terre elle se communique à l'homme. Les enfants d'une telle nature doivent avoir plus d'âme que les autres peuples. Une si grande richesse de plantes étonne l'imagination, vivifie la pensée; l'air est parfumé; l'esprit est surpris, on est bercé par le chant des oiseaux; le moindre son paraît une musique céleste : et pourquoi ne le serait-elle pas? ce qu'on voit est si beau, que ce qu'on entend peut bien être surnaturel.

Les noms des montagnes lointaines sont fabuleux et historiques à la fois : ce sont les gradins de l'Atlas, c'est la côte de Mauritanie. Le vieux monde ressuscité apparaît à mes yeux; la terre m'obéit,

elle se montre devant moi comme une beauté docile se dévoile aux yeux d'un amant. J'espère, j'écoute; le cœur me bat, l'esprit de l'antiquité se réveille, l'oracle va parler, le dieu va paraître, le sort s'explique : Tu ne sortiras pas de ce pays comme tu y es entré !.... c'est une épreuve, une initiation..... Vous le voyez, je rêve... je suis éveillé tout juste autant qu'il faut pour vous écrire ! Mon esprit ne sait où s'arrêter; errant entre l'avenir et le passé, il se perd dans le vague, et demeure suspendu comme en songe : pareil à l'oiseau sur un nuage lorsqu'il déploie ses ailes sans les faire mouvoir, je plane dans l'immensité; l'extase me soutient un moment.... mais mon pauvre esprit n'a pas les ailes de l'oiseau.

Arrivé vers la moitié du chemin de Tarifa à Algesiras, j'ai traversé un col de montagnes, ce qu'on appelle en Espagne un port (*un puerto*); et, en passant pour ainsi dire la tête au-dessus de cette balustrade naturelle, j'ai vu ou plutôt je vois, car c'est de là que je vous écris maintenant, la baie d'Algesiras à mes pieds; à droite, en Barbarie, le mont des Singes, le plus âpre rocher de la côte d'Afrique, et le plus élevé; un peu à gauche, enfin, le roc et la ville de Gibraltar, qui marquent la jonction de l'Océan avec la Méditerranée; puis à l'endroit qu'on nomme la

pointe d'Afrique, je vois Ceuta avec le rocher d'Abila, l'une des colonnes d'Hercule opposée à Gibraltar, qui est le Calpe des païens.

Voilà ce que je vois, et pourtant je vous écris... quelle preuve d'amitié!..... J'ai découvert tout à l'heure ces merveilles comme par enchantement, sans qerue psonne m'ait prévenu de ce que j'allais voir. Devant un si grand spectacle, la vue de l'esprit s'étend comme le regard du corps, les misères de la vie s'oublient, comme disparaissent les petits détails du paysage, l'âme et l'œil ne s'attachent plus qu'aux grandes masses. Tout ce qui est mesquin fuit, s'anéantit; les bornes de l'espace disparaissent dans le vague de l'air; mais une chose restera dans ma pensée, c'est ce morceau des Alpes tombé là tout noir au milieu d'une mer lumineuse. Ce mont s'appelle Gibraltar; au reste peu m'importe le lieu, le nom!....... Ce qui me fait, c'est le contraste de sa masse restée entièrement obscure au milieu d'une plaine d'or et d'azur; déjà la lumière inonde toute cette partie du globe : la terre a fondu dans une mer de lumière. Mais la montagne noire : Calpe reste là seule comme une tache dans le soleil, elle fait ombre au milieu du feu. Le jour a commencé depuis longtemps pour la partie du pays située derrière ce géant immo-

bile, le jour éclate autour de lui; mais il n'a pas dépassé le sommet du roc, et le monstre demeure encore couché dans l'ombre. C'est un effet inexprimable : le Poussin le peindrait, Châteaubriand ne le décrirait pas! Ce point ténébreux laissé dans le paysage par la main de la nuit, cette forme opaque qui se détache au milieu d'un monde tout diaphane, attire mes yeux plus que ne le ferait une montagne lumineuse : c'est une bête monstrueuse, un éléphant colossal, c'est le dos d'une baleine, c'est Leviathan qui flotte endormi sur les flots, c'est un monstre de basalte oublié au milieu de l'onde par les géants qui l'ont sculpté. Peut-être cette race qui a précédé l'homme a-t-elle voulu, en nous abandonnant la terre, nous laisser un échantillon de sa puissance, une marque de son passage! Masse solide au milieu d'un monde aérien, ou plutôt figure fantastique, dont, à chaque ondulation de la mer, j'attends la disparition; type symbolique qu'une bouche profane n'a pas le droit de décrire, parce qu'il rappelle les êtres allégoriques de la Bible, et qu'il faudrait pour le peindre des paroles inspirées par l'esprit de Dieu même : Que fait-il là? Qui le retient entre ces deux continents et ces deux océans qu'il sépare?

Il reste là pour nous rendre attentifs à notre

ignorance des choses du monde surnaturel ; il dort la tête vers l'Europe, la queue vers l'Afrique ; il va se réveiller, se lever; et que deviendra la terre, foulée sous les pas de ce géant, fils des géants?..... Non, jamais il ne fut donné à ce monde de reproduire, par une plus frappante image, une pensée de son Créateur, ni au ciel d'illuminer la terre d'une manière plus surprenante ! Ici les lignes et les couleurs, tout a de l'esprit, ou plutôt tout est esprit !.....

Je n'ai nulle part éprouvé un effet aussi subit, aussi surnaturel : dans ce merveilleux tableau, la pensée déborde la matière. A quoi tiennent les impressions des lieux ? Si j'étais venu là le soir, j'aurais eu la lumière derrière moi ; le rocher de Calpe, au lieu de se dessiner en noir et de ne me laisser voir que sa masse, aurait été lumineux, détaillé, subdivisé ; enfin, tout m'aurait paru différent de ce que j'ai vu. Si seulement j'étais arrivé à l'heure où le soleil sort de derrière le mont, c'est-à-dire à présent (car le prestige vient de cesser au moment même où j'ai vu l'astre déborder le roc) j'aurais admiré sans doute la grandeur du site ; mais je n'en aurais pas deviné l'âme. Un peu d'ombre à une place plutôt qu'à une autre, une heure de retard, le temps qu'on donne à essayer de décrire ce qu'on

voit, change le jugement que porte un voyageur sur les lieux les plus fameux de la terre. Après cela, croyez à ce qu'on vous dit....... non, jamais à ce qu'on vous dit; mais croyez à ce qu'on vous montre..... pour montrer il faut être poëte, et le poëte ne ment pas; s'il n'est pas toujours exact, il est toujours vrai, parce qu'il crée ce qu'il dit. Il dessine en paroles : chaque mot qu'il trace est un coup de crayon, et la couleur lui est donnée en même temps par l'émotion de son cœur. C'est le cœur qui fait les modulations du style en poésie; comme en musique, c'est lui qui prête l'expression à la mélodie. Pour l'homme de génie, l'inspiration est tout : l'art ne peut rien ajouter au plaisir de l'artiste; mais l'artiste ne communique cette inspiration dans sa pureté, qu'après avoir lutté avec les dernières difficultés de l'exécution; c'est lorsqu'il est sorti victorieux de ce combat, combat terrible, et dont je ne veux pas révéler ici toutes les horreurs, qu'il dévoile à la foule des secrets de lui seul connus !.....

Pour bien représenter les beautés d'une contrée comme celle-ci, il faut en connaître, en aimer l'auteur; il ne faut pas craindre de voir Dieu dans la nature, de monter jusqu'à lui, et de lui dire : C'est ton portrait que j'ai fait en décrivant ton œuvre. Mais outre cette force de sentiment, qui est

un don primitif, il faut avoir l'audace et la patience de deviner, et de s'approprier tous les secrets de l'écrivain...... Voilà ce qui me décourage..... Mais, non, il ne faut pas mentir..... je ne me décourage pas; car je me sens jeune, je suis heureux et fort, comme si je n'avais jamais essayé mes forces. Je me laisse aller à mon enthousiasme, comme si ce voyage était mon début sur la terre étrangère; comme si nous étions au jour où je partis avec vous pour Naples et la Calabre........ Si je parvenais à vous faire partager la fièvre d'admiration qui me transporte aujourd'hui comme alors, comme il y a vingt ans, je ne me croirais plus obligé d'excuser ce délire; mais j'ai bien des fois reconnu, à mes dépens, que la facilité à se laisser émouvoir trompe l'écrivain. Il faut, pour faire sentir aux autres ce que vous éprouvez vous-même, quelque chose de plus que de la sensibilité; il faut de l'art. Plus on est touché, plus on pense que le lecteur doit l'être; et l'on manque son but au moment même où l'on se croit le plus sûr de l'atteindre. C'est comme les faiseurs de contes, qui rient pour faire rire.

Il y a donc un certain désavantage à décrire les lieux sur les lieux mêmes : c'est celui de n'être pas assez calme pour calculer et pour graduer ses

moyens d'effets. Vous sentez trop pour faire ressentir aux autres le juste contre-coup de vos propres impressions. Mais je ne changerai pas pour cela de méthode : ce que l'art perd dans les tableaux ainsi tracés, la vérité le gagne, et en fait de voyage il faut préférer la vérité à tout; d'ailleurs un voyage, ce n'est pas de la littérature, c'est de la vie moins commune que celle du coin du feu.

On me presse de remonter à cheval pour descendre vers Algesiras, que je vois là sous mes pas tout près, et dont nous sommes pourtant à quelques lieues : mais avant de me remettre en route, je veux vous dire encore un mot de la première apparition du roc de Gibraltar. Ce que je n'ai pu vous peindre, je veux vous le raconter.

Ce môle, avancé de l'Europe sur l'Afrique, restera dans ma mémoire comme un monstrueux animal coulé en bronze et encadré dans de l'outremer : le ciel de la Mauritanie est comme une coupole de lapis lazuli, le détroit de Gadès comme une émeraude, et Calpe gravé à l'eau forte par le génie pittoresque d'un Rembrandt, se détachait tout à l'heure en noir sur ce fond brillant; contre les règles ordinaires de l'art, c'était l'ombre qui venait en avant; avouons que la nature sait bien

quand elle le veut se moquer de la peinture..... «Ce roc ainsi ombré, est la silhouette d'un géant », disions-nous ; je ne suis plus surpris que l'imagination créatrice des anciens ait attaché l'idée d'une barrière insurmontable à ce terrible mont : ce qui le rend doublement singulier, c'est que, malgré sa prodigieuse élévation, il semble sorti tout seul des flots et des sables qui l'environnent : il ne tient à aucune chaîne de montagnes ; une terre imperceptible, tant elle est plate, le sépare de l'Espagne, et la mer l'isole du reste du monde. C'est un épouvantable roc tombé du ciel, ou plutôt remonté de l'abîme pour diviser la mer et la terre. A moins qu'on n'aime mieux le prendre pour l'apparition d'une bête de l'Apocalypse, pétrifiée par la parole de Dieu. Ceci serait peut-être l'explication la plus naturelle ; on peut encore comparer Calpe à la carène d'un vaisseau naufragé et retourné sur lui-même : mais ce serait le navire d'un peuple de géants, d'un peuple dont les éléphants, les hyppopotames, et les rhinocéros étaient les carlins ; et dont les girafes étaient les levriers : rien de toutes ces mesures ne vous donne encore l'idée de l'étonnante disproportion de la masse noire dont je ne vois que les contours avec les autres objets qui composent le paysage,

et se dessinent à peine en traits incertains sur une mer de nacre et sur un rivage d'argent. La terre est aride en ce pays et l'onde éclatante. Si je fais un pas, cette aridité du désert m'apparaît entre les branches des arbres les plus verds et les plus touffus, au-dessous des têtes fleuries du rhododendron et du laurier-rose ; ces élégans arbustes croissent en liberté autour des sources que distille le granit sous le soleil de l'Andalousie...... Je vous le dis : je suis trop heureux !!... plus que je ne me suis senti à plaindre de ma vie !... Est-ce un blasphème de lèze douleur que je profère ? Parler ainsi n'est-ce pas commettre un crime, dans un temps où la tristesse est en vénération chez tout ce qui tient une plume?........ Le monde est assez tenté d'accuser de sacrilége quiconque lui dit et lui prouve que le bonheur et le malheur ne dépendent pas de lui. Le monde a cela de commun avec les coquettes, qu'il aime à faire souffrir même ceux qu'il n'aime pas : à plus forte raison ceux qui ne l'aiment pas !.... Au reste, l'éloignement est presque toujours réciproque !!... Fuir un souverain, c'est déplaire. Ceci ne m'empêche pas de fuir, comme vous savez; car vous le savez aussi : je me résigne à tout, hors à l'ennui. Je suis né aussi mauvais courtisan qu'anti-révolu-

tionnaire. D'après cela, trouvez-moi ma place : moi je n'en connais qu'une ; celle de voyageur. Cette place est véritablement la mienne ; et la seule qui me convienne à la longue. Voilà pourquoi je ne me lasse pas de vous répéter que je suis heureux.

. . . .

LETTRE XLII.

SOMMAIRE.

Algesiras.— Contraste des campagnes et des villes de l'Andalousie. — Le proscrit de Vejer. — Danger qu'il court et qu'il me fait courir. — La réflexion nuit à la générosité. — Gibraltar. — Police anglaise. — La manière de vivre des habitants de Londres imposée à ceux de Gibraltar.— Nourriture, ameublement, usages, tout est anglais. — Difficulté qu'éprouve un étranger pour entrer à Gibraltar. — Traitement que les soldats anglais et écossais font subir aux indigènes.— L'aspect des rues n'a plus rien de méridional. — Immensité du roc. — Voitures anglaises pour se promener autour de Calpe. — Bizarres contrastes entre les effets de la nature et les habitudes sociales.— Jardin anglais planté sur les flancs du rocher. — Une forteresse moderne gâte les plus beaux sites. — Fraîcheur et parfum des nouveaux bosquets plantés par le gouverneur anglais. — Ces travaux sont une des merveilles de l'Andalousie. — Détails sur la fièvre jaune. — Récit d'une dame anglaise. — Ses nuits pendant l'épidémie. — Silence et solitude de la ville. — Campement dans le désert. — Gibraltar abandonné. — La sentinelle de nuit. — La faction changée de lieu ; pourquoi. — Caractère du fléau. — Anecdote péruvienne.

A ***.

Gibraltar, 2 juin, à 2 heures après midi.

Comme toutes les villes de cette partie de l'Espagne, Algesiras est plantée toute seule au milieu d'une terre nue et dépeuplée. Dans d'autres pays, la campagne voisine des cités est la mieux cultivée : ici les champs qui entourent les villes paraissent dévastés. Mais l'intérieur d'Algesiras est soigné, neuf, gai, propre. De belles rues, revêtues de superbes dalles blanches, reposent les yeux des voyageurs attristés par la vue de la campagne d'alentour et par l'aspect de Tarifa, encore présent à son souvenir. Cette élégance d'architecture, ce luxe de places et de promenoirs, fait exception en Espagne. Algesiras est la ville la plus habitable que

j'aie vue dans cette partie du pays; je parle uniquement de ses avantages matériels; nous n'avons fait que la traverser.

Au moment de nous embarquer, nous fûmes encore accostés par le voyageur de Vejer. Ce malheureux paraissait si troublé, que mes soupçons se changèrent en certitude.

J'ai perdu mon passe-port, me dit-il, pouvez-vous me prendre comme domestique jusqu'à Gibraltar; une fois là je n'ai plus besoin de personne?

Les gens du port, les douaniers, les alguazils nous entouraient, et devant tant de surveillants il m'était impossible de substituer l'étranger à l'un de mes gens. D'ailleurs laisser dans de telles circonstances un Français derrière moi en Espagne sans papiers, sans protecteur, c'était l'exposer aux mêmes dangers auxquels j'aurais voulu soustraire l'inconnu : je n'avais pas ce droit-là; j'aurais pu envoyer le proscrit à Gibraltar avec mon passe-port et rester moi-même en arrière; mais le signalement, l'accent espagnol, la figure, l'âge, tout aurait trahi la fraude à la porte de la ville anglaise, où la police s'exerce avec plus de sévérité que partout ailleurs; le voyageur aurait été ramené ici, et, confronté avec moi, il m'aurait fait partager son sort sans profit pour lui.

Heureusement pour nous deux j'eus le temps et la présence d'esprit nécessaire pour faire tous ces calculs : il n'y a pas de quoi se vanter ; mais je vous l'avoue. Les deux polices sont d'une vigilance qu'il est difficile de tromper, et la moindre apparence d'intrigue politique peut devenir funeste à tout étranger, mais particulièrement à un Français : un mot malveillant proféré par un homme du gouvernement devant les gens du peuple, serait le signal d'un massacre inévitable, et après notre mort les magistrats se justifieraient auprès de leur gouvernement et de notre consul, en alléguant la fureur des habitants contre tous les émissaires des révolutionnaires étrangers ; espèce d'excuse que la cour de Madrid ne manque jamais d'accueillir. Telles sont les réflexions qui me passèrent rapidement par l'esprit et me decidèrent à refuser le malheureux; mais quand je pensai que sa vie était peut-être en danger, mon cœur se serra et mes yeux se remplirent de larmes. Que pouvais-je faire? Le péril devenait le même pour lui, pour moi, pour mes gens : il fallait donc choisir entre l'inconnu et nous; ou bien il eût fallu ne pas réfléchir... Mais je réfléchissais!....

Après tout cet homme m'était entièrement étranger, le danger qu'il courait n'était peut-être pas aussi imminent que celui auquel je me serais

exposé pour lui : j'ignorais sa véritable position et jusqu'à la moindre circonstance de son histoire : il ne pouvait, sous les yeux des gens qui nous observaient, me donner aucune des explications qui peut-être m'auraient déterminé à tout braver pour le sauver. Honteux et malheureux de me sentir si raisonnable, je l'abandonnai à son sort.

Je fis mettre à la voile, mais sans réussir à me distraire de cette figure pâle et défaite, qui me regardait partir et restait là comme un remords, sur ce rivage qu'elle ne pouvait quitter. Le souvenir de cette rencontre m'attristera longtemps *.

En une demi-heure un vent frais nous avait poussés jusqu'à l'entrée du port de Gibraltar.

Gibraltar me paraît très-curieux. Là, deux génies opposés sont en présence : l'activité du Nord, l'apathie méridionale ; l'intérêt et la sensualité, l'industrie et l'imagination : l'Occident et l'Orient, la civilisation et la nature se rapprochent sans se confondre. Il faut venir suffoquer au pied de ce rocher pour apprendre à connaître l'orgueil anglais, qui veut soumettre aux habitudes du peu-

* Je n'ai plus entendu parler de cet homme ; s'il eût été pris à Algesiras, après mon départ, cette arrestation aurait fait la nouvelle du jour à Gibraltar, où l'on ne tarde jamais à savoir ce qui se passe sur la terre ferme. Il a donc pu échapper : moi je n'ai jamais pu l'oublier.

ple de Londres le climat et la terre de l'Afrique; l'on y peut en même temps apprécier la fierté des Espagnols qu'on vient de quitter. Ces hommes de l'ancien monde dédaignent toutes les améliorations de leurs voisins, et se complaisent dans leur paresse; ils cheminent sur des routes impraticables, ou restent couchés sur leurs remparts démantelés en face des jardins toujours verts plantés et entretenus sous le ciel de l'Afrique par les colons venus de la Grande-Bretagne, d'où ils apportent l'activité patiente et la mauvaise humeur propre aux hommes avides de gain.

Je me représente la joie des vrais *anglomanes* français retrouvant à leur entrée dans Gilbraltar les petites maisons de Brighton, les trottoirs de Londres, les rues à la Mac-Adam, les gigs, les tilburys, et jusqu'aux *Nursery-maids*, qui font oublier qu'une vingtaine de provinces, dont plusieurs sont des royaumes, séparent Calpe de l'Angleterre. Mais passé le moment de la surprise, trouveront-ils beaucoup de plaisir à marcher sur des tapis qui leur brûlent les pieds? L'idée que ce meuble est toujours de saison à Londres, les consolera-t-elle du malaise qu'il leur cause en Espagne? Quant à moi, j'aime mieux marcher sur des nattes des Philippines, qui ne me font pas

enfler les pieds, manger des jambons de Malaga, des fruits de Séville, boire du vin d'Alicante, que de déchirer le beefsteak très-dur qu'on m'apporte vivant du Devonshire *, de me bourrer de pommes-de-terre arrivées d'Irlande, et de boire le sherry préparé à l'eau-de-vie pour l'usage de la garnison anglaise. Figurez-vous le plaisir d'être logé sous un climat plus brûlant que celui de la Barbarie, dans des cases meublées à la manière des habitations de Londres.... Ajoutez à tout cela l'étiquette des auberges d'Angleterre sans leur propreté, et vous aurez l'idée des inconvénients de l'anglomanie parmi des colons transplantés de l'Écosse à l'autre bout de la terre.

Ce qu'on appelle la saison de Londres est le temps de la chaleur; croirez-vous qu'à cause de cela on danse tout l'été à Gibraltar dans les *petits cottages* habités par les familles des officiers de la garnison! Il semble que les formes extérieures de l'existence fassent la destinée des Anglais, comme l'antique fatalité des passions dominait les Grecs. Enfin, par une chaleur inconnue à l'Angleterre, puisqu'elle surpasse celle de l'Afrique, les Anglais qui vivent ici se nichent dans des loges inhabitables pour les

* On embarque en Angleterre des troupeaux de bœufs destinés à l'approvisionnement de plusieurs colonies.

hommes placés sous cette latitude; ainsi ce peuple dépaysé se condamne à perpétuer ici tous les inconvénients de la société telle qu'on la comprend à Londres, sans penser que l'activité des habitants de la Grande-Bretagne devient sans but à Gibraltar, où l'on n'a plus ni brouillard à secouer, ni vanité sociale à nourrir.

On se plaint des difficultés qu'éprouvent les étrangers pour entrer dans Cadix : la maladroite exigence de l'autorité espagnole n'approche pourtant pas des minuties de la police anglaise à Gibraltar. A peine débarqué sur cette terre où les hommes sont, dit-on, libéralement gouvernés, j'ai été retenu au grand soleil par des commis; et quoiqu'arrivant avec un Anglais, on a exigé que je fournisse la caution d'un habitant de la ville. J'ai envoyé ma requête, avec une note de recommandation, à un négociant de Gibraltar, pour lequel heureusement j'avais une lettre de crédit, et j'ai chargé de ce message un homme du port, non sans m'attirer maintes objections des gardiens de la porte. Au bout de deux mortelles heures d'attente, on est venu me dire que je pouvais entrer dans la ville, quitte à satisfaire le lendemain aux ordonnances de police. La vérification des signalements n'est pas une des moindres incommodités

de ces ordonnances. Peut-être les circonstances actuelles ont-elles nécessité un redoublement de sévérité ; mais je dis ce que je subis sans le motiver.

Pendant ma détention au grand soleil sur le môle, j'eus le loisir de me féliciter de ma prudence. Si j'avais envoyé là le proscrit espagnol à ma place, ou que je l'eusse amené avec moi au lieu d'un de mes gens, on l'eût examiné aussi scrupuleusement qu'on m'examinait, on l'eût arrêté infailliblement, et moi on m'eût retenu par contre-coup, soit à Gibraltar ou en Espagne, et Dieu sait ce qu'eût fait de nous le peuple andaloux, qui aime le sang autant qu'il hait les étrangers!

Je me divertissais à examiner la manière dont les factionnaires écossais font la police contre les sujets des Anglais. Si un portefaix de Gibraltar s'approche d'un vaisseau prêt à jeter l'ancre, il est sûr de recevoir un coup de crosse et beaucoup d'injures ; puis le froid Écossais reprend son pas de machine, tandis que le pauvre Juif, ou le Maltais, ou l'Espagnol catholique, né à Gibraltar, guette en murmurant une meilleure occasion de tromper la surveillance de ses geôliers. Voilà les premiers objets qui ont frappé mes regards en sortant d'un pays despotiquement gouverné pour entrer chez un peuple libre, et qui plus est libéral. Je savais de-

puis longtemps à quoi m'en tenir sur cette vertu anglaise dans les colonies; mais je croyais que le gouvernement britannique faisait exception en faveur de Gibraltar.

Les rues ressemblent à celles de toutes les petites villes anglaises; on les couvre de toiles grises pour tempérer l'éclat du jour, et peut-être pour figurer le ciel d'Angleterre, et vous pourriez, en les parcourant, vous croire transporté à Cheltenham, ou dans toute autre ville de province des trois royaumes. J'ai remarqué une mesure de police qui m'a paru tracassière : chaque propriétaire de maison est obligé de mettre sur sa porte, non-seulement son nom, mais celui de tous les mâles et de toutes les femelles (c'est la traduction littérale de l'anglais) qui logent chez lui.

Le site de Gibraltar, l'un des plus étonnants de l'Europe et du monde, est embelli, me dit-on, par le sentiment de la nature et le goût des choses soignées, qui caractérisent les Anglais; moi, je l'aimerais mieux entièrement sauvage. On ne peut orner cette nature au point de la rapetisser à la mesure d'un paysage de jardin. Toucher à de tels sites, c'est seulement faire voir l'impossibilité de les arranger. On ne corrige pas le génie : dans les pays où la nature n'a que du talent on peut la cultiver;

je défie d'embellir les hautes montagnes, les profondes solitudes, ni les grandes ruines; je défie aussi de ne pas les admirer telles qu'elles sont. Que veut-on de plus que l'admiration? Mais l'admiration n'est pas à la portée de tout le monde, comme le plaisir que donnent le sentiment de l'élégance et le goût des petites choses bien arrangées.

Le rocher de Calpe est prodigieux, surtout du côté opposé à Gibraltar, dont les maisons rampent autour de sa base, et grimpent en lignes irrégulières, comme la dentelure d'une scie, sur les pentes les moins rapides de sa région inférieure: mais vers la partie qui regarde la mer Méditerranée, il n'y a plus de pentes, plus de gradins, plus d'inégalités : c'est une muraille bâtie à pic du bord de la mer jusqu'au sommet d'une montagne énorme: rien ne croît, rien n'habite sur ce revers du roc; c'est un désert vertical! On ne peut assez le répéter, cette merveille naturelle produit un effet prodigieux à tout voyageur qui peut encore s'étonner; mais d'ordinaire ceux qui vont si loin perdent, chemin faisant, la faculté de la surprise. Cette entaille du roc est si bizarrement coupée qu'elle ne paraît pas naturelle : c'est un monument! mais par qui fut-il élevé? On croit voir une lame de coutelas, le dos appuyé dans

la mer, et montrant au jour le côté tranchant, ou plutôt c'est un mur bâti entre la terre et le ciel : j'ai dit que ce précipice était inhabité, je me trompais, il sert d'asile à toute une nation de singes qui trouvent le moyen de vivre dans les inégalités imperceptibles de la paroi de rochers, doublure opposée au terrain qui regarde l'Océan, et où s'est enracinée la ville, parce que cette pente occidentale est un peu moins rapide, un peu moins surnaturelle que l'autre. On m'assure que ce peuple grimpant, je parle des singes, escalade le sommet du roc pour voir ce qui se passe de l'autre côté, et redescend vers Gibraltar les jours où le vent d'est (le terrible *levante*), le scirocco de l'Espagne, vient à souffler plus violemment que de coutume.

Il y a une route praticable pour les voitures, et qui conduit de Gibraltar jusqu'au lieu qu'on appelle la pointe d'Europe, par opposition au rocher d'Abila en Afrique; ce chemin offre aux promeneurs une suite de vues étonnantes, en même temps vous passez à travers des rangées de maisons si soignées, si bien peintes, que vous ne savez plus ce que vous voyez : le joli vous distrait du beau, vous vous croyez devant un tableau mal composé : la civilisation anglaise ainsi dépaysée, me paraît semblable à l'instruction des gens qui lisent tout

sans choix ; sous prétexte de se former l'esprit, ils dérangent le développement naturel de leurs facultés, et se remplissent la tête des idées des autres, recueillies sans goût, entassées dans la mémoire pêle-mêle, avec des faits dont la signification humaine et le sens providentiel échappent au pédant endoctriné plutôt que cultivé ; car ce que j'appelle cultiver l'esprit n'est pas le dénaturer. Acquérez la science si vous pouvez, mais gardez-vous de perdre l'instinct : l'homme tenant toujours un peu de la bête, a besoin d'instinct pour certaines choses essentielles : voilà ce qu'ont oublié les Anglais. Où domine le calcul il n'y a plus d'instinct, partant, plus de génie brut : les hommes sans instinct, sont les pires des animaux!!.. L'instinct était le dernier lien sensible de la créature avec le Créateur, c'est l'unique débris du naufrage de l'homme primitif, la seule plante du jardin d'Eden qui ait pu s'enraciner dans la terre du travail. Les colons, surtout ceux qui sont transplantés à Gibraltar, me paraissent privés de l'instinct qui fait les grands peuples : l'instinct, comme je le comprends, est une communication de la terre avec le ciel par l'homme. Voilà pourquoi les colons n'en ont pas ; ce sont des plantes déracinées et mises en pot : ce ne sont pas

des arbres qui portent le fruit de leur terroir.

Mais revenons à ce que j'ai vu en tournant autour du roc de Gibraltar. J'ai vu tour-à-tour la baie d'Algesiras, le détroit, l'Afrique, la Méditerranée, les côtes d'Espagne distinctement dessinées, jusqu'à Malaga ; et ces étonnants lointains étaient encadrés par un premier plan, formé de massifs de géranium, de barrières anglaises, de petits *cottage*, à la façon des maisons de Twickenham ; c'est un paysage dont les contrastes vous font croire que vous perdez la raison. Apercevoir l'Afrique en se promenant dans les jardins de Kew, n'est-ce pas avoir un accès de folie ?

Je croyais trouver quelques rapports entre les sites du détroit de Gibraltar et les côtes de la Calabre, près du détroit de Messine ; je n'en vois aucun. Ce coin du pays, comme tout le reste de l'Espagne, ne ressemble qu'à lui-même. Le détroit de Messine est plus beau, celui de Gibraltar, qui sépare les deux colonnes d'Hercule, a plus de grandeur. Mais c'est de la grandeur sans harmonie : il y a ici, dans les formes du paysage, quelque chose de disproportionné qui choque l'œil, et qui donne en même temps l'idée d'une énorme puissance. A Gibraltar les impressions qu'on reçoit de la nature sont toujours contrariées par l'appareil mili-

taire. Le luxe de canons, de sentinelles et de remparts qui règne ici, est porté aussi loin qu'en Prusse : chaque touffe de laurier-rose ou de géranium, produit son soldat ; c'est-à-dire un homme placé là pour vous empêcher de passer, de rester, enfin de faire ce que vous voulez. Sur quelque coin de terre qu'on pose le pied, on ne peut sortir d'un bastion. Cette forteresse ornée me cause l'impression la plus désagréable : au milieu des grandes scènes de la nature, la vue d'une citadelle bien entretenue me déplaira toujours : j'aimerais mieux des créneaux en ruines ; les sites sont soumis aux lois de l'harmonie comme la musique; mais ce qui caractérise ceux de Gibraltar, c'est l'absence de tout accord : néanmoins la nature du Midi est si sublime avec les souvenirs de l'histoire et de la fable qui l'embellissent presque partout en Europe, qu'elle triomphe des ridicules ornements de l'homme civilisé à la manière moderne : mettez du fard et des mouches au Moïse de Michel-Ange, il sera toujours ce qu'il est. On a beau gratter la terre et remuer un peu de sable au pied du rocher de Gibraltar, c'est toujours Calpe; c'est une borne tombée là de la main de Dieu, le jour où il lui a plu de séparer l'Océan de la Méditerranée.

Il y avait naguère, vers la pointe d'Europe, un

désert de sable qui s'étendait au pied du rocher, près de la porte de Gibraltar. Les Anglais en ont fait un jardin, appelé l'*Alameda*, selon l'usage espagnol. Ce sont des masses de peupliers blancs qui croissent très-bien ici, et jettent une ombre si épaisse, que dans toute l'Espagne je n'en ai pas vu de pareils depuis Aranjuez. Les allées de cette Alameda sont bordées de barrières à l'anglaise, et peintes comme à Londres. Un homme qui aurait la vue basse se croirait en Angleterre, à la chaleur et à la lumière près; mais les lointains sont tous africains. Nous avons parcouru cette promenade en calèche, espèce de luxe que l'Espagne m'avait fait oublier. La route est aussi unie que les allées de Hyde-Parck ; et partout des touffes de genêts d'Espagne, de verveines, de citronelles et de géraniums en fleurs embaument l'air attiédi du soir. Je ne suis pas un assez pédant rêveur pour ne pouvoir jouir de ce résultat de l'industrie anglaise : à part quelques ponts rustiques et quelques petits pavillons un peu mesquins, l'Alameda de Gibraltar est un modèle de goût; c'est aussi une grande ressource pour les habitants, surtout pour les officiers de la garnison, exilés avec leurs familles sur cette langue de terre nue, malsaine et brûlante. Cet embellissement est dû au gouverneur actuel,

sir George Don, qui commande à Gibraltar depuis vingt ans, et qui en a près de quatre-vingts. Il a créé ce parc en plantant les terrains vagues et sablonneux qui entouraient la ville, ainsi qu'un cimetière abandonné qui l'attristait. Ces jardins sont entretenus avec le soin particulier aux administrateurs anglais. J'y ai admiré quelques points de vue que l'art n'a pu gâter, et j'ai passé devant un buste du duc de Wellington, au-dessous duquel j'ai pu lire une longue inscription à la gloire du héros. Il me semble que les Anglais auraient dû la traduire en espagnol, et faire placer le monument sur le territoire de leurs anciens alliés. Mais les nations n'ont pas de tact : au surplus, en fait de jactance politique, patriotique et autre, nous n'avons rien à reprocher à personne.

Une dame anglaise, qui est la femme d'un colonel de la garnison, m'a raconté ce qu'elle a souffert pendant la dernière épidémie : il y a trois ans que ce fléau a de nouveau ravagé Gibraltar. La peinture qu'elle m'a faite de la désolation de la ville, à cette époque, m'a paru frappante. Gibraltar était devenu désert. Un mois après l'invasion de la fièvre jaune, tous les habitants avaient fui, excepté la garnison. La population entière s'était logée sous des tentes, dans deux camps formés aux deux ex-

trémités opposées du territoire. L'un de ces camps occupait ce qu'on appelle le pays neutre, c'est-à-dire la basse et étroite langue de terre, par laquelle Gibraltar communique avec le continent de l'Espagne ; l'autre était situé à la pointe d'Europe.

La personne, de laquelle je tiens ces détails, avait passé le premier mois dans la ville, où plusieurs de ses gens et son mari furent attaqués de la contagion. Elle a sauvé son mari. Rien, dit-elle, ne peut se comparer à la tristesse des nuits d'abandon et d'inquiétude qu'elle passait à veiller près de lui. Les vertus particulières aux Anglais, la résignation et la fermeté, brillaient là de tout leur éclat. Pendant ces longues heures d'angoisses et de ténèbres, elle n'entendait que la fatale charrette qui parcourait les rues pour emporter les derniers morts, et le pas régulier des soldats chargés d'escorter le tombereau funèbre : cérémonie qui accroissait l'épouvante par l'apparence de l'ordre social conservé au milieu de ce désastre de la nature. Il lui semblait, me disait-elle, qu'on eût voulu discipliner la peste. Ces cérémonies funèbres, ce respect des vivants pour les morts, dans une société désorganisée par la contagion qui traite les hommes comme les feuilles des arbres, rappelle l'étiquette des cours conservée dans l'exil par les princes détrônés.

Chaque fois que la pauvre femme assise auprès du lit de son mari, écoutait passer un nouveau convoi, ce bruit, le seul qui se fît encore entendre dans la cité dévouée, lui portait la mort dans l'âme. En écoutant son récit, je ne formais qu'un vœu pour l'épouse fidèle : c'est qu'elle eût fait tout cela par devoir et non par amour. Conçoit-on le désespoir d'une femme qui serait passionnée pour l'époux qu'elle garderait ainsi ?...... elle n'y aurait pas résisté, elle serait morte après l'avoir vu guéri. Il y a des malheurs dont le récit vous fait parcourir toute l'échelle des douleurs humaines, celui-ci en serait un; mais en regardant le mari, je me rassurai tout à coup pour la femme : elle me parut plus vertueuse et moins à plaindre que je ne le pensais. Après un mois de cette vie, la fièvre jaune, toujours plus intense, la força d'abandonner son gîte; alors, suivie du peu d'habitants qui restaient dans la ville, elle fut se loger au milieu du camp établi à la pointe d'Europe. Elle se réfugia là sous une tente humide et malsaine, avec son mari convalescent.

La misère fut grande parmi cette population transplantée; mais, je le répète, les Anglais sont patients et courageux. La saison était avancée, l'hiver s'approchait, et le mal ne diminuait pas; l'épidémie n'a

cessé qu'au mois de janvier. Des familles entières ont disparu sous la tente avec leurs derniers domestiques. On ne rentra dans les maisons de la ville qu'un mois après que l'épidémie eut entièrement cessé. Ce mal était une fièvre jaune bien caractérisée, et personne ici ne doute que ce fléau ne soit contagieux. Ce n'est pas qu'il n'y ait maint exemple de personnes qui ont soigné les malades sans gagner la maladie; mais on explique ces exceptions par une disposition particulière de l'organisation. Pour que le principe qui communique le mal agisse, il faut que ceux qu'il atteint soient prédisposés à en éprouver les effets *. Plusieurs modes de traitement ont été employés; aucun n'a réussi complétement. Celui qu'on préfère consiste à faire boire au malade dès le premier jour une énorme dose d'huile de palma-christi : une pinte, par exemple, et à lui frotter les jointures avec du vin de Xérès.

Un jeune Anglais venait d'éprouver une maladie mortelle à Cadix; on l'envoie ici pour changer d'air. Arrivé à Gibraltar, *la veille du jour où l'épidémie éclate*, il est atteint aussitôt de la fièvre jaune; il en guérit, et, me croirez-vous, cette

* Combien de fois depuis cette époque n'avons-nous pas entendu répéter la même chose chez nous à propos du choléra?

crise hâta sa convalescence. Où et de quoi cet homme-là mourra-t-il ?

La tranquillité d'esprit est le meilleur remède contre l'épidémie. L'extrême affection qu'on porte aux malades est aussi un préservatif; la fièvre n'a plus de prise sur les enthousiastes ni sur les fous... Quoi de plus touchant que ce miracle du cœur ? Il y a des gens qui concluraient de là que l'amour est une folie ; moi, qui ne suis pas de ces gens-là, j'aime mieux dire avec les cœurs sensibles que c'est un talisman.

Le principe contagieux a plus d'intensité la nuit que le jour ; on a remarqué que ceux qui ne soignaient les malades que pendant les heures du soleil étaient rarement attaqués. Il y avait sur les remparts un poste mortel pour toute sentinelle obligée d'y monter la garde pendant la nuit. Après plusieurs expériences toujours réitérées, et dont le résultat fut la mort immédiate du factionnaire, on ordonna de changer le lieu de la faction, et les soldats qu'on mit au nouveau poste revinrent bien portants à la caserne.

Cependant ils n'étaient éloignés que de quelques pas du lieu où les premières sentinelles avaient péri comme foudroyées.

Cet horrible mal prend toutes les formes : les

uns meurent en vingt quatre heures, les autres sont malades trois mois; point de terme au danger, aucun signe certain de péril ni de salut. A cette pensée on devient inquiet, même à présent que le mal ne règne pas, et l'on s'effraie par souvenir. Quiconque ressentait la plus légère souffrance pouvait se croire atteint; comme la peur est un des symptômes de l'invasion du mal, la peur de la peur doit faire le tourment de ceux qui ne sont pas encore frappés.

Ces fléaux, renouvelés de l'ancien Testament, meparaissent des espèces de niveaux, des faux passées sur les sociétés pour égaliser tous les rangs dans un malheur universel. Ce sont des jubilés de la nature, institués contre les abus des lois humaines. Ces calamités, en dénouant les liens sociaux, pèsent sur les pauvres moins que sur les riches, parce que les pauvres ont moins à perdre, et qu'ils sont plus accoutumés aux privations, aux souffrances, à la résignation. Les grands de la terre sont traités alors non-seulement avec équité, mais ils subissent une vengeance terrible; en un jour ils expient le pouvoir, la richesse, ils payent le bonheur de leur vie entière et celui de leurs pères. C'est la comparaison du passé avec le présent, c'est le sentiment de la déchéance qui rend les

revers de fortune insupportables. Dans une ville visitée par la contagion, il semble que le mal soit descendu, à la voix des inférieurs, sur la tête des grands. Alors la mort apparaît comme une eau dont l'écluse serait confiée à la garde d'esclaves vindicatifs, et qui se consolent de leur propre désastre en voyant leurs maîtres se noyer avec eux.

Je me figure ce qu'aurait dû éprouver un homme placé au sommet du roc, et plongeant son regard sur cette ville désertée, en même temps que sur la solitude nouvellement peuplée par la population mourante. Ce contraste des maisons abandonnées et des tentes habitées, ce camp gémissant, cette ville silencieuse, devaient jeter dans l'âme une terreur inexprimable.

Pour me distraire de ces affligeantes images, je veux finir ma lettre par une anecdote du Pérou. Elle vous donnera l'idée de la manière de procéder du gouvernement espagnol dans l'autre monde, qui, comme vous l'allez voir, ne vaut pas mieux que celui-ci. C'est loin, c'est incohérent, tant mieux : j'ai besoin d'oublier le lieu que j'habite et tout ce qui s'y est passé.

Un Anglais, capitaine de vaisseau de la marine royale, de qui je tiens le fait que vous allez lire, était en rade devant Lima. Un jour le vice-roi le mande

dans son palais, et l'aborde en lui disant familièrement : — Vous ne m'avez pas tenu parole.—Comment, sire? — Non, vous m'aviez promis de ne pas laisser faire la contre bande sur votre bâtiment. — Je n'ai jamais manqué à cette promesse. — Si fait, votre vaisseau est chargé d'or apporté d'ici. — Sire, ne me parlez pas de cela.—Pourquoi ?—Je connais votre neveu, il est venu hier à mon bord dans un canot soi-disant chargé de sel, mais qui contenait des sacs d'or pour une valeur de plusieurs millions, appartenant à votre majesté elle même.

Le vieux vice-roi Pezuela se met à rire, et répond au capitaine, en posant le doigt sur sa bouche : — Vous êtes clairvoyant, soyez discret!....

N'est-ce pas le cas de s'écrier, pour faire pendant au mot de Molière : Où les contrebandiers vont-ils se nicher ?

LETTRE XLIII.

SOMMAIRE.

Le dimanche observé à Gibraltar comme à Londres. — La fête du roi d'Angleterre retardée pour ne pas danser le jour du *sabbat*. — Spectacles de société où les officiers de la garnison anglaise jouent les rôles de femmes. — La société de Gibraltar. — L'esprit d'exclusion la domine et la gâte. — Ce qu'on appelle aujourd'hui la fashion nuit à l'élégance. — En quoi consiste la véritable élégance. — Deux sociétés dans cette petite colonie.— Le ton et l'esprit militaire dans les salons. — Propos d'un soldat écossais. — L'apothicaire anglais. — De l'influence de l'anglomanie en France. — Le *peerage* prêté par l'apothicaire. — Où réside la force de l'aristocratie anglaise.— Course sur le sommet du roc. — Vue immense. — Roc des canons. — Effet de lumière. — A cette hauteur on ne voit que du ciel, la terre disparaît. — Monotonie de ce tableau. — Il faudrait des ailes, les yeux ne suffisent pas pour jouir d'un tel site. — Désenchantement. — Brume. — Galeries souterraines qu'on traverse pour gravir sur le haut de la montagne. — On fait cette course à cheval. — Travaux immenses.— Maison qui sert de vigie entre la terre et le ciel. — Chagrin du voyageur de n'être pas plus ému. — Malheur au poëte qui reste obscur. — La célébrité est un devoir pour certains esprits. — Qu'aurait pensé Napoléon s'il fut monté sur le roc de Gibraltar? — Que penserait là un simple officier? — L'ignorance est un peu nécessaire aux plaisirs de l'imagination.— Un aveu. — Où sont les villes antiques, où est le temple d'Hercule? — Où sont les traces de faits encore plus anciens? — Bouleversement physique. — La présence de Dieu visible sur le rocher de Calpe.

À MADAME

LA COMTESSE O'DONNELL.

Gibraltar, ce dimanche 5 juin 1831.

Le *sabbat* anglican est en vénération à Gibraltar comme à Londres. L'intolérance protestante force ici les juifs eux-mêmes à tenir leurs boutiques fermées pendant ce saint jour des chrétiens. La fête du roi d'Angleterre tombait un samedi, la scrupuleuse garnison de Gibraltar a remis la solennité au lundi suivant, afin que le bal qu'il est d'usage de donner ce jour-là, et qui se prolonge au delà de minuit, ne charge pas la conscience des officiers d'un remords : celui d'avoir dansé le dimanche.

Les plus grands plaisirs des Anglais confinés à Gibraltar sont les spectacles de société. Les officiers

de la garnison font les frais de chaque représentation, mais bien entendu à condition que chacun paye *à la porte* une piastre par personne. On imprime et affiche, dans les rues, le nom des acteurs, qui sont tous militaires. Les plus jeunes officiers jouent les rôles de femmes, l'un d'eux a obtenu dernièrement un succès complet dans celui de Desdemona. J'aurais été curieux de voir une de ces représentations militaires; mais je ne crois pas qu'on en donne pendant le temps que durera mon séjour.

La société de Gibraltar n'est animée que par l'esprit de commérage; chacun pense à exclure son voisin de la chambre où il est parvenu à s'introduire, et quiconque passe par une porte s'efforce aussitôt de la fermer derrière soi. Jugez de la facilité de manières et de la grâce de conversation qu'un tel esprit doit produire !

Le goût du *fashionable*, que nous devons aux Anglais, est ce que je connais de plus contraire à la véritable élégance, à celle qui tient à la vivacité de l'esprit, au charme de l'expression. Dans notre siècle on a matérialisé jusqu'à la mode.

Le gouverneur fait ici de vains efforts pour inspirer à ses compatriotes l'ancien esprit du grand monde, et pour donner à leurs habitudes cette aisance, cette

liberté, sans laquelle il n'y a point de véritable société. Mais les préjugés de caste le contrarient dans ses tentatives. Il y a ici des négociants élégants et même distingués. Ils ont les goûts et le langage de la meilleure compagnie, néanmoins on ne les voit que chez eux, parce que les femmes des officiers ont décidé que la *haute* société, comme elles l'appellent, ne serait pas mêlée ; c'est-à-dire qu'elle ne serait composée que de militaires ou d'étrangers : moyen sûr de la rendre ennuyeuse. Les militaires n'ont presque jamais rien à dire, et les étrangers qui arrivent à Gibraltar n'y restent guère. Une assemblée composée des officiers et de leurs familles est plus désagréable ici que ne le serait ailleurs une réunion semblable ; la discipline est inexorable dans cette garnison lointaine : les soirées y sont la continuation de la parade du matin ; le grade poursuit l'officier jusque dans le salon. Je n'y ai pas trouvé des hommes : il n'y a que des fractions de régiment. La règle militaire est en vigueur dans ce monde-là comme à la caserne ; tant de roideur répand beaucoup de froid dans les relations de la vie, et fait regretter les Tertullia espagnoles.

Gibraltar est à plus juste titre encore que Cadix un lieu que tout voyageur doit visiter et fuir avec

empressement. En Espagne il peut y avoir de la tristesse, mais de l'ennui jamais; l'ennui est la maladie anglaise; et dans les colonies cette lèpre de l'esprit est doublement redoutable. Comment s'en préserver dans un monde qui ne s'occupe que d'étiqueter les personnes, où l'on ne pense qu'à la hiérarchie sociale, aux cérémonies domestiques, et où ce qu'on nomme la liberté n'est estimé que comme la sauve-garde des vanités bourgeoises?

C'est aujourd'hui dimanche, et pour mettre le comble à la sainte désolation de ce jour, nous avons le vent d'est, le scirocco de l'Espagne; je ne puis m'empêcher d'en décrire l'effet toutes les fois que je l'éprouve. Il rend la mer lourde et turbulente comme du plomb fondu bouillonnant dans un creuset, le ciel sale, l'atmosphère épaisse, malsaine, et l'esprit des hommes paresseux, triste, inhabile à toute attention soutenue. C'est le fléau naturel de ces belles contrées.

Tout à l'heure je descendais une rue derrière trois soldats écossais; je m'amusais de la démarche noble, à la manière du Nord, lourde, mais ferme et hardie, de ces trois hommes, et j'admirais le costume des Highlanders, porté avec la pédanterie calédonienne, sous un ciel qui n'éclaire d'autres pédants que les étrangers. En passant devant une

taverne remplie de monde, j'entends l'un de ces trois hommes dire à ses camarades, avec l'accent du clan : On devrait bien fermer les cabarets le jour du *sabbat*, nos officiers ne respectent pas la *sobriété* du dimanche. La *sobriété!* ... Je n'ai pas trouvé d'équivalent à ce mot.

Nos soldats français seraient, je crois, un peu surpris de cette réflexion puritaine dans la bouche d'un de leurs camarades. Au reste, ce respect pour la règle religieuse a sa source dans une vertu, et ses résultats sont utiles. Vraies ou fausses, les croyances fortes font durer les sociétés.

Le matin j'étais souffrant, et je me suis rappelé une ordonnance de médecin qui pourrait me faire du bien : j'allai la porter chez un apothicaire anglais (un *surgeon*). Il m'a composé cinq ou six paquets de petites poudres insignifiantes, et autant de grosses pillules. Devinez ce qu'il m'a fait payer sa crème de tartre et sa rhubarbe : 25 francs!....... Cette espèce de docteur ne reçoit pas d'argent, et ne vit que de ses drogues. A Algesiras, pour 20 sous j'aurais eu ce qui me coûte ici une guinée ; mais la probité commerciale des Anglais est si bien reconnue en Europe, qu'on aime mieux être ruiné par elle que de s'arranger à bon marché avec la mauvaise conscience des autres négociants. L'an-

glomanie nous a fait bien du mal ; après avoir détruit notre antique constitution nationale, elle mine en secret nos habitudes domestiques. Il n'y a pas un sot moderne, pas une femme à prétention qui ne soient anglomanes. Je ne connais pas de pires préjugés que ceux qui ont leur source dans une civilisation trop raffinée. Par ce chemin on retourne péniblement à la barbarie. Il aurait mieux valu s'y tenir d'abord : juger tout sur parole, ou ne pas juger du tout ; cela me paraît la même chose pour la conséquence morale.

Pendant que le docteur rédigeait pour moi son mémoire d'apothicaire, il me donna un livre afin de me désennuyer. Devinez quel livre ? *le Peerage*, ou dictionnaire de la pairie anglaise, réimprimé en 1830, avec une addition de tous les titres de courtoisie accordés aux fils de lords, et une suite de corrections essentielles faites aux armes de plusieurs familles de gentilshommes venues dans la Grande-Bretagne à la suite du *conquérant*. Ceci vous peint l'Angleterre. Un médecin-apothicaire, tout dépaysé qu'il est, conserve encore assez d'esprit aristocratique pour faire venir de Londres, au prix d'une guinée, le dictionnaire de la noblesse britannique, et il regarde ce recueil comme la lecture la plus divertissante qu'il puisse offrir à un

étranger passant par Gibraltar. C'est l'esprit aristocratique de la classe bourgeoise qui soutient la vieille Angleterre.

Personnellement je n'ai qu'à me louer de la politesse et de l'hospitalité des autorités de Gibraltar, et je dois beaucoup de reconnaissance à plusieurs officiers de la garnison, pour leur empressement à me procurer les dispenses sans lesquelles je ne pourrais visiter les fortifications ni gravir le sommet du célèbre rocher où je dois monter demain matin.

Suite de la 43e lettre, Gibraltar, ce 7 juin 1831.

On m'avait trop parlé de la magnifique vue que j'aurais au sommet du roc. Depuis que je voyage, j'ai appris que la surprise est ce qui ajoute le plus de prix à la beauté des sites. Les chefs-d'œuvre de l'art ne perdent rien à mes yeux pour m'être pompeusement annoncés; mais les merveilles de la nature ne me saisissent l'imagination de toute leur puissance, que lorsque je crois les découvrir moi-même. La société nous gâte les jouissances primitives, tandis qu'elle nous invite et nous initie aux plaisirs des arts qu'elle seule pouvait créer. C'est que la contemplation de la nature est du bon-

heur, et que l'étude de l'art n'est qu'une consolation comme toute autre occupation sociale.

Ce matin je suis monté sur le dos du monstre que j'avais tant admiré l'autre jour en faisant route de Tarifa vers Algesiras. D'un coup d'œil je viens de mesurer quarante lieues de mer : on m'a dit cette immense étendue, pour ma vue, pour la beauté du site, pour l'effet du paysage, dix lieues auraient suffi ; un froid calcul d'esprit fait toute la différence. Néanmoins on éprouve une sorte de fierté à se dire : Je vois à quarante lieues !

J'ai gravi la pointe la plus élevée du mont de Calpe, que les Anglais appellent du nom prosaïque, mais exact, de *Gun-Rock* (roc des canons). Pour me dédommager de ma peine, j'ai aperçu les côtes d'Afrique jusqu'à Tetouan et au delà ; C'est une suite de montagnes qui s'élèvent toujours vers l'Atlas, dont les cimes perdues dans le ciel dominent cette partie de la terre......

Assis sur ce mont tout à fait isolé, espèce de construction surnaturelle, élevée par des géants pour servir de point de repos, de lieu de refuge aux anges et aux esprits qui voyagent incessamment entre le ciel et la terre. J'ai vu, sans bouger de ma place, autant de terre et de mer que de ciel ; cet effet est rare dans les sites accessibles aux pas de l'homme.

Dans les vues prises des plaines ou des collines peu élevées, le ciel occupe bien plus d'espace que le sol. J'apercevais à la fois l'Espagne, l'Afrique, la Méditerranée, l'Océan, le mince détroit de Gibraltar, la petite baie d'Algesiras ; et sous mes pieds, à l'endroit où les bateaux me paraissaient des coquilles, les hommes des fourmis imperceptibles, je reconnaissais la langue de sable qui sépare de la mer Méditerranée les eaux périodiquement agitées de l'Océan; la Méditerranée n'est soumise qu'à l'influence des courants et des vents, la marée ne la trouble pas, et c'est un effet dont on ne peut comprendre la cause quand on voit le point de jonction de cette mer avec l'Océan. Voilà ce qui s'offrait à mes regards!

Mais le plus grand charme que je trouve aux scènes de la nature vient des contrastes qui soutiennent l'intérêt du paysage, comme la succession des idées et l'harmonie des paroles font la vie du style. Ailleurs les effets pittoresques sont produits par la variété des couleurs les plus diverses, répandues sur des objets d'une forme extraordinaire ; ce genre de beauté manque ici. Tout y est également lumineux, brillant, sans bornes, sans contours. L'œil nage dans un globe de cristal : la peinture n'a nul pouvoir sur ce monde noyé dans l'azur de l'air : mer, ciel, terre, tout est bleuâtre !!

Point de lignes, point d'ombres. Un voile de vapeur, grand comme l'univers, s'est levé de la terre et monte jusqu'au ciel : et puis rien, c'est peut-être étonnant; mais moi je ne m'étonne que de ce qui me paraît beau. J'ai vu là le panorama d'un géographe; l'art et la géographie n'ont rien de commun, et en voyage je ne suis qu'artiste !

J'ai distingué de loin les royaumes de Séville, de Grenade, avec leurs montagnes de pierres précieuses abaissées par la distance, et leurs plaines de poussière couleur d'écume de mer. J'ai vu les côtes de Malaga; mais on m'aurait tracé tout cela sur un beau morceau de papier brouillard, que je l'aurais regardé avec autant de plaisir. La pensée se perd dans un vague inquiétant devant des tableaux où tout peut être compté, où rien ne peut être peint. A cette hauteur, d'où la terre perd son aspect, l'air devient presque le seul élément de l'existence. Ce ne sont plus des yeux, un cœur qu'il faudrait pour vivre, ce sont des ailes : on ne peut plus admirer, on ne songe qu'à fuir. La terre n'est plus que le point de départ des voyages de l'esprit. La terre n'est plus la terre, l'homme n'est plus l'homme; tout est transfiguré, du moins tout devrait l'être. Et quand on se retrouve le même, et qu'au lieu d'ouvrir ses ailes pour planer dans l'espace, on

frappe du pied sur une pierre, on souffre, on ne s'enthousiasme pas. Il est donc vrai, mon Dieu! l'homme n'a de l'infini que le désir!!!!...... Cette pensée, lorsqu'elle m'est venue là-haut, m'a fait verser des pleurs; mais ils n'étaient pas doux!!!.... Ce n'est plus la Calabre que je parcours, et je n'ai plus vingt ans!!.....

Dans ce plan géométrique, déroulé devant moi, la magie de la lumière méridionale m'aurait dédommagé de la confusion et de l'incertitude des lignes; elle m'a manqué : le ciel n'était point clair aujourd'hui, pourtant j'étais à cinq heures du matin sur le haut du roc. A cinq heures, sous cette latitude, c'est le point du jour comme quatre heures chez nous. Les jours d'été sont moins longs ici qu'à Paris.

J'avais employé deux heures à faire la montée, toujours à cheval, mais au petit pas et la plupart du temps sous des voûtes magnifiques, bâties par les ingénieurs anglais pour former le chemin souterrain qui conduit au moins jusqu'aux deux tiers du sommet du roc. Les dernières rampes sont à découvert et vous mènent, sans peine ni danger, à une petite maison, espèce de vigie placée sur l'arête la plus élevée de la montagne, qui, d'un côté, est un mur de quinze à dix-huit cents pieds battu par la mer,

et de l'autre une pente roide, mais à laquelle on a trouvé le moyen d'accrocher une partie de la ville : cette ville est le haut Gibraltar... De cette vigie, placée pour ainsi dire sur la lame d'un couteau de géant, on aperçoit la mer Méditerranée jusqu'à quarante lieues de distance; de l'autre, le détroit jusqu'aux confins de l'Océan, et l'Afrique et l'Europe ; dans tout ce canton, ces deux continents bornent les vues étendues ; mais c'est d'ici qu'on voit le plus loin. Je ne crois pas que les Anglais, ni aucune nation du monde, possèdent une vigie d'où les vaisseaux puissent être signalés plus longtemps d'avance.

Je suis honteux d'avoir eu si peu de plaisir où j'en cherchais tant. Je me croyais encore susceptible de vives impressions. Me suis-je trompé ? Alors d'où vient mon erreur ? Est-ce la puissance de vie qui diminue en moi, ou le pouvoir de me faire illusion sur moi-même ? Je me sens pauvre, je suis malheureux, et du pire des malheurs ; je rougis de la misère de ma nature, des bornes de ma sensibilité, des landes que ma paresse a laissé s'accroître dans mon ame, du découragement qui, comme une lèpre morale, gagne jusqu'aux sources de ma pensée tarissante et s'approprie ma part d'admiration, de jeunesse, de poésie ; ma part de mobilité, d'élasti-

cité d'esprit, d'espérance, de foi, de vie!!! L'amour me reste au cœur; mais, sans aliment l'amour est un tourment de plus. Je ne suis rien : je suis moins que rien!... Je n'existe plus, puisqu'à la vue de l'un des plus beaux sites de l'univers, et d'un des lieux les plus importants du monde politique, je reste insensible; mon âme perd ses organes. La sensibilité n'est-elle pas le lien de l'esprit et du corps? L'imagination est la vue de l'âme; il est donc vrai que les yeux de mon âme sont à demi fermés!

Faut-il l'avouer? c'est justement l'intérêt militaire qui m'a gâté l'effet du fameux roc de Calpe, du moins quand je l'ai vu de près; car de loin, je l'avais trouvé prodigieux. J'aurais eu, dans ce lieu, bien assez de la nature et de la mythologie : l'histoire était de trop pour moi. C'est comme la science qui se mêle au plaisir de l'art et de la nature pour le gâter. Mais pourquoi quelque chose a-t-il pu me gâter ce plaisir? Un tel résultat me prouve la débilité, la mort interne de l'être creux et incomplet que je suis devenu. Le sujet le plus curieux d'observation et d'étude, me porte à l'ennui, au dégoût. Quel vide profond le monde a-t-il donc creusé en moi? Je suis plus qu'à demi mort; je passe sans le voir à côté de ce qui fait l'existence des autres. Et qu'est-ce que j'ai gagné à remonter péniblement les

contre-courants des grands fleuves de la vie? Au lieu de me laisser porter par le facile et rapide torrent du milieu, dont la force allége et justifie tout, je suis responsable des inconvénients de mon voyage ici-bas, puisque la route que j'ai choisie n'est pas celle de tout le monde.

Malheur!... malheur au poëte qui reste obscur. Les ames poétiques sont les plus à plaindre quand elles ne parviennent pas jusqu'à rayonner dans les autres : si elles ne deviennent des astres, elles meurent comme des cratères éteints, et leurs remords poignants, leurs humbles et dévorants regrets, le vulgaire les blâme encore comme des vanités, parce que le vulgaire n'appelle vanité que le non succès !... Malheur à ceux que leur repentir accuse : ils sont faibles; mais, moi, je dis malheur plus grand à leurs juges : ils sont durs...

Qu'importe la célébrité, dit-on? Sans penser que pour des esprits d'un certain ordre, la célébrité est un devoir comme la résignation en est un pour d'autres! Plus un poëte s'efforce d'éclairer le monde, plus il obtient de renommée; et plus il est consciencieux. Tout finit; on a vu les étoiles même s'éteindre; je le sais, mais elles avaient brillé !!!

Je cherchais vainement ce matin à m'approprier

la pensée de l'homme qui a possédé le monde, s'il se fût trouvé à ma place, à cette place où je ne devinais rien, moi !.... Que n'aurait pas aperçu du haut de ce roc singulier l'œil d'aigle d'un Bonaparte? Que n'aurait-il pas vu, lui qui éleva notre colonne, s'il avait pu monter sur la colonne d'Hercule ?

Mais pourquoi chercher si loin ? Que ne verrait pas le dernier officier du génie s'il examinait en détail cette forteresse tant enviée aux Anglais par le grand général ? Comme il jugerait l'effet de chaque batterie, comme il calculerait l'efficacité probable des coups, avec quelle intelligence du métier il apprécierait la force de ce roc inexpugnable, et comme il admirerait la persévérance anglaise en examinant les travaux exécutés ici depuis quarante ans !

Singulière bizarrerie de l'art et de la nature, qui semblent lutter d'efforts pour faire de ce lieu une des merveilles de la terre !.... C'est par une longue suite de galeries souterraines qu'on arrive, en avançant toujours dans l'ombre, à l'un des points du globe, d'où l'on a la vue la plus étendue sur le pays le plus lumineux ! Cette course, qui serait trop fatigante pour le climat et pour la saison, se fait toujours à cheval : vous montez ainsi sans nulle peine sous les merveilleuses voûtes creusées par les sapeurs an-

glais, et qui ressemblent à des mines de fer et de cuivre, plutôt qu'à des batteries de guerre, tant les bombes et les mortiers sont près les uns des autres. Quelle source d'idées un esprit appliqué et positif doit sentir jaillir en lui à l'aspect de ce roc habité par le génie de la guerre!! C'est le palais de la mort. La montagne entière est percée à jour comme un madrépore, par des galeries de canons qui changent les diverses couches de pierres en autant d'entre-ponts de vaisseaux de ligne : toutefois il me semble qu'on a fait ici abus d'argent ; sans être un juge compétent, je crois pouvoir affirmer que la place serait aussi forte quand elle aurait de moins beaucoup de pièces placées de manière à ce que leurs coups soient perdus pour la défense du roc! Je remarque cette prodigalité, parce qu'elle n'est pas ordinaire dans les travaux des Anglais. Le luxe de l'utile est le seul qui soit naturel à ce peuple: mais ici il y a ostentation de richesse, abus de force. Cette rodomontade d'ingénieur n'est pas excusable à Gibraltar, où la nature avait tant fait que l'homme devait compter l'art pour peu de chose.... Mais je vois le mathématicien jeter un regard de pitié sur l'ignorant voyageur, et je m'arrête.... Une forteresse qui est une des clefs de l'empire des mers, considérée comme un tableau de Salvator Rose, critiquée

comme une œuvre d'art qui aurait été gâtée par les nécessités de la guerre, examinée comme un sujet de description rebelle à la poésie !.... Vous direz que je ne vois dans la vie que des pages de roman... Vous direz de moi ce qu'il vous plaira, il n'en est pas moins vrai que la société d'un caporal, qui me sert de guide de galerie en galerie jusqu'au sommet de Calpe, désenchante à mes yeux ce pèlerinage mythologique.

Malgré le roulement des tambours anglais, malgré le canon, malgré la discipline de caserne qui règle tout ici, je cherchais à Gibraltar quelques traces du passé, quelques vestiges des victoires du temps, de ce guerrier qui finit toujours par faire raison de tous les genres d'orgueil : pas une pierre ne rappelle à l'esprit le sens poétique du site. Hercule et son temple ont disparu comme les peuples qui les ont révérés : les villes, bâties jadis sur ce rocher fabuleux, ne se retrouvent plus que dans l'histoire ; elles sont tombées sans laisser la moindre trace !! Nulle part je n'ai mesuré aussi distinctement qu'ici la distance qui sépare l'ancien monde du monde où nous vivons. C'est l'abîme du temps !!.. et d'un coup d'œil on le sonde !.... Ce précipice, avec tous les souvenirs engloutis sans retour dans sa profondeur, est l'exact emblème de la caducité

des choses humaines. Mais si les hommes de tous les temps paraissent petits dans ce lieu, la nature s'y montre grande.... Et comment ne s'agrandirait-elle pas au regard du voyageur parvenu jusque-là ? Où trouve-t-on des rochers de quinze cents pieds coupés à pic sur la mer * ? Tel est le précipice où j'ai plongé mon regard du haut du roc de Gibraltar en me tournant vers le Levant !!! C'est effroyable ; mais c'est beau !!... Il est évident que l'histoire d'un des plus grands bouleversements de la terre fut inscrite sur ce roc déchiré : on retrouve la place de l'inscription sans en pouvoir lire les caractères. On voit clairement que le mont fut jeté là au milieu de l'eau par une main qui en a emporté la moitié. Je ne connais que Martin dont le genre de talent pourrait s'inspirer des sites de Gibraltar : mais ce peintre n'a pas besoin de modèle ; il est fantastique et prodigieux comme la nature même, il crée comme elle, il devine, il ne copie pas, aussi n'est-il jamais exact : il n'est que sublime. Il faut penser à lui malgré soi en parcourant ces parages.

On dit que l'Afrique tenait à l'Europe ; mais dans quel temps ? Nul ne peut répondre à cette

* Du côté de la Méditerranée, le roc de Gibraltar est une muraille entièrement droite et haute de plus de 1500 pieds.

question. Ce qui paraît certain, c'est qu'après la séparation des deux continents, le rocher de Calpe fut d'abord une île, et que la langue de sable qui l'unit maintenant à l'Europe ne s'est reformée que plus tard, et peu à peu.

Comme je redescendais vers la ville, un vaisseau de guerre, arrivant d'Angleterre, jetait l'ancre dans la baie. L'artillerie de Gibraltar saluait cet hôte, ce *man of war* (homme de guerre), selon la poétique expression des Anglais, pour désigner un bâtiment de ligne avec le respect qui lui est dû. Ce navire, de *cent dix canons*, m'a paru petit. Qu'est-ce qu'un tel épisode? une canonnade d'étiquette aux yeux de l'homme qui descend d'un théâtre, où sont visiblement empreints les pas d'un acteur supérieur à toutes les figures terrestres, si puissantes qu'on les suppose. Quand la mer Méditerranée et l'Océan se sont rejoints, Dieu a posé son pied sur le rocher témoin de cette révolution. Je viens de voir la trace de ce pied; que m'importe le reste?....

LETTRE XLIV.

SOMMAIRE.

Le paquebot porteur des dépêches de Gibraltar à Tanger. — Les vagues dans le détroit. — Départ. — Vent contraire. — Marée contraire. — Description du phénomène de la Fata Morgana, dont le voyageur est témoin. — Villages, palais, forêts fantastiques et renversés de sorte qu'on les voit doubles. — Calme de l'eau. — Température brûlante de l'air quand le vent ne souffle pas. — Beauté des sites de la baie d'Algesiras. — Partout des illusions d'optique. — Difficulté de la navigation au sortir de la baie. — Cinq heures pour faire deux lieues. — Le danger n'existait réellement pas ; mais si l'auteur le voulait, il existerait dans son récit. — Force que la distance prête aux paroles. — Souvenir de Normandie. — Honfleur. — Le courage qu'il faut dans les voyages lointains a peu de mérite. — Nous jetons l'ancre vers la fin du jour sous les côtes d'Espagne. — Rencontre singulière. — L'émissaire de la propagande révolutionnaire. — C'est un Anglais. — Type des perturbateurs des sociétés modernes. — Son histoire. — Il est franc-maçon. — Explication naturelle de plusieurs miracles politiques. — Ressorts secrets des révolutions, qui changent la décoration du monde. — Pourquoi les peuples paraissent inspirés comme les rois l'étaient au commencement des sociétés. — Superstition politique. — Pourquoi l'auteur adresse cette lettre à M. Heine. — Sincérité de la presse fran-

çaise. — Chaque parti ment et se trompe lui-même. — Égoïsme partout, dans la prudence comme dans la témérité. — Ni conservateurs ni novateurs ne triompheront par la vertu, mais ils vaincront par la force. — La monarchie est un gouvernement plus naturel et plus clair que la république. — L'autorité paternelle sera éternellement le type des gouvernements. — Dans la république, c'est la liberté qui est la fiction. — Conversation avec l'émissaire libéral. — Son but. — Son récit. — Il vient des Grandes-Indes pour délivrer les Espagnols et faire fortune à force d'héroïsme. — Tarif du dévouement. — Dialogue entre le voyageur et l'étranger. — Exactitude du récit certifiée par l'auteur. — Course du jeune Anglais à Paris. — Son entrevue avec MM. ***. — Il reçoit 30,000 fr. de M. *** pour soulever Cadix. — Un poëte célèbre le présente à M. ***, qui le refuse en lui disant, deux mois avant les grandes journées, que la France ne voulait point de révolution. — Indiscrétion du libéral anglais. — Son portrait. — Contradictions de son caractère. — Il raconte l'histoire du faux Torrijos. — Tour de passe-passe du jeune révolutionnaire. — Dans quels rapports se trouve la garnison de Gibraltar avec l'Espagne. — Coup de théâtre. — Fourberie de Scapin appliquée à la politique. — Incroyable bonheur du voyageur. — Motif particulier du voyage du jeune aventurier anglais à Tanger. — Son imprudente confiance. — Nouveau roman à faire : le don Quixotte politique. — La science nuit aux intuitions du poëte. — Prisonnier espagnol enlevé par les corsaires de l'empereur de Maroc. — Intérêt qu'on s'efforce d'inspirer à S. M. marocaine pour ce libéral espagnol. — Le paquebot relâche encore sous les murs de Tarifa. — Terreur du libéral anglais. — Il dit son nom (Boyd) à mon compagnon de voyage, et lui propose de se faire passer pour

lui. — Escobarderie qui pouvait nous coûter la vie. — Nous apprenons que la tête de Boyd est mise à prix en Espagne. — Le capitaine du paquebot paye pour éviter la visite. — Découverte! — Le domestique de Boyd est l'assassin du gouverneur de Cadix. — Horreur de l'auteur pour la société de ces deux hommes. — Boyd, criminel ridicule, franc-maçon errant. — Ses mensonges, son étourderie. — Tempête. — Entrée au port de Tanger.

A MONSIEUR HENRY HEINE.

Tanger, ce 11 juin 1831.

Je n'ai pas voulu rester en vue de l'Afrique sans poser le pied sur cette terre que je regarde depuis longtemps avec envie et curiosité. Il a fallu patienter, c'est-à-dire m'impatienter dix jours à Gibraltar pour attendre le départ du paquebot, toujours différé à cause des vents contraires. Ce paquebot est un bateau très-petit, une felouque à demi pontée; mais bien taillée pour couper les vagues, et qui passe entre deux eaux quand la mer est forte dans le détroit, ce qui équivaut à une tempête ailleurs. Il s'appelle *le Courrier anglais*, porte les dépêches et les passagers qui vont de Gibraltar dans l'empire

de Maroc; et, grâce au peu d'eau qu'il prend, il s'arrête sans danger sur les côtes d'Espagne quand le temps est trop mauvais pour achever la traversée!! Il y a quinze lieues de Gibraltar à Tanger.

C'est à une heure après midi que je me suis embarqué dans ce bateau par un beau vent..... contraire; mais qui, d'après toutes les prophéties, devait changer à l'entrée de la nuit. Durant ces trois premières heures nous avons couru beaucoup de bordées à travers la baie de Gibraltar, sans pouvoir sortir de ce golfe et sans presque rien gagner à louvoyer si laborieusement. Le vent, la marée et les courants étaient contre nous; c'étaient trop d'ennemis. Par un temps favorable on peut aller de Gibraltar à Tanger en cinq ou six heures, on dit même en quatre; mais, au train dont nous menait hier le vent du sud-ouest, nous pouvions craindre de rester deux jours et deux nuits en mer, ce qui arrive assez souvent à ce courrier. J'avais pris mon parti. Notre équipage était composé de six hommes, tous marins éprouvés. Je résolus, durant le trajet, de ne pas m'informer du point où nous serions parvenus, ni de la direction du vent. Je ne me sentais pas disposé à éprouver le mal de

mer, et j'admirais à mon aise les points de vue de la baie, qui sont magnifiques. Il faisait une chaleur des tropiques : on ne pouvait que rêver durant ces longues heures d'une navigation presque stérile, puisqu'à chaque bordée nous ne gagnions pour ainsi dire rien contre le vent. J'eus, pendant ce temps, le loisir d'observer un phénomène nouveau pour moi : celui du mirage, que les Italiens appellent *la fata morgana.*

Il nous apparut de la manière la plus singulière. Les côtes de l'Afrique et de l'Europe, ordinairement désertes, se peuplèrent tout à coup à nos yeux de villes, de villages et de palais qui semblaient sortir de la mer à la voix d'un enchanteur, et qui sans doute n'étaient que les villes lointaines de l'intérieur de l'Espagne reflétées par le ciel. Ces pays nouveaux m'apparaissaient doubles, le terrain inférieur ressemblait au monde que nous habitons, mais le terrain supérieur était renversé. C'était une terre qui était venue se poser sur la nôtre. Par ce bizarre effet d'optique, les toits touchaient aux toits, les clochers aux clochers, les sommets des monts et les mâts des vaisseaux se rencontraient par la pointe. Ce monde, tout retourné qu'il était, me paraissait aussi palpable,

aussi réel que l'autre ; et tous deux, quoique également fantastiques, me faisaient autant d'illusion que notre terre. Je doutais de moi-même, je me frottais les yeux pour m'assurer que j'étais éveillé. Quand les apparences ont tant de réalité, on ne sait où commence ce qui n'est pas, où finit ce qui est.

D'autres parties de la baie m'offraient un spectacle différent, mais curieux aussi. La vibration de l'air produisait sur les rivages d'Espagne l'apparence d'une séparation entre la terre et l'eau; et, grâce à cette illusion d'optique, la côte, la vraie côte, paraissant se soulever au-dessus de la mer comme la carène d'une grande barque, me semblait nager dans l'espace à une distance considérable de la véritable terre : c'était un monde imaginaire que nos yeux contemplaient à la place de la nature réelle.

Cette mer magique me paraissait soumise à d'autres lois que les lois de la planète où nous vivons habituellement. J'étais transporté de joie et de surprise ; néanmoins la chaleur était excessive, mais on la sentait surtout par les yeux ; l'air flamboyait comme au-dessus d'nn bûcher ou comme à la gueule d'un four : c'était effrayant à regarder, on se croyait

prêt à brûler soi-même, sous la voûte du ciel, comme un réchaud d'encens sur un autel. Voilà ce que je pensais; mais ce que je sentais quand je fermais les yeux, c'était une brise de mer dont la fraîcheur me rendait la vie légère. Autour de moi tout était contradiction et en moi admiration. J'ai passé peu de journées aussi intéressantes que celle-ci.

Nous sortîmes enfin de la baie, mais nous trouvâmes dans le détroit une mer si grosse, que le capitaine, voyant que nous avions tout contre nous et que le temps devenait de plus en plus mauvais, jugea prudent de jeter l'ancre dans une petite anse, au pied d'un cap sur lequel on apercevait une vieille tour mauresque. Nous voguions depuis près de cinq heures et nous n'étions encore qu'à deux lieues et demie de Gibraltar. N'allez pas pour cela nous croire en danger, ni même de mauvaise humeur; vous qui ne voyagez pas, mes paroles vous trompent sur les choses; vous lirez au coin du feu, et peut-être la nuit, par un ouragan, les mots de grosse mer, de vent contraire, d'orage dans les ténèbres, de petite felouque battue des flots, et vous encadrerez ces objets dans des paysages dont les noms seuls vous épouvanteront : le détroit de Gibraltar, la côte de Barbarie, les cimes de l'Atlas, les eaux qui séparent l'Océan de la Méditerranée, eaux presque toujours

soulevées par des tempêtes célèbres, labourées par des courants également fameux, et vous me plaindrez, comme si dans le passage d'Honfleur je n'avais pas autant et plus souffert un jour où notre pilote normand, s'efforçant en vain d'entrer au Havre, nous fit échouer sur la côte de Graville! Et pour me consoler de cette espèce de naufrage à l'embouchure de la Seine, j'avais de moins la petite gloriole qui s'attache aux voyages lointains. Enfin, je me trouve ici avec des hommes pour lesquels les choses qui font événement dans mon récit sont l'ordinaire de la vie; d'où vient que je me montrerais faible auprès d'eux? Est-ce que je consentirais à m'avouer que je ne suis pas à leur niveau?.. Jamais!! J'aime à sentir que depuis que je partage leur existence je vaux ce qu'ils valent, sans compter ce que je valais auparavant. A quoi bon voyager si ce n'est pour s'aguerrir?

Ne me plaignez donc pas, enviez-moi plutôt; j'aime mes pèlerinages avec leurs inconvénients, comme mes amis avec leurs défauts. D'ailleurs, je me répète souvent que les dangers se grossissent de loin et disparaissent de près, tant qu'on ne succombe pas; et lorsqu'on succombe, ils disparaissent encore plus complétement. Tout est donc sur la terre à l'avantage de la curiosité.

Au moment où nous mouillâmes sous les côtes d'Espagne, nous avions encore douze lieues à faire pour arriver à Tanger. Le capitaine nous dit qu'avant de remettre à la voile, nous attendrions que la marée du moins nous fût devenue favorable, ce qui ne pouvait arriver avant dix heures du soir.

Le mouvement de notre felouque à l'ancre était aussi fatigant que celui que nous avions éprouvé en mer, et comme il devenait plus inutile, puisque nous étions secoués sur place, nous souffrions davantage. Je voulais me faire descendre à terre dans la lance du capitaine, on me dit qu'on ne pouvait débarquer sur aucun point de la côte d'Espagne sans avoir subi l'examen des douaniers dans un des ports du royaume. Le naufrage seul peut lever cette consigne.

Pendant le temps que dura notre station forcée, j'eus l'occasion de pénétrer quelques uns des secrets de la politique révolutionnaire et philanthropique qui agite aujourd'hui le monde et surtout mon pays. Je n'aurais pas cru qu'il me fallût passer en Afrique pour recevoir de pareilles lumières sur les affaires de France.

Le bâtiment qui nous portait était chargé en outre d'une douzaine de passagers : un consul d'Amérique à Tanger, des marchands italiens, un

juif, quelques pauvres gens, et enfin un jeune officier anglais aux Indes, qui voyage en Europe par permission.

Cet homme est le vrai type des Seïdes de nos modernes législateurs. Il est en rapport avec le pouvoir mystérieux qui nous gouverne, ou du moins qui gouvernera l'avenir. Pareil aux ouvriers des Gobelins, cet homme qui ne voit pas son propre travail s'occupe derrière la toile à préparer les scènes populaires jouées de temps à autre sur le grand théâtre du monde. Les mouvements de la machine, combinés avec art, ont tout le prestige de l'inattendu, et la manœuvre s'exécute si habilement, que les spectateurs ignorants crient au surnaturel, et que l'ouvrier lui-même s'étonne de ce qu'il a produit. Voilà l'homme que je veux vous faire connaître; en un mot, c'est un charlatan qui se passionne pour ses mensonges, et qui se tue à faire croire à des miracles auxquels il ne croit pas. C'est un de nos héros à froid, un martyr du raisonnement, qui profite des illusions qu'il n'a plus, pour servir encore, en dupant les autres, une cause à laquelle il se dévoue avec un courage tout de calcul. Moi je n'y crois pas plus que lui; voilà pourquoi je lui ai déplu, on n'aime sincèrement que ses dupes; cet hypocrite d'huma-

nité se distingue de bien d'autres, par un mélange de courage insouciant et de pusillanimité réfléchie très-comique.

Si quelqu'un dans notre siècle éclairé, s'en allait parler d'un roi qui reçoit les lumières du ciel comme Numa, on lui rirait au nez; mais on ne craint pas de nous débiter sérieusement des phrases d'admiration sur des peuples qui *se lèvent comme un seul homme*, sur des nations qui décident spontanément de leur sort et de celui de l'Europe, comme s'il ne fallait pas encore plus de foi pour croire à cette électricité politique qu'aux actes des apôtres, encore plus de superstition pour se soumettre à ce magnétisme des volontés nationales, qu'aux oracles des prêtres de l'ancien monde!

Ces prodiges populaires, attestés par des journalistes, ont formé une espèce de mythologie républicaine, de merveilleux imprimé à l'usage des démagogues de tous les pays, pour leur enseigner comment il faut faire les révolutions *qui se font toutes seules*. Ces législateurs modernes voudraient mettre la démocratie religieuse à la place des mystères théocratiques, sur lesquels reposaient la plupart des sociétés qui tombent aujourd'hui, nous dit-on, devant une chimère plus nouvelle : le miracle des peuples illuminés.

Si je vous adresse cette lettre qui sera publiée avec tout mon voyage, c'est que je connais par expérience la tactique d'une grande partie des hommes qui dirigent la presse quotidienne à Paris. Elle parle peu ou elle ne parle point de ce qui choque les opinions dominantes, car c'est un souverain très-flatteur que la presse; au moins votre nom fera lire en Allemagne ce qui passera inaperçu à Paris.

Je n'ai pas la prétention de faire des découvertes en politique; mais je suis hardiment raisonnable, et j'ose répéter tout haut ce qu'une foule de gens osent à peine se dire tout bas. Dans dix ans mes idées courront les rues, aujourd'hui elles ne passent point le coin du feu. Mais le monde va vite, et l'indifférence suit de près les passions politiques. Les peuples légalement libres vieillissent promptement.

Depuis que je parcours l'Andalousie, je crois deviner qu'on prépare aux Espagnols, du moins à ceux de cette partie du royaume, *une grande semaine* qu'on s'efforcera de rendre aussi magique que la nôtre; quant à moi, quoi qu'il arrive, je ne serai point émerveillé; dans ce temps-ci, le repos seul me ferait crier au miracle. Mais qu'on y prenne garde: la nouvelle superstition politique n'a pas

encore poussé d'aussi profondes racines sur cette terre que dans le sol de France : notre peuple, accoutumé aux changements à vue, peut regardés passer les décorateurs de la société sans s'agiter profondément pour monter sur la scène. Ici, au contraire, je vois à la suite des belles paroles révolutionnaires des passions réelles qui produiront de mauvaises actions : la vengeance, la haine, l'avidité, joueront dans ce pays des scènes un peu plus graves et beaucoup moins neuves que celles que vient de représenter chez nous * la crédule vanité des disciples du journalisme.

Chacun sait ce que peuvent se reprocher l'un à l'autre les deux partis qui se trouvent actuellement en présence dans le monde. Le parti novateur veut hâter les améliorations que lui promet l'avenir, ou, pour mieux dire, qu'il promet à l'avenir : l'autre veut les retarder. Le prétexte qui sert aux passions du premier, c'est le progrès du genre humain ; le second s'appuie également sur l'amour du bien général, mais il ne voit le bonheur de tous que dans la conservation des avantages particuliers acquis au petit nombre par les lois qui régissent les états policés de l'Europe actuelle. Les belles paroles qui se débitent à l'appui de ces deux opi-

* Écrit en 1831.

nions n'empêcheront jamais que les utopies des novateurs ne soient inspirées par l'envie et l'ambition, autant que par le pur amour de l'humanité, tandis que la prudence des apôtres de la résistance est autant le résultat de l'égoïsme qui veut garder ce qu'il possède, que de la crainte de servir aux mauvais désirs de leurs adversaires : les soi-disants apôtres de la perfectibilité.....

Egoïsme partout : dans l'ardeur d'acquérir, dans la peur de perdre ; dévouement partout : dans le zèle novateur, dans le courage conservateur : voilà ce que j'ai trouvé parmi les divers peuples chez lesquels ma curiosité m'a poussé.

Les deux partis qui divisent les sociétés européennes ont donc également tort quand ils prétendent triompher l'un de l'autre par la supériorité morale qu'ils s'attribuent faussement tous les deux. La question ne sera jamais décidée par la vertu des combattants, elle le sera par leur force et par leur habileté.... Il arrivera de cette lutte ce qui est arrivé de tous les autres sujets de querelle qui ont agité le monde : on parlera de droit tant que le fait n'aura pas terminé le procès, sans égard à l'éloquence, à la sagesse, à toutes les vertus humaines. Je ne sais comment le combat finira ; mais ce que je sais, c'est qu'il y a des deux côtés tant

de bien et tant de mal, c'est-à-dire tant d'hommes, que le vaincu seul aura tort.

Cette immoralité apparente des choses de la terre tient à ce que le but de l'existence humaine n'est pas circonscrit dans ce que nous connaissons de la vie : le domaine de l'éternelle équité dépasse de beaucoup les limites de l'espace et du temps. Ceux qui veulent renfermer la justice divine dans les bornes étroites de notre intelligence et de notre équité, cherchent d'abord avec ardeur, puis ils se dépitent, puis ils doutent, puis ils désespèrent.....

Il faut les plaindre plus que les blâmer.

Il en est de même des hommes qui nous donnent aujourd'hui un fait européen contingent pour le terme de la création divine. La monarchie religieuse qui avait fait l'Europe moderne s'écroule, nous disent-ils. C'est une opinion qui devrait être au moins discutée : n'importe! on conclut de cet axiome que le genre humain était destiné de toute éternité à finir en démocratie chrétienne. Le raisonnement est faux. Peut-être verra-t-on quelques vieilles sociétés soumises, pour un temps, aux dures conditions du rajeunissement républicain ; mais il ne faut pas conclure d'une nécessité politique purement locale, à un plan providentiel,

d'après lequel l'homme aurait été fait pour la république, et la république pour l'homme.

La piété révolutionnaire, que certains esprits affichent aujourd'hui, me paraît un moyen de rajeunir, par la crédulité, les vieilles doctrines politiques du 18e siècle. Voilà tout. Mais chez les peuples dont l'esprit est resté sain, ce mode de traitement, employé contre un mal momentané, ne sera pas regardé comme le dernier type des gouvernements humains; on le tolérera dans les sociétés malades, de même qu'un homme en danger subit les opérations les plus douloureuses pour se sauver d'un mal qui lui semble encore plus grand : la mort immédiate.

Le neochristianisme de la plus nouvelle école révolutionnaire me paraît fondé sur une erreur. L'impiété a fait son temps, disent-ils, elle est usée comme l'idolâtrie monarchique, et le moment est arrivé de reconnaître que Jésus-Christ n'est venu au monde que pour fonder une démocratie catholique. Ces esprits, trop péoccupés d'idées locales, oublient que la doctrine de notre Evangile doit convenir à la Chine comme aux Etats-Unis.

Même en laissant de côté la question théologique, je dis encore que la forme monarchique sera toujours la plus durable des institutions sociales, parce qu'elle représente plus naturellement, plus

clairement qu'aucune autre l'autorité paternelle et l'ordre de la famille, types immuables des gouvernements humains. La république est une abstraction qui ne peut être comprise que de quelques esprits, amoureux du raisonnement, et dont la sagacité métaphysique fait exception et le fera *toujours*. La monarchie, au contraire, est un emblème dont tout le monde devine le sens : pour que la république marche, il faut en mitiger le principe dans l'application. J'en dis autant de la monarchie ; mais il résulte de cette double nécessité, que dans une république bien organisée, c'est-à-dire durable, le petit nombre commande réellement au nom de tous ; tandis que dans la monarchie raisonnable, c'est l'esprit du grand nombre qui gouverne au nom d'un seul. Telle est la différence des deux gouvernements, que dans la république l'influence de la masse devient fiction, et qu'elle est vérité dans la monarchie. Voilà pourquoi je prêche l'indifférence en matière de politique, et surtout aux républicains. Sous la république, c'est la démocratie qui est l'illusion ; sous la monarchie, c'est le despotisme.

Demandez à un Américain éclairé quel est l'avenir probable du monde? il vous répondra, au grand scandale de la plupart de nos publicistes : c'est une

transformation progressive de l'association démocratique, qui passera par l'aristocratie républicaine pour arriver à la monarchie mitigée. Et de son point de vue il aura raison, tout autant qu'un homme d'état français croit avoir raison en disant le contraire. Mais tous auront tort s'ils veulent nous donner la portée de leur regard pour la mesure du coup d'œil de la Providence, et leurs prévisions motivées par des circonstances fortuites pour la consommation des libres desseins du Tout-Puissant.

Maintenant je veux laisser parler le personnage même, dont la rencontre m'a suggéré ces réflexions.

Je vous ai dit que nous venions de jeter l'ancre sous la côte d'Espagne. Le désir que j'avais de descendre à terre me parut causer une agitation singulière à l'un des passagers, au jeune Anglais dont je viens de vous esquisser le portrait. Il repoussa vivement une proposition que je ne lui faisais pas, puisque c'est le capitaine seul que je consultais. La chaleur avec laquelle il nous imposa ses objections me frappa.

En ce moment on vit déboucher de la baie d'Algesiras une barque montée par des gardes-côtes

espagnols, qui nous suivaient depuis longtemps. On l'appelle une *renta*.

A la vue de cette voile, mon Anglais devient pâle comme du linge : il se met aussitôt à parler bas au capitaine, avec lequel il paraissait avoir d'anciennes relations, et descend dans la petite niche, qui s'appelle pompeusement la chambre des passagers ; là j'entendis le capitaine l'exhorter à se tranquilliser, et lui promettre d'éviter, à force d'argent, la visite des gens du roi. Ce mystère m'inspira beaucoup de curiosité, et quand les gardes-côtes se furent retirés *sans nous avoir visités, mais non sans avoir parlé bas à notre patron*, je me rapprochai du mystérieux voyageur; et voici le très-court et très-incomplet résumé de ce que je tirai de lui en une heure de conversation :

« L'Espagne ne peut être gouvernée longtemps encore par le pouvoir qui l'opprime.

— » Connaissez-vous les Espagnols? avez-vous beaucoup voyagé chez eux?

— » Je n'ai jamais parcouru l'intérieur du pays, mais je suis lié intimement avec tous les hommes que la tyrannie du roi actuel a forcés de se réfugier en Angleterre et en France.

— » Vous ne jugez l'Espagne que sur des rapports suspects ; rien n'est moins fait pour inspirer la confiance que les propos des émigrés de tous pays et de toutes couleurs.

— » Je connais mieux l'état politique de l'Espagne, que si j'avais passé ma vie dans ce pays. Je suis né Irlandais, mes amis de Londres m'ont reçu franc-maçon; ils m'ont intéressé au sort de nos frères d'Espagne, et j'ai voué ma vie à une cause qui me paraît celle du genre humain.

— » Je ne suis pas franc-maçon, mais je croyais, sur la foi de gens sincères et bien instruits, que la franc-maçonnerie actuelle n'avait plus aucun but politique.

— » Ce que je viens de vous dire est la vérité.

— » Je ferais des vœux pour le triomphe de ce que vous appelez la cause de l'humanité, si je ne voyais cette cause déjà souillée par des crimes énormes. Dernièrement encore, l'assassinat du gouverneur de Cadix a montré à l'Espagne ce qu'elle pouvait attendre de ses libérateurs libéraux.

— » Qu'importe la vie d'un homme, quand il s'agit du destin des nations ?

— » Que pouvez-vous reprocher à vos adversaires

de plus immoral que le sentiment qui vous a dicté cette parole ?..... Si vous prenez, pour détruire ce que vous appelez le jésuitisme, les moyens qui vous ont fait haïr les jésuites, vous n'aurez pour vous que les sots ou les hypocrites de philosophie, qui ne valent pas mieux que les hypocrites de religion. Vous prétendez travailler pour le grand nombre, et dès les premiers pas vous séparez votre cause de celle de tous les hommes modérés, qui, quoi qu'on en puisse dire à votre âge, finiront toujours par l'emporter; car si la force est la raison du moment, la raison est la force de l'avenir. Ainsi, tant que le monde ne sera pas près de sa fin, les idées des hommes modérés domineront à la longue même les hommes violents.

— » Je n'ai pas tant réfléchi : je vous le dis franchement, moi, je veux faire une grande fortune. Si je parviens à révolutionner l'Espagne, j'aurai un nom, une existence : je serai plus que le roi, car le roi ne règne que sur une nation, et l'on dira que j'ai aidé à la délivrance des peuples; les peuples me récompenseront. Vous voyez que mes motifs sont simples *. J'étais officier dans un régiment envoyé

* Cette conversation n'aurait aucune espèce d'intérêt si j'avais inventé un mot : j'ai eu soin de la faire précéder de mes propres réflexions, afin qu'on ne me soupçonnât pas de prêter mes idées

aux Indes : j'y mourais d'ennui, je me sentais vaguement tourmenté de l'espoir de gagner quelque chose aux révolutions qui, si j'en crois mes amis, sont près de s'opérer dans le monde. Dans l'Inde j'étais condamné au rôle de spectateur, encore étais-je mal placé pour me contenter d'un emploi purement passif; j'ai obtenu un congé, je suis arrivé à Gibraltar. J'avais des recommandations pour *tous nos frères* d'Espagne ; j'ai fait connaissance avec eux : ils m'ont confié leurs plans, j'ai connu leurs besoins, et je me suis voué à l'exécution de leurs desseins. Vous voyez en moi un bras sans tête, mais un bras nerveux.

— » Ne craignez-vous pas les suites de la confiance que vous me témoignez, à moi inconnu, et qui certes ne vous promets pas de servir votre cause ?

— » Je ne me défie que des hommes qui s'annoncent à moi pour être de mon parti ; d'ailleurs je suis physionomiste autant que bavard, et je sais quand je puis parler en sûreté. Si vous n'êtes pas de mon opinion, vous êtes du moins un honnête homme.

au personnage que le hasard m'a fait mettre en scène dans ce récit. J'ai beaucoup abrégé, parce que j'écrivais en voyageant, mais je n'ai rien inventé.

— » Vous me faites beaucoup d'honneur.

— J'ai de fortes raisons de croire que nous nous entendons mieux au fond que vous ne me paraissez vouloir vous accorder avec moi en paroles. »

Je sais que je m'expose à des blâmes, à des doutes, à des moqueries, en rapportant cette conversation exactement comme elle est ; mais s'il me manque plusieurs des qualités nécessaires aux grands voyageurs, je crois du moins pouvoir m'en attribuer une que les plus distingués n'ont pas toujours pu revendiquer. L'imagination peut m'entraîner au delà des bornes du vrai quand il s'agit de mes sensations et de mes sentiments; mais sitôt qu'il est question des faits qui les produisent, je redeviens d'une véracité scrupuleuse, d'une probité digne d'un plus grand auteur que moi ; si tant est que les écrivains supérieurs s'embarrassent de ces vertus du vulgaire : l'exactitude et la bonne foi.

J'avoue que j'admire l'enthousiasme : c'est l'expression d'une âme forte, comme la danse est l'expression de la vie qui surabonde dans un corps jeune. Mais je puis me rendre à moi-même le témoignage que je crains le mensonge. Je réitère donc ici la protestation de ma sincérité en rappelant

les discours du jeune franc-maçon. C'est lui qui va continuer de parler.

« L'année dernière, au mois de juin 1830, je fus chargé, par nos frères de Gibraltar, d'une mission pour Paris. Ils m'adressèrent à M. le général ***, qui me donna sans hésiter *trente mille francs*, destinés à préparer les mouvements de Cadix et de l'île de Léon. En le quittant, je lui demandai une lettre pour M. ***; il me répondit qu'à la vérité il le connaissait beaucoup, mais qu'il avait peu de crédit sur lui. Cependant, ajouta-t-il en réfléchissant, j'ai un moyen. Je vous donnerai une lettre pour le fameux poëte ***, son ami intime, qui vous amènera lui-même chez M. ***. »

Ce détail, que je crus exact d'après la connaissance que j'ai des personnages, excita vivement mon intérêt, parce qu'il m'inspira de la confiance dans le récit du jeune Irlandais; il continua :

« Le poëte *** lut attentivement la recommandation du général ***. Quand je le quittai, il me donna une lettre pour M***. Cette lettre me valut une réception polie, mais elle ne me fit obtenir aucun secours : l'Espagne, me dit M. ***, n'a besoin que de réformes, elle n'est pas mûre pour de grands changements; d'ailleurs, une secousse violente en ce pays réagirait d'une manière fâcheuse contre la

France, qui n'a rien à espérer d'une révolution et qui ne veut plus de troubles (rappelez-vous que j'étais à Paris en 1830, et que cette conversation a précédé d'un mois les ordonnances de juillet). Nous voulons un changement de ministère et quelques modifications dans la constitution *; le roi nous accordera ce que nous demandons, et la paix de la France sera pour longtemps assurée. »

« Je quittai M. *** (continua l'illuminé Anglais), convaincu qu'il n'y avait rien à espérer de la France pour l'avancement du genre humain. Mais quel fut mon étonnement d'apprendre, un mois après mon entrevue avec M. ***, le rôle que joua dans la révolution de juillet ce personnage qui avait repoussé si loin, en causant avec moi, la seule pensée d'un bouleversement en France! »

Et moi, voyageur, j'ajoute : Quel serait l'étonnement de Paris si la délicatesse ne m'empêchait de joindre au dialogue que je rapporte le nom des interlocuteurs et de quelques autres personnes citées par le jeune franc-maçon, et que je n'ai pas même voulu mettre en scène !

A entendre ces nouveaux missionnaires disserter sur le sort des nations, ne se croirait-on pas revenu

* Le personnage qui parlait ainsi au mois de juin est un des hommes qui ont le plus contribué au changement de dynastie.

aux siècles des initiations religieuses, aux mystères moitié divins, moitié politiques, des temples de l'Inde et de l'Égypte : mais aussi les explosions produites par le travail des mineurs politiques ne perdent-elles pas de leur effet quand on voit comment tout ce merveilleux se prépare dans les sociétés secrètes qui sont de nos jours, ce qu'étaient les affiliations des prêtres dans l'ancien monde, ce que fut le tribunal secret dans le moyen âge.

L'indiscret et confiant Irlandais ne se lassait pas de me raconter ses hauts faits révolutionnaires. Il pensait qu'un Français qu'il avait vu en relation avec toute la garnison de Gibraltar, dont l'opinion est généralement libérale, était nécessairement au fond du cœur du même parti que lui. Ma réserve, loin de le blesser, lui inspirait de l'estime pour moi.

Le premier effet des révolutions sur l'esprit des hommes actifs est de persuader à ces hommes qu'il n'y a point de spectateurs oisifs, et équitables des événements. Tous se sentant ambitieux, croient que tous sont agents ; ceux qui font le moins en apparence ne passent point parmi lafoule pour être plus indifférents que les autres : au contraire, ils sont réputés plus habiles et dès lors plus influents.

L'intrigant libéral m'écoutait donc sans me contredire, mais sans me croire, quand je lui répétais que je n'avais entrepris mon voyage que par pure curiosité : je voyais qu'il admirait ma discrétion, qu'il approuvait mes dénégations comme une des convenances de mon rôle; mais qu'un homme se jette au milieu d'un foyer de révolution pour voir des sites nouveaux et des mœurs différentes, tel qu'un peintre qui s'exposerait au feu pendant une bataille, ou comme Vernet, qui se faisait attacher sur le pont pendant la tempête, uniquement afin de rapporter des études pour ses compositions : c'est une idée que l'esprit tout pratique de ce jeune entrepreneur des travaux révolutionnaires n'admettait même pas. Je m'amusais de son assurance, et je laissais aller sa langue arrogante et sa pensée, qui manquait d'étendue, mais ne manquait pas de sagacité.

Pour abréger, je renonce enfin à vous transcrire notre dialogue, et je vais vous donner en récit le résumé de toute la dernière partie de notre conversation.

En quittant Paris, ce héros futur, ce grand homme en herbe, ce don Quixotte libéral, ce chevalier d'industrie philanthropique, revint à Gibraltar dresser ses batteries contre le gouvernement espagnol et préparer l'événement de Cadix. Il m'a avoué

qu'il connaissait *personnellement* les deux assassins du gouverneur. Comme il ne les a pas nommés, je m'attendais à chaque instant à l'entendre se vanter d'en être un. Je cherchais à retrouver la physionomie du crime dans cette douce figure, sous ces cheveux blonds, derrière ces yeux bleus, et je ne découvrais au fond de ces traits effacés que les effets de l'insouciance et d'un désordre moral fort commun. Cependant en m'arrêtant à la bouche j'aperçus quelque chose de plus ; les coins tombants et les lèvres pincées à cet âge sont de mauvais indices. Tout en plaignant cet homme, je sentais qu'il méritait mon indignation. Étranger à l'Espagne, pourquoi vient-il lui apporter des présents qu'il ne peut faire accepter que par des assassinats? Ce n'est pas ainsi que la vérité divine s'est propagée dans le monde : laissez-vous tuer, disait l'Homme-Dieu ; tuez les autres, disent les *neorévolutionnaires* chrétiens : et cela s'appelle du progrès!...

Celui-ci a fait, m'a-t-il dit, plusieurs voyages périlleux de Gibraltar à Cadix, pour donner aux libéraux espagnols le moyen de fuir leur pays, et de passer en Afrique ou en Angleterre.

Il a fait bien plus : par un tour digne de Crispin ou de Figaro, il vient de tromper, au profit de

Torrijos, le capitaine Grey, commandant de la frégate anglaise *l'Actéon*.

Le fameux Torrijos, l'un des principaux moteurs des révolutions dans ce pays, est aussi redouté à lui seul, du gouvernement royal, que le serait tout un camp d'insurgés. C'est lui qui, comme je vous l'ai mandé dans ma lettre de Cadix, arrivait à l'île de Léon pour soulever le pays, quand l'assassinat du gouverneur l'a déterminé à se retirer précipitamment à Gibraltar.

Les inquisiteurs espagnols ont poursuivi l'Hannibal philanthrope jusque chez les Anglais; ceux-ci l'ont protégé en refusant obstinément de consentir à l'extradition de ce rebelle, de ce bandit, de ce traître à son roi et à son pays, selon les épithètes dont l'honore la police orthodoxe du roi catholique. Néanmoins la crainte de se voir séparés du continent rend assez complaisants les officiers anglais renfermés dans Gibraltar.

Quand l'Espagne refuse l'entrée de son territoire aux habitants de la colonie, toute la garnison anglaise est prisonnière. Le gouverneur s'est donc engagé par condescendance à éloigner Torrijos et à l'envoyer à Malte, afin de ne donner aucun prétexte aux réclamations de l'Espagne, et de faire

cesser les cris des autorités royales de Cadix et de Séville.

Bref, d'après cette convention entre les Anglais et les Espagnols, le capitaine Grey vient d'être chargé de conduire Torrijos à Malte. La nouvelle de ce départ rend la paix aux familles anglaises, qui croyaient déjà les communications avec l'Espagne interrompues pour des années. Le chemin de terre avait été fermé il y a quatre mois, lors de la mort du gouverneur de Cadix, et il ne devait être rouvert qu'à condition que les réfugiés espagnols seraient expulsés de Gibraltar. Au départ de Torrijos, les autorités d'Algesiras chantent victoire et dépêchent de tous côtés des courriers. Le gouverneur de Gibraltar lui-même écrit au roi Ferdinand, pour faire valoir sa condescendance, en annonçant à sa majesté l'expulsion d'un ennemi. Le consul d'Espagne, de son côté, confirme cette nouvelle; les communications entre Gibraltar et Saint-Roch, c'est-à-dire entre l'Angleterre et l'Espagne, sont aussitôt rétablies, et les deux nations célèbrent à l'envi le départ de la frégate *l'Actéon*. Jamais vaisseau n'a causé plus de joie aux rivages qu'il va quitter, et chacun, en le voyant lever l'ancre, croit se sentir soulagé d'un fardeau : on dirait que toutes ces populations anglaises et andalouses étaient enchaînées, et que c'est leurs

fers que rompt *l'Actéon* en roulant ses câbles pour appareiller.

Hé bien, qui croyez-vous qu'il emporte cet *Actéon*, Torrijos?..... Détrompez-vous! il emporte un innocent, qui n'a d'autre tort que celui de s'être laissé glisser là par mon jeune intrigant. Cet infatigable fauteur de tous les crimes politiques, pour parler comme les gouvernements, a trouvé un homme assez ressemblant au héros si redouté, et assez complaisant pour se prêter à ce tour de passe-passe. Les agents de la police de Gibraltar, moitié gagnés, moitié affiliés, séduits, intimidés, ont laissé substituer, pendant le trajet de la maison à la mer, ce faux coupable au vrai, qui demeure bien tranquille et bien caché dans la ville, tandis que son Sosie vogue assez tranquillement aussi sur *l'Actéon*.

Arrivé à Malte, il avouera la fraude au capitaine de vaisseau Grey, qui ne lui fera aucun mal, et écrira seulement à Gibraltar pour y donner la nouvelle de cette pasquinade politique; mais quand cette nouvelle y parviendra, l'Espagne, bouleversée de rechef, aura peut-être déjà revu le vrai Torrijos parcourant la campagne à la tête d'une autre armée d'insurgés. Et ce chef des nouveaux rebelles se rira des précautions de la police : ou bien il sera mort,

ou bien il sera tout simplement caché à Gibraltar, et l'on ne pourra jamais l'y trouver. Enfin, Dieu sait ce qui arrivera de tout cela. Je vous ai dit les faits : cette scène de comédie politique valait, ce me semble, la peine d'être notée.

Un des tourments de mon voyage, c'est la peur d'oublier : je voudrais avoir la mémoire de cent pour recueillir, et deux cents mains pour écrire. On est vraiment à plaindre de vivre d'une manière si amusante, quand on ne peut se résigner en même temps à vivre pour soi seul.

Le singulier personnage qui me divertissait par le récit de tant d'intrigues, m'a confié en même temps le motif particulier du voyage qu'il fait actuellement, et auquel je dois le plaisir de l'avoir rencontré. Il se rend à Tanger pour réclamer l'assistance de l'*empereur de Maroc*, en faveur d'un des libéraux espagnols.

Ne criez pas à la mauvaise plaisanterie ; voici le fait. Le nommé Rumi, sujet du roi Ferdinand, avait échappé à toutes les perquisitions de la police espagnole, et après bien des peines et des dangers, il était parvenu à fuir l'Europe sur un des vaisseaux de l'empereur de Maroc, dont l'équipage l'accueillit moyennant beaucoup d'argent. Il se croyait sauvé; mais les Espagnols l'ont traqué jusqu'en mer;

et, montés sur un bâtiment de plus haut bord, ils l'ont enlevé de vive force, au mépris du droit des gens. Il a été conduit ensuite à Grenade, où l'on craint qu'il ne soit pendu d'un jour à l'autre. Mon infatigable libéral anglais n'a pas eu plutôt escamoté Torrijos, que le voilà courant à Tanger pour avertir le pacha gouverneur de cette province mahométane qu'un révolutionnaire philanthrope et espagnol va mourir, et qu'il faut mettre en action tout le pouvoir de sa majesté marocaine pour sauver la vie au chien de chrétien libéral, auquel les corsaires avaient déjà accordé, sans sa permission, sa sublime protection. Si nous nous rappelons le peu d'importance qu'on attache à la vie d'un homme chez les Maures, nous espérerons aussi très-peu de la mission du jeune fanatique anglais près de l'empereur africain.

Auriez-vous cru que le détroit de Gibraltar fût devenu un théâtre d'intrigues si actives, un foyer d'incendies politiques dont au premier jour la flamme illuminera deux continents? Quant à moi j'avoue que je m'attendais à m'occuper de toute autre chose pendant ce trajet que de nos tracasseries révolutionnaires. J'étais loin de penser que j'allais trouver sur les côtes d'Afrique les preuves irrécusables de l'existence d'un pouvoir que je me

plaisais à nier, comme j'avais nié dans un autre temps l'existence de la congrégation. D'ici à cent ans quelque nouveau Cervantes, quelqu'autre Walter Scott, né pour assister aux obsèques de la philosophie moderne appliquée à la politique, divertira la postérité en réunissant habilement dans un cadre romanesque et dramatique des extraits de la vie des Lafayette, des *** et des intruments du parti : tels que les Boyd (mon jeune Anglais s'appelle Boyd), les ***, les ..... Je laisse les noms en blanc, c'est à vous de les remplir. Chacun peut faire sa liste; aucune ne sera complète!!... Ce livre s'appellera le don Quixotte libéral. Il sera moins pittoresque, moins comique que le don Quixotte chevaleresque, parce que le dévouement à l'argent est prosaïque, au lieu que l'héroïsme religieux du moyen âge était épique; mais le nouveau roman sera tout aussi philosophique que celui de Cervantes, et plus appliqué aux besoins du temps.

Comme tout va vite dans ce siècle, peut-être ne faudra-t-il pas cent ans pour faire et publier ce livre. Quant à moi, je donnerais bien des choses pour être appelé à écrire cette burlesque épopée du dix-neuvième siècle; mais malheureusement je me borne à vous en tracer le plan, et à vous montrer le théâtre d'un des épisodes de ce poëme, qui

sera populaire chez nos neveux. Je n'ai ni la persévérance nécessaire pour recueillir et grouper les faits, ni ce qui la suppléerait ; la puissance d'imagination qui pourrait en créer d'aussi vrais que les véritables. Il y a une fidélité de couleurs, un tact des caractères, un don de divination qui fait que le romancier se transporte dans les temps et dans les hommes, les voit comme ils ont été, les fait marcher et sentir comme ils ont vécu et senti : tel ordre d'événements ne peut appartenir qu'à telle époque de l'histoire, tel personnage ne peut apparaître que dans tel temps et dans tel pays : cette intuition des rapports que les choses ont avec les gens est le vrai génie du poëte : elle remplace pour lui l'érudition de cabinet, dont les procédés lents et pédantesques rebutent une imagination créatrice ; Walter Scott possédait ce don, mais il a noyé ses conceptions dans un océan de détails ou vulgaires ou oiseux, et souvent l'un et l'autre, ce qui fait qu'il m'ennuie pendant un volume pour amener un effet resserré dans dix pages ; il inventait beaucoup, il mentait même quelquefois sur les faits, les dates et les noms, pourtant il attachait encore trop d'importance à l'histoire, du moins comme moyen de décorer un drame : ces défauts empêcheront qu'on ne le lise longtemps, mais on l'estimera sur parole : c'est

beaucoup pour un nom ; toutefois j'aimerais mieux le renom de lord Byron, qu'on lira pour son merveilleux génie d'expression, qu'on blâmera et plaindra pour ses incertitudes morales tant qu'il y aura des âmes sur la terre, à moins qu'un déluge de feu ne vienne à brûler tous les livres. Une autre preuve de la supériorité de lord Byron, c'est qu'il aura bien moins de copistes que Walter Scott : il a une originalité désespérante pour les talents médiocres. J'entends tous les jours répéter qu'il ne faut comparer personne à personne. J'ai donc bien de la contradiction dans l'esprit, ou bien de la pauvreté, car je ne fais que comparer.

N'oubliez pas mon prisonnier de Grenade et mon Empereur de Maroc. Malheureusement sa majesté barbaresque, cette nouvelle providence des chrétiens libéraux, est fort peu populaire chez elle ; et ce qui me fait craindre pour l'issue de la mission de mon compagnon de voyage, c'est que dans ce moment l'Empereur est exclusivement occupé à réprimer une rébellion de sa propre garde. On dit cette affaire très-grave; malheur donc au pauvre conspirateur andaloux! Je souhaite qu'il ne périsse point, parce que je n'ai plus le cœur fait aux haines politiques; mais, en conscience, puis-je blâmer le

gouvernement espagnol de traiter les équipages des vaisseaux du roi de Maroc en corsaires qu'ils sont, et d'enlever à ces brigands d'eau des hommes qui reviendraient plus tard chez lui faire les brigands de terre pour le renverser? Si le pouvoir qui gouverne un état n'a pas même le droit de défense personnelle, il n'y a plus de société possible sur la terre. La lutte est engagée, la guerre commencée depuis cinquante ans, et vous, monsieur Boyd, vous revenez des Indes un beau jour pour blâmer dans un parti ce que vous approuvez dans l'autre!... Est-ce là votre équité philosophique?... Sans remords, vous risquez de mettre une province à feu et à sang par philanthropie, vous faites assassiner de sang-froid le gouverneur d'une ville, un homme dont le caractère est digne des plus beaux temps de l'histoire d'Espagne ou de Rome, un martyr du devoir et de l'honneur, un héros que vous auriez divinisé s'il se fût trouvé dans vos rangs, et vous ne permettez pas à ce pauvre gouvernement que vous minez par tant de chemins souterrains, que vous attaquez par tant de crimes découverts et secrets, de réunir ses forces pour se défendre! Vous me rappelez ce que me disait un jour un officier de notre armée d'Espagne de 1810, c'était un de mes cousins, il me racontait la campagne qu'il venait de faire en Catalogne, et s'é-

criait à chaque mot, dans la chaleur de son récit : Les brigands, les bandits! je l'interrompis et lui dis à mon tour : Pourquoi brigands, pourquoi bandits?— Les traîtres, ils se défendent. Contre qui?—Contre l'Empereur.—Voilà les hommes! nos ennemis sont des brigands, nos amis des héros : il y a quelques personnes qui ne parlent pas si crument, mais toutes pensent de même à peu près... Encore une fois laissons là ces tracasseries européennes et ne pensons plus qu'à l'Afrique.

Nous levâmes l'ancre vers dix heures du soir, dans l'espoir d'arriver à Tanger en une marée; mais au bout de quelques heures nous fûmes encore obligés de mouiller sous les murs de Tarifa, la plus mauresque, la plus romantique des villes de l'Espagne méridionale, et de passer là le reste de la nuit, à la grande frayeur de notre entreprenant conspirateur, vrai personnage de comédie, et qui ferait parfaitement le Sancho de mon don Quixotte politique par son mélange de dévouement et de poltronnerie. Ses instances vives et prolongées ne pûrent faire changer la détermination du patron de la barque et me parûrent plus que suspectes; alors il s'approcha de mon compagnon de voyage qui était Anglais comme lui, et lui dit qu'il s'appelait Boyd; que pour des raisons politiques il redoutait

une visite des gardes du port sur notre paquebot; enfin, il lui proposa tout simplement de changer de nom en le priant de se présenter à sa place si l'on venait interroger les voyageurs. Il ajouta naïvement : Le pire qui vous puisse arriver, c'est d'être emprisonné à Tarifa et relâché dès qu'on aura reconnu l'erreur.

Mon compagnon connaissait trop bien la promptitude des jugements et des exécutions de la haute police politique en Espagne pour consentir à ce marché, qui ressemblait un peu à celui du renard et du bouc de Lafontaine : il refusa, et s'obstina dans son refus autant que l'autre dans ses instances, qui m'eussent paru risibles si j'avais trouvé leurs conséquences moins sérieuses.

Pendant cette espèce d'altercation, nous apprîmes, par une exclamation échappée à Boyd lui-même, que sa tête était mise à prix, et nous mesurâmes d'un coup d'œil la portée de la démarche à laquelle il voulait nous pousser; il y avait danger même à causer familièrement avec cet homme, à nous trouver sur le même bord que lui, à plus forte raison y en aurait-il eu à nous associer à ses intrigues, à ses menées politiques. C'était se faire traiter comme son complice sans l'être. Presque aussi effrayés que lui, nous coupâmes court à

la conversation, et nous descendîmes dans la chambre des passagers, où nous avaient précédés les autres voyageurs. Le tremblant enthousiaste nous y poursuivit bientôt. Je ne pouvais me lasser d'observer tout ce qu'il y avait de ridicule dans le contraste de la hardiesse et de la pusillanimité de cet homme; ses conceptions étaient fortes, son exécution misérable. Ce qui m'a semblé faire le trait saillant de son caractère, c'était l'oubli du danger joint à la peur de la mort. Il savait que *qui ne risque rien n'a rien*, aussi voulait-il bien être brave, généreux, dévoué, jusqu'au point de faire fortune, mais pas jusqu'à mourir. C'était un Scapin du Nord, un général de l'armée des intrigants prudents, une espèce d'empereur des flibustiers modernes *.

J'examinais, avec un mélange de pitié et d'envie de rire, cette figure douce, blanche, anglaise, un peu fausse, dont les traits fatigués, et plus effacés que méchants, étaient encadrés dans une forêt de cheveux blonds comme de la filasse. Ce pauvre jeune homme s'efforçait en vain de les ébouriffer pour se

* On m'a reproché cette allusion, je l'ai laissée, parce que Napoléon n'a jamais eu que du courage de volonté, et qu'il a toujours voulu vivre en grand général au lieu de mourir en grand homme. La postérité, qui est l'avenir des autres, lui importait moins que la vie, qui était son avenir à lui; il y a toujours eu de l'égoïsme dans son génie, parce que c'était le génie du calcul.

donner un air redoutable; sa physionomie, fade malgré qu'il en eût, s'accordait mal avec l'importance de ses discours et le trouble de son esprit; en le regardant, je me sentais à chaque instant près de frémir ou d'éclater de rire.

Grâce au crédit du patron de notre paquebot, pas un garde du port ne vint à bord, et nous pûmes contempler à loisir, par une nuit orageuse, les murs et la place de Tarifa, tandis que de grands nuages, éclairés par la lune, s'agitaient comme des crêpes blancs sur nos têtes.

Le domestique de M. Boyd paraissait encore plus troublé que lui; il chargeait les pistolets de son maître, il allait sans cesse du pont à la cabine; il causait souvent et longtemps tout bas avec le capitaine du paquebot; on le voyait pâlir au moindre bruit qui venait de terre, et il fallait qu'il pâlît beaucoup pour que ce changement parût à la faible lueur de nos fallots. Cet homme était un matelot andaloux : il parlait anglais, et dans les divers propos qu'il échangea avec son maître pendant le cours de notre difficile traversée, je saisis quelques mots qui ne me permirent plus de douter que ce personnage aux traits féroces, à la voix rauque, à la peau épaisse et tannée, aux mains petites et adroites, comme les ont presque tous les Espagnols, mais rudes, noires

et nerveuses, ne fût l'un des meurtriers du malheureux gouverneur de Cadix. Nous nous trouvions donc, pour *notre plaisir*, sur cette barque, entre l'ordonnateur et l'exécuteur d'un des crimes les plus abominables qu'aient vus ce pays et ce temps-ci.

Je commençai à m'éloigner du jeune Anglais avec une sorte de dégoût. Il ne manquait pas de finesse et voulut vaincre mon aversion. Voyant que je ne dormais pas, il se rapprocha de moi pour me raconter que le marquis d'Ermida, noble espagnol, obligé pour des motifs politiques à fuir de son pays, s'était d'abord fait mahométan dans l'empire de Maroc ; il ajouta que, profitant de la confiance qu'il avait su inspirer à ses hôtes par cette apostasie, il venait de s'échapper et de se sauver de Fez à Alger.

Ce trait, lui dis-je, ne rétablira pas la réputation des Francs parmi les mahométans, qui ne méprisent rien tant que le manque de foi.

Le conspirateur confiant finit par me dire que les *constitutionnels* espagnols peuplaient l'empire de Maroc, où ils se trouvent en ce moment au nombre de plus de *huit mille renégats*. Il est vrai que les consuls de toutes les nations que je vois depuis mon arrivée à Tanger, m'assurent qu'il n'y en

a pas quatre cents dans tout l'empire. Vous pouvez choisir entre les deux versions, puisque vous en connaissez les sources.

A six heures du matin le vent d'est, commençant à souffler avec violence, mit fin aux rodomontades du *franc-maçon* errant, qui ne vaut pas un chevalier du moyen âge. La mer devint tout à coup extrêmement grosse, et toute blanche. Nous souffrions beaucoup, notre barque voguait entre deux eaux; mais au bout de deux heures cette rafale nous avait portés devant les tristes murs de la ville africaine. Nous étions en rade de Tanger.

LETTRE XLV.

SOMMAIRE.

Aspect monacal des pays gouvernés par les Mahométans. — Le mystère y préside à la vie. — L'esprit de l'Asie se reconnaît dans l'empire de Maroc.— Epouvantable égalité des conditions humaines sous le despotisme. — La vraie liberté produit la diversité. — Elle ne peut naître que de l'exercice scrupuleux des devoirs de chacun envers tous.— C'est la conscience de la société. — Costume des Maures. — Le peuple arabe. — Difficultés du débarquement sur la terre de Maroc. — Attente prolongée en rade de Tanger par un gros temps. — Aspect du pays, de la plage et de la ville.— L'Afrique avec sa stérilité et tout ce qu'elle contient d'hommes malheureux, attriste la pensée comme les regards. — Perplexité de l'auteur à la vue d'une race d'hommes si différente de la nôtre. — D'où sortent les nègres ? — Que devient notre foi devant ce problème ? — S'il n'est immortel, l'homme est trahi, et Dieu est vaincu par la nature. — Aspect misérable des pêcheurs arabes. — Comparaison de la condition humaine en Afrique, et de la misère de quelques-uns des habitants de nos côtes.—Cavaliers armés galopant sur la plage. — La guerre est la vie des états mahométans. — Arrivée du consul de France. — Notre entrée à Tanger. — Capitaine du port : sa figure, ses manières. — Dignité apparente des Musulmans. — L'exaction est le système financier et administratif du pays. — Ce qu'il en résulte pour l'Empereur lui-même. — Apparence des habitations mauresques. —Uniformité de la vie qu'on mène à Tanger.—Elle fait oublier autre chose.—Chez les catholiques le cloître est une exception :

chez les Arabes, l'exception devient la règle. — Mahomet a copié le Christ, tout en maudissant les chrétiens. — Les modèles injuriés par les imitateurs. — Auberge de Tanger. — Elle vaut mieux que les hôtelleries d'Espagne. — La source de la civilisation espagnole se retrouve chez les Maures. — Musique, architecture, habitudes de vie, manière d'exprimer sa pensée : tout chez le peuple arabe rappelle l'Andalousie. — Ce que sont les Juifs chez les Maures. — Définition du caractère de ce peuple. — Leurs mœurs, leur situation, leur emploi à Tanger. — Usage qu'ils font de la vertu de leurs femmes. — Description d'une noce juive à laquelle l'auteur assiste. — Disposition de la salle. — Costume de la mariée. — Ses joyaux. — Musique et danse nationale. — Rapports qu'il y a entre ces divertissements et les danses espagnoles. — Danse sur place. — Plus ridicule qu'indécente. — Origine des combats de taureaux. — Qu'est-ce que les Espagnols doivent aux Maures, qu'est-ce que les Maures doivent aux Espagnols, questions assez oiseuses et trop souvent agitées. — L'esprit de Dieu conduit le genre humain par la vérité. — La vérité : pouvoir inexorable. — Conséquences de la vérité. — La diversité est contraire à la nature de l'homme, et dès lors elle prouve l'existence de Dieu. — La religion se simplifie à mesure que l'homme s'élève. — Dieu est le seul être intelligent qui n'ait pas de religion. — Ce n'est pas seulement par la pratique des vertus austères qu'on peut mériter la reconnaissance des hommes. — Ennoblir le plaisir c'est aussi faire du bien. — Tanger est la capitale de la diplomatie européenne en Afrique. — Manière de vivre des consuls. — Leurs jardins. — Leur hospitalité. — Leurs divertissements. — Avantage des nations du Midi. — Exception au système de l'auteur.

A MONSIEUR CHARLES NODIER.

Tanger, ce 12 juin 1831.

Ce qui m'a le plus frappé au moment où j'ai mis le pied sur la terre d'Afrique, c'est l'aspect menaçant du pays. On dirait un peuple cloîtré; le sérieux des physionomies, la gravité des manières, le silence des habitations et même des rues, l'air de mystère qui préside aux moindres actes de la vie, l'austérité des costumes, la tristesse de tout ce que l'homme a institué ou bâti, l'importance des petites choses, la solennité dans les actes les plus indifférents de l'existence, tout annonce un peuple originaire des contrées où la discipline des premières associations chrétiennes a pris naissance. Les villes mauresques sont des couvents

forteresses (je n'en ai vu qu'une, mais elles se ressemblent toutes); les hommes sont vêtus d'un froc à capuchon, qui a servi de modèle à l'habit de nos capucins; les femmes vivent cloîtrées, non sous les verroux du ciel, mais sous les grilles jalouses d'un maître qu'elles appellent leur époux : même lorsqu'elles sortent elles passent invisibles, silencieuses, enveloppées dans leurs triples manteaux et dans leurs voiles épais. Leur taille est entièrement cachée sous cet informe déguisement; on les voit glisser comme des spectres le long des murailles d'un couloir étroit et tortueux qui s'appelle une rue. Les maisons, toujours sans fenêtres sur ces rues, sont autant de petits cloîtres bâtis au milieu de la grande association de cénobites mariés, qu'on appelle la ville; et la discipline religieuse, qui domine le peuple entier, fait de l'empire une immense école de superstition musulmane, dont l'empereur est le grand-prêtre.

A peine entré dans un état mahométan, je pressens, je vois l'Asie!!! Ce n'est pas vous qui vous moquerez de moi, si je vous dis que d'ici je comprends la Turquie, la Perse, l'Arabie; tout cela doit être la même chose avec des nuances. Les hommes qui composent ces divers états sont tous des peuples contemplatifs, passionnés, croyants :

croyants avant tout, et la foi imprime, sur les sociétés qu'elle a fondées, un cachet que l'incrédulité même ne peut effacer qu'à force de temps et de zèle, et pourquoi l'effacer?... Fanatisme pour fanatisme, celui qui nie me paraît le pire.

Dans l'empire de Maroc, la nation entière est habillée de la même manière. Les fortunes, les maisons, les habitudes, tout est pareil, tout est uniforme. Il règne parmi ce peuple une épouvantable égalité, celle qui résulte d'une tyrannie complète; jamais ni le gouvernement mixte, ni la démocratie, n'approcheront autant que le despotisme de l'égalité absolue, de ce but des peuples envieux. L'Empereur à part, tout est ici de niveau. Voilà pourquoi le désert est si près de ces espèces d'états : fût-il plus loin, il a tant de prix aux yeux d'hommes gouvernés de la sorte, que bien souvent on l'irait encore chercher. C'est le refuge des gens de mauvaise humeur. Les steppes de l'Asie et les sables de l'Afrique remplacent nos chartes pour les Tartares et pour les Arabes. Il est clair qu'au premier rayon de liberté qui luirait sur ces peuples dévoués, l'égalité absolue disparaîtrait chez eux des mœurs et des conditions : on a cru longtemps qu'égalité et liberté sont sœurs. Dernièrement de grands talents se sont appliqués à nous garantir de l'erreur qui nous avait

fait confondre ces deux puissances. Je vais plus loin ; non-seulement je crois qu'il faut les discerner, mais je prétends qu'elles sont incompatibles. L'égalité est une violence réprouvée par la liberté, qui, dès qu'elle règne dans un état, confine son ennemie dans la fiction métaphysique, qu'on appelle alors d'un nom composé : *égalité devant la loi ! !* L'égalité réelle, illimitée, absolue, est un attribut de l'état sauvage; mais elle se retrouve encore, quoique déjà mutilée, dans les états arriérés, dans les sociétés à demi barbares. La liberté, au contraire, est un bienfait de l'état social perfectionné, c'est une greffe entée sur l'homme primitif par la civilisation divine. Oui, divine ! la liberté vient de Dieu, comme sa base : la raison et la justice. La vraie liberté ne peut naître que de l'exercice scrupuleux de tous les devoirs de l'homme social envers ses semblables et envers lui-même, c'est le couronnement de l'œuvre politique. Dans un état encore imparfait, elle n'est qu'un instinct de l'homme simple et primitif, une puissance obscure de l'âme trop souvent repoussée dans le domaine de la métaphysique. Dans une société avancée c'est une idée, toujours ardue, complexe, mais assez claire pour qu'on puisse la saisir à force de pratiquer et de perfectionner les vertus religieuses et sociales : car,

dans un état bien organisé, la liberté est le point de rencontre de la politique et de la religion, du temps et de l'éternité. En philosophie comme en gouvernement, c'est la dernière conquête de l'esprit sur la matière. C'est le résultat des devoirs sociaux pratiqués par le grand nombre, enfin c'est la conscience des sociétés comme le libre arbitre est la conscience de l'individu.

Le costume des Maures est bien connu depuis quelques années : ils ont les jambes nues, ils marchent avec des pantoufles pointues, sans talons, ce qui fait qu'elles ne tiennent point à leurs pieds; ils portent des culottes courtes, mais très-larges et de toile blanche; enfin une espèce de chemise, ou, pour parler plus élégamment, de tunique, pardessous laquelle ils mettent ce manteau tantôt blanc, tantôt gris, que j'appelle le froc mahométan, et qu'on appelle ici *bernouk*. Ils se drapent, dans ce manteau, avec toute la majesté orientale. Ils ont pour coiffure le turban; lorsqu'ils sortent à certaines heures de grande chaleur ou de rosée mortelle, ils se drapent la tête dans les larges plis du manteau blanc, sous lequel ils ajoutent même parfois une écharpe de mousseline de laine, espèce de gaze barbare, mais d'un beau blanc et d'un effet pittoresque. C'est le voile des hommes. Ils le tour-

nent de la manière la plus noble autour de leur figure mélancolique et basanée. A voir ces fronts si hauts, ces yeux si tristes et si humides d'amour, ces regards obliques, ces longs regards de l'Asie, doux et méditatifs, à voir cette nonchalance pleine de passion, de profondeur, de pressentiment, ou plutôt de regret, on se demande quel est ce peuple déchu qui semble accablé sous le poids d'une gloire perdue, sous l'éclat d'une destinée qu'il n'accomplira pas. Ce peuple des plus anciens de la terre, est pourtant malheureux comme un jeune homme!...... Où donc est la clef de cette énigme? Quelle inépuisable source d'admiration, de crainte, d'espérance, de réflexions, d'idées, jaillit au fond de l'âme du voyageur, la première fois qu'il aperçoit ce beau peuple, uni presque sans lien, mais qui tient ensemble par la loi de la nature et la volonté du ciel. Monument vivant de l'action et des desseins de Dieu sur l'homme : la nation arabe s'est arrêtée, occupée on ne sait à quoi, sur la route de la civilisation. Ces nations de l'Asie, campées dans les sables et sur les rochers de l'Afrique, me paraissent semblables à des navigateurs égarés loin de leur route; et dans mon étonnement, dans mon impuissance, je cherche les traces du chemin qu'elles ont perdu et qu'elles ne cherchent même plus :

j'élève les yeux au ciel pour y retrouver notre boussole à tous, et je dis : « Dieu, prenez pitié des hommes !.... »

Avant d'avoir la permission de débarquer sur cette terre ennoblie par le malheur de la race qui l'habite, nous sommes restés longtemps à l'ancre dans une rade ouverte à plusieurs vents, mais surtout au vent d'est, qui soufflait avec violence, et rendait à chaque instant la mer plus houleuse et plus redoutable. Je ne sais d'où vient que je ne souffrais pas ; j'étais heureux, mais cela ne suffit pas toujours pour ne pas souffrir. L'exaltation de l'esprit, du moins chez moi, n'a jamais triomphé du mal de mer. J'aurais donc très-bien pu être fort content d'aborder en Afrique, et pourtant très-malade. Mais hier mon estomac était tout simplement d'accord avec ma tête pour me laisser observer chaque chose, sentir chaque impression sans effort. J'étais voyageur, rien de plus ; mais je l'étais........ c'est assez pour aimer la vie et jouir de tout.

Le capitaine de notre bâtiment s'était rendu à terre avec mon passe-port ; il devait le porter au vice-consul de France, à qui je faisais demander la permission de débarquer à Tanger. Le vice-consul ne pouvait me la donner ; mais lui seul pouvait l'obtenir pour moi des autorités arabes. Le temps

de remplir cette formalité m'a suffi pour examiner à loisir la partie de la côte d'Afrique à laquelle nous touchions, et les tristes murailles de Tanger.

La plage, même celle qui touche à la porte de la ville, a l'apparence d'une solitude. La désolation de la nature, lorsqu'elle se manifeste jusque dans les œuvres de l'homme, inspire à l'âme des tristesses équivalentes à des chagrins ; on croit voir les peuples condamnés à subir des décrets dont ils ne connaissent que la rigueur : j'éprouvais quelque chose de semblable devant Tanger ; je me sentais défaillir à l'idée des misères de l'humanité que le nom de l'Afrique révèle si puissamment au voyageur qui pense. Les fers de tous les peuples esclaves renfermés dans un continent entier, pesaient sur moi. La vue de ce continent, la plus malheureuse partie du monde, m'inspire une inexplicable mélancolie. Je ne suis pas le maître de surmonter cette tristesse de prophète manqué qui m'accable !........ Sentiment douloureux d'impiété involontaire, doute religieux qui m'assaille à l'aspect d'un sol d'où surgit une race d'hommes différente de toutes les autres races : qu'ai-je fait pour que tu viennes à germer dans une âme née pour la foi comme la mienne ? Je suis puni de l'inquiétude du cœur qui m'a poussé jusqu'ici de mer en mer, de ruines en ruines, de déserts en dé-

serts ! Est-ce la haine de l'hypocrisie d'autrui ; est-ce ma propre faiblesse qui me rejette dans les ténèbres, et nourrit dans mon cœur l'ennui du repos aux dépens de la lumière intérieure ! Fallait-il venir si loin pour m'avouer à moi-même l'affreuse vérité : je doute...... Pourquoi y a-t-il des nègres ? Qu'ai-je fait à Dieu pour tomber dans la perplexité où me jette l'apparition de cette espèce d'hommes dont je me vois séparé par la nature, et pourtant à laquelle je ressemble trop encore pour rester entièrement étranger à ses destins ? Je frémis en pensant qu'il peut exister des hommes qui n'auraient pas la même origine que moi, et qui seraient un produit particulier du terroir comme les plantes. Il m'est presque impossible de combiner l'existence de cette race, qui me paraît primitive, avec la doctrine de la Bible fondée sur la création d'un seul couple, source unique du genre humain.

Si la race humaine est sortie spontanément de la nature à une certaine époque où la terre était disposée à la produire sur plusieurs points à la fois, le vague de nos destinées s'étend, les brouillards de notre intelligence s'épaississent, et mes espérances se perdent dans l'obscurité d'un lointain semblable à des mers sans rivages, à des sables sans oäsifs. Dieu n'est pas plus mon père qu'il n'est celui des vers de

terre et des champignons?..... Mais alors pourquoi permet-il.... ou plutôt pourquoi veut-il, car la distinction entre permettre et vouloir me paraît niaise, appliquée à l'être qui voit et peut tout; pourquoi veut-il que je passe le temps de ma misérable vie à en rêver une meilleure qui ne viendra jamais pour moi?.... Le champignon pousse sur la pourriture, le ver ronge le cadavre; mais il y a dans ma conscience quelque chose qui m'assure que ni le champignon ni le ver ne regrettent ce qu'ils n'ont pas; tandis que moi je n'existe que dans l'espoir d'échapper au sort des choses de la terre, de me fuir moi-même un jour, et de vivre éternellement. La seule possibilité d'une telle ambition ne prouve-t-elle pas que je suis d'une essence supérieure? Si j'étais né comme le ver et que je dusse mourir comme lui, cette faculté d'espérer, de désirer, serait une trahison, une perfidie indigne de la bienfaisante nature, dont l'ordre se trouverait dérangé par le juste cri que je pousserais pendant toute une vie de déception et de désespoir; bien plus, que je pousserais pendant toute l'éternité. Car si je tombe dans le néant au sortir d'ici, mon dernier soupir sera si douloureux, que jamais ce qui me survivra, je veux dire le Dieu qui m'aura déçu, ne pourra se distraire de mon déses-

poir et de ma rage. Le souvenir d'une telle douleur, ne dût-elle avoir que la durée de l'éclair, l'assiégera comme le remords assiége dans leur prospérité les princes iniques, les mauvais maîtres.....

Loin de moi l'immortalité philosophique d'un esprit toujours le même, et qui passe de forme en forme sous mille noms divers pour alimenter sans cesse d'autres vies, sans se sentir et se reconnaître dans aucune!! Cette hypothèse pauvre fait de mon être une rencontre de l'âme universelle avec la partie de matière organisée que j'appelle moi; mais ce moi ne m'appartiendrait pas plus que le reste de l'univers, si l'âme qui le fait vivre n'était pas à moi seul, à moi pour toujours. Si je me sens après ma mort, je bénis Dieu sous quelque forme que sa justice me fasse subsister : mais si je perds le sentiment de mon identité, je maudis la Providence, quel que soit le triomphe qu'elle réserve au souffle ignoré qui m'animera.....

Je sens bien que pour vivre éternellement il faut que je passe tout entier dans la partie spirituelle de mon être. Tel est l'effort surnaturel que me conseille, que m'ordonne le christianisme; mais encore faut-il que ce soit mon individualité, et non l'universelle essence que je trouve au terme de cette douloureuse évolution, qu'on

appelle la mort, et qui commence à notre naissance. A moins que cela, ne me parlez plus de la toute-puissance et de la bonté de Dieu.

Ah! si vous savez qu'il existe quelque part un esprit comme celui du grand Maître, si vous connaissez un prêtre, un apôtre, un chrétien encore plus ferme que cet homme, c'est-à-dire plus aimant, appelez-le au secours de ma foi chancelante, qu'il me fasse sentir Dieu comme le sentaient sainte Thérèse et saint François de Salles, que je croie, non par la peur des dangers que l'on court en ne croyant pas, car la foi, fondée sur ce calcul, équivaut pour moi à l'infidélité; mais qu'il m'apprenne à croire, parce que la foi a un objet, que cet objet est un fait, une nécessité de la condition humaine, et que nul blasphème de l'incrédulité, nul raisonnement, n'ont pu depuis le commencement du monde anéantir un fait.

Comment se fier aux promesses des interprètes de la Divinité, quand on réfléchit sur la condition de toute une partie du genre humain? Je frémissais, non-seulement de pitié, mais de terreur, à la vue de quelques pêcheurs arabes dégradés du rang qu'ils devaient occuper dans la création, et qui parcouraient les plages de Tanger, comme des animaux carnassiers fouillent un cimetière. Et puis je me demandais pourquoi ce tableau d'une misère

si commune m'inspirait ici des idées si étranges; elles auraient pu me venir à chaque pas dans les rues de Paris, où les contrastes ne manquent guère aux méditations philosophiques. Mais à quoi bon voyager, si l'habitude de vivre dans un lieu n'émoussait pas l'impression des objets qu'on y rencontre journellement? Moi, né voyageur, je ne sais penser que par surprise; je parcours le monde uniquement pour y éprouver précisément ce que j'éprouverais chez moi, si j'arrivais en France pour la première fois de ma vie. Le voyage est pour l'âme ce que la pierre est pour le sabre : il rend le fil à la pensée.

J'aurais passé bien du temps sans m'ennuyer à la vue de ces pauvres Bédouins, vêtus d'une chemise que j'appellerai tunique, les jours où la poésie dominera la philosophie; aujourd'hui ce n'est qu'une chemise, et d'un manteau à capuchon qui les enveloppe entièrement.

Il y a des insectes qui rampent dans la poussière, et qui ne me donnent pas l'idée d'une aussi profonde misère. Qu'a donc fait ce peuple pour mériter son sort, si Dieu est juste et bon et tout-puissant, et par conséquent prévoyant?

Quelques Arabes un peu mieux vêtus que les pêcheurs de la côte faisaient galoper leurs cour-

siers sur le haut des dunes, et s'approchaient des murs de la ville avec la fierté des chevaliers du moyen âge.

Malgré l'impression que m'a causée la première vue de l'Afrique, n'allez pas vous figurer que l'aspect de cette terre soit réellement différent de celui de toute autre contrée stérile et sauvage. La baie de Tanger ressemble tout à fait à l'Espagne, et la ville me rappelle plusieurs des ports de l'Andalousie ; mais l'appareil militaire, qui n'est qu'une sorte de luxe ou de routine dans les états de l'Europe moderne, est une nécessité politique au point de civilisation, ou plutôt de barbarie, où se trouve ici la société. C'est la force vitale des états mahométans.

Le mahométisme est la religion de la guerre parce qu'il ne sait étendre ses conquêtes que dans l'ordre matériel; lorsqu'en se tournant vers le sud on pense à ce qu'il y a de dévastation, de rudesse, de solitude au delà de ce qu'on voit, une sorte de stupeur paralyse l'imagination. Quel continent ennemi de l'homme est l'Afrique! Je venais à Tanger pour trois jours; avant d'avoir frappé à la porte de la ville, je m'étais déjà repenti d'être allé si loin chercher de quoi m'attrister la mémoire, par le spectacle d'une société qui dé-

grade l'humanité, au lieu de l'aider à se relever, à rentrer dans ses voies primitives.

Au bout d'une grande heure et demie d'attente et de réflexions qui tournaient en sophismes amers, je vis qu'on nous faisait signe d'aborder; une coquille de noix porta ma caravane et mon bien petit bagage à terre, sur le dos des lames furieuses qui battaient le rivage et le couvraient d'écume.

En mettant le pied sur le sol d'Afrique, je fus reçu par le vice-consul de France, M. de Laporte, dont l'obligeance et la politesse aplanirent pour moi les difficultés inévitables d'un débarquement dans une ville arabe.

Tanger est sale, comme toute autre ville de la côte de Barbarie. Les rues, peu pavées, sont étroites, tortueuses, pleines d'immondices; elles forment à la fois labyrinthe et cloaque, mais elles sont peuplées de figures dont la noblesse et les draperies vous rappellent à chaque instant que vous n'êtes pas en Europe. Jamais je n'oublierai l'attitude majestueuse du capitaine du port, lorsqu'il nous accorda la permission de faire entrer mon bagage sans le faire fouiller par les préposés à la douane de Maroc. Cette faveur, à laquelle le serviteur du prophète ne consentit qu'avec une répugnance marquée, et sur la demande réitérée de notre vice-

consul, a exigé bien des pourparlers. La discussion m'a donné tout le loisir d'examiner la singulière physionomie du personnage, qui d'un mot pouvait décider du sort des valises et, je crois, des voyageurs : sa barbe entièrement blanche, aussi blanche que le voile de laine qui entourait sa figure, les longs plis de sa robe, son cou large et ridé, à la nuque, comme celui d'un taureau, sa face de vieux lion endormi, m'inspiraient un respect involontaire. J'éprouvais, en présence de cet homme, un mélange de crainte, de pitié et d'admiration! Néanmoins, mon estime a diminué ce matin quand il est venu lui-même à l'auberge requérir le prix de *son extrême complaisance*, selon l'expression employée avec affectation par l'interprète. Tout est exaction et, par conséquent, exception dans cet empire du despotisme. Nul employé du gouvernement n'est légitimement rétribué, depuis le soldat qui m'escorte jusqu'à l'empereur qui me gouverne : tout homme public, à Maroc, vit d'industrie; plus il extorque, plus il a. L'exaction est le principe de l'administration; l'inaction celui du gouvernement!...

L'Empereur est la première victime de ce régime violent et de la torpeur qui constitue le despotisme. Esclave couronné pour et par des esclaves, il est le maître de tout, jusqu'au jour où tout lui manque

à la fois. Alors l'idole tombée est foulée aux pieds de ses adorateurs, et le souverain demande l'aumône à son peuple; espèce d'exaction morale qui succède à la brutale autorité du cimeterre.

C'est ce qui arrive en ce moment. L'Empereur de Maroc erre à quelques lieues de Tanger, dépouillé de tout, même de ses mulets, par sa garde rebelle; aussi vient-il d'écrire ici pour demander au pacha de Tanger cent cinquante mules qu'on va prélever dans les écuries de tout le monde. Voilà ce que devient le gouvernement patriarchal dégénéré!!!... Dieu préserve les peuples d'*un père* qui peut tout, qui possède tout, et contre lequel nul ne peut rien!.....

Excepté les habitations consulaires, aucune maison de Tanger n'a de fenêtre sur la rue. Dès qu'on a passé la muraille crénelée qui ferme la ville, on se sent emprisonné; mais ce qui m'étonne, c'est de n'éprouver pas une extrême envie de sortir de ce cloître. Moi, qui suis si avide de liberté, si ennemi de toute contrainte, je crois que je supporterais ici le poids de mes chaînes : l'uniformité de la vie est telle, qu'elle fait oublier la possibilité d'une autre existence. C'est comme l'hiver, qui, lorsqu'il est une fois bien établi, vous empêche de croire à autre chose. C'est comme un narcotique dont le premier

effet, lorsqu'il est bien dosé, est de vous ôter la force et qui plus est le désir de vous réveiller!!... Si l'on se réveillait, on n'aurait qu'une manière de supporter l'existence : c'est celle qu'ont choisie les tribus errantes : une cavale pour moyen de transport, une tente pour habitation, le désert pour domaine, le bien des autres pour patrimoine ; tout cela vaut mieux sans doute qu'une case à Tanger.

Quand le catholicisme a fait bâtir des cloîtres, c'était pour répondre au besoin de certaines âmes qui faisaient exception, et qui, par conséquent, se seraient senties malheureuses dans le monde ; mais ici l'obéissance monastique semble la règle universelle de la société. De là naît une insupportable tyrannie. Toutefois il faut excepter le vœu de chasteté. Mais, hors ce point, figurez-vous tout un peuple de moines fanatiques, poussant jusqu'à leurs dernières conséquences le principe moitié religieux, moitié politique qui les réunit, et vous connaîtrez mieux qu'aucun voyageur l'état moral des nations de l'Afrique mahométane.

Mahomet n'est pas l'ennemi du Christ, il en est le copiste habile ; son empire, fondé en Orient à l'époque de la plus grande ferveur monacale des chrétiens, se ressent de l'esprit du siècle qui l'a vu naître, et tout en maudissant la religion chrétienne

il a pris, pour type d'une société politique universelle, la règle conseillée par les saints et les docteurs de notre église aux âmes d'élite condamnées par la nature à une perpétuelle réclusion.

Il est consolant pour tout homme qui doute, et les esprits observateurs doutent toujours, de voir que le grand antagoniste des chrétiens ait pourtant puisé sa doctrine à la source même du christianisme. Les imitateurs injurient toujours leurs modèles. La religion de Mahomet est comme le revers de celle de Jésus-Christ, c'est ce qui me fait comprendre qu'elle soit entrée dans les desseins de la Providence..... Elle fut le résultat de l'extension exagérée d'un principe : l'unité de Dieu et l'obéissance à son représentant le prophète. C'est un germe tombé dans une terre puissante, et où chaque arbre plein de séve pousse ses dernières branches : l'Europe est le monde des transactions, et dès lors de la douceur ; l'Asie et l'Afrique sont le monde où les principes furent poussés jusqu'à leurs conséquences rigoureuses, et par conséquent le monde de la tyrannie et de l'oppression. A moins d'avoir l'énergie du brigand qui vit et meurt en protestant contre toute société stable, on doit appeler heureux les enfants de l'inconséquente Europe.....

Nous avons trouvé à Tanger une auberge comme

il n'y en a pas en Espagne, si ce n'est à Cadix. C'est une des plus grandes maisons de la ville, elle est tenue par un Italien. Je vais vous la décrire, pour vous donner l'idée des autres habitations. Elle est composée d'une petite cour pavée, et décorée à la manière orientale : cette place vide est la pièce principale de la maison, c'est celle au moyen de laquelle toutes les autres se communiquent. Autour de ce carré, qui forme un salon commun, s'enfoncent au rez-de-chaussée nombre de petites chambres agrandies par la jouissance de la cour commune, qui donne le jour, l'air et l'espace à toute l'habitation. Au premier étage, au lieu de cette cour, on a une galerie intérieure, espèce de cloître domestique, dont les arcs et tous les enjolivements sont dans le style mauresque. Les portes en bois ciselé, avec des ornements dessinés en clous de cuivre rappellent un peu les belles portes de l'Alcazar de Séville. Il est inutile de vous dire que c'est de très-loin qu'elles retracent le beau siècle de l'art chez les Arabes d'Espagne.

A chaque pas qu'on fait ici, on s'aperçoit qu'on est remonté à la source de la civilisation espagnole. Toute l'Espagne se reconnaît en germe chez les Maures; mais soit que ces germes aient avorté ici, soit que leurs productions aient dégénéré, soit que

l'influence du christianisme et le mélange des races sur la terre d'Europe aient été favorables au développement du génie humain, tout est moins bien de ce côté de la mer que de l'autre. La musique est monotone, âpre et plaintive, autant que le chant national en Espagne, mais plus sourde et moins mélodieuse. Le goût dominant de l'architecture est recherché ; c'est encore comme en Espagne ; on retrouve aussi chez les Maures la gravité des manières, le ton pompeux et jusqu'au tour ingénieux et un peu affecté du langage des Andaloux. Mais du côté européen, l'influence des femmes s'est fait sentir, non-seulement dans le gouvernement de la famille, mais encore dans l'organisation de l'état ; tandis que du côté de l'Afrique, les femmes sont restées un des meubles de la maison, rien de plus.

Dans toutes les sociétés à peu près barbares, c'est-à-dire qui se trouvent parvenues à un degré de culture supérieur à l'état sauvage, quoiqu'inférieur à la civilisation, telle que nous la concevons aujourd'hui, je vois se glisser un peuple étranger que tout le monde hait, méprise, et pourtant jalouse, un peuple qui, quelque part qu'il se fixe, devient en peu de temps indispensable aux indigènes, dont il est cependant abhorré ; un peuple enfin qui remplit à peu près chez les autres

l'office de l'huile dans une machine difficile à faire mouvoir : ce peuple sans patrie, épars sur la terre comme les branches d'un arbre abattu et dont on jette de tous côtés en éclats la souche déracinée, c'est le peuple juif. Je le retrouve à Tanger également détesté des chrétiens et des mahométans, et nécessaire aux uns comme aux autres par sa persévérance, son impudence cachée, c'est-à-dire son manque de conscience; sa haine déguisée en servilité, sa parole menteuse et flexible, ses intrigues et sa nature opiniâtre, qui lasse une bien autre puissance que celles des hommes : la puissance du temps! Ces hommes de fer.... non,... si j'osais je dirais de cuir, rendus méchants par les préjugés hautains des autres hommes, sont cependant ceux qui conservent les préjugés les plus nombreux et les plus invétérés. Ils se moquent de tous les peuples et peut-être d'eux-mêmes; ils n'aiment rien que le lucre, mais leur âpreté au gain a pour principe l'amour-propre blessé plus que l'avarice : l'argent leur paraît le seul moyen de redevenir les égaux de leurs tyrans. Ce sont les hommes les plus calculateurs que la terre ait produits; aussi quels sont leurs poëtes depuis David et Jérémie? Ils restent à Tanger pour y être les domestiques des Arabes, leurs changeurs, leurs interprètes, leurs mar-

chands de toutes sortes de marchandises, leurs...... l'amour de la vérité allait m'arracher un gros mot!.... Et la duplicité de ces misérables n'a d'égale que la dureté de leur cœur.

Physiquement, cette race est moins dégénérée en Afrique qu'elle ne l'est dans nos contrées ; mais l'état d'avilissement où les Maures laissent languir les juifs, qui ne font que végéter en Afrique, rend leur âme plus noire et corrompt leurs mœurs à un point qu'on ne saurait décrire. On ne leur permet que les couleurs sales et ternes : il faut qu'ils soient coiffés de noir, contre l'usage de l'Orient. Ils n'ont pas le droit de monter à cheval, on ne leur accorde que l'âne et la mule : on les oblige à ôter leurs babouches et à marcher pieds nus toutes les fois qu'ils passent devant une mosquée ; moyennant ces humiliantes concessions, que les Maures n'exigent d'aucun Franc à Tanger, ces misérables ont obtenu la permission d'exploiter la paresse des Sarrazins et les vices des chrétiens.

Leurs femmes sont fort à la mode, ce qui est assez naturel dans un pays où les juives seules jouissent de l'ignominieuse liberté de se montrer. Ces belles et malheureuses créatures trouvent dans leur famille, et parmi leurs époux eux-mêmes, les fauteurs de leurs désordres. Les vertus conjugales

sont exploitées par ces maris infâmes comme un moyen de tirer plus tard meilleur parti du vice. Un juif de Tanger tient beaucoup à la réputation de sa femme pendant la première année de leur mariage. Il l'épouse ordinairement à seize ans, fait bruit de sa beauté, de sa réserve, de sa chasteté pendant six mois, et la vend à dix-sept ans.

Dès le soir de mon arrivée, j'ai été invité à une noce juive, et, malgré la fatigue de la mer, je n'ai eu garde de négliger cette occasion d'assister à une cérémonie curieuse. On en trouve la description détaillée partout, entre autres dans l'itinéraire de M. de Laborde, article Gibraltar. Je ne vous parlerai que de ce que j'ai vu de mes yeux.

Arrivé après la cérémonie, je n'ai assisté qu'aux réjouissances qui suivent la bénédiction nuptiale.

Une petite case, semblable en tout aux autres habitations de la ville, regorgeait de monde. Nous traversâmes une cour intérieure, qui avait pour toit un figuier plus haut que la maison et plus étendu que la cour : c'est un ornement qui sert de voûte à tous les petits cloitres particuliers qu'on appelle des maisons à Tanger. Ayant fendu la presse pour pénétrer dans une des chambres qui bordent cette cour, nous vîmes la mariée assise sur une espèce de soupente élevée au moins de six pieds au-dessus du

pavé de la chambre ; le bas de la pièce restait occupé par les personnes de la noce. Cette soupente, en forme de dais, était le lit nuptial ; mais pour la fête on avait changé cette espèce d'estrade en trône. La jeune femme posait là avec toute la majesté orientale d'une madone bysantine. Je croyais voir une des peintures envoyées de Constantinople en Italie à la fin du bas-empire. Ces vieux tableaux, qui ont si efficacement contribué à la renaissance de l'art, sont encore aujourd'hui le portrait frappant de ressemblance des jeunes juives de Tanger.

Celle dont je vous décris la noce était coiffée d'un diadème de perles fines et de pierreries d'une grande valeur ; ce bandeau, très-large, était posé en avant et assez bas sur le front ; il était surmonté d'une cravate de soie, dont les bouts retombaient derrière la tête, à la manière des paysannes de la Bohême. Par-dessus cette singulière coiffure, la jeune mariée portait encore un voile de mousseline des Indes, la plus belle qui se fasse, et toute brochée d'or : ce voile, posé sur le haut de la tête, s'écartait du bas, tout à fait à la manière des madones d'église. La robe consistait en une seule pièce de drap vert, broché en or, sans couture ; cette partie du vêtement n'en a jamais ; les

pieds étaient nus : ce costume, porté par une femme jeune et belle, est extrêmement noble. Celle-ci a des traits antiques, et sa beauté orientale, relevée par une pâleur de circonstance, était vraiment frappante. Dans ce pays, les femmes maures et juives se peignent en noir le tour des yeux, ce qui donne à leur regard une expression passionnée et complète leur ressemblance avec les madones grecques.

Dans toutes les parties du monde où ma curiosité m'a poussé, j'ai vu que plus les peuples sont barbares, et plus ils tiennent au luxe de l'habillement, aux recherches de la toilette.

La petite chambre où nous nous trouvions était encombrée de monde ; on avait fait venir des musiciens maures. L'un de ces virtuoses jouait du luth avec plus de dextérité que d'agrément ; l'autre râclait deux cordes fixées sur un petit instrument de peau et de bois grossièrement travaillé ; d'après sa forme il peut passer pour une caricature du violon. Le son tient de celui de la basse, mais ce n'est qu'une bien imparfaite imitation. Les Sarrazins, qui autrefois passaient pour maîtres dans l'art de travailler le bois, l'ivoire et les métaux employés dans la fabrication des armes, ne paraissent pas avoir dirigé leur industrie vers le perfection-

nement des instruments de musique. Sur ce point ils en sont à l'enfance de l'art. Un troisième musicien tapait en mesure sur une espèce de tambour de basque dégénéré. Cet orchestre accompagnait un chant digne des instruments : pourtant, dans ces airs barbares, ou plutôt dans ce peu de notes aux tons sauvages et durs, on retrouvait encore le type de la musique espagnole. Au reste, ces chants dépaysés étaient tellement dépourvus de rhythme et de mélodie, que je n'ai jamais su quand les musiciens finissaient d'accorder les instruments pour commencer l'air. Ceci vous donne l'idée de la nature de cette musique décousue et dépourvue de rhythme et de chant.

Je la trouvai si barbare, qu'elle m'inspira un sentiment singulier : c'était la peur des hommes qui l'exécutaient et de ceux qui pouvaient se plaire à l'écouter : des sons si sauvages écoutés par plaisir pendant toute une nuit, me faisaient mesurer, plus que tout le reste, la distance qui sépare l'empire de Maroc du monde civilisé.

Au milieu de ce tintamare, le mari parut et s'alla placer près de sa femme, sur l'estrade réservée pour le nouveau couple. Là il se mit à trôner assis et les jambes croisées, selon l'usage oriental.

La musique était entremêlée de danses très-sin-

gulières. Les hommes ne dansent jamais; les femmes croient danser, mais ce qu'elles font ne peut s'appeler une véritable danse.

La première règle de leur art est de ne jamais s'enlever de terre et de ne point bouger de place. Elles tournent continuellement sur elles-mêmes comme un toton, avec un schall qu'elles tiennent dans les mains. Ces évolutions doivent s'exécuter sans remuer les pieds, et avec des mouvements si lents qu'ils deviennent presque imperceptibles. Au bout de quelque temps, les airs dégénèrent de plus en plus en récitatifs monotones et languissants, et la femme ne danse plus que des hanches et des épaules, si toutefois l'on veut absolument nommer danse un pareil exercice. Il me rappelle la marche de ces poupées du Palais, qu'on appelait autrefois *des charmantes catins*. Elle est encore plus ridicule qu'indécente; cependant, exécutée par une jeune et belle personne, c'est encore assez scandaleux.

Je ne sais si j'ai le tort d'être trop préoccupé du rapport qu'il y a entre l'Afrique et l'Espagne; mais en voyant exécuter ici la danse arabe, car les juifs imitent dans cet art les indigènes, je n'ai pu m'empêcher de reconnaître encore le type des pantomimes rhythmiques, des boleros, des cachu-

cha, des lole, que j'ai vu dansés par les Gitanas et les Gitanos de Séville. Les Gitanos sont ainsi que les juifs un peuple d'origine orientale; mais ils ont perfectionné sur la terre d'Europe l'art apporté de leur pays, en lui conservant toutefois son caractère primitif.

J'ai souvent entendu des Espagnols reprocher aux voyageurs anglais la manie d'attribuer aux Arabes une trop grande part dans la civilisation de la Péninsule. L'orgueil castillan nie jusqu'à l'origine mauresque des combats de taureaux, par la raison qu'aujourd'hui les Maures d'Afrique ne connaissent pas ce divertissement. Néanmoins, pour soutenir la prétention espagnole touchant le spectacle national, il faut réfuter les poëtes des quinzième et seizième siècles. Les romanceros moriscos sont pleins de descriptions et de récits de combats, et les allusions à ce genre de fête et d'exercice reviennent de page en page dans leurs poëmes.

Reste à disputer tant qu'on voudra pour savoir si l'usage de ces luttes a été pris par les indigènes aux Maures, ou par les Maures aux Espagnols; mais la solution de cette difficulté de critique historique n'offre pas un grand intérêt.

La chevalerie du moyen âge n'était pas plus que

les luttes du cirque, une invention des Maures; elle devint pourtant chez eux plus brillante, plus romantique que partout ailleurs. C'est comme les sujets poétiques : la même donnée peut servir à produire des œuvres très-diverses, selon la nature des esprits qui l'emploient. A bien dire, il n'y a point de sujets, il n'y a que des écrivains.

Le grand drame de l'histoire lui-même prend un caractère différent chez chacune des nations parmi lesquelles il se joue; pourtant nul peuple ne peut se soustraire entièrement aux influences générales qui transforment le genre humain. Mais chaque société s'applique d'une manière propre sa part de la vie que Dieu souffle à la fois sur toutes les nations.

Il en est de la lumière de l'esprit comme de celle du soleil, qui, bien que toujours la même, produit les diverses saisons de la terre; on ne voit pas fleurir les mêmes plantes sous des climats éloignés, ni les idées générales se manifester de la même manière chez toutes les nations du globe. Ces dissemblances ont une cause et un but : la séparation des peuples ne dure sur la terre que pour y laisser subsister des prismes, où se diversifient à l'infini les rayons de l'esprit saint. Les conquêtes de cette irrésistible et inévitable lumière sont la fatalité chrétienne, et cette fatalité n'est que l'inexo-

rable puissance de la vérité : vérité, voilà le nom qu'il faut donner à la divinité qui gouverne les hommes et les gouvernera toujours, d'autant plus despotiquement, qu'elle sera moins mêlée d'alliage; l'esprit divin conduit l'homme par la vérité, comme le soleil guide la terre par la lumière. La vérité dans la pensée a pour conséquence la nécessité dans l'action; mais ce qui me paraît merveilleux, c'est que cette nécessité, partout la même, n'ait jamais produit l'uniformité; c'est là que m'apparaît un créateur suprême.

Je vois dans la liberté d'application une preuve irrécusable de l'existence de Dieu. S'il n'y avait rien au-dessus du genre humain, tout serait égal parmi nous; car l'homme, même le plus supérieur, n'est qu'un niveleur, témoin Napoléon!.. La raison seule ne comprendra jamais le problème de l'inégalité; il ne se résout qu'en Dieu. La possibilité de l'équilibre entre les êtres inégaux est peut-être dans notre nature immortelle; mais, tant que nous tenons à l'astre où nous vivons, cette possibilité ne peut ni se prouver ni se réaliser; de là vient l'inquiétude qui nous pousse incessamment vers un être parfait, roi d'un monde infini. Le besoin d'une religion est l'aveu de notre imperfection; Dieu est le seul des êtres intelligents qui

n'ait pas de religion; plus un esprit s'approche de ce foyer de toutes les perfections, moins les initiations qu'il doit subir sont pénibles, plus sa religion se confond avec sa vie.

Au moyen âge la nature humaine, plus rude, avait besoin d'une religion plus incompréhensible, plus dure, et d'une vie plus aventureuse. Ce qui agitait alors les âmes, c'était l'amour et la gloire. deux amours : celui du ciel et celui de la terre. Une seule gloire : la guerre !!! toujours la guerre et la conquête : ou leur image : les tournois, les exercices du corps, la chasse, la course aux taureaux selon l'expression espagnole.

Ce dernier divertissement était particulier à l'Espagne, on peut presque dire aux Maures d'Espagne, car ces hommes, qui aimaient l'éclat et la pompe, changèrent un exercice militaire en une solennité nationale, où se déploya toute leur magnificence, toute leur courtoisie ; cette fleur d'élégance les rendit célèbres au moins autant que leur bravoure.

Remarquons en passant que les peuples s'illustrent par l'aptitude au plaisir aussi bien que par la valeur ; combien d'hommes ont trouvé une renommée immortelle dans le choix, dans l'élégance de leurs divertissements, dans le goût délicat qui

leur faisait appeler les arts au secours de leurs passions; car les passions sont au fond de tout en ce monde.... Si l'on n'acquérait le nom de grand que par l'accomplissement des devoirs pénibles ou par la pratique des vertus difficiles, je ne me consolerais pas d'être homme. Heureusement qu'on peut bien mériter de ses semblables pour savoir ennoblir son plaisir et le leur, aussi bien que pour le sacrifier à des idées austères!! Si la puissance du renoncement excite l'admiration de la postérité, le noble usage des biens nous attire les éloges de nos contemporains. Les joies de l'existence tiennent autant de place dans l'estime du genre humain que ses charges. L'homme vit de sensations et de sentiments plus que de réflexions : et voilà ce qui fait durer le monde. Si les spiritualistes absolus ne trouvaient plus d'adversaires, notre planète finirait.

Mais vous aimeriez mieux Tanger que ma philosophie, n'est-ce pas? Depuis que je voyage et que j'écris, je me romps la tête pour trouver des excuses à mes disgressions; et je n'en ai jamais de satisfaisantes : revenons donc tout bonnement à Tanger.

Cette ville est un point important pour la diplomatie commerciale de l'Afrique; c'est le lieu où toutes les puissances de l'Europe envoient des consuls généraux, espèce d'ambassadeurs métis,

qui en général unissent un air d'importance mercantile à la gravité de l'homme d'état : luxe de dignité tout à fait superflu dans leur position ; ces représentants des nations civilisées sont souvent la ressource et quelquefois le fléau des voyageurs en Afrique. Tous ceux que j'ai rencontrés à Tanger m'ont paru d'une grande politesse, ils joignent à cette qualité une discrétion plus rare, ils font aux étrangers les honneurs du pays qu'ils habitent sans gêner la liberté du voyageur. Il y a des politesses tyranniques qui font des victimes et conséquemment des ingrats; je n'ai rien éprouvé de semblable à Tanger, où j'ai d'autant plus joui de l'hospitalité modérée qui m'était accordée, que pendant les deux semaines que je venais de passer à Gibraltar, j'avais été constamment la proie d'une obligeance despotique et fort peu judicieuse.

Le plus grand plaisir des consuls établis à Tanger et de leurs familles est la culture des jardins. Presque tous ces agents en ont un aux environs de la ville; ils y vont chercher de la fraîcheur et surtout une occupation intéressante. La manière de vivre de ces familles qui se rencontrent là, en arrivant de tous les pays du monde, est plus amusante pour le voyageur que pour ces hommes fixés ensemble sur un point de l'Afrique. J'ai cru voir dans la

société européenne de Tanger un magasin rempli de marchandises des pays civilisés ; il semble que la société envoie à la barbarie les échantillons de ses produits ; ces cercles, composés de jeunes personnes qui dessinent, jouent du piano et marchent leurs danses, de jeunes gens qui lisent les journaux et les revues, de parents qui font la même chose que leurs enfants, me paroissent destinés à donner au désert le spectacle des plaisirs ou plutôt des ennuis de la vie chez les nations policées.

M. de Laporte a mis un empressement fort gracieux à me faire passer en revue cette société, qui ressemble à une mosaïque composée de pierres de diverses parties de la terre, et ma partialité en faveur du Midi ne s'est pas démentie en cette occasion; toute personnalité à part, car il y a des gens aimables partout, je trouve toujours les manières des peuples de l'Europe méridionale plus faciles, plus agréables, plus naturelles, plus sociables, plus polies, que celles des hommes du Nord. Peut-être faudrait-il faire une exception en faveur de la Russie et de sa sœur la Pologne; mais je connais trop peu les races slaves pour les comprendre dans mon jugement. Ce que je sais, c'est que les grimaces de la vanité ne résistent pas au jour pur

des pays éclairés par un beau soleil. L'affectation fuit la clarté du ciel, et les ridicules de la société semblent s'accroître en proportion de la lourdeur de l'air et de l'épaisseur de la brume qu'on respire.

Mais quelle longue lettre!..... Adieu; que ne puis-je vous dire à demain?

Quand je reporte mon esprit vers vous, je doute de ma préférence pour les hommes du Midi, car je m'aperçois que vous et le petit nombre de Français qui vous ressemblent, vous êtes des arguments vivants contre mon système. Il fait bien du brouillard, et l'on a bien froid sur les bords de la Seine où vous vivez. A la vérité Paris marque la limite entre le nord et le sud, et participe quelquefois aux avantages des deux zones. C'est surtout en pensant à vous que je m'enorgueillis de cette prérogative de notre pays.

LETTRE XLVI.

SOMMAIRE.

Le marché de Tanger. — Chameaux africains. — Scènes bibliques. — L'esprit conservateur est plus pittoresque que l'esprit d'innovation. — Impossibilité de persuader aux Barbaresques qu'on voyage en Afrique sans but politique. — Mauvais service que me rend M. Boyd. — Inutilité des efforts de cet intrigant. — Le consul d'Espagne expédie un courrier à Grenade pour hâter sans doute la mort du prisonnier dont Boyd demande la vie à Maroc. — Joli effet que produit sur l'eau la barque qui porte ce message de mort. — Description des rues de Tanger. — Bonheur des Arabes. — L'empire de Maroc est le paradis des jaloux et des avares. — Jardins des consuls. — Peinture du site de Tanger. — Aspect de la ville. — Sa population. — Doute sur les chiffres dans un pays où la statistique n'existe pas. — Tanger vu de la campagne. — Femmes arabes. — Promenade à cheval. — Le coursier arabe obligé. — Visite au vieux Tanger. — Merveilleuse antiquité de cette ville. — Ce qu'il en reste est romain ou portugais. — Doute universel. — La tâche de l'inventeur est plus facile que celle de l'historien. — Trois Empereurs en ce moment dans l'empire de Maroc. — Tranquillité de Tanger au milieu de cette confusion politique. — Caractère de la campagne aux environs. — Comparaison de cette solitude africaine avec les côtes des pays populeux de l'Europe. — Quelle est la différence de l'homme esclave au citoyen libre. — Compensations aux malheurs des nations. — Egalité réelle sous l'apparence d'une inégalité choquante. — La liberté

use les peuples.— Ceux de la côte de Barbarie ont été rajeunis par l'esclavage. — Ils aspirent à profiter de l'affranchissement que leur apportent les Français. — Effet de la conquête d'Alger. — Le nom français en Afrique. — Satisfaction d'amour propre. — Gloire littéraire de la France. — Complainte de Chactas et d'Atala, chantée par tous les marins du détroit de Gibraltar. — Ce que dut éprouver le chantre des Martyrs lorsqu'il passa ignoré par ce pays à son retour d'Orient. — L'air espagnol noté. — Paroles espagnoles. — Traduction littérale de la complainte.

A MADAME RÉCAMIER.

Tanger, 15 juin 1831.

J'ai vu hier le marché de Tanger. Il vient là des caravanes de chameaux qui font dix journées de route pour y arriver. Ces animaux sont d'une espèce plus petite que ceux qu'on nous montre en France. Quand on les aperçoit couchés par troupeaux autour d'un puits, devant la porte d'une ville entourée d'antiques murailles, on remonte, à travers les siècles, jusqu'à l'âge des patriarches : on croit vivre avec les hommes de la Bible, et cette vie ressemble à la lecture d'un poëme. Pour les voyageurs plus artistes que philosophes, c'est un bonheur que l'esprit de résistance règne sur des continents entiers. Ce qu'on appelle chez nous aider au progrès, c'est niveler ;

conserver serait plus pittoresque. J'ai beaucoup de souvenirs, peu d'espoir : je suis conservateur. J'aime les mœurs des Maures comme leurs monuments; jamais je ne parle de la nécessité de changer tout cela; ce silence suffit pour me faire regarder ici comme un *ultra* qui voyage dans des intentions hostiles à l'ordre de choses actuellement établi en France, pour un homme favorable au despotisme africain. Il faut que ma physionomie aille en cela plus loin que mes paroles et même que ma pensée. Je me dis indifférent, on me fait passionné, et l'on me croit actif en dépit de moi-même. J'ai beau répéter que la politique m'ennuie, parce qu'elle me paraît un prétexte pour les ambitieux de mauvaise foi, un piége pour les gens de bien inquiets, espèce d'ambitieux, la plus dangereuse de toutes : on ne me croit pas. J'ajoute, tout aussi vainement, qu'en fait de gouvernement tout me semble justifiable et attaquable, que les personnes sont dominées par les faits dès qu'elles arrivent au pouvoir; enfin, quoique je ne me lasse pas d'assurer que je m'intéresse peu au succès des individus et beaucoup à la marche des choses, on me prend pour un menteur ou pour un imbécile. Soit paresse, soit égoïsme, soit manque de vue, soit dédain orgueilleux, à la façon du renard de Lafontaine, je trouve ce monde trop

petit pour ce qu'il coûte d'effort de pensée à ceux qui prétendent le gouverner. Il me paraît que ce qui est borné ne vaut pas la vie de l'homme. Voilà pourquoi je ne m'agite que pour l'infini : l'infini se trouve dans la foi, et ne se trouve que là ou dans la passion, qui est une foi déplacée. Ceci me ramène à dire qu'il faut laisser faire les ambitieux; j'y suis tout disposé, pourvu qu'ils me laissent ne pas faire. Leur foi est en ce monde, leur passion aussi : la mienne est ailleurs; voilà toute la différence. Je la reconnais, moi, cette différence, et sans amertume. Pourquoi ne font-ils pas de même?

M. Boyd, ce jeune Anglais dont je vous parlais l'autre jour *, ce commis voyageur des libéraux du Nord, m'a rendu ici de mauvais services pour se venger des bons avis que je lui avais donnés chemin faisant. Il a cherché à me faire paraître suspect aux autorités européennes, et par contre-coup aux musulmanes. Ses propos m'auraient nui si j'avais eu le projet de pénétrer dans l'intérieur de l'empire de Maroc.

Ce pauvre intrigant, cet apôtre tremblant, a déjà vu le pacha résidant à Tanger; le pacha lui a fait de belles promesses : on dit pourtant que le vaisseau

* On a supprimé plusieurs lettres qui n'étaient que la répétition des autres.

d'où l'on a enlevé de vive force le réfugié espagnol n'appartenait pas à l'empire de Maroc; il était, à ce qu'on assure, commandé par des Maures d'un autre pays. Cette circonstance rendrait inutiles les réclamations de l'Empereur lui-même auprès de l'Espagne : toutes les démarches de notre franc-maçon n'auraient donc servi qu'à hâter la mort *du frère et ami prisonnier.*

Le consul d'Espagne, informé de l'arrivée du libéral anglais, et des projets qu'il avait en venant ici, a aussitôt expédié un courrier pour Grenade par Cadix. Aujourd'hui, par un beau temps, je suivais des yeux sur la mer cette jolie voile blanche doucement enflée, et emportant avec grâce vers l'Europe la barque chargée d'un écrit qui devait tuer un homme. A cet aspect, tout agréable en apparence, je n'en croyais pas moins voir tomber la tête d'une nouvelle victime politique. Je fus interrompu dans mes réflexions philosophiques par la visite de M. Boyd, à qui je cachai ce qu'on m'avait dit sur le départ du courrier. Ce Boyd, en me quittant, m'annonça d'un air de triomphe une nouvelle émeute à Cadix pour le 24 de ce mois. Entre les supplices des uns et les assassinats des autres, je ne pouvais faire des vœux pour aucun parti; épou-

vanté de la fureur de mes semblables, et me croyant plus sage peut-être parce que j'étais plus faible, je détournai ma pensée des intérêts de l'humanité si mal compris par les humains ; et je m'efforçai de ne plus m'occuper qu'à contempler les sites qui m'environnaient. J'étais sur la terrasse, c'est-à-dire sur le toit de notre maison, l'une des plus hautes de Tanger, et bâtie au sommet d'une petite colline. Je n'écoutais plus M. Boyd, qui me disait adieu; il part demain pour Fez, probablement nous ne nous reverrons jamais.

Toutes les maisons des Maures de Tanger se ressemblent, toutes sont bâties exactement sur le même plan ; petites, blanchies à la chaux, et surmontées d'un figuier qui sert de coupole à une cour intérieure. La verdure foncée de cet arbre, tente pacifique de la famille arabe, contraste d'une manière agréable avec la vive blancheur des murailles. Les Maures ne nous permettent pas d'entrer chez eux : mais du haut de notre hôtellerie, qui forme donjon au milieu de la ville mahométane, nous planons sur une multitude d'autres terrasses, et nos regards chrétiens pénètrent jusque dans l'intérieur des maisons musulmanes ; ce qui ne laisse pas de déplaire aux habitants de ces geôles domestiques.

Si le bonheur consiste dans la satisfaction des desirs, les Arabes sont les hommes les plus heureux de la terre; jaloux, avares : ils enterrent leurs femmes, leurs trésors, et chez eux la société politique est arrangée pour protéger l'extravagance de ces deux passions poussées à leur dernier excès.

Que peuvent souhaiter de plus des hommes d'un tel caractère ? la tyrannie individuelle protégée par le despotisme public; c'est le paradis des maris jaloux!! Tout homme ici fait le métier de geôlier par goût, et tout homme est favorisé par l'état dans l'exercice de ce métier.

J'ai visité les jardins des consuls de Suède et de Hollande; de ces deux points on découvre la ville avec son minaret, ses terrasses, ses murailles crénelées, son château fort qui la domine, son golfe qui la reflète et le détroit qui la défend, et les côtes d'Espagne qui l'attristent par leurs souvenirs..... L'effet réel de ce paysage n'est pas aussi grand que les noms écrits ici pourraient vous le faire croire; mais il est agréable. Ces petites cases blanches avec l'ombrage de leur figuier hospitalier, rangées sur les pentes de deux côtes opposées l'une à l'autre, font ressembler le milieu de la ville à un étroit vallon taillé en terrasses tout ornées de pots de fleurs. A cet aspect on se sent égayé malgré soi, et

puis la mer, cette magnifique doublure du ciel, ce miroir de la terre, n'embellit-elle pas tous les sites? Les nombreux courants qui la sillonnent dans ces parages se dessinent en fleuves bleuâtres sur le ton glauque des autres parties du détroit, et brillent d'un éclat presque métallique au milieu de ces eaux, dont la couleur générale reste le plus souvent terne et vaporeuse.

La ville n'est pas grande à l'œil, les uns disent qu'elle renferme quinze mille habitants, les autres réduisent ce nombre à six mille. La statistique n'existe pas dans un pays administré comme l'est celui-ci. Les voyageurs à chiffres doivent s'y trouver bien embarrassés; les renseignements qu'ils recueillent sont incertains comme l'imagination et trompeurs comme l'intérêt des hommes qui les fournissent; ces échos menteurs jettent l'étranger dans une grande perplexité; j'élude la difficulté en racontant tout et ne jugeant rien. Jugez vous-même si vous pouvez; je n'affirme que ce que je vois, et je ne dis que ce que je sais.

Pour en finir sur la population de Tanger, je vous dirai que l'opinion des consuls européens, qui connaissent le mieux cette ville, est qu'elle contient environ sept à huit mille habitants.

La campagne me paraît assez agréable, quoi-

qu'elle soit sablonneuse. On y voit des haies d'aloès, des vignes et quantité d'arbres et d'arbustes indigènes. Parmi ces productions du pays je n'ai point aperçu de palmiers; il y en a un bois à quelques lieues d'ici, vers le cap Blanc, qui s'avance dans le grand Océan. Je n'ai pas fait cette course. Dans le jardin du consul de Suède, il y a un arbre de sang de dragon; j'en ai vu un aussi à Cadix : ces deux arbres ont de la célébrité; ils sont seuls de leur espèce dans le pays. Leur patrie naturelle est l'intérieur de l'Afrique.

Quand on a vu Tanger de la campagne, on est surpris, en rentrant dans cette ville, de l'avoir crue jolie. Ses rues étroites comme des corridors, bordées de murailles sans fenêtres, où l'on a percé de loin en loin des portes basses, et qui restent toujours fermées comme l'entrée d'une prison, la font ressembler à un labyrinthe inhabité. Le soir, j'entends quelquefois les femmes arabes jouer du tambour dans l'intérieur de leurs cases. Celles que j'ai rencontrées, au détour de quelques rues désertes, ont eu soin de se découvrir le visage devant moi! L'une d'elles, avec ses yeux de l'Asie, qui regardent de côté, et ses dents d'ivoire et son teint délicat, m'a paru fort jolie; les autres auraient dû rester voilées par coquetterie.

Quelque court qu'ait été mon séjour en Barbarie, il faut bien que dans mon récit vous trouviez là cavalcade obligée. Comme tous les voyageurs passés et futurs, j'ai monté un cheval arabe, et je sentais à peine le mouvement de ses pieds quand il m'emportait au galop sur le sable. Nous allions visiter le vieux Tanger, qui est un amas de ruines mauresques au bord de la mer. Ces restes se trouvent à une lieue et demie de la ville actuelle. On prétend que l'ancien Tanger date du temps d'Abraham : merveille d'antiquité !!! Mais il est plus facile d'admettre cette origine que de la prouver.

On nous a montré aussi un pont qu'on dit romain ; il me paraît grec, du temps de Bélisaire. D'autres en attribuent la construction aux Portugais. Où peut-on mettre le pied sur la terre qu'on ne trouve incertitude et confusion dans la mort?

En fait de doute et d'obscurité, le passé rivalise avec l'avenir. Il m'a toujours paru que le rôle de prophète était plus facile que celui d'historien. Le prophète n'a que Dieu pour contrôleur, et, dans ce monde du moins, les hommes me paraissent des juges bien plus à craindre.

Le présent n'est pas clair non plus, surtout dans l'empire de Maroc. Ce pays est en combustion; depuis quelques jours il possède trois empereurs, ou

plutôt il est possédé par trois maîtres. Le plus ancien, c'est-à-dire le légitime, vient de donner l'ordre d'exterminer sa garde blanche *toute entière*, sans même excepter de ce massacre les enfants nouveau-nés, à plus forte raison les femmes. Là-dessus ce père du peuple s'est retiré à Tetuan, dit-on; il y a des gens qui annoncent son entrée à Tanger, où il viendrait recevoir les *offrandes* de ses sujets fidèles; on ajoute qu'un de ses fils arrive au secours de la fidélité avec une bonne armée.

Ce qui me paraît étrange, au milieu de la confusion politique où l'on vit ici, c'est la tranquillité profonde de la population. La ville de Tanger, quoiqu'elle ignore le nom de son souverain, est aussi paisible que l'état le mieux gouverné.

Il y a, dans l'organisation des choses, des moyens de durée qui dépassent la conception humaine, surtout la mienne.

Je me souviendrai de cette promenade au vieux Tanger. L'origine si reculée, l'histoire si obscure de cette ville inconnue, l'aspect de ses ruines peu imposantes, mais dont le caractère suggère des doutes insolubles et provoque des discussions interminables, comme tant d'autres discussions; la nature particulière des sites, qui sont sauvages et tristes, quoique éclairés par un soleil triomphant, tout doit

contribuer à graver dans la mémoire ce qu'on a vu en visitant ce point de l'Afrique. C'est un coin du monde qui n'a nulle célébrité, et qui pourtant n'est pas sans intérêt pour un curieux un peu contrariant comme je le suis. Cette disposition d'esprit fait que je me plais à décrire minutieusement des lieux dont personne n'a jamais parlé, ce qui ne m'empêche pourtant pas d'admirer les contrées plus célèbres et que je laisse décrire à d'autres. La campagne de Tanger est nue sans être stérile; il y croît des lentisques, comme il y viendrait des plantes plus utiles si l'on en cultivait. Les jardins abondent en toutes sortes d'arbustes : les jujubiers, les caroubiers, les figuiers d'Inde, ornent la solitude; pourtant le sable se glisse à travers la verdure et rappelle l'entrée du désert. La plage est aride, et les misérables pêcheurs arabes qui la parcourent, les jambes nues, les bras découverts, le corps à peine enveloppé dans un manteau d'un blanc sale, une longue gaule jetée sur l'épaule pour porter leurs filets en lambeaux, attristent le paysage sans l'animer. Il est donc telle population qui peut attrister le désert. Pauvre humanité!.... que d'indifférence préside à tes destins sur la terre. C'est que la terre n'est pas ta vraie patrie. Et qui sait si l'Afrique est le pays où l'homme est le plus misérable? Sur les côtes de l'Océan, dans les con-

trées les plus populeuses, les plus riches de l'Europe et du monde, j'ai vu des scènes aussi désolées, et qui contrastaient d'une manière plus pénible avec la prospérité du reste du pays. Ici l'homme est sauvage et nu comme la terre, mais il ne fait point partie d'une société qui prétend se baser sur la philanthropie ; et néanmoins il n'est pas plus pauvre que ne l'est bien souvent ailleurs un homme mieux vêtu. Entre un peuple tombé dans le dernier degré du malheur et une nation parvenue au plus haut point de la civilisation et de la prospérité possibles, je ne trouve pas la distance réelle aussi grande que devrait le faire penser la différence grammaticale de ces mots : homme esclave, citoyen libre !!! C'est que dans l'excès du mal, Dieu a glissé des compensations invisibles qui rendent la vie non-seulement supportable, mais douce à qui la porte, mais attachante, désirable ; de même que sous les pas de l'homme parvenu au comble de la gloire et de la prospérité terrestres, il a caché des ronces où le plus heureux se blesse d'autant plus cruellement que son orgueil est engagé à dissimuler les douleurs attachées à ses triomphes. Le prix que lui coûte son pouvoir, et tout ce qui faisait l'objet de sa concupiscence, est un secret qu'il garde soigneusement,

car notre envie est la dernière illusion qui l'attache à l'existence qu'il s'est faite.

O mystère, de grâce et d'équité! qui rend la terre habitable à peu près partout pour des peuples tous également chargés de peines, et qui rétablit entre les nations une parité réelle sous l'apparence de l'inégalité la plus révoltante et la plus inexplicable : pour te comprendre, ô mystère! il faudrait être Dieu lui-même, et s'élever en contemplant les choses de la terre au point de vue des habitants du ciel......

Il paraît que les Africains n'ont point fait autant de progrès que moi vers l'indifférence en économie politique. Ils ne connaissent pas le revers des machines publiques; ils ignorent à quel prix la société vend aux individus ses améliorations générales. Ils sont rajeunis par des siècles d'oppression : rien ne vieillit les nations comme la liberté. L'abus des liqueurs fortes use moins un corps que la licence inséparable des révolutions sociales n'épuise un peuple. Quoi qu'il en soit, celui-ci croit encore aux avantages sans bornes d'un changement de domination et de gouvernement.

Il n'est bruit sur toute la côte de Barbarie que de la métamorphose d'Alger. A la vérité, ici ce sont les juifs, les Maltais et les Espagnols réfugiés

qui parlent; le discours n'est pas encore fait pour les indigènes. « Les Français sont toujours les mêmes! » s'écrie-t-on de toutes parts.... et l'Afrique attend de nous sa régénération. Cette aurore de liberté qui se lève sur la terre classique de la tyrannie attire les regards de tous les peuples opprimés, de tous les intrigants émancipés. Le nom français est dans toutes les bouches. Cette expédition, qui nous aurait valu tant d'avanies en Afrique, et par contre-coup dans le Levant, si elle eût échoué, nous assure pour longtemps la prépondérance chez les barbaresques*. Il n'est personne en ce pays, excepté les mahométans fanatiques, qui n'aspire à vivre sous le gouvernement français. Je n'entends parler que de familles qui se préparent à partir pour la nouvelle colonie. Alger, s'il est sagement administré, c'est-à-dire si le gouvernement ne veut pas tout faire, deviendra bientôt un des points les plus importants de la Méditerranée, sous le double rapport du commerce et de la politique.

La France ne permet pas au monde d'oublier son nom. Tout Français qui voyage pour satisfaire sa vanité nationale, ne manque point d'occasions de flatter cette passion. Moi, je m'efforce de la répri-

* Je n'ai rien retranché à l'expression de nos espérances la première année de la conquête d'Alger.

mer, parce que j'ai vu assez de pays pour savoir le tort qu'elle nous fait dans l'esprit des étrangers. Ils trouvent à juste titre qu'il manque un lustre à notre gloire : la simplicité, la modestie dans le succès, la dignité dans les revers. Nous acquerrons la dernière qualité plutôt encore que les autres...

J'ai beau m'efforcer de lutter contre le défaut national, la suffisance, je n'ai pu m'empêcher ces jours derniers de me livrer à une satisfaction d'amour-propre dont je suis si loin de me repentir, que je veux vous la faire partager; vous verrez si je sais à qui je m'adresse.

Nous voguions vers Tanger. La nuit était d'un noir inconnu à nos climats; le vent s'affaiblissait, et la pensée de l'homme s'élevait à mesure que la voix de Dieu tombait avec la tempête, dont les coups amortis et rares ne retentissaient plus que de bien loin entre l'Afrique et l'Europe !!.. J'étais couché au fond du bâtiment, et je ne pensais nullement à mon pays; mais je réfléchissais à l'inquiétude des esprits, à la facilité des choses de ce siècle, où se multiplient chaque jour les voyageurs sans but, espèces d'hommes désœuvrés, même au milieu de la vie active du voyage. Je m'affligeais de me sentir associé à ces esprits ennuyés, et qui visitent les nations de la terre par oisiveté, comme ils au-

raient intrigué jadis dans la société de Versailles. Il n'est pire injure que de s'entendre appliquer le nom de ses pareils. Je faisais sur moi-même des retours d'une poignante humilité, selon la belle expression de mademoiselle Gay; tout à coup le silence de la mer est interrompu par le chant de nos matelots : ces hommes, recrutés à Gibraltar étaient tous Espagnols; l'air qu'ils psalmodiaient me parut d'une mélancolie expressive. Ce chant, ou plutôt cette déclamation notée, m'attira sur le pont.

Vous comprendrez mon étonnement, lorsqu'en écoutant les paroles je reconnus les noms de Chactas et d'Atala. Ces noms, placés sous une mélodie moitié andalouse, moitié mauresque, et qui sortaient de bouches espagnoles, me parurent la louange la plus flatteuse que pût recevoir notre grand poëte, et la France par lui. Pour que le peintre des déserts du Nouveau-Monde fût devenu le romancier de l'Andalousie, quel chemin n'a-t-il pas fallu qu'aient parcouru ses idées et notre langue avec elles? Les regrets de Chactas alimentent la tristesse du vainqueur des Maures : cela prouve combien l'éloquence est rare, et combien les nations ont besoin qu'on les assiste dans la difficulté d'exprimer ce qu'elles sentent....

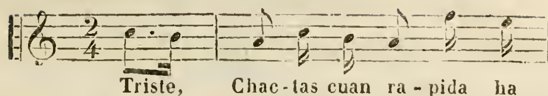
Le chantre des *Martyrs* traversait il y a plus de vingt ans ces mêmes mers pour aller aborder en Europe sous les murs d'Algesiras; il revenait tout seul chargé du butin de son périlleux voyage en Orient. Ignorant le bruit qu'allait faire sa voix, aurait-il cru que les échos de la France renverraient un jour son nom à ces mêmes rivages qu'il parcourait inconnu avec toute la persévérance, mais avec toutes les inquiétudes du génie; car une des fatalités du génie, c'est le doute sur lui-même; c'est de ne pouvoir apprécier sa portée que d'après son action sur les autres hommes. Puis, quand cette influence est reconnue généralement et même de celui qui l'exerce, l'éclat qui en rejaillit sur l'individu lui revient à l'époque de la vie où toute âme supérieure est désabusée de la gloire : ainsi, perdant ses jours entre les deux inévitables tristesses de sa jeunesse et de son âge mûr, il voit avec indifférence la trace qu'il laisse en fuyant sur la terre; comme un passager, debout dans les ténèbres, il regarde fuir le vaisseau qui l'emporte, et contemple, sans s'intéresser à ce qu'il voit, le sillage de la nef sur une mer étincelante de phosphore et blanche d'écume.

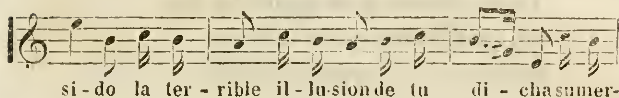
Moi qui n'ai jamais connu les tourments du génie que par imagination, je jouissais sans mé-

lange de la gloire d'un homme de mon pays, d'un homme qui m'a permis de m'appeler son ami, et dans cet instant mon ambition se bornait à parler de lui dignement. Voilà ce qui m'a fait penser à vous, et vous écrire.

Nous partons dans deux jours pour retourner à Gibraltar. Je joins ici l'air espagnol, que j'ai noté exactement sur les paroles de la complainte de Chactas. Vous verrez comme cette mélodie est mélancolique, et comme elle s'accorde avec le bruit et le mouvement des vagues. Suffira-t-il, pour la faire chanter aux amateurs parisiens, de leur dire que c'est tout ce qu'il y a de plus à la mode dans le détroit de Gibraltar? Au reste, c'est un chant plus italien qu'espagnol : les paroles espagnoles sont très-mauvaises.

Andantino.



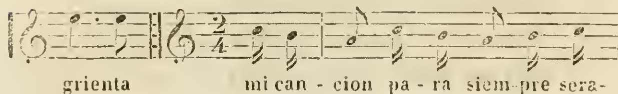


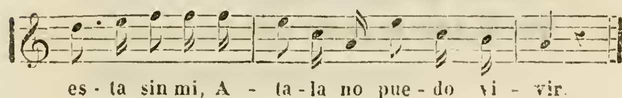


Allegretto.









CANCION DE ATALA.

1.

Triste Chactas quan rapida ha sido
La terrible ilucion de tu dicha ,
Sumergido en perpetua desdicha
Solo ver un fatal porvenir ;
Bella virgen tu vida espuistes
Por librarme de muerte sangrienta
Mi cancion para siempre sera esta :
Sin mi Atala no puedo vivir.

2.

El disierto con todas sus flores
En los dias serenos no igualan
La hermosura dival de mi Atala
Cuando tuve con ella que huir.
Ni tampoco las aves cantaban
Con tan dulce y veloz melodia
Se acabo para mi la alegria.....
Sin mi Atala no puedo vivir.

3.

Yo cantaba los dias felices
Que debia pasar à tu lado ,
Y tenia tambien ideado
Nuestro rustico albergo ereguir.

Mas hay cielos que en vez de cabanas
Y en lugar de la dicha futura
Yo te dado infeliz sepultura.....
Sin mi Atala no puedo vivir.

4.

Obstinada tu timida madre
Hizo un voto funesto à tu vida,
Y te vistes à mi lado perdida
Sin quererme tus penas decir;
El silencio fatal que tu pecho
Ocultaba de mi ternamente,
Io he perdido, y te pierdo para siempre.....
Sin mi Atala no puedo vivir.

5.

Bella imagen de un angel dormido,
Presentaba mi amada que yerta;
De guisnaldes y rosas cubierta
En la tumba la vi sepultar.
Ya perdida mi Atala, perezco
No olvidando jamas sus amores
De ella y mios terribles autores
Que la dieron la muerte fatal.

6.

Cuan en vano mi pecho se aguita
Recordando la hermosa exsistencia

De mi Atala que por inosencia
Con la muerte la vi yo luchar;
Ya enfin un suspiro exalando
Mi miro y cayo desmayada
Y mi alma quedo ale talgada
Al quedarse mi Atala mortal.

7.

Que funesto aquel dia en que Atala
Con exanime voz me decia :
Adios, Chactas, y siempre confia
Que hasta el cielo mi amor llegara ;
Inclinando sus languidos ojos
Adverti que la vida perdia
Y yo envuelto en rabia gemia
No pudiendo a mi Atala salvar.

8.

Dulce Atala mi bien, mi querida,
Donde estan ya los dias dichosos
Que tus ojos divinos y hermosos
Los tornabas a mi con placer.
Se ayuntoron a mi qual sombras fugaces
Y en mi pecho dejaron gravados
Un recuerdo tan dulce y sagrado
Que jamas se podra obscurecer.

9.

De sus ojos el fuego brillante

Con la muerte a pajado quedo
Hay demi su mirar carinoso
Cuantes veces mi ardor alento.
Otras veces sensible a mi llanto
Pronto estubo a pagarme mi fee
Hay su madre cual sombra la aterra
Ye a sus pies sin sentido quede.

10.

De mi Atala los rubios cabellos,
Esparcidos al viento los vi
Y enla tomba cual rosa yacia;
Arrancada en mañana de abril
Con mi llanto regue su sepulcro,
Y a su tacto temble de dolor
Masque mucho si Atala ofrecia
A mis ojos la imagen de amor.

11.

Enterrada en pais estrangero
Nadie habra que de ti se conduela
A lo menos si el cielo quisiera
Para siempre mis penas oir.
Yo habriria la tumba al instante
Y a su lado tendria el reposo;
Mas me engaña este mundo alevoso.....
Sin mi Atala no puedo vivir.

12.

Yo me acerco a la lubrega tumba
Donde hace mi amante infelice
Y un acento divino me dice :
Ven , mi Chactas, no temas morir ;
Lisongera ilusion de mi dicha
Al cuchillo me lleva funesto,
Mi cancion para siempre sera esta :
Sin mi Atala no puedo vivir !

Cette traduction littérale prouvera que le poëte andaloux ne s'est pas donné beaucoup de peine afin de reproduire la couleur de son modèle.

1.

Triste Chactas, quelle fut rapide la terrible illusion de ton bonheur ! Abîmé dans un malheur sans terme, ne voir qu'un avenir fatal !.... Belle vierge, tu avais exposé ta vie pour me délivrer d'une mort sanglante ; mon refrain pour toujours sera : Sans mon Atala, je ne puis vivre !

2.

Ni le désert avec toutes ses fleurs dans les jours sereins, n'égalait la beauté divine de mon Atala, quand il fallut fuir avec elle : ni les oiseaux ne chantaient avec une mélodie si douce et si légère. La gaieté est perdue pour moi.... Sans mon Atala, je ne puis vivre !

3.

Je comptais les heureux jours que je devais passer à tes côtés. J'avais aussi l'idée de nous choisir un asile rustique : mais, hélas ! à la place d'une cabane, et au lieu du bonheur promis, je t'ai donné une sépulture malheureuse.... Sans mon Atala, je ne puis vivre !

4.

Opiniâtre et timorée, ta mère fit un vœu funeste à ta vie : tu t'es crue perdue près de moi, sans vouloir me dire tes angoisses ; c'est le mystère fatal que ton cœur me cachait par tendresse qui t'a fait mourir, et je te perds pour toujours !.... Sans mon Atala, je ne puis vivre !

5.

Belle image d'un ange endormi ; ma bien-aimée reposait couverte de guirlandes et de roses : je la vis ensevelir dans la tombe. Atala perdue, je péris sans pouvoir oublier son amour ni le mien, cause terrible de sa mort !

6.

Combien mon cœur s'agite en vain par le souvenir de cette belle vie de mon Atala, que je vis par vertu lutter avec la mort : à la fin, exhalant un soupir, elle me regarda et tomba évanouie ; mon âme resta dans la stupeur à la mort de mon Atala.

7.

Funeste jour, où d'une voix éteinte Atala me dit : Adieu, Chactas, sois toujours sûr que mon amour arrivera jusqu'au ciel ; alors elle baissa ses yeux languissants ; je m'aperçus qu'elle perdait la vie, et m'enveloppant dans ma rage, je gémissais de ne pouvoir sauver mon Atala.

8.

Douce Atala, mon bien, mon amie, où sont les jours heureux où tes yeux divins, tes beaux yeux, se tournaient vers moi avec plaisir? Ils ont disparu comme des ombres rapides, et laissent gravé dans mon sein un souvenir si doux et si sacré, que jamais il ne pourra s'obscurcir.

9.

L'éclat de ses yeux a fini dans la mort. Hélas! combien de fois son regard charmant a-t-il allumé mon ardeur? Sensible à mes pleurs, elle était prête à me payer de ma foi, mais sa mère l'effraya comme un spectre, et je tombai sans vie à ses pieds.

10.

Les blonds cheveux de mon Atala, je les vois épars au gré des vents, et elle reposait dans la tombe comme un rosier déraciné dans une matinée d'avril. De mes pleurs j'arrosai son cercueil, à son toucher je frissonnai de douleur! Mais faut-il s'étonner qu'Atala offrît à mes yeux l'image de l'amour?

11.

Ensevelie dans une terre étrangère, personne ne pleurera sur toi ; si du moins le ciel voulait écouter mon éternelle plainte, j'ouvrirais la tombe à l'instant, et chercherais le repos auprès d'elle ; mais ce monde perfide me trompe.... Sans mon Atala, je ne puis vivre!

12.

Je m'approche de la tombe lugubre où repose mon amante infortunée, une voix divine me dit : Viens, mon Chactas, ne crains pas de mourir : flatteuse illusion de mon bonheur, tu m'entraînes sous le couteau funeste, mon refrain pour toujours sera : Sans mon Atala, je ne puis vivre!

Pauvre Andalousie! terre classique de la romance, faut-il que tu en sois réduite à emprunter tes complaintes à la France? Mais dans ton dénûment, tu ne pouvais mieux choisir la source où tu devais puiser, pour suppléer à la vie qui t'abandonne. Seulement il fallait mieux imiter....... J'aurais pu m'éviter l'ennui de traduire ces lamentations décolorées; mais j'ai regardé la romance entière comme un monument élevé à notre gloire littéraire, et je n'en ai rien retranché.

[illegible]

[illegible]

[illegible]

LETTRE XLVII.

SOMMAIRE.

La plus belle vue de Tanger.—Château fort au haut de la ville. — Vaisseaux européens qui louvoyent dans le détroit. — Ce que pense l'Arabe à cheval qui les voit passer.—Promenade autour des murs. — Conversations par interprète avec des Arabes de l'intérieur venus au marché.—Le voyageur dessine leur portrait et le leur donne. — Pourquoi ces hommes manquent-ils à leur loi ? — Tout est exception dans le monde. — Les trois Santon, saints mahométans. — Leurs austérités. —Que prouvent-elles ? — Révolution politique. — Scène dramatique entre l'empereur et son neveu. — Le pouvoir arbitraire s'abdique plus aisément que le pouvoir constitutionnel, parce qu'il est moins contesté. — L'esprit de contradiction explique la plupart des choses de ce monde. — Présentation au pacha.— J'y renonce. — J'assiste par hasard à celle du consul de Danemark.

[illegible]

[illegible]

[illegible]

A MONSIEUR BOUTELAUD.

Tanger, ce 16 juin 1831.

La plus belle vue de Tanger est, sans contredit, celle qu'on a près du vieux château qui domine la ville. L'aspect de cet édifice entièrement mauresque est des plus romantiques. Il sert de palais à l'Empereur, lorsque ce soleil de Maroc vient luire sur Tanger. En sortant de la ville par la porte attenante à ce palais, à cette prison, à cette forteresse, à ce cloître, à cette mosquée (on peut donner tous ces noms au château de Tanger et tous sont également justes), on passe sous une voûte tortueuse, puis on

monte une colline plantée d'aloès et de nopals, qui croissent là presque sans culture. Par cette route, d'autant plus pittoresque qu'elle est plus dégradée, on arrive à un sommet d'où l'œil plane d'un côté sur la haute mer vers l'Océan, de l'autre sur la ville et sur les montagnes lointaines qui bordent l'horizon de Tanger du côté de la terre : cette vue est originale autant qu'imposante.

En ce moment, les navires de toutes les nations assiégent le détroit pour pénétrer dans la Méditerranée; la porte de cette mer intérieure leur reste fermée par les vents contraires : des bâtiments de toutes grandeurs continuent à louvoyer depuis longtemps entre l'Europe et l'Afrique.

On voit avec un intérêt toujours nouveau ces messagers de l'Europe commerciale cingler non sans danger d'une côte à l'autre, tandis que l'Arabe du désert, aussi indifférent que sa monture au passage et aux préoccupations de ces voyageurs civilisés, lance au grand galop son cheval de race noble sur le sable de la plage, songeant avec orgueil à la généalogie de l'animal sans tache; en même temps le

musulman de Mogadore décharge ses chameaux près du puits creusé devant la porte qui conduit à Maroc. Tout cela est grand et poétique.

Je suis descendu de la colline par un chemin qui longe extérieurement les murs de la ville, et j'ai été me poster devant ce puits, qui semblait placé là pour servir à jouer quelques scènes de l'ancien Testament. Il n'est venu ni Rachel, ni Ruth; mais des Arabes voyageurs, sortis de l'intérieur du pays pour apporter leurs plumes d'autruches et leurs peaux de chacals au marché de Tanger, accoururent vers moi, attirés par la curiosité que je témoignai en les regardant. Mon soldat entra en conversation avec eux : ils lui firent plusieurs questions sur mon pays et sur le but de mon voyage. Les Africains prirent très-bien les réponses que je dictai à cet homme, et, lorsqu'ils furent parvenus à comprendre que je voyageais pour leur faire une visite par simple curiosité, sans aucun but commercial ni politique, ils conclurent de cette singularité qu'ils pourraient me demander de faire leur portrait et celui de leurs chameaux. Je tâchai de les satisfaire de mon mieux, et je leur laissai quelques es-

quisses, où ils parurent charmés de se reconnaître dans leur costume et de retrouver leurs bêtes favorites. J'avais cru jusque-là que tout Maure avait horreur de la représentation d'un être vivant.

J'ignore si ceux que je viens de rencontrer sont relâchés dans leur croyance, ou s'ils sont trop barbares pour avoir même l'idée du péché qu'ils commettent, ou enfin s'ils ont cru pouvoir déroger à leur loi en faveur d'un étranger dont la curiosité paraissait les flatter. Quoi qu'il en soit, en courant le monde, on ne trouve que des exceptions; ce qu'il y a de plus rare sur la terre, ce sont les règles générales; aussi je ne crois guère aux réputations qu'on fait aux nations. Les hommes de tous les pays, quand vous parvenez à les détacher un moment de leurs cadres, se ressemblent plus que ne veut le croire l'orgueil du voyageur. Je me suis reconnu dans tous les peuples que j'ai visités, et mes voyages m'ont appris à m'étonner des ressemblances plus que des différences. Quelque dégénérée que soit une race, elle reste toujours assez près de son type primitif pour se trouver semblable à la race la plus perfectionnée. Tout progrès se paye

comme tout pas rétrograde se compense, et dans notre liberté il entre plus d'illusion que de puissance d'action. Le compas qui mesure toute l'échelle de la civilisation humaine n'est pas aussi ouvert que la vanité des beaux esprits voudrait nous le persuader.

J'ai oublié de vous dire qu'en sortant du vieux château de Tanger, j'avais aperçu, sous la voûte d'une porte, trois saints mahométans. C'est une espèce d'hommes qui, à force d'austérités, s'attire la vénération des enfants du prophète : on les appelle ici des santons. Le triomphe de la volonté sur les penchants du corps m'inspire plus d'admiration chez les chrétiens que chez les mahométans. Pourquoi? Le sacrifice est le même, la difficulté vaincue est la même ; le moyen, le but du triomphe sont les mêmes ; mais je juge autrement, ou plutôt je ne juge pas, je préjuge, et je ne veux pas devenir équitable. J'aurais peur de penser autre chose que ce que je crois : cette crainte est un tort de mon esprit. Corrigez-moi si vous pouvez, sans me rendre pire que je ne suis. Au reste, chez les Maures comme chez certains pénitents chrétiens, la vermine paraît être devenue un des attributs de la perfection religieuse : un saint maho-

métan de Tanger est aussi sale pour le moins que l'était le bienheureux Labre. Tous ces rapports, qui existent entre deux religions ennemies, font naître des doutes aussi difficiles à résoudre qu'effrayants à sonder. Si les vertus des saints ne prouvent plus la vérité de leur religion, sur quoi baserons-nous notre foi, et par quoi réfuterons-nous les croyances contraires à cette foi? Dieu sait que l'expression du doute que je hasarde ici m'est arrachée comme un cri de douleur. La vie intellectuelle de l'homme civilisé par la philosophie ressemble à une longue opération, pendant laquelle le raisonnement ne cesse de travailler à extirper la foi..... Et le succès d'une telle opération c'est la mort.

On vient d'apporter ici la nouvelle d'une complète révolution dans l'empire de Maroc. Le neveu de l'Empereur, qui était brouillé avec son oncle, a été proclamé souverain : devenu le maître par la volonté de l'armée, il a fait usage du pouvoir suprême en allant d'abord chercher à Maroc l'Empereur déposé pour lui annoncer lui-même la révolution qui venait de s'accomplir contre lui à Fez. Voyant pâlir l'Empereur détrôné, il ajouta : Ne crains rien ; tu vois ce que je puis, tu ne vois

pas ce que je veux. A ces mots il dépose aux pieds de son oncle et de son seigneur les marques du suprême pouvoir, se constitue prisonnier entre les mains du souverain légitime et lui offre l'assistance des troupes pour raffermir son trône ébranlé. Par cette action doublement généreuse il expose sa vie, car les soldats révoltés ne lui pardonneront jamais de les avoir livrés à leur ancien maître.

Telle est la scène qui fait ce soir le sujet de toutes les conversations chez les consuls européens. Dites-moi si à Londres ou à Paris on s'entre-ent à l'heure qu'il est d'objets beaucoup plus intéressants? Je désire que le récit que je viens de vous faire soit exact : je suis sûr d'avoir répété juste ce qu'on m'a dit ; mais je ne réponds pas de la véracité des personnes dont j'ai reçu ces détails. Ils prouvent que le pouvoir suprême n'est pas une chose aussi désirable que nous l'imaginons, et qu'un despote renonce à la couronne plutôt qu'un roi constitutionnel. C'est peut-être la même raison qui rend la vertu plus facile à certaine femme très-jolie qu'à une femme laide. Celle-ci se pique au jeu et sacrifie tout au désir de plaire, parce qu'elle sait que c'est difficile de même ; un roi représentatif

veut gouverner malgré les gens qui lui disent que cette fantaisie est contraire à l'esprit de la constitution. Son fantôme d'autorité lui est d'autant plus cher, qu'à chaque instant il se croit plus près de voir s'évanouir la fiction qui fait sa prétendue force. On s'attache avec la fureur de la fièvre à un pouvoir restreint et toujours contrarié, tandis qu'on abdique orgueilleusement une puissance illimitée..... La faiblesse veut commander, la laideur veut plaire, la vieillesse veut vivre : quiconque désire connaître à fond les vrais mobiles des actions humaines doit faire entrer pour beaucoup, quelquefois pour tout, l'esprit de contradiction dans ses calculs.

Notre consul m'a détourné du projet de me faire présenter au pacha de Tanger. On n'aurait pas manqué de donner à cette visite plus d'importance que n'en mérite une démarche de simple curiosité; les Orientaux ne comprennent pas cette passion européenne : la curiosité! Les circonstances politiques où se trouve ce pays rendent tout difficile. En renonçant à voir ce pacha, j'épargne d'ailleurs une somme assez considérable que m'auraient coûtée les présents d'usage.

J'ai été dédommagé de mon sacrifice par un ha-

sard heureux. En passant à travers une des rues intérieures de la ville, je vis un attroupement que je crus une émeute populaire, et qui était un rassemblement de soldats, à ce que me dit mon janissaire (je ne sors jamais sans un ou deux hommes d'escorte, destinés à protéger, non ma vie, qui n'est point exposée, mais ma dignité). Je dois vous dire à cette occasion que le costume des troupes arabes ressemble tant à celui des gens du pays, qu'un étranger a peine à distinguer un soldat de tout autre homme du peuple. Mais les gens du pays ne s'y trompent pas comme nous.

Je demandai ce qui attirait la foule dans la rue par laquelle je passais. On me répondit que j'étais devant l'habitation du pacha, qui dans ce moment recevait la visite du consul de Danemarck. Le grand seigneur arabe était venu jusqu'à l'entrée de sa maison sur la rue, au-devant du chrétien, qu'il recevait là dans la première pièce du logis, non pour faire honneur à l'étranger, mais afin de souiller le moins possible les murailles mahométanes.

L'espèce de vestibule où se tenait cette espèce

de cour était resté ouvert sur la rue. Ce n'est qu'un petit trou noir et carré, un peu plus grand qu'une alcôve. Le fond de cette soi-disant chambre ressemble à une niche; il est élevé d'un ou deux degrés au-dessus du reste de la pièce qui est au niveau de la rue. Sur cette élévation, qui tient lieu de divan, on avait étendu un tapis; là le vieux représentant de l'Empereur, le pacha avec sa belle barbe blanche et les nobles plis de ses vêtements, était couché, fier comme un lion, pour donner son audience de cérémonie. Tous les grands personnages arabes de Tanger s'étaient rendus près du gouverneur afin d'assister à la solennité du jour, et de donner plus d'apparat à la présentation de l'envoyé danois. Ces personnages ne pouvaient tenir dans la chambre du pacha, ils refluaient au milieu de la rue, où ils restaient dans l'attitude du respect, les yeux tournés vers le trône. Là se trouvait aussi le fils du consul avec ceux du pacha. Ces derniers me parurent de petits polissons de douze ans, assez semblables à tous les enfants du peuple qui courent les rues. Ce vieux pacha, m'a-t-on dit, a d'autres fils mariés; je ne les ai pas vus. Je suis rentré chez moi très-satisfait de mon audience économique. Si j'avais dépensé

beaucoup d'argent je n'aurais vu rien de plus, et je serais forcé de renoncer à rapporter une foule de jolies choses que j'aurai le plaisir de vous montrer à mon retour. Nous partons demain ou après-demain pour retourner à Gibraltar.

LETTRE XLVIII.

SOMMAIRE.

Récit de la traversée de Tanger à Gibraltar.— Saint-Roch. — Description du terrain neutre. — Chemin de Gibraltar en Espagne. — Aspect surnaturel de la contrée. — Ciel de Tanger. — Fraîcheur de la côte de Barbarie dans cette partie de l'empire de Maroc. — Aridité de la côte d'Espagne : celle-ci penche vers le Midi, celle d'Afrique vers le nord.— M. Caillé.— Son voyage. —Opinion du vice-consul de France à Tanger sur cet ouvrage.— Danger couru par M. Caillé dans cette dernière ville. — Police des libéraux dans l'empire de Maroc. — Parti que prend le conspirateur anglais. — Les terreurs de ce jeune héros de la cause populaire. — Il revient avec moi à Gibraltar. — Sa réputation parmi les officiers de cette garnison. — Sa fin. — Note.

A MISS BOWLES.

Saint-Roch, ce 17 juin 1831.

Hier nous avons déjeûné en Afrique, dîné en Angleterre et couché en Espagne. De Tanger à Gibraltar nous avons navigué sous l'eau, poussés par un coup de vent des plus violents que j'aie éprouvés, mais favorable. Néanmoins notre barque était un peu frêle pour résister à une telle mer : au lieu de glisser sur les vagues, elle passait dedans. Nous avons fait en quatre heures une traversée de quinze lieues. Après nous être reposés à Gibraltar, autant du moins qu'on puisse se reposer quand on étouffe, nous avons pris une voiture pour nous faire conduire jusqu'ici, dans l'espoir d'y respirer et d'y dormir.

Saint-Roch est l'entrée de l'Espagne, du côté de Gibraltar; le chemin qui sépare ces deux villes ne ressemble à aucun autre. La garnison n'a que cette communication par terre avec le continent; c'est une langue de sable qui sépare la baie d'Algesiras de la mer Méditerranée et réunit la presqu'île de Gibraltar au continent; elle s'appelle, chez les Anglais, le terrain neutre. On croit à chaque instant que cette digue naturelle va se rompre et disparaître sous les flots. Quand on se retourne vers Gibraltar, on voit le rocher de Calpe du côté du Levant; de ce point il paraît si complétement à pic qu'on n'en croit pas ses yeux. Il y a quelque chose de surnaturel dans les sites de cette partie de l'Espagne; c'est plus grand que l'aspect des terres ordinaires. Que de fois mes souvenirs me représenteront les colonnes d'Hercule avec leurs deux mers et leurs deux parties du monde!!..... Ce n'est pas sans regret qu'on peut quitter un climat comme celui de Tanger. Là l'air est chaud, mais léger; les rigueurs de l'été sont adoucies par des vents vivifiants; on y envoie d'Espagne les malades en convalescence. Les productions du sol rendent la chaleur plus supportable que sur les côtes d'Espagne; on y a de bons fruits et d'excellent lait de vache. Le terrain penche vers le Nord; il abonde en sources d'eau vive et produit

des pâturages qui fournissent du beurre comme on n'en a point dans toute l'Andalousie. L'incurie espagnole fait que, malgré le voisinage, le beurre de Tanger n'arrive ni à Cadix ni à Séville. Celui qu'on se procure dans ces deux villes vient de l'Irlande : il est salé ; on le transporte et le conserve dans des boîtes de plomb.

Le ciel de Tanger est plus libre de toutes vapeurs, plus bleu que celui de l'Espagne et de l'Italie. Nulle part je n'ai trouvé des horizons si purs ; à chaque instant l'œil est trompé sur la distance par la transparence de l'atmosphère : c'est l'air le moins chargé de brume que j'aie respiré dans les contrées méridionales ; le détroit a au moins encore cinq lieues de largeur dans l'endroit où les deux continents sont le plus rapprochés l'un de l'autre, et néanmoins de chaque rive on distingue la côte opposée mieux qu'on n'apercevrait dans nos contrées les contours d'une montagne à une lieue de distance.

Avant de quitter Tanger, j'ai vu chez M. de Laporte, notre consul, la couverture et le sac de voyage de M. Caillé. J'avais beaucoup entendu parler à Tanger de cet intéressant voyageur, qui par son opiniâtreté, sa patience, son courage, fait honneur au nom français. C'est ici qu'il a échappé à la vengeance des Maures en revenant de Timbouctou.

Tout chrétien qui s'est fait musulman pour pénétrer dans l'intérieur d'un pays, et qui retourne ensuite dans son ancienne patrie, est regardé comme un traître et jugé comme un espion, c'est-à-dire empalé. M. Caillé a fait ce que personne n'avait pu faire avant lui, ni ne fera probablement après : car les difficultés et les dangers d'un tel voyage en surpassent de beaucoup le plaisir et l'intérêt. M. de Laporte s'indignait avec moi de ce qu'il se fût trouvé des gens passionnés pour le dénigrement, au point de mettre en doute l'exactitude d'un récit frappant de vérité, et poétique par l'absence de toute prétention à l'éloquence. Ce style parlé fait l'illusion de la réalité. Notre consul m'a répété plusieurs fois qu'il avait lu lui-même les notes de M. Caillé, écrites au crayon sur des morceaux de papier soustraits à la vigilance des Maures par l'ingénieux voyageur, non sans exposer sa vie..... Nous ne pouvions nous défendre d'un peu d'amertume en pensant à ce qu'une telle entreprise accomplie aurait rapporté de profit et d'honneur à M. Caillé s'il eût été Anglais. Il est très-honorable de pouvoir dire en Afrique, comme au Vaudeville : *Je suis Français !!...* Mais le plaisir que procure cette gloire n'est jamais si complet que lorsqu'on n'a rien à demander à la France.

Le conspirateur anglais n'a pas fait son voyage de Fez; sur des avis secrets, il a pris le parti de retourner à Gibraltar avec nous. Ces messieurs, tout en s'efforçant de changer les errements des anciens gouvernements, conservent à leur profit les formes de la vieille politique. Je ne crois pas qu'il y ait de police de cabinet mieux servie que la leur. Cette inquisition libérale, armée de poignards à défaut d'autres instruments de torture, me fait croire à l'avénement de certaines personnes au pouvoir, mais douter de la régénération du genre humain et de la moralité des nouveaux aspirants au pouvoir. Je vois les réformateurs possédés des mêmes passions que les hommes qu'ils attaquent: alors la dispute ne devient à mes yeux qu'une querelle de personnes. C'est par leurs vertus pratiques, ce n'est pas par leurs théories, que les apôtres chrétiens ont transformé le monde païen. Un déplacement de propriété et de priviléges changera le sort de quelques individus sans renouveler l'organisation des états. Tant que les hommes seront humains, les grands talents auront horreur de l'égalité, qui est la marotte des gens d'esprit médiocres, c'est-à-dire des sots, nécessairement envieux par faiblesse. La charité chrétienne pourrait seule nous aider à résoudre le problème, du moins approximativement.

Mais je la vois plus loin de nous que jamais, car les chefs des nouvelles sectes religieuses, et des soi-disant nouvelles religions, me paraissent aussi méprisants que les premiers chrétiens étaient méprisés; petite différence grammaticale, dont les conséquences morales et politiques sont immenses dans l'application.

L'apôtre révolutionnaire est donc revenu à Gibraltar en même temps que moi; pendant toute la traversée il n'a pas eu un moment de tranquillité. On lui avait fait dire à Tanger que le gouvernement espagnol venait d'envoyer dans le détroit plusieurs bâtiments montés par des gardes-côtes; même il savait que ces hommes l'arrêteraient jusque sur notre navire, au mépris du pavillon anglais que nous portions, quitte à offrir ensuite toutes les réparations d'usage, en désavouant les agents subalternes de la police cotière; mais ceux-ci n'en auraient pas moins commencé par fusiller M. Boyd, à qui les excuses de l'Espagne n'auraient pas rendu la vie!!... Il nous disait tout cela d'un air piteux, qui me donnait envie de rire, par le contraste de cette peur et de ce dévouement. Il reculait devant la partie difficile de son rôle de héros, qu'il avait choisi comme on prend un état, sans trop savoir pourquoi. Il pâlis-

sait à chaque voile de bateau pêcheur qu'on voyait à l'horizon : quand un homme ne sait pas prendre une fois pour toutes son parti sur les périls de la grandeur d'âme, au lieu de travailler à bouleverser les états par amour pour le genre humain, il devrait se contenter de faire son devoir de citoyen à la place où Dieu et la société l'ont mis.

Il y a des gens qui me font haïr la générosité : la justice seule est toujours respectable, indépendamment du caractère des hommes qui l'exercent.

Pendant les quatre heures qu'il m'a fallu passer à Gibraltar pour remplir selon l'usage les formalités de police, j'ai pris des informations exactes sur cet intrigant. Il résulte de mes recherches que le personnage est aussi méprisé des officiers de la garnison anglaise, qui sont pourtant fort constitutionnels, pour ne rien dire de plus, qu'il est détesté du gouvernement espagnol. On le regarde à Gibraltar comme un homme nuisible même à la cause qu'il prétend servir : il passe pour être peu délicat, surtout peu véridique ; enfin, les officiers ne veulent plus l'admettre dans leur société : c'est par conscience que je vous donne ces détails ; je veux vous mettre à portée d'apprécier à leur juste valeur les récits de cet homme. J'aurais pu retrancher de mes lettres les conversations que j'ai

elles avec lui; mais je ne voyage et n'écris que pour vous faire passer par toutes mes impressions et même par mes illusions.

Cette fois, je crois avoir dit adieu pour tout à fait à M. Boyd; je suis en Espagne, et l'Espagne est fermée pour lui *.

* J'ignore ce qu'est devenu le matelot qui servait de domestique au conspirateur anglais; mais depuis mon retour en France, j'ai appris que Boyd avait péri avec Torrijos. La police espagnole a su les attirer dans un piége avec quelques autres révolutionnaires réfugiés à Gibraltar. A peine eurent-ils mis le pied sur la terre d'Espagne, qu'ils furent arrêtés et fusillés à Algesiras, sans autre forme de procès. Tel est le sort auquel se serait exposé mon compagnon de voyage, et que j'aurais encouru comme lui, si nous avions cédé aux instances de Boyd pendant la traversée que nous avons faite avec ce malheureux jeune homme. Que d'horreurs éclairent le beau ciel de ces contrées!

LETTRE XLIX.

SOMMAIRE.

Le vent d'est. — Description de ses effets sur l'homme. — L'été des climats chauds. — Le corps et l'âme souffrentensemble. — Le mal du pays, le désir de retrouver de l'eau fraîche, des arbres verds. — Ce sentiment magnifiquement décrit par le Tasse. — Tourments des croisés, de ces hommes du Nord campés devant Jérusalem.

A MISS BOWLES.

Saint-Roch, ce 18 juin 1831.

Le vent d'est recommence à souffler : c'est le fléau de l'Andalousie : il tue, ou du moins il flétrit tout : hommes et plantes! et les animaux qu'il n'extermine pas, il les endort.

L'air a dans certaines contrées méridionales une action pernicieuse qu'il faut avoir éprouvée pour la croire possible. Ce venin est si subtil, si caché, qu'on y succombe avant de l'avoir reconnu : d'abord on languit, on s'affaiblit sans savoir pourquoi, puis on s'attriste, on se dit malade, on s'exagère ses souffrances, on se plaint pour se plaindre, sans croire à ses maux, enfin on meurt; et l'on n'a pas

souffert, tout en s'inquiétant comme un malade visionnaire.... Il n'exagérait donc pas, disent alors ceux qui survivent!.. Voilà l'histoire de la plupart des hommes du Nord transplantés dans les pays du Midi.

Tout est douceur, parfum, volupté dans l'air qu'on respire ici; le corps n'éprouve que d'agréables sensations qui le détruisent, mais la source du mal est dans l'âme. Point de grands efforts possibles, la vie restreinte à l'action physique : plus de courage, plus de volonté : apathique jusqu'à l'imbécillité, on devient fou de paresse : et pourtant la chaleur semble moins étouffante qu'à Paris; même on la trouve légère; dans l'aveuglement de la mort on se récrie sur le plaisir de vivre, tandis que c'est justement ce plaisir qui tue; boire frais, respirer, dormir, tout est mortel, mais délicieux. Comment croire au danger, quand tout ce qu'on éprouve est jouissance? sitôt que la brise du soir a rafraîchi l'atmosphère, on oublie l'action du feu qui vient de s'éteindre, et si les pierres et les métaux n'en conservaient l'impression toute la nuit, n'en exhalaient la flamme jusqu'au lendemain, si l'on pouvait enfin ne vivre que dans l'air et se détacher du sol, le soir venu, on se croirait sous un climat tempéré. Ce n'est pas au thermomètre qu'il faut

mesurer l'action de la chaleur sur les êtres vivants : rarement, surtout pendant les derniers mois de l'été, s'élève-t-il ici à plus de 22 ou 24 degrés de Réaumur ; mais c'est la durée de cette température qui la rend insupportable ; au bout de quelques semaines, la terre exhale des vapeurs si pernicieuses, qu'il faut être né sous cette zone pour pouvoir y vivre : il y a peu d'étés en France où le thermomètre ne monte aussi haut et plus haut qu'ici ; mais pendant combien de jours, et pendant combien d'heures chaque jour? D'ailleurs, que de semaines pluvieuses, que de nuages chez nous, que d'orages ne viennent-ils pas soustraire le corps aux influences de l'été!......

Ici l'été n'a point d'accidents, c'est pour cinq mois et plus que la chaleur s'empare de ce que vous respirez, qu'elle s'établit dans ce que vous touchez, dans ce que vous mangez, dans ce que vous êtes ; c'est pour quinze heures chaque matin que le soleil chauffe la voûte du ciel, comme celle d'un four ardent, et c'est pour toujours que le corps s'inquiète, s'énerve, que l'esprit s'endort ravi dans un délire passionné comme l'amour physique.

Cette pente de l'imagination à produire des extases n'a nul rapport avec la rêveuse mélancolie des esprits du Nord ; c'est moins noble, moins tou-

chant, c'est plus actif, plus prompt, plus destructeur..... La fièvre se sent partout, s'attache à tout : vous la respirez, vous l'exhalez : la fièvre, c'est la moelle de vos os, c'est vous !.... Si vous ne fuyez, vous périssez. Voilà l'été de Gibraltar. Il y a beaucoup d'étrangers dont l'organisation ne peut le supporter même une année *.

A la vérité les climats chauds dont je vous dépeins les inconvénients ont un avantage qui leur est propre ; sous ces zones brûlantes, faites trois lieues, montez de cent toises, vous avez changé de pays. Un rocher entre vous et le Simoun, un village élevé, où vous respirez un air inconnu à la plaine ; une colline boisée, la direction d'un vallon, vous rendent la vie ou vous enlèvent le reste de force qui vous aidait à souffrir. Votre corps, ouvert à toutes les impressions extérieures, se sent renaître sous un souffle vivifiant, ou bien il achève de s'anéantir par la continuité et le redoublement des influences délétères. Cette étonnante susceptibilité de nos or-

* Au moment où le voyageur écrivait cette lettre, il avait déjà le germe de la maladie qui se déclara plus tard et le mit à deux doigts de la mort. Il fut attaqué à Grenade d'une fièvre gastrique et d'une dyssenterie produites par la fatigue du voyage et la chaleur de la saison : il est rare d'échapper à ce mal quand il est aussi violent et surtout lorsqu'il se déclare pendant la canicule.

ganes fait de la vie, dans les pays chauds, une espèce de musique intime dont chacun est l'instrument, mais dont personne ne connaît la clef. On joue sa note dans le concert universel, comme les musiciens russes qui ne savent ce qu'ils font et produisent une harmonie divine. Mais cette harmonie tue comme les sons de l'harmonica que les personnes délicates ne peuvent supporter.

On succombe à l'abondance de la vie, on est trop heureux ! il faut mourir.

Malgré ces voluptés du climat, malgré la noblesse, la grandeur des sites, malgré la beauté des femmes, les hommes du Nord, avertis du danger au milieu de leur enivrement, sont quelquefois saisis d'un besoin subit et impérieux de revoir leur pays. La verdure manque aux sites du Midi, et le souvenir de la verdure devient un fantôme qui obsède l'imagination des hommes dépaysés ; si quelque coin de forêt leur retrace un moment la fraîcheur des paysages du Nord, c'est pour la leur faire regretter d'avantage ; on est poursuivi jusque sous ces arbres trop rares par l'éclat d'une lumière fatale, dont les dards percent le feuillage des liéges, des yeuses ou des autres arbres toujours verds qui forment les maigres futaies des contrées méridionales.

Dans ces pays on peut croire à la *fata morgana*, à la mythologie grecque, aux enchantements d'Armide et d'Alcine; on rit des histoires surnaturelles, des pressentiments, des apparitions qui captivent les imaginations du Nord. Le soir même n'a plus de ténèbres assez épaisses pour éteindre la lumière dont l'éclat vous dévore, les insectes de la nuit, les vers luisants, les mouches lumineuses rayonnent à travers l'obscurité. D'autres continuent pendant la nuit une partie des bruits du jour : tels sont la cigale, le grillon, la sauterelle; enfin tout ce que vous voyez, tout ce que vous entendez, vous brûle, vous dessèche, vous détruit; la mort vous poursuit avec acharnement, l'eau même ne peut vous soustraire au feu ; chaque coup de rame fait jaillir de la mer des gerbes étincelantes ; chaque lame, en se brisant sur le sable, y répand une poussière lumineuse ; vos yeux qui se ferment de fatigue et de peur, retrouvent encore dans leur éblouissement phosphorique l'illusion de la lumière, qu'ils s'efforcent en vain d'oublier. La brûlante pression des paupières sur l'iris en fait jaillir une nuée d'étincelles que la victime ne peut fuir, puisqu'elle voit renaître au dedans d'elle-même le feu qui l'environne et la consume sans qu'elle puisse échapper à cet élément destructeur.

Rien n'est effrayant comme l'état d'un homme saisi de la terreur de ce climat qu'il aime, mais qu'il redoute, parce qu'il sent la mort partout, et surtout sous l'apparence du plaisir.

S'il se joint à cette guerre des sens quelques inquiétudes morales, si aux maux que nous cause la nature, la société ajoute sa malveillance, sa fausseté, son avidité, ses trahisons, alors l'enfer est trouvé et prouvé!.... La vague tristesse du voyageur trouve un aliment et se change en un mal positif : le mal du pays. Cette maladie fait de prompts ravages, qui ne s'arrêtent que dans les moments où le patient sent qu'il avance vers sa patrie.

C'est au Tasse qu'il faut laisser peindre les fantômes de la fièvre, les ardeurs de la soif et les regrets dévorants des habitants du Nord mourant dans les pays chauds ; je ne crois pas que les neiges de la Russie aient tiré de la bouche des pauvres Italiens à demi gelés une plainte aussi éloquente que les lamentations dictées par le poëte de Sorrente aux hommes du Nord. La description des tourments de l'armée des croisés campée devant Jérusalem, les regrets de ces hommes enterrés dans le sable, brûlés sous le soleil du Midi, sont trop connus pour trouver place ici ; mais j'y fais

allusion afin de compléter par le souvenir de ces traits de génie la faible expression de ma pensée.

Adieu, aujourd'hui je souffre une partie des maux que je viens de vous décrire.

FIN DU TROISIÈME VOLUME.

TABLE DES MATIÈRES

DU TROISIÈME VOLUME.

FIN DE LA TABLE DU TROISIÈME VOLUME.

L'ESPAGNE

SOUS

FERDINAND VII.

TOME QUATRIÈME.



« Mon but n'a pas été de préconiser telle forme de gouvernement » en général ; car je suis du nombre de ceux qui croient qu'il n'y » a presque jamais de bonté absolue dans les lois. »

De la Démocratie en Amérique, par ALEXIS DE TOCQUEVILLE. *Introduction*, p. 22.



PARIS. — IMPRIMERIE ET FONDERIE DE FAIN,
Rue Racine, 4, place de l'Odéon.

L'ESPAGNE

SOUS

FERDINAND VII,

PAR

LE MARQUIS DE CUSTINE.

TOME QUATRIÈME.

TROISIÈME EDITION.



A PARIS,
CHEZ LADVOCAT, LIBRAIRE
DU PRINCE ROYAL,
PLACE DU PALAIS-ROYAL.

M DCCC XXXVIII.

LETTRE L.

SOMMAIRE.

Population de Gibraltar.—De quoi elle se compose.—Ses relations avec les brigands d'Espagne. — Le vieux patron de la felouque d'Algesiras. — Nos précautions pour entreprendre le voyage de Ronda. — La protection que nous accorde le fils de cet homme et de leurs amis. — Départ de Saint-Roch. — Le domestique espagnol. — Défense de porter des armes.—Cette mesure ne nuit qu'aux honnêtes gens; les brigands n'ont que faire de permission. — Description des sites des environs de Saint-Roch. — Rosée du matin. — Vue de la baie d'Algesiras. — Adieu au rocher de Calpe. — Forêt de liéges. — Monastère des moines de la Merci. — Il apparaît de loin dans un des ravins de la forêt. — Solitude de cette abbaye. — Pensées que son aspect inspire au voyageur. — Illusions pieuses. — Elles n'auraient peut-être pas résisté à un examen sévère. — Ce monastère est le but ordinaire de la promenade des officiers anglais. — Description du pays qu'on traverse au delà de cette forêt. — Solitude sans beauté. — Ce que nous avons trouvé à la venta, où nous fûmes forcés de faire halte. — Misère des habitants ; leur méchanceté, leurs maladies. — Leurs *collaborateurs* présentés sous le titre d'ouvriers.—Un de nos gens malade. — Soins qu'exige son état.—Entrée de deux ouvriers qui nous semblent suspects.—Leur portrait. — Nos doutes sur le parti que nous avons à prendre. — Nous nous remettons en route. — Souvenir de la Calabre.— Brusque changement d'aspect à la venta de Caraca. — Montagne de Gaucin. — Sa nature fantastique. — Rencontre intéres-

sante et romantique. — Cortége qui rappelle don Quixotte. — Costume des personnages du convoi. — Anes caparaçonnés.— Description de Gaucin.—Danses et chants.—Auberge.— Départ matinal. — Chemin de Ronda. — Villages suspendus aux parois des rochers. — Le chemin passe à une portée de fusil au-dessus des villes. — L'œil du voyageur plonge dans les rues des lieux qu'il ne traverse point.—Querelle entre les muletiers et les habitants.—Les chevaux andaloux sont plus civilisés que les hommes. — Eventails des muletiers. — Politesse cérémonieuse des Espagnols. — Première vue de Ronda. — L'entaille (el taxo).—Pont singulier. — Prodigieux accident de la nature. — Précipice de 300 pieds et cascade de 80 au milieu de la ville. — Vue de la campagne. — Tivoli de l'Andalousie. — Encore le pont de Ronda. — Course du taureau par la ville. — Arrivée dans l'hôtellerie. — Scène de désordre. —Toujours Cervantes.—Promenade du soir. — Les enfants jouent au taureau. — La ville assiégée par les brigands. — Le voyageur en échec.— Renfort de miliciens. —Jose Maria campé sur la route. — La police traite avec les brigands. — Nouvelle description de Ronda. — Constructions étonnantes. — Mine à exploiter pour les artistes. — La cherté du voyage les arrête. — Caractère des Andaloux. — Plaisanterie du prince de Ligne. — Ce qui suffit à la conversation en tout pays. — Le fond de la conversation espagnole.

A MISS BOWLES.

Ronda, ce 20 juin 1831.

La population de Gibraltar se recrute des mauvais sujets de tous les pays contigus à la Méditerranée : de l'Espagne, de la Barbarie, de l'Égypte, de Malte, de l'Italie, des îles Baléares. Ce ramassis de gens sans aveu, sans patrie, sans famille, est un camp de brigands en permanence, mis à l'abri d'une forteresse occupée par le peuple le plus civilisé du monde. Ces mauvais sujets profitent de l'hospitalité anglaise pour entretenir des relations continuelles avec les bandits de la terre et avec ceux de la mer; ils désignent au loin les voyageurs qui leur paraissent une bonne prise; enfin,

un étranger ne peut se défier assez des habitants de Gibraltar pendant le séjour qu'il fait dans cette ville; les officiers de la garnison m'avaient recommandé de ne dire à personne, et surtout point au maître de l'auberge dans laquelle je logeais, le jour de mon départ, ni la route que je voulais suivre, ni les moyens de sûreté auxquels je comptais recourir.

Le vieux patron de la felouque qui nous avait amenés d'Algesiras à Gibraltar m'inspirait de la confiance par son air de hardiesse, et en même temps de probité, enfin par la noblesse de sa physionomie. A notre premier débarquement, nous avions pris le nom de cet homme; nous chargeâmes notre banquier d'écrire à un correspondant d'Algesiras pour avoir des renseignements sur Miguel Gomez : c'est ainsi qu'il s'appelle; on répondit qu'il était un vrai patriarche, qu'il passait pour un des habitants les plus respectables de la ville, que sa famille, et toutes les personnes avec lesquelles il avait des liaisons, étaient irréprochables.

Décidés par ce témoignage, nous envoyâmes *dans le plus grand secret* un exprès à Miguel, pour lui faire demander s'il entreprendrait de nous guider et de nous procurer une escorte d'hommes sûrs pour nous accompagner jusqu'à Malaga par le chemin de Ronda : je tenais à voir cette dernière ville, d'un ac·

cès si difficile, d'une renommée si poétique, et je voulais traverser les montagnes qui rendent cette partie du pays aussi curieuse que pénible à parcourir.

Miguel répondit qu'il était trop vieux pour entreprendre une course fatigante et périlleuse, mais qu'il m'enverrait son fils à Saint-Roch, avec quatre autres hommes sûrs et bien montés : il se chargerait aussi de nous procurer de bons chevaux pour nous et des mulets de suite.

Dès notre départ pour Tanger, ces gens, connus pour leur discrétion, leur courage et leur probité, avaient été avertis de se tenir prêts à nous escorter au retour : revenus à Gibraltar, nous leur envoyâmes le *même messager dont nous nous étions servis la première fois*, afin de ne pas multiplier les chances de trahison : cet homme leur porta nos derniers ordres avec le même mystère, et ils n'arrivèrent à Saint-Roch, qu'une heure avant le moment fixé pour notre départ : grâce à ces précautions, leur séjour dans la ville ne fut pas assez long pour exciter beaucoup l'attention. Nous partîmes avec eux, vers cinq heures du matin, après être convenus de les nourrir, eux et leurs bêtes, et de leur donner à chacun la valeur de deux louis d'or si nous arrivions sans accident en quatre jours à Malaga : voyage

d'environ quarante lieues. Telles sont les facilités que l'état actuel de la civilisation dans l'Andalousie procure aux curieux.

Comme je viens de vous le dire, notre escorte consiste en cinq hommes d'Algesiras armés jusqu'aux dents : mon compagnon de voyage, moi, et nos trois domestiques, nous sommes armés de même : c'est avec une troupe ainsi composée que nous avons entrepris avant-hier le périlleux et intéressant voyage de Ronda, d'où je vous écris ceci. Le soleil se levait si glorieux, si triomphant, qu'il ne permettait aucune inquiétude et promettait toutes sortes de succès.

Entre nos domestiques il s'en trouve un qui est Espagnol, on nous l'a particulièrement recommandé à Madrid. Cet homme, né en Galice, est très-honnête, mais lourd, paresseux, et d'une inutilité qui devient proverbiale parmi nous. Il sait six mots de français, les voici : « D'abord, il n'y en a pas; » c'est ce qu'il me répond à propos de tout. Il s'appelle Domingo, mais nous l'appelons Sancho Pança. Il est gros, il est gourmand, fainéant, bonhomme d'ailleurs, et son égoïsme, qu'il met à l'abri de son bon sens, a quelque chose de pittoresque qui nous désarme toujours : c'est le vrai type de l'Espagnol homme du peuple.

J'oubliais de vous faire remarquer que, malgré le peu de sûreté des routes dans cette partie de l'Espagne, rien n'est plus difficile au voyageur pacifique que d'obtenir de la police la permission de porter un fusil. Grâce à cette maladroite sévérité de l'autorité, les brigands seuls sont armés, et les honnêtes gens n'ont pour garantie que les soins d'une administration ordinairement vendue aux voleurs, ou absorbée par la poursuite des délits politiques.

La rosée matinale étendait ses réseaux de diamants sur les branches des liéges, espèce de chênes noueux, aux formes pittoresques, aux feuilles sonores, persistantes, petites, dures, hérissées et piquantes. La nuit fuyait devant un soleil triomphant; les voiles humides de l'aurore tapissaient comme des tissus d'argent la pente des coteaux, et séchaient étendus sur les rameaux des lauriers-roses, dont les fleurs, derniers ornements des halliers déjà brûlés à demi, survivent à l'adieu du printemps qui nous quitte demain : nous sommes au 20 juin.

Hors ces arbustes encore verds, toute la nature a déjà revêtu les tristes livrées de l'été, je ne vois que teintes jaunes, sales, cendrées, brûlées; partout la poussière et la paille morte ont remplacé la vé-

gétation, les marais eux-mêmes sont sans fraîcheur, leur vase se change en poudre, les plantes odoriférantes n'ont plus de parfums, l'été le plus rigoureux commence; cette chaleur détruit l'éclat du désert, et ne laisse à la terre que cendre, poussière et plantes flétries; c'est un déluge de feu! Fuyez, fuyez l'Andalousie, et ne vous laissez pas entraîner imprudemment comme moi à voyager vers cette époque de l'année dans ces contrées désolées du soleil. On ne doit parcourir le midi de l'Espagne que pendant les mois d'octobre et de novembre, ou d'avril et de mai. Si l'on veut y vivre dans les autres saisons il faut rester en place.

Les points de vue dont on joui sur la baie d'Algesiras, en quittant Saint-Roch, sont d'une magnificence incomparable; que m'importe la désolation, la nudité des champs? un ciel d'azur, profond et libre comme la pensée, une mer de cristal, et des monts dont les couleurs ressemblent aux veines des plus beaux marbres, ne suffiraient-ils pas pour me dédommager des agréments ordinaires de la nature? Ici rien n'est champêtre, tout est sublime!

L'aspect de la petite ville de Saint-Roch, vue du haut des côtes brûlées qui l'environnent, est frappant; mais il n'est pas aisé de dire pourquoi on l'admire encore après tout ce qu'on a vu. Le pays,

semé de quelques maisons blanches, coupé de chemins jaunes, de haies grises, descend nu et brillant jusqu'à la langue de sable qui réunit Gibraltar à l'Espagne; plus loin le monstrueux rocher de Calpe s'élève sur cette plage imperceptible, tant elle est basse ; il confond l'imagination, et force les regards de se fixer sur lui. C'est un effet magnétique, on est fasciné, c'est grand à tomber à genoux. Je voudrais vous peindre pour la dernière fois la forme et l'élévation de ce rocher. Je me croyais devant une vague de la mer du déluge que Dieu tient en réserve suspendue dans le ciel au-dessus de la terre; ce point de vue est toujours le plus extraordinaire du pays, et je crois de tous les pays; à chaque fois que ce site m'apparaît, je m'écrie de nouveau : C'est un paysage de la Bible! il y manque un prophète, un Moïse, un Michel-Ange!

Là j'ai dit adieu à Calpe! vous voilà donc délivrée de mes admirations.

Nous avons traversé pendant deux lieues des clairières de forêts de liéges; ces arbres sont arides, malgré leur feuillage ; si l'on était à l'Opéra, on les prendrait pour les premiers plans d'une décoration. A gauche du chemin, au fond d'un vallon bien pittoresque, parce que de loin les liéges qui l'ombragent ressemblent à de beaux arbres, on découvre à travers

lesbois le faîte d'un couvent de moines de la Merci; admirable retraite pour des âmes qui sauraient profiter de la solitude! Mais, hélas! l'ombre du cloître ne plaît qu'aux cœurs purs, qu'aux esprits affranchis; or, quiconque s'est élevé au-dessus des transes de la vanité, et possède une raison assez ferme, maîtresse assez absolue des sens et d'elle-même pour vivre là sans regret, n'a plus besoin d'y rester.

La pratique de la règle religieuse a toujours eu pour mon imagination le charme de l'impossible; c'est l'objet d'un désir mêlé de crainte, d'un regret vague, mais constant. C'est comme la jeunesse quand elle est passée; comme l'amour quand il est perdu!! Je ne saurais vous peindre le sentiment de douleur respectueuse avec lequel je me suis approché, puis éloigné de ces murs, dont l'apparition dans le désert me retraçait la vive image de la perfection chrétienne : image de vertus surnaturelles que j'ai peur de pratiquer, tout en regrettant de ne les pouvoir atteindre..... Combien les contradictions du cœur sont inexplicables!.... Je rougis d'être faible, et je craindrais d'être fort comme ces solitaires, dont j'envie pourtant la foi et le courage! La mobilité me perd, la persévérance m'épouvante.

Il est heureux pour moi que la longueur de la course que nous venions d'entreprendre m'ait empêché de m'arrêter devant ce monument pieux; si j'étais entré là, j'aurais vu quels hommes habitent l'asile de la pénitence, et je serais parti avec des illusions de moins; cette seule pensée est déjà une peine assez grande : qu'aurait été pour moi la confirmation de mes doutes? Misère partout : impuissance, infidélité, naufrage... Le monde rit de tout cela, le monde n'est qu'inconstance au dedans, mensonge au dehors..... Mais l'âme est créée pour quelque chose de mieux! et tout ce qui la retient ici bas est sa perte.... On a beau dire que le monde a été fait par l'homme et pour lui : c'est un banquet où le poison se mêle au vin.

Ce monastère de la Merci avec sa forêt de liéges séculaires, dont les plus belles parties restaient à notre gauche un peu éloignées du chemin qui nous conduisait vers Ronda, sont un but de promenade pour les officiers anglais prisonniers à Gibraltar; singuliers pèlerins à loger chez des cénobites! Plusieurs de ces messieurs m'avaient proposé de faire cette course avec eux pendant mon séjour dans leur garnison. Quand j'ai vu les lieux, je me suis félicité d'avoir refusé, il ne faut pas faire ce pieux voyage avec des marins, des mathématiciens, des *dandys*

en uniforme, des industriels, des whig et des tories, des anglicans, des méthodistes.... Il faut ici être simple catholique et même poëte si l'on peut.

Plus on avance au delà du couvent de la forêt, plus le pays devient triste, d'une tristesse privée de beauté. Jamais solitude ne fut plus dépouillée de grandeur et de charme : c'est la vieillesse sans dignité. On y sent l'incurie des populations plus que leur absence. Ce sont des champs, mais des champs mal cultivés; des chemins, mais dégradés; des plantations négligées, des arbres à fruit non taillés, et dont les produits se perdent faute d'être récoltés, des maisons habitées et pourtant tombant en ruines. Voilà ce que j'ai rencontré pendant cinq mortelles lieues d'Espagne, ce qui équivaut à huit des nôtres. Au bout de cette pénible course, nous sommes arrivés à une venta plus dévastée que les campagnes d'alentour. Depuis deux heures que le soleil d'Afrique nous dévorait, nous aspirions à rencontrer cet asile, et qu'avons-nous trouvé dans un séjour si longtemps promis à notre malaise comme un lieu de rafraîchissement et de repos?..... La gale; rien de moins, rien de plus..... excepté la mort cachée derrière la maladie, la misère et la famine, pour épier sa victime.

Cette hôtellerie ne renfermait plus même un pot

d'eau fraîche; la veille au soir, *les contrebandiers*, ce qui dans le langage poli des *ventas* veut dire les voleurs, avaient passé par-là, et emporté de ce pauvre ménage le seul vase qui pût contenir un liquide.

Piller une telle maison, cela fait pitié, pitié même pour les voleurs!......

Je pensais que le récit qu'on nous faisait était une défaite; nos hôtes me paraissaient plus capables d'être pillards que pillés.

La partie ostensible de la famille qui nous faisait, avec si peu d'aménité, les honneurs du lieu, se composait de deux femmes : la mère et la fille, et d'un jeune garçon de onze ans.

La mère était repoussante, tant par l'expression morale de ses traits que par leur laideur; la fille paraissait tout aussi méchante, mais elle n'était pas encore aussi affreuse, quoiqu'elle fût affligée du même mal : elle l'avait aux mains, non pas au visage, comme la vieille. Le petit garçon avait déjà une physionomie sinistre; quand on pense à ce qu'est la destinée humaine pour cette famille, on frémit. Je vois bien l'expiation, mais je cherche le coupable.

On nous dit que le père était absent pour le moment. A l'air de l'habitation, à la figure des habitants, il fut aisé de deviner le motif de ce voyage.

Le brave homme escortait *les contrebandiers* de la nuit précédente.

Une fois entrés dans le repaire, l'escorte, les muletiers et nous, nous fûmes tous d'avis qu'il fallait attendre la fin de la plus grande chaleur du jour, et partir vers quatre heures pour faire ces deux lieues d'Espagne, c'est-à-dire les trois et demie de France qui nous séparaient de Gaucin, ville où nous devions passer la nuit.

Notre caravane présentait un aspect assez imposant pour nous préserver de l'attaque des brigands domestiques, ou des *rateros*, voleurs d'occasion; mais contre la troupe organisée nous ne pouvions songer à nous défendre. L'exemple tout récent du maire de Tarifa fait la terreur des muletiers et des voyageurs. Cette influence poétique est plus amusante à raconter qu'à subir; pourtant le mouvement du corps en voyage dissipe les inquiétudes de l'esprit : les seules heures pénibles sont celles qu'on passe à se reposer.

Notre domestique français, qui malgré nos avis ne peut se soumettre à la sobriété nécessaire pour subsister dans ce climat, fut pris de la fièvre à la *Venta*. Les maladies sont le fléau de ce genre de voyage. A leur suite viennent les pressentiments funestes, puis les remords; car nous nous repro-

chons une curiosité, un goût qui exposent la vie des autres et notre propre vie. Si le plaisir était toujours masqué en devoir, ce monde deviendrait le paradis ; au lieu de cela nos prédicateurs nous disent que c'est le devoir qui est un plaisir ; la différence est grande : c'est justement celle du ciel à la terre.

Nous avions quelques provisions; nous ramassâmes des broussailles au moyen desquelles nous parvînmes à faire, pour notre malade, une boisson rafraîchissante et tiède, car il tremblait la fièvre. Puis nous essayâmes de dormir en plein air, après avoir pris un bouillon préparé par madame Chevet qui, dans cet instant, ne se doutait guère du lieu où les merveilles de son art étaient le mieux appréciées *.

Nous étions presque assoupis sous un figuier au feuillage épais, à l'odeur balsamique, lorsque nous vîmes entrer dans la maison deux hommes de la figure la plus suspecte. Ils déposèrent deux carabines derrière la porte, non sans avoir attentivement examiné les batteries de ces armes ; et, tenant chacun une faucille à leur main, ils s'assirent en attendant qu'on servît leur soupe. Leur habillement était com-

* Les tablettes de bouillon sont une ressource dans les voyages difficiles.

posé d'une mauvaise chemise en lambeaux, recouverte presque entièrement par des bouts de manche et des culottes de peau de chèvre non tannée. Ces hommes avaient des figures sombres, des traits durs; leur teint était hâve, leurs yeux hagards; tout leur visage était sillonné de rides indicatrices de passions terribles; leurs cheveux se confondaient avec leur barbe; l'ensemble de leur personne annonçait le désordre le plus dégoûtant et le plus effrayant, car il était moral et physique; leur taille, bien proportionnée, était énorme; ils paraissaient tous deux d'une force plus qu'ordinaire. Ils jetèrent sur nous des regards scrutateurs, mangèrent et partirent. L'apparition de ces soi-disants moissonneurs, plus guerriers qu'ouvriers, nous parut d'assez mauvais augure.

A quatre heures nous fûmes forcés de mettre notre malade à cheval : il tremblait encore de froid, malgré la chaleur qui était toujours extrême. Nous ne savions quel mal avait cet homme; mais comme la journée de la veille avait été bonne, et qu'aujourd'hui il était de nouveau malade, nous pensions que c'était une fièvre tierce; cette qualification n'est pas si rassurante qu'elle pourra vous le paraître, car dans les contrées marécageuses les fièvres intermittentes deviennent souvent pernicieuses et

dès lors mortelles au troisième accès. Nous nous acheminâmes vers Gaucin, aux pas pressés de nos excellents et admirables chevaux andaloux. C'est sans doute pour ces nobles animaux qu'a été fait le nom de coursier : on ne devrait jamais leur en appliquer d'autre.

La chaleur me fatiguait toujours beaucoup, et les sites que nous apercevions ne me dédommageaient pas encore de ma peine. Je retrouvais les vilaines parties de la Calabre. Nous avancions comme dans le midi du royaume de Naples, en suivant un torrent dont le lit presque desséché nous servait de grande route. Nous fûmes obligés de traverser peut-être cinquante fois le mince courant resté à ce fleuve d'hiver, dont l'eau maintenant suffit, non pour nous désaltérer, car elle est tiède, mais pour nous mouiller les pieds et retarder notre marche. Enfin, après deux heures d'efforts silencieux, nous arrivâmes à la Venta de Caraca. Ici tout change de face, on est à la frontière du royaume de Grenade, pays de féerie, de guerre, de roman, le Cachemire de l'Espagne, où l'imagination du voyageur le devance depuis son enfance, où la nature et les hommes sembleraient nous manquer de parole, si nous les retrouvions tels qu'ils sont ailleurs. Dans ce premier moment du moins mon

attente ne fut pas trompée. J'aperçus là de quoi me surprendre.

La Venta de Caraca est dans une forêt d'orangers, arrosée des plus belles eaux; ces innombrables petites cascades découlent d'une montagne prodigieuse, et serpentent dans un bois élégant et parfumé; un bois d'orangers, c'est tout dire. Ce bois touche au pied de la montagne de Gaucin, montagne à pic et vraiment romantique. On met une heure et demie à la gravir. Le sentier le plus pittoresque et le plus hardi conduit le piéton et le cavalier sur cette muraille naturelle, à travers de merveilleux bosquets suspendus, on ne sait comment, à la paroi des rochers : ces beaux arbres, vivifiés par des arrosements intelligents, prouvent jusqu'où l'art de l'irrigation était parvenu chez les Arabes; les Espagnols ont hérité des Maures le talent de fertiliser les sommets les plus arides : c'est ce qu'il y a de plus merveilleux dans ce pays des merveilles. Moyennant l'art des arrosements factices, la fraîcheur monte avec l'eau dans des plantations délicieuses jusqu'au sommet de la montagne; celle-ci finit en ville. Vous êtes à Gaucin : c'est-à-dire au faîte d'une pyramide d'orangers, de figuiers, de grenadiers, liés entre eux par des festons de pampres, dont les formes un peu artificielles, l'éclat et les parfums

presque surnaturels ne dépareraient pas la plus belle partie des jardins d'Armide, peinte par le Tasse dans ses meilleurs jours, et traduite par l'Albane dans son plus beau temps. C'est un enchantement!

En gravissant ce sentier, nous apercevions des paysages extraordinaires : nature toute fantastique : à travers des portiques de verdure nous découvrions, sous des aspects toujours nouveaux, la hideuse plaine que nous venions de traverser, c'était comme une épreuve de franc-maçonnerie, ou plutôt comme une allégorie antique. Cette corvée, heureusement terminée, me rappelait les pénitences qu'on subissait autrefois avant de pénétrer dans le sanctuaire des temples. Nos yeux se réjouissaient de comparer le pays où nous nous trouvions, avec celui dont l'aspect nous avait attristés tout le jour, et le souvenir de l'ennui et des obstacles vaincus rendait le plaisir plus vif.

Nous fûmes rencontrés là par un joyeux cortége de femmes de différents âges et d'enfants, accompagnés d'hommes armés et marchant en nombre imposant. Ils descendaient la montagne, où nous les avions vus serpenter de loin sur nos têtes : car cette montagne était, comme je vous l'ai dit, une muraille d'une lieue et demie de haut et taillée à

pic, en forme de pyramide verdoyante. La procession se composait au moins de trente personnes, sans compter les gens de pied : la singularité de ces physionomies, moitié graves, moitié bouffonnes, nous divertissait beaucoup.

La solennité grotesque est un des traits caractéristiques de la figure et du langage des vieux Espagnols : c'est ce que vous apercevez dans don Quixotte : souvent les Espagnols modernes perdent la solennité et conservent le grotesque.

Nous nous rangeâmes sous un roc dont la forme me rappelait celle d'une vague dans le ressac, et nous regardâmes passer la cavalcade romantique. Nous fûmes dédommagés du retard par le plaisir de voir défiler tant de figures singulières. C'étaient des habitants de Gaucin, nous dit-on, qui s'en allaient se réjouir à la Venta de Caraca, espèce d'amusement très-hardi, et qu'on ne se permet guère dans la partie de l'Espagne que nous traversons maintenant. Les campagnes n'y sont ordinairement fréquentées que par les brigands et leurs victimes : les voyageurs. Les Andaloux, à plus forte raison les Andalouses, ne se hasardent hors des villes que par nécessité ; les promeneurs qui s'éloignent des murs sont une rareté dans un pays aussi barbare.

Nous remerciâmes notre étoile de cette rencontre imprévue. Encore un chapitre de don Quixotte, m'écriai-je!..

Les femmes, assises de coté sur des ânes caparaçonnés à la vieille mode, étaient enfoncées dans d'énormes oreillers: l'espèce de bât qui servait de siége à ces cavalières inexpérimentées avait la forme d'un X double; cet équipage contribuait à donner aux personnes, ainsi qu'à la nature, l'air de pompe ridicule que je viens de vous signaler. J'oubliais de vous dire que le front de la bête était orné de panaches de toutes couleurs; le harnais, qui peut-être n'avait pas servi depuis maintes et maintes années, était garni de grelots, de clochettes et de glands bariolés. Les mulets, qui portaient les femmes, marchaient d'un pas plus doux et plus lent, comme pour éviter toute fatigue à la craintive Amazone: ainsi l'intelligente précaution de l'animal dénotait la prévoyance et la galanterie de l'homme qui l'avait dressé. Je n'ai rien vu de plus pittoresque ni de plus amusant; bêtes et gens me rappelaient les scènes les plus gracieuses des poëtes, et le paysage, embelli par les personnes, les embellissait à son tour: accord digne d'un véritable artiste!! Enfin nous avons fait là une de ces rencontres rares, qui ne mènent à rien le voyageur, et pour-

tant qu'il ne peut oublier, ou, pour mieux dire, une de ces rencontres dont il se souvient d'autant plus longtemps qu'elles ne l'ont mené à rien. Que d'événements importants en apparence m'ont fait moins d'impression que cette scène muette, et dont l'unique résultat sera un souvenir ineffaçable; c'est l'ébauche d'un beau tableau, le canevas d'une scène de roman, et ce peu de traits s'est pour jamais gravé dans ma pensée!!... Qui sait s'il ne m'a point passé là sous les yeux une personne qui pourrait décider de mon existence? Ce n'est pas que j'en aie remarqué une, mais je l'ai pressentie : ce qu'il y a de bien sûr, c'est qu'il régnait parmi cette société, composée de femmes et d'hommes d'âges divers, un accord de sentiment, un air de gaieté qui se communiquait. Je me sentis rafraîchi, reposé par le seul passage de ce cortége doucement joyeux, et dont les groupes ressemblaient à la composition d'un peintre de bonne humeur, plus qu'à un accident de la vie réelle. Grâce à ma superstition de voyageur, cette spirituelle vision me parut promettre une heureuse entrée à Gaucin.

La position de ce lieu est vraiment pittoresque et extraordinaire : une montagne presque inaccessible porte sur sa cime une ville riante, populeuse,

et dont les rues sont plus propres et plus soignées que celles de bien des endroits moins inconnus. Ce pays a quelque rapport avec la Calabre ; mais ici l'œuvre de l'homme est moins apparente qu'en Italie, où l'effet de l'architecture domine celui de la nature; là des constructions imposantes prêtent leur caractère à des sites étonnants, mais ce sont des sites que l'intelligence humaine semble avoir pris plaisir à métamorphoser ; la terre est arrangée pour répondre aux besoins, aux croyances de l'homme, elle est pour ainsi dire refaite par lui ; ici les paysages sont moins beaux sans doute, mais plus primitifs ; c'est une différence analogue à celle qu'on peut se figurer entre le Tasse et Milton.

Je n'oublierai jamais la position de Gaucin : d'un côté des précipices fabuleux, des bosquets magiques, accrochés par la main des fées au flanc d'une montagne à pic ; de l'autre une contrée montueuse, mais qui n'a rien de frappant, c'est le commencement d'un plateau moitié stérile, moitié cultivé, et la ville, suspendue entre ces deux pays à l'extrémité du plateau, est posée là comme au bord d'une table immense, d'où elle ne peut manquer de tomber au premier coup de tonnerre. Des rochers aux teintes chaudes donnent à tout ce pays une apparence de stérilité démentie par une foule de

sources qui jaillissent de dessous les murs naturels, et tombent d'étages en étages, pour former de tous côtés des ruisseaux vivifiants. Cette eau, divisée avec un art particulier, entretient à de grandes hauteurs une fraîcheur inattendue, et perpétue la végétation du figuier odorant, de la vigne, du figuier d'Inde ou cactus, et des milliers de plantes qui trouvent dans les refends humides de la montagne un asile contre les ardeurs de la canicule. Cette population végétale puise dans les ondes artificielles dont elle est alimentée une fraîcheur constante qui paraît un prodige dans ce pays brûlé. Ces monts ainsi cultivés, ces sommets arrosés qui dominent le désert, restent là comme de superbes et immenses vases de marbre où séjourne l'onde surnaturelle suspendue au-dessus de la plaine desséchée. Ce sont des oasis aériens, des îles célestes dont il me semble qu'on ne peut aborder les rivages qu'en ballon; le ciel est leur océan. Venez-y, et vous direz avec moi, malgré vos fatigues: C'est bien curieux, c'est bien beau; surtout c'est bien extraordinaire!

Dans cette ville fabuleuse, dans cette île des génies, on s'amuse comme les hommes s'amusent, et peut-être plus que partout ailleurs. C'était dimanche: les sons de la mandoline, de la guitare, attiraient mon attention; quand le bruit des cas-

tagnettes se mêlait à ces mélodies, je restais à ma place et comme fixé là par magie ; j'espérais la danse, et jamais mon attente n'était trompée ; toujours quelques jeunes filles coquettes, comme toute femme, bien plus, comme toute Andalouse, entr'ouvrait un volet : alors mes regards pénétraient dans une salle, où des groupes joyeux exécutaient les pantomimes les plus gracieuses. C'étaient des boleros : rien de si véritablement gai, de si galant (passez-moi le mot, tant que vous n'aurez pas été m'en chercher un de meilleur goût dans le pays même), rien de si galant que ces scènes nationales, rien qui fasse plus l'illusion du bonheur. Je me disais, en rentrant dans mon galetas : En fait de choses nécessaires, les Andaloux n'ont que le superflu, et certes c'est beaucoup. Ils ont deviné le spirituel mot du tyran littéraire du dix-huitième siècle.

Nous avons trouvé dans ce paradis de l'imagination un gîte détestable : on appelle cela une *posada*. Ce sont les quatre murs, et puis rien..... rien, entendez-vous?.... quatre murs sans lit pour dormir, sans pain pour manger : on est en Turquie, en Syrie !.... Il faut apporter dans la posada tout ce qu'on veut avoir pour se nourrir et se coucher. On peut acheter des vivres dans la ville,

mais on n'y peut trouver un matelas. Il était trop tard pour aller aux provisions, surtout un dimanche. Nous mourions de faim et de fatigue. Après trois heures d'attente muette, nous obtînmes quelques paillasses : j'en donnai une aussitôt à notre malade, qui tremblait toujours, tant le frisson de son accès de fièvre se prolongeait. Le pauvre homme fut obligé de se coucher sans se déshabiller, car il nous fut impossible d'obtenir des draps ; plus tard on nous apporta des œufs, du lait de chèvre et du pain.

Le lendemain, avant le jour, nous étions à cheval sur le chemin de Ronda. Le malade avait dormi, transpiré ; il pouvait continuer sa route. Le sentier qui serpente dans les flancs des montagnes devient toujours plus hardi à mesure qu'on approche de ce séjour fabuleux, de ce nid de phénix, de ce Ronda, dont la position et l'aspect méritent la peine qu'il faut prendre, pour y arriver, à travers le pays le plus sauvage de l'Andalousie. Quelquefois le chemin que nous suivions s'élève au-dessus de toutes les autres parties de la contrée. De ces points culminants on aperçoit de nouveau dans un lointain immense la mer, Algesiras, Saint-Roch, l'Afrique, avec la pointe de Ceuta, et l'inévitable rocher de Gibraltar, le plus grand accident de la nature dans l'une des parties de la terre la plus hérissée

de montagnes, et qui conserve le plus de traces des crises auxquelles le Créateur a soumis notre planète. Nous étions à douze ou quinze lieues de ces objets, et leur apparition soudaine me faisait l'effet des pressentiments qu'on croit parfois avoir eus en rêve.

Le chemin parvient à des hauteurs d'où l'œil plonge sur plusieurs villes et villages si singulièrement ajoutés aux rochers qui les portent, que les maisons semblent faire partie du sol, et qu'on prend ces habitations humaines pour un accident du précipice : de tels sites sont assurément fort extraordinaires, et ils deviennent agréables à cause de l'enchantement des eaux qui les arrosent comme par une volonté surnaturelle, et qui donnent un éclatant vernis à la végétation.

Nous suivions des corniches où les chevaux ne trouvaient souvent que la place de leur pied. Quand ces passages scabreux sont suspendus à quelque centaine de toises au-dessus d'un village, les hôtes de ces tannières humaines sortent dans les rues pour injurier de bien loin les voyageurs qu'ils voient passer au-dessus de leur tête; les muletiers n'ont garde de ne pas répondre aux rugissements des grossiers villageois; quelquefois le colloque s'échauffe au point qu'on arme les fusils, et que les hommes se couchent en joue d'un étage de la

montagne à l'autre. Cependant l'étranger, étonné de tout ce qu'il entend, étourdi de ce qu'il voit, continue sa route en se félicitant d'être venu chercher au bout de l'Europe, et chez un peuple chrétien, un pays plus sauvage, plus pittoresque que l'Afrique. Ce trajet serait aussi dangereux qu'effrayant avec des bêtes ordinaires; mais le cheval andaloux a toutes les qualités du cheval arabe, moins les inconvénients. Il est agile, adroit, nerveux; il n'est point fougueux, et se laisse mener avec une docilité qui n'ôte rien à son intelligence : la grâce de ses mouvements et la douceur de son caractère font qu'au bout d'un jour de route le cavalier se sent attaché à sa bête, comme un ami à son ami. Les femmes, même les plus craintives, s'abandonnent à l'adresse, à la souplesse de ces animaux, et leur confient sans hésiter leur vie et la vie de leurs enfants : les chevaux sont ici plus civilisés que les hommes : il semble que la race des animaux appartienne à un meilleur temps, et que celle des cavaliers soit dégénérée.

Assurément j'ai vu hier beaucoup de rustres qui ne sont pas dignes de mener leurs bêtes. Je ne sais combien de temps ils en seront encore capables.

Nous avons été retardés par un homme de notre escorte, dont le cheval s'est déferré; il a fallu que

cet homme quittât notre chemin et conduisît sa monture par un demi-sentier jusqu'à un village perdu dans un ressaut du roc, à une demi-lieue au-dessous de nous perpendiculairement. On a l'air fou quand on dépeint ce pays comme il est. La ligne horizontale y manque à presque tous les paysages..... Il faut bien que le langage se ressente de cet entassement des objets les uns sur les autres. Lorsque la route ne mène pas dans les villages, elle passe, non à côté, mais au dessus ou au-dessous.

Malgré le danger de s'arrêter, nous attendîmes le retour de notre jeune compagnon ; plus tard l'excessive chaleur du jour nous a forcés de nous reposer encore au village d'Alagata, dans la maison d'une pauvre femme, dont le fils, âgé de quinze ans, avait plusieurs livres latins qu'il lisait couramment...... Nous sommes arrivés à Ronda vers le soir.

La dernière partie du chemin qui conduit à cette ville passe au travers de défilés brûlants et pierreux, ce sont les côtés d'un four dont la voûte se serait effondrée. La nature, entièrement dépouillée de terre et de plantes, est réduite aux accidents de la pierre ; les ruisseaux tarissants sont muets, tandis que les cigales vous échauffent les oreilles, et que d'énormes sauterelles, guimbardes des champs, vous assourdissent de leur bourdonnement sauvage, assez semblable à la musique des

Maures. A chaque pas, des lézards aux armures damassées, vous éblouissent de leurs couleurs changeantes et de leurs broderies métalliques ; vous êtes étouffé de chaud, dévoré de soif, haletant; vous ne pouvez plus former qu'un désir, celui d'arriver.

Pendant cette marche pénible mes muletiers, sauvages comme leur pays, se rafraîchissaient pourtant le visage avec de fort jolis éventails verts. Je vous le répète, les Espagnols n'ont que le superflu ; c'est beaucoup, souvent c'est tout. A la vérité les gens qui me conduisent cette fois ne sont pas grossiers comme de vrais muletiers, ce sont des hommes choisis : en général la population d'Algesiras est élégante, et les jeunes gens qu'on m'a recommandés sont triés parmi les familles les plus honnêtes du pays. Mais ils n'en sont pas moins des gens du peuple, et ils ont des éventails verts. Voilà ce que je voulais vous faire savoir. Ce meuble recherché convient du reste à des hommes cérémonieux, et qui ne peuvent se dire deux phrases sans que le mot *señor* leur revienne trois fois à la bouche, à des hommes qui s'adressent la parole entre eux à la troisième personne, avec cette tournure particulière à l'étiquette du langage espagnol, qui sous-entend *votre grâce* à chaque mot. Une sorte de décorum, participant à la fois de la pompe chevaleresque, royale et religieuse, préside à l'exis-

tence des Espagnols, les rapproche des Orientaux et les distingue des autres Européens. On retrouve des traces de cette dignité un peu affectée dans toutes les classes de la société et dans toutes les parties du royaume que j'ai visitées; mais, plus que partout ailleurs, parmi les Andaloux. Ce peuple est le plus léger, le moins sincère, le moins généreux peut-être, mais le plus théâtral des Espagnes. Il joue la gravité à merveille, il est naturellement élégant, et il paraît distingué, comme ailleurs on a l'air commun : malgré soi.

La première vue de Ronda est étourdissante. Cette ville est bâtie sur deux plateaux, séparés l'un de l'autre par une profonde déchirure de la montagne, espèce de fente qu'on ne peut appeler vallon, car sa largeur est à peine de vingt pieds même dans la partie supérieure, et l'intérieur de cette fente est un creux à plusieurs étages d'enfoncements, un précipice bordé de gradins qui forment corniches au-dessus du dernier fond où coule le torrent. Ce courant roule ses eaux à plusieurs centaines de pieds au-dessous de la ville, tant l'entaille de la roche est profonde! Cette coupure donne lieu aux accidents les plus extraordinaires de la nature, ainsi qu'à de grands effets d'architecture : il a fallu bien du travail pour loger des hommes dans cette patrie des aigles;

vous pensiez rencontrer là des oiseaux de proie, des bêtes féroces; vous y trouvez un peuple gai, beau, léger, voluptueux, vous croyez être au pouvoir d'une fée.

Les deux côtés de ces précipices habités (je voudrais pouvoir vous les rendre visibles) sont réunis par un pont fort court, puisque les deux parois de rochers se touchent presque; mais ce pont est le plus haut que j'aie jamais vu. On a le vertige en le traversant, il domine, dit-on, de plus de trois cents pieds le fond de l'abîme, qu'on appelle *el taxo*, l'entaille, et sert de communication aux deux principales rues de la ville qui, grâce à lui, n'en font plus qu'une. On le passe en voiture. La rivière qui coule sous ce pont n'en est pas moins très-éloignée de la ville, tant l'abime qu'elle roule est profond; cette eau furieuse est reléguée dans le creux des mêmes rocs, dont les cimes supportent les plus belles maisons de Ronda. Cette rivière perdue gronde, et se précipite, de rochers en rochers, à travers d'éternelles ténèbres, jusqu'à son arrivée sous le pont d'où elle sort pour tomber encore d'un second étage naturel dans un dernier précipice. C'est un gouffre de quatre-vingts pieds à pic, ouvert sous la base même du pont. De là l'eau écumante et toujours plus fatiguée, descend encore toute brisée, de chute en chute,

jusqu'à la plaine qui s'ouvre à quelque distance comme une autre terre promise. Elle arrive là battue, blanche; ce n'est plus de l'eau, ce sont des nuées de poussière, des torrents de perles et de diamants colorés qui se sont réunis pour refaire une rivière paisible. Le pont couronne ces sites étonnants; il est formé de deux arches étroites, extrêmement hautes et placées non à côté l'une de l'autre, mais l'une sur l'autre, car les murs en maçonnerie qui forment les côtés de la voûte supérieure seraient trop élevés pour se soutenir contre une seule arcade : voilà pourquoi on a fait une seconde arche sous la première. Je n'ai rien eu de plus pressé que de descendre, non sans peine et sans fatigue, à quatre-vingts pieds au-dessous des fondements de ce pont miraculeux. De là ses arches apparaissent comme deux portes : la porte du ciel et la porte de l'enfer. La plus basse donne passage au torrent qui paraît conduit dans cet abîme, on ne sait d'où, pour l'ornement d'un jardin de géants et de démons. Cet ensemble est grand et beau comme un rêve de Milton. C'est la guerre de la nature et de l'homme. C'est à la fois un symbole et un tableau sublime.

Vus du haut du pont, les hommes et les arbres qui sont au-dessous de la grande cascade disparais-

sent, tant ils sont devenus petits. De là l'œil suit les ressauts des rochers qui vont s'abaissant jusque dans la plaine, où la nature et l'homme retrouvent l'équilibre et la paix. Là recommence l'œuvre tranquille du Créateur, et l'on oublie la révolte des éléments représentée par les accidents de la montagne : terribles fantaisies d'une imagination en délire.

Dans les parties les plus sauvages du précipice, grâce à la distance, à l'obscurité du fond, les ravins sont comblés de plantes inaperçues, d'arbres dont on ne peut distinguer les formes ni les couleurs, et toutes les parties de ces draperies végétales se fondent dans une teinte de vert foncé, où l'œil devine plus qu'il ne reconnaît les objets. C'est une tapisserie mouvante, brodée de feuillage et de fleurs. Figurez-vous la variété des effets de lumière aux diverses heures du jour, sous un soleil d'Afrique qui se joue librement au-dessus des sites que je viens de vous esquisser.

Si vous parvenez à vous représenter cette combinaison des accidents de la nature et des efforts de l'art au beau milieu d'une ville dont vous ignoriez le nom hier, vous me porterez envie. C'est ce qui a fait de Ronda un des lieux les plus singuliers de l'Espagne et de l'Europe, quoiqu'il ne soit guère connu.

Ronda est le Tivoli de l'Andalousie, c'est moins beau, mais plus étonnant, plus sauvage. On voit qu'Horace et Mécène n'ont point passé par-là, que la capitale de deux mondes: de l'antique et du moderne, n'est pas dans le voisinage, mais on retrouve les ombres d'Annibal, des deux Rodrigue et de Calderon, errantes à l'entrée de quelque caverne terrible. Plusieurs de ces grottes sont revêtues de morceaux de marbre de différentes espèces. Mais cette richesse est cachée sous des lichens couleur de cinabre, de soufre et de cuivre. On ne peut reconnaître ces mosaïques naturelles qu'à la lueur d'un fallot. Au fond de ces âpres retraites, on admire peu, on frissonne. Mais quand une fois on s'est laissé bien pénétrer de la terreur poétique qu'inspire la nature dans des lieux si extraordinaires, on ne peut plus oublier ce qu'on y a senti, et ce souvenir tient de la passion. Je verrai toute ma vie Ronda, son pont jeté entre le ciel et l'enfer, ses eaux engouffrées, ses monts de bistre et d'ocre, ses hommes brûlés comme ses pierres; ce souvenir fantastique sera le songe de mes veilles.....

N'oubliez pas qu'au simple plaisir des yeux se joint ici une jouissance d'imagination qui double le prix de chaque chose : au moindre objet que vous découvrez, vous vous dites : Non-seulement c'est

beau, mais c'est inconnu : ainsi, quoique vous vous trouviez au milieu d'un pays à peu près civilisé, vous éprouvez toutes les émotions réservées aux voyageurs qui font des découvertes, et vous oubliez que vous n'êtes qu'à trois cents lieues de la terre de France.

Le pont de Ronda n'existe que depuis une soixantaine d'années. Avant qu'on eût bâti cette merveille de l'art moderne en Espagne, la ville était coupée en deux, on pouvait se parler d'un côté à l'autre ; mais il fallait une demi-heure pour se joindre.

Ce séjour des sylphes et des ondins est un des plus gais de l'Espagne. On n'y fait que danser, chanter, rire, jouer de la guitare. Il semble qu'on n'y vive qu'afin d'oublier ce qui s'appelle ailleurs la vie. Quelle découverte pour des gens dégoûtés du monde ! Ce n'est plus la terre, c'est une autre nature, une autre manière d'apprécier le temps, un autre mode d'existence ; les hommes que je vois ici ont été métamorphosés comme le sol par les bouleversements du globe ; les théories politiques trouveraient peu d'adeptes parmi des esprits aussi absorbés que ceux-ci par le simple bonheur de vivre.

La seule innovation qu'ait vue Ronda jusqu'à ce jour, c'est l'apparition de quelques fracs

et de quelques chapeaux français sur la place publique. Ils sont en bien petit nombre; les tailleurs et les marchandes de mode ont peur des précipices. Dieu veuille qu'ils ne se hasardent pas de longtemps chez les heureux habitants de ces montagnes ! Partout où je vois arriver nos modes, je dis adieu à la poésie.

En attendant ce triste progrès, les voyageurs ennuyés doivent crier victoire ici, car tout y est nouveau, et l'on ne s'ennuie que faute de nouveauté. Les esprits profonds comparent toujours : à force de comparer, ils trouvent que tout se ressemble dans le fond et dans la forme. Telle est la source de l'ennui qui dévore les hommes supérieurs; ne m'accusez point de vanité ridicule et mal cachée, je ne fais en ce moment nul retour sur moi-même, car je ne m'ennuie jamais que du fait des autres. A dire la vérité, je ne connais que la gêne, et je ne sais ce que c'est que l'ennui.

Les divertissements des habitants de Ronda ne peuvent ressembler aux plaisirs des autres peuples. Au moment où nous traversions la ville, en nous dirigeant vers l'auberge, le muletier, qui conduisait le bagage et marchait selon mes ordres à la tête de notre petit cortége, s'arrête tout à coup, retourne son cheval, le met au galop, et prend la fuite en me passant presque sur le corps ; chemin faisant

il me disait de le suivre, et criait: Le taureau, le taureau!!.... Cet homme avait aperçu un taureau dans la rue par laquelle nous allions passer, et toute la ville était en rumeur pour voir courir le terrible animal. Dans sa frayeur, notre muletier n'avait pas remarqué la corde à laquelle le monstre était attaché. Plusieurs personnes tenaient cette corde et la tiraient, quand le taureau se lançait trop vite ou trop loin. Moyennant cette précaution, la promenade de Ronda est moins dangereuse que celle de Tarifa, que je vous ai déjà décrite. Après un long détour nous étions parvenus à peu de distance de l'auberge, lorsqu'en tournant un dernier coin de rue, nous entendons, du milieu d'un groupe de femmes, sortir de nouveau le cri: Le taureau!!.. le taureau!!.. En même temps des soldats, des hommes, des enfants se sauvent à toutes jambes dans la même direction que nous. Le mouvement général nous entraîne; pressé par le flot, nous mettons chevaux et mules au galop, et nous ne nous arrêtons que sous la porte de l'auberge, où nous nous précipitons pêle-mêle, trébuchant sur les chevaux, nous culbutant sur les gens, sautant à terre, et criant à l'envi les uns des autres sans savoir ce que nous faisions. Encore une scène de Don Quixotte!!... La cour de l'auberge ressem-

blait à une forteresse prise d'assaut, si ce n'est que les assiégants avaient plus peur que les assiégés. J'appelais un Michel Cervantes de toute ma force; à chaque pas qu'il fait en Espagne, le voyageur invoque le romancier pour peindre ce qu'il voit. Une simple narration, une description, quelqu'exacte qu'on la fasse, ne donnera jamais l'idée d'un pays dont la vie est toute dans les passions, et n'est pas dans les calculs.

Un peu honteux de cette terreur panique, je n'eus rien de plus pressé, pour prendre ma revanche, que de courir à mon tour après le taureau dont on venait de nous faire peur. Il n'était pas venu jusqu'à nous; et quand je voulus le rejoindre, le jour était fini, la nuit s'approchait. Ronda rentrait dans ce silence mystérieux, qui est l'état naturel des villes d'Espagne, villes d'espions, villes d'amoureux, de prêtres et de jaloux. Les inquisiteurs étaient les jaloux du ciel.

En parcourant alors (c'était hier au soir) cette ville singulière, je rencontrais de place en place des enfants qui jouaient au taureau. Ils attachaient une corde au cou du plus fort d'entre eux, et le chassaient aux cris de *El toro! El toro!* Cependant j'apercevais à travers les massifs barreaux des fenêtres quelques groupes de femmes coiffées de

leurs hauts peignes d'écaille, qui ressemblent aux dentelles de pierre des édifices mauresques, et couronnées de fleurs naturelles. Ces gracieuses figures étaient placées sur mon passage comme pour l'ornement et le parfum des rues. Ronda est notée pour la beauté de sa population; presque toutes les jeunes personnes que je rencontre sont jolies; elles ne manquent jamais de se détourner avec affectation pour être sûres qu'on les remarque.

Un voyage à Ronda suffirait pour donner une idée avantageuse de l'Espagne. L'Andalousie est le pays le plus amusant de l'Europe et peut-être du monde pour le voir en passant. J'ignore ce qu'on penserait de Ronda après un séjour un peu long; mais pour peu de temps, c'est le paradis des curieux.

N'oubliez pas néanmoins que depuis deux fois vingt-quatre heures que nous y vivons de surprise en surprise, j'éprouve le sentiment d'une bête fauve prise au piége. Il est impossible de savoir comment nous sortirons de ce lieu enchanté. On nous conseille la précaution que nous employons toujours; mais pourra-t-elle suffire? c'est ce que je vous dirai plus tard. Elle consiste à nous sauver sans avertir personne de notre départ, et sans dire la route que nous prendrons. Le fils du patron de la barque d'Algesiras, qui est notre chef, est d'avis

de joindre à notre escorte quatre miliciens, qu'il ira demander secrètement au commandant de la ville. Toujours du mystère.... Mais ces *braves* seront les premiers à lâcher le pied à la moindre apparence de danger. Qui sait même s'ils n'aideront pas l'ennemi à nous attaquer? Les précautions dans ce voyage me paraissent, comme les drogues en médecine: les signes indicatifs de la gravité du mal plutôt que les remèdes.

Le chef des brigands du Midi, Josè-Maria, vient d'établir son quartier général à deux lieues de Ronda. Sa troupe est précisément campée à cheval sur la route que nous suivrons, parce qu'il n'y en a pas d'autre d'ici à Malaga. De cette espèce de bivouac, le brave menace tout le pays et même la ville, qui tremble à l'idée d'un tel voisinage.

La police a souvent reçu des avis qui l'ont mise sur les traces de ce Protée des voleurs : mais, au moment d'être pris, il s'échappe en payant quelques mille francs aux alguazils et à leurs chefs, qui le poursuivent tout juste assez vivement pour le forcer de leur acheter son salut. Ainsi les brigands, qui sont les plus braves gens du pays, rançonnent les voyageurs; les magistrats, qui sont la pire espèce de bandits, rançonnent les brigands. Les pauvres paysans, qui voient passer les voleurs de toutes

sortes, rient comme à la comédie, et tout vit de rapine et de sarcasme, état social plus dramatique que satisfaisant. La comédie de Beaumarchais sur le grand chemin : telle est la vie des champs en Espagne, ou, pour parler plus juste, en Andalousie.

Le même jour, à 9 heures du soir.

Encore une promenade autour de ce séjour des merveilles! Je crains de n'en avoir pas dit assez : on marche d'enchantements en enchantements : les rocs qui soutiennent et environnent la ville sont d'une brèche très-variée et très-molle : cette matière prend les formes les plus pittoresques, et elle est favorable à la végétation. C'est elle qui prépare des tentures de fleurs aux précipices; je ne me lasse pas d'admirer ces tapisseries. Les plus frappantes des plantes qui les composent sont toujours les nopals et les aloès, les lauriers-roses et les rhododendrons. Mais ce sont surtout les lianes qui parent les rochers. Il y a sous l'Alameda, promenade publique de Ronda, des arcs-boutants naturels d'un effet surprenant, ce sont des morceaux de rocs séparés de la masse principale qu'ils rejoignent plus haut, en formant des voûtes légères; c'est de l'architecture gothique en grand. Rien de plus pit-

toresque que les points de vue produits par ces accidents naturels de la montagne : tout fait tableau dans cette ville ignorée, et qui est une mine à exploiter pour la peinture : des portes, des remparts, de vieilles tours mauresques, et à chaque pas des côtes coupées en murailles, des abîmes à pic : je vous le répète, c'est merveilleux, c'est à s'écrier : Mon Dieu, que vous êtes grand dans l'homme et dans la nature!

La cherté et la difficulté du voyage contribueront longtemps encore à fermer aux artistes modernes l'entrée de leur paradis qui est ici, car la nature espagnole est plus en harmonie que l'italienne avec le style moderne. Grâce aux précautions nécessaires, ou du moins aux précautions que les gens les plus raisonnables, les mieux instruits, m'avaient recommandées comme indispensables, ce voyage de quarante lieues, de Gibraltar à Malaga, me coûtera 500 francs; et notre bagage n'équivaut pas à la charge complète d'un mulet. La barbarie espagnole rançonne les voyageurs plus que la civilisation raffinée de l'Angleterre. Nous avons à payer ici pour toutes les fautes du gouvernement, et pour tous les vices de ses employés. Le mémoire est long!

Il faut convenir qu'on est bien dédommagé

de ses frais et de sa peine. Figurez-vous le plaisir de rencontrer, pour animer les sites que je viens de vous esquisser, un peuple gai, gouailleur, libre et causeur, sans malice. La conversation se fait ici par gestes et par mines; les paroles sont la moindre partie du discours des Espagnols. Ces figures, si belles et si mobiles, parlent la langue universelle, qu'on apprend ici avant celle du pays.

A chaque instant je me rappelle la plaisanterie du prince de Ligne, qui prétendait que, pour parcourir le monde sans encombre, il suffisait d'avoir le degré d'intelligence nécessaire afin d'appliquer convenablement ces deux mots : *C'est bien sûr, et c'est bien dur!* Si quelqu'un émet une opinion, dites : C'est bien sûr; si l'on se plaint, dites : C'est bien dur; avec cela vous serez bien vu partout. Je joins à ce conseil judicieux une recette plus particulièrement applicable à l'Espagne. Aux hommes il faut dire : *Mucho valor, los Españuoles tienen mucho valor!* Les Espagnols sont très-braves. Ce compliment n'est juste que moyennant certaines restrictions, car le brigandage tue le vrai courage. Aux femmes : *Mui bonita ; las Españuelas son mui bonitas.* Les Espagnoles sont très-jolies. Avec ces deux phrases vous pourrez soutenir la conversation pendant tout un voyage en Espagne!

LETTRE LI.

SOMMAIRE.

Diverses classes de brigands.—Les vrais brigands ont leur honneur particulier qui préside à leur association. — Leur caractère. — Leurs lois.—Leurs usages.—Il y a de nobles voleurs.—Sympathie qu'ils excitent.—Ils remplacent les mauvais livres dans l'Espagne actuelle. — Josè Maria, chef de brigands. — Son portrait.—Nous traversons le pays qu'il occupe. — Conditions nécessaires pour obtenir le grade de commandant des voleurs de race pure.— Ruse de Josè Maria un jour de foire de Ronda. — Sa hardiesse. — Nouvelle définition du Ratero, brigand inférieur. — Le métayer brigand. — Malheur récemment arrivé au courrier de Ronda à Malaga. — Appareil militaire ajouté aux amusements du voyage. — Rencontre de convois dans la montagne. — Vue des montagnes de Borgo à l'heure du crépuscule. — Description de la route. — Plaisir de parcourir un pays qui n'est ni tout à fait sauvage, ni entièrement civilisé. — Différence des Alpes et des montagnes d'Espagne.—Intérieur du ménage de l'aubergiste. — Définitions des diverses espèces d'auberges espagnoles. — La fonda — La posada. — La meson. — La venta. — Le vin sent la peau de bouc. — Forme des outres. — Elles ressemblent à des spectres. — Distinctions à faire entre les venta des grandes routes et celles des chemins détournés. — Départ de Ronda. — Halte au Borgo. — La nuit que nous y passons. — Différence qu'il y a entre les mœurs des Suisses ou des Italiens, et celles des Espagnols. — Les premiers font tout pour l'étranger, ceux-ci pour l'indigène. — Visite dans la chambre du maître

de l'auberge. — Ma présence et ma curiosité lui déplaisent singulièrement. — Avant le point du jour nous quittons furtivement cette maison suspecte. — Retard au milieu d'un défilé dangereux. — Accident qui nous arrête. — Le saignement de nez prolongé. — Paysans voleurs. — Bivouac de ces ouvriers brigands. — Une crainte fait oublier l'autre. — Réflexions philosophiques sur ce phénomène moral. — Le Puerto. — Descente vers Casarabonela. — Sûreté des chevaux andaloux. — Description de la montagne enchantée. — Manière d'arroser les rochers et de distribuer l'eau. — Science héritée des Maures. Toute une contrée qui ressemble à une fontaine en rocaille.— — Aspect fantastique du pays. — Pyramide de verdure. — Énormes gradins naturels. — Végétation. — Le travail de l'homme visible à travers les productions de la nature. — Caractère de l'architecture imprimé aux montagnes. — Résignation des Espagnols. — L'eau et le feu sont les principaux liens des hommes de ces contrées. — Instinct des guides pour découvrir l'eau. — La marchande d'eau dans un désert: — Venta de Carmona. — D'autres disent Cartama. — Description de cette venta. — On y manque de tout absolument. — Réponses négatives de la servante. — La Bohémienne malade. — Son portrait. — Son langage. — Sa maladie. — L'hôte caché. — Soupçons des muletiers. — Le calessino de l'hôte. — On me le refuse. — Nouveau saignement de nez. — La Bohémienne nous poursuit. — Les imprécations. — Entrée de Malaga. — Description des rues de cette ville poétique. — Une dame avec son cortége. — Peuple qui vit d'amour. — Deux races d'hommes diverses. — Mérite du cheval andaloux. — Son adresse dans les précipices. — Le cheval plus sûr que l'homme. — Impossibilité d'amener de ces chevaux en France.

A MISS BOWLES.

Malaga, ce 23 juin 1831.

Je vous ai souvent parlé de l'état de brigand et des diverses nuances qui divisent les hommes qui l'exercent : je veux commencer aujourd'hui par distinguer clairement une fois pour toutes, les deux classes principales de ces industriels rétrogrades. Nulle part cette population anti-sociale n'est aussi puissante qu'en Espagne ; nulle part elle n'a plus perfectionné son redoutable métier, qni n'est autre chose que la guerre à tous les métiers réputés honnêtes. Il règne tout juste assez d'ordre en ce pays pour qu'on y remarque encore le désordre.

Vous savez que nous comptons deux classes de voleurs de grandschemins. Les ladrones ou brigands

par excellence, et les rateros, voleurs isolés. Occupons-nous d'abord de l'espèce la plus distinguée.

Les ladrones sont des hommes associés, disciplinés, et qui s'engagent à ne faire toute leur vie que détrousser les passants sur les routes.

Ils sont courageux, polis, respectueux; ils ne dévalisent un voyageur qu'à la troisième personne. Ils sont soumis à une discipline sévère; s'ils la transgressent, ils perdent ce qu'ils appellent l'*honneur*, et cette perte est ressentie par eux, comme tout homme délicat ressentirait parmi nous une atteinte portée à sa réputation dans le monde. Ces brigands en veulent surtout à l'argent et aux armes. On compose avec eux pour la rançon des bagages, dont ils cèdent au moins une partie aux voyageurs qui savent la manière de leur parler, et qui ont le bon ton des grands chemins.

Ces voleurs distingués, voleurs enrôlés comme des soldats, ne marchent que par troupes; ils n'attaquent qu'à coup sûr, et ne tuent que ceux qui se défendent; ils ne savent guère ce que c'est que d'aller à pied, et quant à leur chef, il marche toujours à cheval, c'est d'étiquette. Leur vie entière n'est qu'un apprentissage savant et hardi du métier de partisan; suppôts de la société du désordre, mais de la sincérité, ils s'insurgent ouvertement

contre la société de l'ordre, mais de l'hypocrisie; telle est du moins leur manière de voir le monde et de se juger eux-mêmes; ces hommes, rebelles à la civilisation des nations qui s'appellent policées, vivent sous un chef qu'ils nomment entre eux leur maître légitime, et qui les commande plus arbitrairement qu'aucun souverain ne gouverne ses sujets. Ils remplissent scrupuleusement leur rôle de *nobles voleurs*, au milieu de l'état qu'ils attaquent, mais dont ils rebâtiraient l'édifice sur d'autres principes peut-être, quoiqu'avec les mêmes abus, s'ils parvenaient à renverser l'ordre de choses établi; car ils sont aussi sociables, bien que moins pacifiques, que les honnêtes gens auxquels ils font la guerre; ce sont des sectaires, des hérétiques en politique, mais ils ne sont ni incapables, ni indignes de vivre dans une société organisée. Le brigandage est dans le sang de ce peuple de *Figaro* (je parle des Andaloux), et la différence des brigands aux citoyens, c'est que les premiers sont des Figaro qui se protégent eux-mêmes, tandis que les autres sont des Figaro désarmés, c'est-à-dire assez bêtes pour compter sur la protection de l'état.

La horde des voleurs répand l'épouvante dans les contrées qu'elle exploite; mais leur audace, leur génie aventureux, inventif, plaît aux femmes,

même les plus effrayées ; d'ailleurs il faut le dire, la corruption de l'ordre de choses contre lequel ils luttent, les sauve du mépris public. Quand on les prend on les pend, catastrophe qui n'arrive jamais sans réveiller dans les cœurs quelque sympathie pour le criminel, et sans nuire au respect dû à la justice du chef suprême de l'état.

L'existence du brigandage en Espagne équivaut, ce me semble, à la publication des écrits scandaleux ailleurs. Les voleurs sont des livres vivants qui protestent par leurs actes contre les abus de la société ; tandis que chez nous les révolutionnaires combattent par leurs écrits et leurs discours, les vices de l'ordre établi ; selon les circonstances politiques, les pauvres malfaiteurs sont des brigands et des guerriers couverts de gloire. Peut-on encore faire beaucoup de cas de ce fantôme appelé gloire humaine, quand on voit combien il faut peu de chose pour que le partisan patriote devienne un bandit, et le bandit un illustre défenseur de la patrie ? O profondeur de la vanité ! chaque siècle t'augmente, aucun ne te mesure !!

Le premier de ces livres armés, le chef de ces héros manqués qui flagellent aujourd'hui l'Espagne, est Josè Maria, véritable roi de l'Andalousie, le roi de fait. N'êtes-vous pas émerveillée des ri-

chesses romantiques qu'on trouve à chaque pas en parcourant ce pauvre pays? Josè Maria est un homme petit, replet, aux cheveux noirs, au teint rougeot, d'une activité et d'une audace sans pareilles, et qui, du point de vue où l'a placé le sort, considère les dignités du monde avec autant de mépris que la vie; philosophe pratique, il soutient son système par le poignard; il y en a parmi ceux de chez nous qui se contentent du poison. Ce portrait est fait d'après plusieurs rapports que j'ai lieu de croire exacts.

Nous venons de traverser le théâtre actuel des exploits de cet homme; heureusement nous ne l'avons pas rencontré. Un *de ses amis*, qui est aussi en relation avec le chef de notre caravane, nous avait avertis, *moyennant quelques cents francs*, de la marche du brigand, et nous avons passé sans accident par le lieu même où il était campé la veille. Il attend ses victimes à certains points élevés de la route; de là ses regards s'étendent au loin, ce qui lui donne le temps de proportionner ses forces à celles que peuvent lui opposer les voyageurs les mieux accompagnés. S'il lui faut cinquante combattants, il peut les réunir en un moment, car il a par tout le pays des affiliés unis à lui *sous serment.* Voilà le vrai, le grand chef de brigands, le voleur de

race pure : espèce d'hommes fort rare, même en Espagne. Pour parvenir à ce grade, il faut, passez-moi le paradoxe apparent, il faut une sorte de dignité morale, une supériorité d'âme généralement reconnue, et en outre des circonstances favorables. Il faut du prestige, et en même temps de la bonne foi, car il faut inspirer une estime terrible, une sorte d'intérêt et de crainte mêlés de respect : et tout cela, il faut savoir l'inspirer même à ses ennemis! on peut, vous le voyez, exercer noblement le métier le plus décrié, c'est peut-être mal, mais cela est. La distinction du caractère, unie à celle de l'esprit, est un don si rare, que, quelqu'indiguement employé qu'il soit, il place un homme très-haut dans l'esprit de la foule. Il y a peu d'individus capables d'arriver à ce poste.

Je suis loin de prétendre que tout ceci devrait être ; mais je ne suis peut-être pas assez révolté de ce que cela est. J'ai trop lu lord Byron.

On raconte de Josè Maria des traits d'une hardiesse extraordinaire. En voici un qui prouve qu'il ne serait pas toujours aussi impossible qu'on le dit de se défendre de ses attaques, si la terreur de son nom ne le servait pas encore mieux que sa troupe.

Un jour de foire à Ronda, il a volé cent deux personnes, *lui seul*, accompagné pour la forme de

deux de ses gens. Il s'était embusqué dans un défilé redouté; d'abord quelques voyageurs viennent à passer; Josè Maria se présente à eux hardiment : on le reconnaît, ce qui veut dire qu'on ne songe même pas à lui résister. Il taxe le convoi auquel il n'accorde passage qu'après avoir reçu la somme exigée. Il ne manque pas de dire que sa troupe est retirée derrière un rocher voisin; de temps en temps ses deux hommes montrent leurs carabines, comme par maladresse, au-dessus des diverses pointes du roc. Les voyageurs tremblants payent le droit de passage, et s'éloignent en remerciant la Vierge de la modération du brigand tout-puissant qui leur épargne une perte considérable.

Telle est la comédie qu'il a jouée ce même jour à cent deux personnes; puis il s'est vanté de sa ruse dans tout le pays : car le brigandage a sa gloriole comme tout autre art.

La seconde sorte de voleurs sert à donner du relief à la première; les vrais brigands s'enorgueillissent du mépris qu'inspirent ceux qui ne volent qu'en amateurs, espèce de bandits de rencontre, moins imposants, mais plus redoutables que les voleurs enrégimentés. Leur classe se compose des gens qui dévalisent les voyageurs par occasion, mais qui font encore autre chose que le métier

de brigands, et, par conséquent, font mal tout ce qu'ils font. On les appelle *rateros*. Cette affiliation se subdivise en beaucoup d'espèces de mauvais sujets sans principes et sans *honneur*.

Le mot de *ratero* signifie un coupe-jarret, un vaurien, un bandit, un bas filou; les hommes de cette classe sont les seuls contre lesquels un voyageur prudent puisse essayer de se défendre. On ne saurait assez se défier d'eux, d'autant plus qu'on a moins de moyens pour les discerner des paysans honnêtes. En apparence, rien ne les distingue du reste de la population, et l'on risque souvent, par trop de confiance, d'aller demander du secours à un *ratero* contre un autre.

Ces braves gens sont dispersés partout et toujours disposés à prêter main-forte aux vrais brigands, dont ils grossissent la troupe dans l'occasion. Mais ce qui les rend méprisables, même aux yeux des voleurs, c'est qu'ils assistent aussi les gens de la police, selon les circonstances : en un mot, ils courent toujours au secours du plus fort. Pour le voyageur bien armé et bien accompagné, de tels hommes sont des paysans serviles; pour l'étranger, faible ou isolé, ce sont des assassins très-cruels. Ils se recrutent parmi les gardiens de troupeaux, les villageois désœuvrés, les journaliers pa-

resseux, les moissonneurs nomades, les vagabonds de toute espèce, les aubergistes sans chalands, même on compte parmi eux de vrais métayers, ceux dont l'industrie honnête ne suffit pas à leur avidité. Ils sortent de leurs *cortijos*, ou petites fermes isolées dans la campagne, et vont attendre les passants sur les montagnes voisines. Malgré les lois, ces hommes sont presque toujours armés d'une carabine. S'ils voient passer un voyageur mal escorté, ils le dépouillent et le maltraitent, même ils ne s'en tiennent pas toujours là ; souvent la peur d'être dénoncés, la vengeance, la colère, les conduisent à des meurtres, et ces crimes ont en général un caractère plus atroce que dans des pays moins barbares.

Lorsque le métayer voit le voyageur bien armé, bien accompagné, il cache sa carabine, donne à ses compagnons, s'il en a, le signal du repos, c'est-à-dire du travail honnête, prend ses outils et fait semblant de cultiver la terre. Voilà le manége que mes guides m'ont souvent fait remarquer pendant le voyage de Gaucin à Malaga par Ronda.

Je n'ignore pas que beaucoup d'étrangers nient l'existence des *rateros* andalous : c'est le même système d'audace en paroles que celui des voyageurs qui rient de l'influence du mauvais air de l'Italie. Ces personnes ne croient jamais aux anecdotes

qu'on leur raconte, et se vantent d'avoir parcouru impunément toute la contrée. A cela on a le droit de leur répondre que le danger peut se nier jusqu'au moment où l'on succombe. Voici un fait que je puis certifier entre cent autres qu'on m'a racontés :

Le courrier qui fait le service de la poste entre Ronda et Malaga vient d'être arrêté avant-hier dans un défilé que j'ai passé hier : c'était entre le Borgo et Casa Rabonela. Il était seul. Trois *rateros* l'ont attaqué; il a voulu fuir, les voleurs l'ont fait descendre de sa mule et lui ont enlevé cette bête, la seule chose de prix qu'il eût avec lui. On m'a montré le lieu même où l'accident est arrivé; et, comme je demandais des détails sur cet événement à l'un des volontaires royalistes que nous avions pris à Ronda pour grossir notre escorte, cet homme me répondit : Il ne se passe jamais un mois sans qu'*ils* dépouillent le courrier du roi. — Qui sont-*ils* ? — Les habitants de la montagne..... A ce mot, je tournai les yeux de tous côtés, et j'aperçus plusieurs maisons isolées à demi cachées dans le creux des ravins que nous dominions, d'autres sur les pentes de rochers qui s'élevaient au-dessus de notre chemin. Une douzaine de soi-disant moissonneurs, tous gens de mauvaise mine, coupaient nonchalamment un blé rare et clair-semé dans un champ

voisin. Ce qui ailleurs assure la tranquillité des voyageurs : la présence des paysans, la proximité, la multiplicité des habitations, loin d'être une protection dans ces parages, est un danger.

Malgré tant d'inconvénients, je n'ai jamais eu de jouissance plus complète que celle que me cause ce voyage. C'est un mélange de sentiments opposés et qu'il est rare d'éprouver à la fois. C'est l'amour de la guerre et de la rêverie, l'activité et le *far niente*, le désir de défendre sa vie et le plaisir de la perdre, l'énergie et l'insolence du satrape ; enfin c'est nouveau, ce mot dit tout.

L'appareil militaire qu'il faut déployer sur la route donne un air d'importance au voyageur, et, ce qui vaut bien mieux, il ajoute à l'effet pittoresque des sites. Des files d'hommes armés vous précèdent sur les corniches des montagnes, où ces éclaireurs, toujours costumés pittoresquement, dessinent les zigzags du sentier que vous allez gravir. Ils font à certains points des haltes calculées ; de ces lieux critiques, espèces de vedettes naturelles, leurs regards exercés surveillent le pays entier. Tout en avançant de cette manière savante à la suite de vos tirailleurs, vous rencontrez de longs convois de voyageurs qui viennent au-devant de vous. Les gens du pays se réunissent pour

pouvoir employer, sans trop de dépense, des précautions semblables aux vôtres, et sans lesquelles ils n'oseraient se hasarder sur leurs routes. Les deux cortéges se croisent dans la montagne, où chaque chef de file a la précaution de faire arrêter son monde aux endroits des corniches assez larges pour que sans péril deux chevaux y puissent passer à côté l'un de l'autre.

Plus loin, de longues processions d'ânes et de mulets, chargés de bagages, sont dirigés par des *arrieros* moins polis. Ces grossiers muletiers vous barrent le passage pour un assez long temps, ou vous exposent à tomber dans le précipice. Ils servent au commerce intérieur du pays, et l'idée qu'ils ont de leur importance les rend souvent hostiles aux étrangers. Parfois, au contraire, ces hommes vous aident avec empressement à passer sans trébucher auprès de leurs bêtes; puis, en s'éloignant, ils vous souhaitent un bon voyage d'un air significatif, et qui vous rappelle les chances que vous avez à courir sur la route. L'Espagne en est à l'époque où l'on faisait en France son testament pour entreprendre une course de douze lieues. Vous entendez de loin retentir de rochers en rochers les échos du précipice, qui vous apportent les chants de ces hommes sauvages; et vous écoutez longtemps encore après

que vous ne pouvez plus voir. Votre imagination se nourrit d'un spectacle si romantique. Heureuse Espagne, et plus heureux le poëte voyageur qui suit tes sentiers indécis, qui vit avec tes brigands, et se laisse enchanter par tes romances, aussi vieilles que tes ruines ; égayer par tes danses toujours nouvelles, enivrer par ton air brûlant, enthousiasmer par la sublimité sauvage de tes sites dévastés par ce soleil, qui boit tes eaux, et cache sous des bois de lauriers-roses le lit de tes torrents desséchés! On est toujours jeune en présence d'une nature et d'un peuple aussi intéressants; les souvenirs qu'ils vous laissent sont ineffaçables comme les impressions de l'enfance. Je ne vivrai jamais assez longtemps pour oublier ce que j'ai senti hier.

Avant de descendre au Borgo, petit village perdu dans une vallée de marbre d'une profondeur immense et toute dépouillée de verdure, j'ai vu le soleil se coucher derrière des monts stériles, mais couleur de pierres précieuses. Ils sont de marbre, et les rocs de cette matière ont des formes particulières; ils ressemblent à des monuments de sculpture et d'architecture. Hier, au-dessus des défilés profonds où nous conduisait vers le soir un âpre sentier taillé à moitié de la hauteur des précipices les plus effrayants que j'aie vus, les têtes fantas-

tiques des montagnes s'élevaient comme des statues colossales, modelées de la main du Tout-Puissant et resserraient l'horizon ; elles semblaient s'élever dans l'air aux approches de la nuit, pour remplacer les nuages sous un ciel d'acier poli et complétement vide. En plaine, cette voûte d'une seule teinte ferait mal aux yeux ; ici l'azur éternel est borné par un cadre de pierre, triste mais imposante décoration des paysages les moins champêtres, et les plus sublimes que j'aie vus. Le sublime est souvent terrible. Ces terres, magnifiquement désolées par le feu du ciel qui les calcine, par la paresse de l'homme qui les abandonne, ont un aspect inhospitalier. Les déserts de l'Europe sont trop près de la terre cultivée ; le brusque contraste qu'ils produisent avec la prospérité sociale d'alentour resserre le cœur de l'étranger sans captiver son imagination : c'est comme une modulation trop inattendue en musique. Le voyageur apprend à connaître ici des émotions qu'il ne peut éprouver que dans les pays placés comme l'Espagne sur les confins de la Barbarie et de la civilisation. Jamais on ne sentirait rien de semblable dans les déserts de l'intérieur de l'Afrique : ce qu'on éprouve en voyant l'Espagne résulte précisément de la lutte de la société et de la solitude en

présence. On ne sait qui l'emportera de la vie ou de la mort, et l'on frémit à chaque pas comme si l'on était témoin d'une bataille. Dans les Alpes, la victoire est à l'homme, et ce qui reste d'inattaquable à la culture est cerné de si près par notre civilisation, qu'on prend ces impuissants souvenirs d'indépendance de la nature pour une décoration de théâtre qui n'a que l'apparence. Le contraire arrive dans la partie de l'Espagne que je parcours. En s'approchant des hommes de cette contrée, en voyant leur misère, leur perversité, on croit le combat fini d'une autre manière, et l'on se dit : C'est une horde qui va passer pour laisser le désert à lui-même. Je vous parle de la contrée la plus désolée de l'Andalousie.

Après vous avoir peint les ennemis du voyageur dans cette province, je dois aussi vous faire le portrait de ses hôtes, qui souvent ne diffèrent pas beaucoup des premiers. Comme il y a plusieurs sortes de brigands en Espagne, il y a plusieurs espèces d'auberges : toutes ont leurs noms divers; mais malgré cette classification, elles se ressemblent par l'incommodité de l'habitation et la cherté du gîte.

La *fonda* prétend au rang d'auberge régulière, on vous dit qu'elle est arrangée à la manière des *hôtels* du reste de l'Europe. Vous y trouvez le gîte

et la nourriture, mais il est rare que ces hôtelleries pompeuses vaillent nos plus mauvais cabarets de France. Cependant il s'en est établi dans quelques villes, où les voyageurs sont passablement servis : les meilleurs appartiennent presque toujours à des Italiens.

La *posada* est une auberge où l'on ne vous donne que le gîte, et où il faut apporter tout ce que vous voulez manger. Ce genre d'auberge se trouve ordinairement dans les villes du second ordre, dans les villages considérables. En arrivant, vous envoyez au marché votre domestique, ou une personne de la maison, qui vous apporte ordinairement quelque chose à manger. Mais si vous voyagez un jour de fête, ou si la journée de route s'est prolongée jusque vers le soir, vous ne pouvez plus rien acheter, ni au marché qui est terminé, ni chez les marchands, dont les boutiques sont fermées, il faut alors vous coucher sans souper, à moins que vous n'ayez apporté avec vous quelques provisions, précaution absolument nécessaire; quand je dis sans souper, c'est à la lettre : sans un verre de lait, sans un œuf, quelquefois, selon les localités, sans un verre d'eau. Passé certaines heures, personne ne veut vous faire la moindre commission, même pour beaucoup d'argent. Les lits espagnols se composent

ordinairement d'un matelas très-dur, bien plat, bien inégal, assez semblable à un sac de noix; on le pose sur un lit de sangle ou par terre : il y a des *posada* où l'on ne trouve pas de lits; à Ronda, nous avons été obligés d'en louer dans la ville, et il a fallu faire coucher notre malade aussi mal que nous-mêmes, sur l'espèce de matelas que je viens de vous décrire.

La *meson* est la posada des arrieros (muletiers), elle a tous les inconvénients des autres, avec un degré de plus de misère et de malpropreté.

La *venta* est une quatrième espèce d'auberge : celle des vieux romans espagnols; c'est l'hôtellerie de campagne, grande maison, le plus souvent entièrement isolée, où l'écurie prend toute la place, sans compter une cuisine et quelques chambres plus ou moins humides et logeables. Comme ce gîte est loin des lieux habités, on y trouve presque toujours des vivres, au moins des œufs, du pain et du vin contenu dans des peaux de bouc. Ces espèces d'outres conservent la forme de l'animal, ce qui leur donne un air de bêtes mortes as ez désagréables, sans parler du goût détestable qu'elles communiquent à la boisson. On voit un ou plusieurs boucs pendus aux fenêtres des maisons; la nuit ces corps morts font l'effet de spectres. On demande ce que c'est ?

C'est du vin, mais du vin logé de manière à faire l'effet d'une apparition. Encore Don Quixotte.

La *venta* est la vieille auberge espagnole, l'auberge de don Quixotte, de Gilblas, des comédies, et c'est souvent un lieu amusant pour les étrangers.

Cependant il faut faire une distinction entre les *venta* des grandes routes, qui sont des points de repos extrêmement fréquentés, et les *venta* des petits chemins détournés, tels que la route de Gibraltar à Malaga par Ronda. Cette espèce de gîte est ordinairement un abominable coupe-gorge. On y manque de tout. On aspire toute la journée à ce lieu, qu'on se figure, non comme un séjour agréable, mais comme un asile où l'on pourra dormir pendant quelques heures, à la suite d'une route fatigante; le désir d'arriver là s'accroît comme une fièvre, vous êtes brulé par le soleil, tout ce qui s'appelle habitation vous ferait l'effet d'un palais, vous le croyez du moins : vous arrivez à la venta, et au lieu d'entrer dans ce charnier fétide, vous fuyez au milieu d'un champ voisin.

Hier nous avons quitté Ronda fort tard, c'est-à-dire à deux heures après midi, non sans avoir annoncé à tout le monde l'intention de ne partir que le lendemain. Notre chemin nous a conduits à travers le camp abandonné la veille par Josè Maria;

de là nous nous sommes dirigés vers le Borgo, ce lieu dont je viens de vous décrire les approches : c'est un petit village sans arbres, et renfermé au fond d'une gorge brûlée par la réverbération des énormes parois de marbre de montagnes qui forment cet étonnant bassin. C'est une cave d'une profondeur immense. Au printemps les côtes doivent être parfumées de plantes aromatiques. Aujourd'hui elles ressemblent à de vieux sachets éventés! Il faisait grand jour quand nous avons commencé à descendre le roc qui domine le village, où nous ne sommes entrés qu'au clair de lune, tant la montagne est haute et tant le chemin, à peine tracé sur les escarpements, fait de circuits. Cette descente en corniche a duré une heure et demie, quoiqu'elle soit fort rapide. Jamais je ne vis une contrée plus dénuée de tout : c'est le paradis des cigales.

Il a fallu faire halte au Borgo pour une demi-nuit, chez un jeune ménage, dont le mari passe pour un brigand : le couple m'a paru fort beau. Cette *posada* consiste en une écurie et un grenier. Nous y avons manqué de tout, même de lits. Heureusement que la fièvre avait quitté notre malade; j'avais apporté un matelas d'air; je le fis monter dans le grenier et souffler, mais je n'ai pu dormir à cause des bêtes qui me dévoraient; ces animaux

me paraissent les vrais propriétaires des maisons andalouses : les punaises sont en aussi grand nombre ici que les mouches chez nous. Cependant les paysans de l'Andalousie ont en général des logements meilleurs que les habitants de beaucoup de nos campagnes. La saleté espagnole s'est concentrée dans les auberges : ce peuple n'en est pas arrivé au point de se gêner pour les voyageurs; tout ce qu'il y a de bon chez lui est réservé aux gens du pays : c'est le contraste de l'Italie et de la Suisse, où l'avarice a changé l'orgueil national en une espèce d'humilité obséquieuse et avide, extrêmement désagréable sous le rapport moral, mais dont le voyageur peut profiter au moins pour se procurer ses aises. A la longue on aime mieux mépriser une nation d'aubergistes qui ne vous laisse manquer de rien, qu'estimer des hôtes qui vous refusent tout. Il y aura toujours plus de curieux sur les routes des Alpes que sur les sentiers de la Sierra Della Nuva autrement dit de Tolox. L'incertitude des noms peint l'ignorance des peuples de ces contrées, et met à chaque pas le géographe dans un grand embarras.

Ce qui contribue le plus au malaise des étrangers en Espagne, c'est le vieux préjugé des habitants contre l'état d'aubergiste. Tenir une auberge,

c'est dans l'opinion presque l'équivalent de voler sur le grand chemin. Les aubergistes paraissent aux Espagnols des brigands moins braves et plus paresseux que les autres. Il est vrai que le préjugé n'est que trop souvent justifié ; et que c'est dans les *posada* que les bandits ont leurs auxiliaires les plus zélés.

Hier au Borgo, avant de me coucher, j'ai pris un prétexte pour entrer dans la chambre du jeune ménage ; cette visite me parut causer un grand déplaisir au maître de la maison. J'ai trouvé sa chambre dénuée de tout, comme l'habitation, comme le village, comme la terre d'alentour, comme les montagnes : mais dans cette chambre nue brillait un fusil ; cette arme, unique ornement de la maison, paraissait bonne et bien soignée ; on voit qu'elle doit servir souvent.

Dès trois heures du matin, en pleine nuit, nous nous sommes sauvés de ce lieu ennemi, où nous avions annoncé que nous passerions tout le jour ; nous sortîmes de l'écurie, en jetant à nos hôtes l'argent qu'ils demandaient avec l'assurance et l'avidité des aubergistes les plus expérimentés. Le chef de notre caravane ne manqua pas de laisser tomber quelques mots destinés à donner le change à ces braves gens.

Non loin du village est un embranchement du chemin d'Antequerra, et notre guide parlait de manière à faire supposer aux gens du Borgo que c'était vers cette ville que nous nous dirigions. Il faut convenir qu'en ce pays l'homme se fait une triste idée de son semblable. L'existence du paysan se réduit ici à la vie de l'oiseau de proie.

Au point du jour nous commencions à gravir la chaîne de montagnes la plus scabreuse de la route, tant par les difficultés naturelles que par les mauvaises rencontres qu'on y fait ordinairement. Vers la moitié du premier défilé, nous fûmes arrêtés plus de trois quarts d'heure par un accident survenu à mon compagnon de voyage : il lui prit un saignement de nez si abondant, qu'il menaçait de dégénérer en hémorragie grave; il fallut le faire descendre de cheval près d'une source, lui baigner le visage d'eau fraîche, et l'obliger à se tenir longtemps sans mouvement assis contre un rocher; notre position devenait critique, les guides murmuraient de ce retard; à chaque instant le fils du brave patron d'Algesiras envoyait en avant un de nos hommes, chargé de revenir de cinq en cinq minutes lui faire son rapport sur l'aspect du chemin et du pays. Nous apercevions au penchant des montagnes plusieurs groupes de moisson-

neurs armés; ces hommes, assis autour de leurs feux nocturnes avant de commencer l'ouvrage du matin, paraissaient occupés à sécher leurs chemises humides de rosée.

La vue de leurs bivouacs champêtres, loin de rassurer nos gens, accroissait leurs soupçons, ils nous dirent que le pays était plein de faux moissonneurs et de vrais *rateros;* ils comptaient le nombre de ces soi-disant ouvriers, le comparaient à celui de notre petite troupe, et nous pressaient de partir, afin de ne pas donner à nos ennemis le temps de former, en se réunissant, un bataillon trop formidable pour nous. Enfin, nous nous remîmes en marche, mais lentement, de peur qu'un mouvement trop brusque du cheval de mon nouveau malade ne fît jaillir encore une fois son sang, accident dont le retour aurait pu entraîner des suites très-fâcheuses; ce danger me faisait entièrement oublier celui des brigands. Je me disais : S'ils sont en force, nous leur payerons notre rançon, s'ils sont plus faibles que nous, nous les battrons; et je n'écoutais plus les doléances de mes gens, tout absorbé que j'étais par une inquiétude bien plus poignante que la leur. Dans ce moment je méprisais leur pusillanimité, sans songer qu'un instant auparavant j'étais de leur avis. Singulière invention du Créateur que l'homme! c'est un

instrument, et tous les effets de cet instrument naissent des contrastes. Celui qui s'amuse à essayer sur nous les diverses scènes de la vie, le grand poëte d'en haut connaît bien le mécanisme de notre machine physique et intellectuelle, il en calcule les poids, les contre-poids, et quand il lui plaît de la mettre en équilibre, nous bénissons, nous admirons son œuvre en nous; nous sommes forts, nous sommes heureux par lui; nous sommes reconnaissants; mais de nous-mêmes nous ne sommes rien, qu'une suite de touches qui attendent la main de l'artiste.

L'artiste, cette fois, c'était la peur. Une terreur plus violente a dissipé totalement une peur plus faible, et que j'avais crue d'abord très fondée, très-raisonnable : voilà sur quelle base reposent nos jugements !

Appliquez donc des raisonnements rigoureux à la conduite d'un être organisé de la sorte ! Quel est l'homme assez sûr de la liberté de son esprit pour prétendre en conscience que toutes ses convictions ont leur source dans la raison ? D'après l'état de l'homme ici-bas, la raison pure est une chimère.

Nous cheminâmes pendant quelques heures avant d'arriver à ce qu'on appelle ici *el puerto*, le port. C'est un défilé tortueux, long et sauvage, il se nomme el puerto Fernandez : on n'avait

cessé de nous raconter les dangers de ce passage; c'est celui même où le courrier vient d'être dévalisé. Nous sortîmes du défilé sans avoir fait aucune mauvaise rencontre.

La descente vers Casarabonela est riche en points de vue extraordinaires. Mais pour les admirer on suit un sentier à peine taillé sur des murailles de marbre, et souvent suspendu au bord d'un précipice effrayant. Dans de pareils passages on se sent plus en sûreté à cheval qu'à pied. Je ne sais comment on se tirerait de cette descente avec de mauvaises montures. Les nôtres choisissaient, pour y poser le pied, des aspérités imperceptibles, et sur lesquelles les hommes auraient eu peine à se soutenir.

La petite ville de Casarabonela est enfermée dans un jardin enchanté. Nous avons retrouvé là un nouvel exemple des prodiges de cet art de l'irrigation que les Espagnols ont appris des Maures, et qui s'est maintenu chez les Andaloux à un point de perfection inconnu ailleurs. Les eaux de la montagne, dont la ville fait pour ainsi dire partie, tant elle tient aux rochers qui la supportent, nourrissent plusieurs étages de bosquets plantés les uns au-dessus des autres.

Il est intéressant d'observer les différentes manières employées par les habitants pour arroser le pays. Tantôt un buffle fait tourner une énorme roue sur laquelle sont fixées une quantité de cruches de terre. L'eau puisée d'en bas est rejetée par ces vases au plus haut point de la roue à chaque tour qu'elle fait, puis elle s'écoule dans un étroit canal creusé à travers la terre; ce canal sert de conduit aux ruisseaux factices qui se divisent dans les étangs des vallons, ou dans les réservoirs creusés sur les corniches des rocs qu'elles fertilisent. Tantôt un Egyptien (Bohémien) reste tout le jour exposé au soleil, et occupé à faire aller sur le bord d'un torrent, une machine hydraulique qui rappelle l'enfance de l'art.

Le petit coin de pays qui entoure Casarabonela ressemble en grand aux fontaines de rocaille qu'on trouve dans certains jardins hollandais.

Les chemins qui conduisent à ces diverses terrasses d'orangers et de figuiers sont tracés en zigzags avec beaucoup de hardiesse, et bordés d'arbres aussi verts, aussi frais que ceux des pays les plus fameux par l'éclat de la végétation et la fraîcheur de l'air. L'industrie humaine fait régner un printemps perpétuel dans cette espèce de forteresse de verdure, défendue par des remparts de marbre.

Au premier coup d'œil on ne peut s'expliquer l'existence de ce jardin qu'on voit posé comme une crèche au milieu d'un continent dévasté par tous les feux de l'été, et livré à tous les insectes, fléaux du désert.

On quitte à regret la consolante féerie de cette montagne éblouissante de fleurs et festonnée de fruits. Nous marchions sous des voûtes de grenades, d'oranges, de figues; pour compléter le tableau, il ne manquait là-haut que des dragons à la gueule enflammée : j'ai peut-être été plus surpris de n'en pas rencontrer que je ne me serais étonné de leur apparition. Mon esprit les a vus; ce sont les seuls hôtes naturels de ce séjour tout factice. J'étais étourdi du bruit des cascades artificielles qui retentissaient dans les ravines des rochers; une multitude de ruisseaux savamment répartis aux divers étages de cet édifice de culture prêtent une voix à la montagne, dont cette eau est la vie; on quitte avec peine ce coin de terre béni du ciel, où Dieu paye au centuple les efforts de l'homme. Je n'avais jamais vu un pareil exemple de soin et d'industrie à côté d'une contrée si désolée. Des contrastes si brusques qu'à peine l'esprit pourrait se les figurer, heurtent ici les yeux : la montagne de Casarabonela, avec sa merveilleuse végétation factice au milieu de ro-

chers brûlés, jaunis, stériles, me faisait l'effet d'un bouquet de fleurs dans un vase de grès. Dans tout ce que j'ai vu en Espagne, l'extraordinaire, le bizarre, se mêle au beau.

En descendant les gradins de cette énorme pyramide de verdure bâtie sur le marbre, j'ai admiré des touffes de lauriers-roses sur lesquels je comptais plus de fleurs que de feuilles. Ces fleurs étaient d'une dimension étonnante et leur couleur d'un éclat merveilleux. Les plantes printannières sont défleuries, mais une autre série végétale commence : le spectacle n'est pas encore fini, c'est la décoration qui change. Maintenant commence le temps des masses de lauriers-roses mêlés aux touffes pittoresques des grenadiers, dont les fleurs rouges ressemblent aux crêtes de certains oiseaux qu'on croit perchés au milieu du feuillage; les pistachiers lentisques au vert éclatant, à la petite feuille épaisse, élégante, aromatique, les pampres qui tapissent et drapent les montagnes donnent à ce coin de pays un air de fête réjouissant pour les yeux; des bois de figuiers en pleine séve exhalent de leurs larges feuilles cotonneuses et profondément découpées un parfum redouté des serpents. Aussi est-ce toujours sous cet arbre pro-

tecteur que le voyageur et l'homme des champs cherche son repos du jour.

Je ne veux oublier ni les tamariscs aux rameaux délicats qui ressemblent à des aigrettes dont les femmes ornent leurs chapeaux, ni les fantastiques nopals, vulgairement appelés raquettes, ou figuiers d'Inde, ni les bleus aloès, ni les yuca aux formes orientales, ni les buissons de myrtes, ni les touffes de palma-christi, de romarins, de genêts d'Espagne en fleurs; ces plantes et des milliers d'autres font des champs que je parcourais hier un objet d'intérêt et de surprise continuels. D'antiques orangers plantés en vergers, ou alignés dans les terres comme les pommiers de Normandie, récréent la vue, embaument l'air, et changent la vie ordinaire en une ivresse continuelle.

L'habitant de cet Éden ne peut que rêver et sentir, penser serait inutile. Penser, c'est chercher, et que pourrait-on chercher quand on a le paradis?

Dans ces jardins champêtres la main de l'homme se montre partout, et remarquez bien ceci : sans cacher ni gâter la nature. Au milieu de ces campagnes enchantées du royaume de Grenade, la plus romantique province de l'Espagne, j'oubliais la chaleur, la fatigue, même la souffrance de mon

compagnon de voyage; que peut-on craindre quand on se croit dans le ciel ?

Nous descendions toujours; mais à mesure qu'on s'éloigne des montagnes que je viens de vous décrire, et dont les étages inférieurs sont des espèces d'amphithéâtres de marbre, élevés par la nature pour servir de réservoirs naturels à l'eau des cimes les plus hautes : sources de richesses que le ciel garde à la terre, et dont l'homme a su tirer parti avec une étonnante intelligence; on perd le souvenir de ces merveilles de culture, savant produit d'un mélange de soleil et d'humidité, dont la juste proportion est un secret connu des seuls habitants de ce singulier pays. La vallée où l'on arrive devient de plus en plus aride; ici c'est la montagne qui est fertile et fraîche, l'eau se perd avant d'arriver au sable de la plaine, et le voyageur, sorti des chemins taillés en escaliers dans le marbre, enfonce tristement ses pieds au milieu du lit desséché d'une rivière. L'arène a remplacé le roc, le chant de la cigale succède au murmure des fontaines, le chardon grisâtre tient lieu de la verdure de l'oranger; c'est alors qu'on redevient prudent et maladif, qu'on ressent l'accablement de la chaleur, qu'on se plaint de la longueur de la route, qu'on prévoit le péril, qu'on voit partout la mort

et la souffrance, qu'on aspire au repos, qu'on demande la *venta*, qu'on implore avec instance une goutte d'eau fraîche. On gémit, on murmure, et les paroles d'impatience accroissent la soif, attisent la douleur, la langue desséchée se colle au palais, on est haletant, hagard, on a le vertige, on devient furieux, on devient fou.

Nos guides et notre escorte bravaient les ennuis de la route avec l'admirable résignation des Espagnols. La longanimité de ce peuple est proverbiale. Il a de plus un bon sens original auquel tout étranger est bientôt initié, par le souvenir de Sancho Pança.

Les paroles sont ici d'accord avec les physionomies, qui sont graves, franches et naïves, comme les personnages de Don Quixotte. Personne n'a su rendre le sens commun aussi mordant que Cervantes. Dans le monde où il place ses acteurs, la raison la plus vulgaire devient une satire; quel génie il a fallu pour tirer tant d'effets d'un moyen aussi simple!!!... Cervantes est en Espagne pour le voyageur, ce qu'est Shakespeare en Angleterre. On ne peut comprendre le livre sans comprendre aussi le pays. Shakespeare est un esprit plus universel, Cervantes un écrivain plus naturel, et par conséquent encore plus utile aux étrangers.

Un Espagnol, homme du peuple, qui voyage, n'a besoin que de deux choses : des cigares et de l'eau.

L'eau et le feu sont ici le lien social de tous les hommes de la classe inférieure. Jamais deux paysans ne se rencontrent sans s'offrir réciprequement la lumière pour allumer le cigare, ou l'eau pour se rafraîchir : « *Hombre*, *agua*; *hombre*, *hombre*, *fuego!* » Homme!... de l'eau! homme, homme : du feu! Voilà l'exclamation qu'on ne cesse d'entendre répéter partout où vivent des hommes; dans les rues des villes, dans les villages, sur les chemins, enfin partout et sans cesse ces paroles inarticulées en manière de cris vous frappent l'oreille, elles ressemblent à des hurlements d'animaux fort peu agréables. En général, il me paraît que les Andaloux gâtent la belle langue espagnole par leur manière de la prononcer. Cette remarque est risible dans la bouche d'un étranger, mais je ne m'embarrasse que d'exprimer ce que je pense.

Le culte du tabac et de l'eau fraîche est si universellement respecté dans le midi de l'Espagne, que je doute qu'un brigand, qui vient de dépouiller un malheureux, refusât le cigare à la prière de sa victime. Cet échange de petits services est devenu la vertu habituelle des Andaloux, comme l'hospitalité est celle des Arabes.

Nos guides ont un tel besoin de boire, qu'à la moindre trace de ruisseau qu'ils rencontrent, ils se précipitent à plat ventre pour humer dans le sable ou dans la bourbe le faible reste d'eau que le soleil leur dispute. Ils apportent à cette espèce de chasse l'intelligence du chameau d'Afrique. Dans un chemin solitaire, au milieu d'une grande étendue de pays entièrement déserte, il n'est pas rare de rencontrer tout d'un coup à l'ombre d'un buisson de tamarisc, ou dans le tronc creux d'un olivier, un pauvre homme caché là pour vendre de l'eau tout le jour aux passants, tout rares qu'ils sont dans des campagnes presque abandonnées. Cette eau se conserve dans des cruches poreuses et tout à fait semblables aux fameux vases d'Egypte.

Hier j'ai goûté de celle qu'on m'avait vendue dans un lieu où je ne m'attendais guère à trouver marchand ni marchandise. La bouteille d'argile pendait comme une calebasse, comme un fruit exotique aux branches d'un maigre et sale olivier, dans l'endroit le plus aride des bords du fleuve, c'est-à-dire du torrent actuellement desséché, mais qui tombe l'hiver dans la mer à deux lieues de Malaga, et qu'on nomme le Rio Gordo. Une vieille femme la distribuait aux amateurs par gobelets; contre mon attente, cette eau ne me parut ni douce ni fraîche.

Une demi-lieue au delà de cet arbre hospitalier nous sommes arrivés à la *venta* de Carmona, Cartama selon Laborde. J'aspirais depuis le matin au repos que je croyais trouver dans cet asile, longtemps promis à nos fatigues. Le saignement de nez de mon compagnon avait recommencé plusieurs fois; ces accidents prolongés nous faisaient craindre à chaque instant une hémorragie grave, mal assez fréquent parmi les étrangers qui s'exposent à voyager pendant les chaleurs de ce pays. J'implorais donc pour lui de l'ombre et du silence, et je pensais trouver cela dans la *venta* de Cartama. Malgré mon expérience, j'étais loin de m'attendre à ce que nous y avons rencontré. Elle est à trois lieues et demie d'Espagne, six lieues de France de Malaga, une des plus grandes villes du royaume. Je vais vous faire une description exacte de cette auberge et des gens qui l'habitent. Un tableau de genre fait quelquefois mieux connaître les mœurs et l'aspect d'un pays, que des volumes de remarques et d'aperçus philosophiques.

Figurez-vous une halle de plus de cent pieds de long, fermée par quatre gros murs verts de mousse ou blancs et luisants de salpêtre, et couverts d'une charpente à demi pourrie. Un des côtés de cette halle est exclusivement consacré aux mules et aux

chevaux, d'où vient le nom d'écurie qu'on lui donne. On nomme l'autre côté cuisine, à cause de la fumée qu'on y fait, et qui se répand de là dans toute l'enceinte chaque fois qu'on veut préparer le repas de quelqu'un. Voilà toute la maison : le long des murs quelques mauvais bancs de pierres, inégaux et rongés de moisissure, servent de lits aux voyageurs. L'édifice entier est enduit d'une épaisse couche de suie incrustée d'insectes de toutes couleurs et de tous genres ; les uns vivants, les autres pétrifiés.

Quand on vient de faire trois cents lieues en Espagne, on ne peut plus s'étonner de l'aspect d'une telle hôtellerie. Je ne fus donc ni surpris ni effrayé à mon entrée dans la venta de Cartama (je me fie au nom écrit sur la carte de Laborde, plus qu'à celui que j'ai recueilli de la bouche de mes guides).

Je demandai d'abord une chambre pour mettre mon compagnon de voyage à l'abri du tumulte des chevaux et des muletiers.—Il n'y en a pas.—Je demandai du lait de chèvre et des œufs. — Il n'y en a pas. — Mais je vois des poules. — Elles n'ont point pondu. — Et vos troupeaux? — Ils sont à la montagne. — Enfin je demandai de l'eau. — Il n'y en a pas. — Quoi, vous n'avez pas même une goutte d'eau à donner aux malheureux voyageurs exténués? m'écriai-je. — Si vous l'exigez on en ira chercher à

une demi-lieue d'ici; encore est-elle bien mauvaise.

La personne qui faisait imperturbablement ces réponses négatives était une vraie Léonarde, louche, sale, courte, grosse, à la peau huileuse et cuivrée, à la voix dure et cassée; sa physionomie m'effraya par un mélange peu ordinaire de souffrance et de férocité. Un homme, plus velu qu'un ours, trapu, grêle, au regard oblique et changeant, se tenait les bras croisés, immobile comme un animal en cage, près de l'aimable créature dont je viens de vous faire le portrait. Ces deux personnages étaient les domestiques de l'hôtellerie, et vous venez de voir de quelle manière ils faisaient le service de la maison. Nos muletiers avaient beau crier, jurer, avec une impatience rare en Espagne : valet et servante demeuraient impassibles, c'était un vrai tableau. Il manquait là un Téniers espagnol; Orrente ou quelqu'autre.

La plus grande privation pour moi dans ce pays tient à l'absence de la glace. Quand je me rappelle les plus misérables masures de la Calabre, où vous êtes sûr de trouver au moins une neige blanche et pure qui mêlée au vin, vous rend subitement la force et la vie, je me prends à m'irriter comme un enfant contre l'apathie espagnole. L'Andalousie est un pays aussi montueux que le royaume de Naples, et

la glace pourrait se recueillir l'hiver, se conserver toute l'année, et se distribuer chaque jour ici, comme en Sicile et en Calabre. Mais à quoi bon murmurer ? Il fallut finir par s'asseoir sans rien demander, sans rien manger, sans rien boire et sans rien dire!!!

Nos muletiers, calmés enfin par le même spécifique, renoncèrent à donner à manger et à boire à leurs mules, et se firent des lits avec les selles et les couvertures de ces pauvres bêtes affamées, tandis qu'un enfant déguenillé partait pour la fontaine muni de deux cruches vides qu'il devait rapporter pleines au bout d'une heure.

Ce temps passé, le messager revient : nous avions du sucre, nous nous préparions à boire, quand j'entends sortir d'un coin obscur du hangar une voix sépulcrale qui me dit : — Ne buvez pas de cette eau ; *Es mala*, *mala*, *mala* : Elle est mauvaise, mauvaise, mauvaise ! *Da esa muerte, muerte, muerte* : Elle donne la mort, la mort, la mort !

Je m'approchai, curieux de voir l'être qui proférait, d'un ton solennel, des paroles, dont chacune était toujours répétée trois fois. Mais je reculai devant un spectre, un véritable spectre. C'était une femme accroupie près d'un tas de cendres chaudes, sur une petite chaise basse, la seule du logis.

Cette femme, qui se leva en me voyant venir à

elle, était plus grande qu'un homme de haute taille et maigre comme un squelette; chacun de ses bras n'était plus que deux os ficelés avec quelques nerfs qu'on pouvait compter; pour tout visage, elle avait une bouche, gouffre toujours ouvert, et dont l'entrée était plutôt indiquée que gardée par trois longues dents très-séparées les unes des autres. Le reste de la figure avait disparu, comme englouti dans cette ouverture creusée par la fièvre. Les yeux même, ce trait caractéristique des figures méridionales, étaient éteints et couverts d'un nuage; mais cette malheureuse bouche, moitié riante par convulsion, moitié blasphémante, répétait toujours, comme un oracle qui sort d'un abîme : *Mala, mala, mala, muerte, muerte, muerte!*

On me dit que ce fantôme était une pauvre gitana malade et à moitié folle.

Je lui demandai quel était son mal; elle me répondit : *La calentura, la calentura, la calentura*: La fièvre, la fièvre, la fièvre! Je me sentais fasciné par un mélange de terreur et de pitié.

Elle ajouta, en essayant de sourire, qu'elle avait cette fièvre tous les jours *depuis quatre ans*, et, dans la grimace gracieuse qu'elle s'efforça de me faire, ses trois dents allongées remontèrent presque au-dessus du nez, comme celle d'un âne qui brait,

lève la tête et découvre sa mâchoire supérieure en contractant ses naseaux pour mieux respirer les émanations qui l'excitent.

Jamais être humain ne s'est présenté à moi sous un aspect plus effrayant que celui de la Bohémienne de Cartama. Je me crus ensorcelé, et je quittai avec horreur ce squelette fou pour aller m'asseoir par terre sur le grand chemin près de la porte de la *venta* maudite.

J'aperçus là une calessine. — Le chemin d'ici à Malaga est donc praticable pour les voitures? dis-je à un homme qui se trouvait près de moi.—Oui, me répondit laconiquement l'inconnu. — A qui appartient ce cabriolet ? — Au maître de la maison. — Je suis fatigué, mon compagnon de voyage est malade, la chaleur est grande, la route longue, j'aurai bien de la peine à la faire; peut-on demander pour moi au maître de la maison de me louer cette calessine? — Non. — Pourquoi? — Il est là couché sur la paille dans le grenier avec la fièvre, n'attendant que la fin de l'accès pour retourner à Malaga dans sa voiture.

Rien que la fièvre et la famine!.... J'étais découragé : je gardai le silence.

La physionomie de nos muletiers était devenue plus sombre que de coutume. Tout à coup notre

jeune chef de file (mayoral) s'approcha de moi, et me dit à voix basse : — Il faut partir. — Pourquoi? il fait encore bien chaud, et mon compagnon de voyage a besoin de repos. — Il faut partir, me répond cet homme avec autorité; il faut partir à l'instant! vous dis-je. Vous ne voyez donc pas où vous êtes? Le maître de la maison se cache sous prétexte de maladie, mais, dans le vrai, il craint d'être reconnu par quelques-uns de nos soldats de Ronda; d'ici à une heure, ses *ouvriers* vont rentrer; il faut partir avant leur retour. S'ils nous trouvent ici, je ne réponds de rien. — Quoi! si près de Malaga? — Nous serions à cent pas de la ville que je craindrais encore les associés de cet aubergiste.

Ce discours me persuada; je dis à notre prudent conducteur de faire ce qu'il voulait : dix minutes après ce colloque nous étions tous à cheval.

Notre domestique espagnol, qui connaît le terrain, quitta la *venta* sans avoir osé demander la plus petite chose, pas même une figue aux habitants de ce repaire. C'est pourtant dans ce lieu maudit que nous avions espéré trouver le repos, après une marche non interrompue de huit longues heures. Nous étions partis de Borgo à trois heures du matin et arrivés à la *venta* de Cartama vers onze heures.

A présent que je vous écris dans une auberge

passable, à la fin d'un repas qui m'a paru d'autant meilleur que depuis deux jours j'avais vécu d'œufs durs et de morceaux de chocolat cru, j'entends encore les murmures de la Léonarde de Cartama, insultée, disait-elle, par les soupçons du mayoral de notre convoi, soupçons qu'elle avait devinés avec une perspicacité qui les justifiait. Je me crois poursuivi par les jurements affreux du garçon d'auberge, qui prenait parti pour sa Maritorne irritée, et ne pouvait dissimuler sa surprise et son mécontentement de notre retraite subite. Enfin je vois toujours la vieille Bohémienne exténuée, mais forte comme la mort, et qui, dans le paroxisme de la fièvre, suivait nos chevaux à grands pas de spectre, et mêlait d'horribles imprécations à ces paroles sans cesse répétées : *Mala*, *mala*, *mala*, *muerte*, *muerte*, *muerte! calentura*, *calentura*, *calentura!* Elle nous suivit ainsi pendant une lieue de France, en nous injuriant tous les uns après les autres, et en nous demandant l'aumône. Je me croyais au pouvoir de l'enfer; je pressai le pas des hommes et des chevaux, et je ne commençai à respirer qu'au moment où le squelette acharné sur nos traces s'assit fatigué de sa course. La mégère se leva plusieurs fois et tenta de nous rejoindre, mais en vain : elle s'as-

seyait et se relevait sans cesse en nous menaçant du geste et de la voix; enfin nous la perdîmes de vue entièrement, et bientôt nous cessâmes même de l'entendre. Sa présence m'avait donné le vertige; j'attachais malgré moi à cette rencontre une idée superstitieuse : une furie s'était jetée sur moi et son souffle m'avait empoisonné; la vue des tours et des murs de Malaga ne put dissiper mon trouble; et dans ce moment même, quoique abrité par les murs d'une maison fraîche et commode, je ne me sens pas dans mon état naturel : il y a de la fièvre dans mon sang, du délire dans mon esprit; il me semble que je vais tomber malade.

Mon compagnon de voyage n'avait éprouvé en chemin aucun nouvel accident : mais depuis notre arrivée à Malaga il a encore perdu beaucoup de sang. On me rassure en me persuadant qu'à présent qu'il peut prendre du repos et se rafraîchir, cette crise sera salutaire et le préservera d'une maladie grave.

L'entrée de Malaga, par la route de Ronda, est un long faubourg. Cette rue m'a paru gaie, c'est vraiment une rue espagnole. Sale comme toute la ville, mais pittoresque et amusante. Un jeune *arriero* conduisait devant nous un nom-

breux convoi de mulets, ces animaux avec leur charge barraient le passage ; la *carabine* et la *guitare* du mayoral pendaient attachées des deux côtés de sa selle ; emblèmes de guerre et d'amour : c'était l'image fidèle de la vie aventureuse du paysan de l'Andalousie, qui ne respire que combats et plaisirs. L'air d'insouciance de ce jeune homme, la beauté de son costume, l'éclat du poil de ses bêtes, le bruit étourdissant de leurs grelots, tout me rappelait le nom du pays que nous parcourions : c'est bien l'Andalousie, la belle Andalousie, qu'il faut voir surtout dans les villes populeuses, si l'on veut l'admirer.

Quand nous venions à passer devant une maison ouverte, des tableaux encore plus singuliers attiraient nos regards ; au fond d'une de ces cours intérieures qui rappellent les maisons antiques, et qu'on nomme *patio*, j'aperçus un moine causant en tête à tête avec une jeune et jolie femme, qui avait déposé sa guitare aux pieds du religieux. Un jasmin fleuri leur servait de tente : ailleurs je rencontrai une grande dame assise de côté sur un âne, elle s'avançait les mains appuyées sur les X de bois que formaient les antiques bras de sa selle ; c'est ainsi qu'escortée de ses domestiques, elle revenait majestueusement vers la porte de la ville.

Je croyais voir la duchesse de Don Quixotte. Elle se rend, m'a-t-on dit, tous les soirs, à une maison de campagne attenant aux murs de la ville, et elle revient coucher à Malaga.

Cette noble dame avait la tête empanachée de plumes noires, et son âne disparaissait fièrement sous une énorme housse de toile de Perse garnie de franges; cette housse tombait jusqu'aux pieds du plus glorieux baudet que l'Espagne et le monde eussent offert à ma vue. Des hommes à cheval accompagnaient l'âne triomphant, et chacun de ces brillants cavaliers se rafraîchissait le visage avec des éventails blancs. N'ai-je pas raison de vous dire que j'ai vu la duchesse de Don Quixotte?

Plus loin, un barbier dans sa boutique jouait de la mandoline à un soldat; une jeune fille s'agitait légèrement devant eux au son des castagnettes qu'elle faisait retentir en l'air tout en souriant avec des grâces charmantes. D'autres dansaient le fandango dans une rue écartée : partout les refrains de la tiranna, les fredons de la romance, les soupirs des seguidilla, les accords animés, mais tristes, du boléro et le *fron fron* des cordes d'instruments, et les coups du tambourin, dont les sons animés sont les fanfares de la joie populaire. Tout ce que je voyais, tout ce que j'enten-

dais me montrait un peuple amoureux, et qui ne voit dans la vie que des moyens de plaisir. N'ayez peur que de tels hommes reprochent au bon Dieu de les avoir fait naître!....

C'est à travers une foule si singulièrement et si diversement animée que nous sommes parvenus à la porte d'une auberge. En descendant de cheval je me sentis étourdi comme un homme qui vient de faire un rêve impossible; mais à la réalité duquel il s'obstine à croire.

Malaga n'est rien moins qu'une belle ville, mais elle est dans une position pittoresque; elle a un port très-beau, une alameda élégante, et ses habitants ont de la beauté; pourtant leur physionomie me paraît moins douce et moins agréable que celle du peuple de Séville.

Il y a ici deux races d'hommes, dont les traits offrent une singularité frappante. L'une a des yeux bleus et des cheveux très-noirs; l'autre a des yeux noirs et des cheveux très-blonds; cette bizarrerie donne souvent une grâce piquante aux figures, surtout aux têtes de femmes.

Cette course de quarante lieues, accomplie sous un soleil ardent et dans des chemins où l'on n'oserait chez nous faire passer des ânes, m'a donné l'occasion d'apprécier tout le mérite du cheval andaloux;

docile, élégant, fidèle, c'est le compagnon de son maître. D'après le commun préjugé, on ne lui attribue en France que de la douceur, de la souplesse et des mouvements majestueux. Pour apprendre à bien connaître ce bel animal, il faut venir le chercher dans son pays. Il est doux, mais fier, vite et infatigable; sa beauté frappe d'abord les regards; il a des formes plus arrondies que le cheval arabe, son encolure et sa croupe sont fortes, mais son œil est d'une vivacité qui dénote la noblesse de sa race, ses naseaux sont grands et ouverts. Nous avions plusieurs mulets et sept chevaux; à la quarantième lieue, ceux-ci étaient agiles, ardents, élégants, faciles comme en sortant de chez eux. Je les admirais surtout à la descente: nous avons quelquefois trouvé des pentes de rocs d'une lieue de marche, coupés presqu'à pic par la nature. L'homme n'a fait que tracer là d'étroits sentiers ou des rampes d'escalier dont la pente est plus rapide et plus inégale que des marches dégradées. Dans les passages les plus difficiles, nos chevaux se servaient quelquefois d'une fissure de marbre de l'épaisseur du doigt pour poser deux fois leurs pieds; ces deux pas si périlleux, au bord des plus affreux précipices me faisaient d'abord battre le cœur et fermer les yeux, mais dès la fin du premier jour je

sentis que ma monture était plus sûre que moi.

Ces animaux intelligents franchissent les endroits les plus scabreux avec une prestesse dont la grâce ne peut être comparée qu'à la démarche des jeunes filles de leur pays, qui piaffent comme les chevaux de race. Je puis dire avec vérité que le cheval qui m'a porté pendant quarante lieues, à travers les chemins, que je viens de vous décrire, n'a pas fait un faux pas de la route. La femme la plus pusillanime se serait fiée à l'adresse de cette charmante bête, à sa sollicitude intelligente, à sa force, plus qu'elle ne se serait fiée à elle-même. Des montagnards seuls oseraient s'aventurer dans certains passages du chemin que vers la fin de notre course je traversais pourtant sans inquiétude sur le dos de mon cheval. Je regrette de me séparer de cet aimable et utile compagnon de voyage. Pas un coup de fouet pendant quatre jours de route, pas un coup d'éperon ne lui ont fait sentir ma présence. Le plus léger mouvement de la main ou des jambes a toujours suffi pour le faire obéir. Cette extrême sensibilité aux aides rend ordinairement les chevaux difficiles à monter ; pourtant ceux-ci se laissent mener par des enfants, et malgré tant de docilité ils sont d'une élasticité, d'une énergie qui les rendent dignes du meilleur écuyer. On peut

tirer du vrai cheval andaloux autant de profit que d'honneur. Remarquez bien que ceux qu'on nous avait amenés de Saint-Roch, quoique bons et sûrs, ne sont pas des plus distingués de leur race. Sans l'extrême difficulté de la route, et surtout sans les embarras du passage de la frontière, je ramènerais en France un des beaux chevaux de ce pays. Mais on dit que le changement de régime et de climat altère en peu de mois leurs qualités. Ils vivent d'orge et de paille hachée. Un cheval andaloux ne sait ce que c'est que le foin : aussi son poil est-il d'un éclat que je n'ai vu qu'à lui. A tout prendre, cet animal, dans son pays, est le premier des chevaux, excepté pour la course. Là, les chevaux arabes et anglais conserveraient, je crois, sur lui la supériorité qu'ils ont sur tous les autres.

LETTRE LII.

SOMMAIRE.

Air d'élégance de la ville de Malaga.—Il n'y a plus de société depuis la révolution de 1823. — C'est de la mauvaise humeur, ce n'est pas de la misère.—Le brigandage profite des troubles politiques. — Ce qui est immoral est anti-social. — Société des brigands ; sa base. — Tendance de notre littérature moderne. — Leone Leoni. — L'amour du genre humain ne remplacera jamais efficacement l'amour de Dieu et l'amour de la patrie. — Le bien que la France fait à l'Espagne. — Le brigandage fait un mal incalculable et prépare la catastrophe générale. — Moyen employé par le gouverneur de Malaga pour voyager en sûreté. — Anecdote très-véritable. — Manière de vivre des gens riches. — Ils sont les seuls malheureux. — Leurs avantages tournent contre eux. — Conversation avec un vieux banquier de Malaga. — L'avenir de l'Espagne en 1831. — Chances de tranquillité. — L'Alameda de Malaga. — Le vieux château. — Description du site. — Coucher de soleil. — Aspect du pays. — Ses productions. — Antiquités. — La cathédrale. — La mer se retire du port. — Aspect de la ville au commencement de la nuit. — Gaieté, insouciance des habitants.

A MISS BOWLES.

Malaga, ce 25 juin 1831.

Les habitants de Malaga me disent que cette ville est ruinée : pourtant elle a un air d'élégance et de gaieté qui réjouit les yeux. Les gens les mieux instruits de l'état du pays prétendent que cette aisance n'est qu'apparente. C'est la première fois que j'entends parler d'une ville tout entière qui affecterait le bonheur. Mais le fanatisme politique fait des miracles, c'est une foi terrestre : aujourd'hui les plaisirs de la société sont nuls pour les personnes du grand monde à Malaga ; cette tristesse date de la révolution de 1823... A vrai dire cela s'appelle de la mauvaise humeur et non de la misère ; quoiqu'à la fin l'une puisse engendrer l'autre. Les riches s'ha-

bituent à l'isolement, l'apathie les gagne vite en ce climat; ils restent chacun dans leur coin, et quand par hasard ils se rencontrent, ils se disent à l'oreille : « Comme nous nous amusions en 1822! »

L'association du brigandage, qui met la société régulière en état de siége, a gagné tout ce que celle-ci a perdu. Il en est toujours ainsi dans les temps de désorganisation politique et morale; cette expression me fait penser qu'on devrait substituer le mot de sociabilité à celui de moralité, on s'entendrait mieux; ce qui est immoral isole toujours les hommes ou avilit les liens qui les unissent; ce qui est moral assure l'empire de la société, ou en ennoblit le principe. La mauvaise politique ainsi que la littérature perverse et la fausse philosophie, démolissent l'édifice social, par des erreurs qu'elles donnent pour des vérités. A force de dégrader le jugement humain, de désenchanter l'esprit, elles réduisent les rapports possibles des hommes entre eux à un seul : au règne de la supériorité individuelle; principe qui pousse l'orgueil à ses dernières conséquences, et qui équivaut, pour moi, à l'autorité du chef de brigands sur sa bande. Je parle de cette espèce de supériorité naturelle qui résiderait uniquement dans l'esprit, et resterait indépendante de toute

vertu sociale et religieuse. C'est sur cette dernière base du mérite personnel que se fonde la société renouvelée par les hommes qui ne reconnaissent plus ni les droits de l'état, ni ceux de l'église : et qui substituent à ces deux pouvoirs réels et positifs un être de raison qu'ils appellent le genre humain. Ce genre humain, c'est eux-mêmes, c'est leur personnalité monstrueuse, c'est leur esprit avec ses lumières, ses prétentions, ses erreurs, et ses systèmes, c'est la prépondérance de leur intelligence particulière sur l'autorité du corps social organisé, c'est du protestantisme politique; et ce nouveau pouvoir, héritier de tous les autres, sera usurpé par des hommes affranchis des anciennes entraves, mais pourtant imparfaits comme leurs adversaires. Aussi deviendra-t-il tyrannique et abusif, comme tout autre pouvoir, et plus que tout autre, car les écarts de l'orgueil isolé dépassent tout ce que les corps composés ont jamais pu commettre d'abus : ce sera le dernier triomphe du principe de l'isolement, ce sera la révolution organisée, ce sera, je le répète, la société réduite à l'autorité du chef de brigands sur sa troupe, du bourreau sur sa victime, du criminel sur ses complices *. Tous les hommes

* (*Note écrite en* 1835.) Relisez un roman d'un écrivain à la mode, et remarquable surtout par l'éloquence du style, elle est

bienfaisants ont agi sur leurs semblables au nom d'une puissance supérieure à celle de leur propre intelligence, au nom de la patrie et de la religion : on reconnaissait l'autorité de ces hommes, parce qu'on savait qui la leur avait déléguée, et à qui en appeler s'ils en abusaient. On savait d'où ils venaient : Dieu et la patrie sont des mots qui représentent des idées claires et définies; mais l'idée vague et complexe du genre humain ne suffira jamais pour autoriser la mission des nouveaux apôtres; à force de vouloir étendre l'horizon l'on risque de perdre la vue.

Ces messies de l'humanité commencent par dégoûter l'homme de tout lien sanctionné par le pouvoir religieux et par le pouvoir social. Mais, comme ils ne peuvent vaincre l'horreur de l'isolement que nous apportons en naissant, tout en détruisant les unions légales, ils laissent subsister les unions fortuites, fruit détestable, mais nécessaire de l'instinct social que la nature a mis en nous. Il résulte

intitulée *Leone Leoni*, et dites, si vous l'osez, que nous ne vivons pas dans un temps de complète désorganisation sociale !.... Ne voyez-vous pas que toute association sanctionnée par les lois écrites, divines ou humaines, est condamnée uniquement parce qu'elle est légitime ; et condamnée, non-seulement dans l'opinion du vulgaire, mais même dans la pensée des plus grands talents, de ces forts esprits qui se croient appelés à diriger le genre humain vers le but éternellement promis à leur avidité de pouvoir?

de là que de nouveaux pactes, qui ne vaudront guère mieux, qui vaudront peut-être moins que les anciens, seront toujours conclus sur les ruines des anciens édifices politiques. Vous tranchez la question en nous opposant comme axiôme ce qu'il faudrait nous prouver : le progrès indéfini sur la terre.

Et c'est à des biens si douteux que vous sacrifiez les conquêtes certaines de l'ancienne civilisation ; à des vertus si vagues, que vous immolez des devoirs positifs ! Chez les anciens peuples, la foi ennoblissait l'obéissance; l'intérêt peut vivifier vos sociétés nouvelles, mais en dégradant leur principe. Ah! prenez garde ! Ne voyez-vous pas qu'à force de démolir pour trouver la vraie base de votre édifice nouveau, vous descendez jusqu'à la caverne de voleurs, où d'exécrables serments sanctionnent la dernière des associations possibles entre les humains : celle des appétits. Les passions, ces forçats libérés des vieilles sociétés païennes, sont par vous réveillées dans leur antre. Vous les appelez de toutes parts, à se lever sur les ruines austères des sanctuaires chrétiens, et vous les employez à hâter ce que vous nommez la fusion du genre humain : ce règne de l'unité, comme vous l'entendez, ce but du progrès me paraît un nouvel empire romain

fondé sur de nouveaux rapts et de nouveaux brigandages. C'est au nom d'un avenir gros d'illusions, que vous sapez notre passé avec ses croyances confirmées par tant de bienfaits; et, pour nous attaquer plus avantageusement, vous vous faites des devoirs de vos haines, des nécessités de vos vengeances, des vertus de vos fureurs, des droits de vos envies; vous finissez chacun de vos serments destructeurs de toute croyance, en nous disant de vous croire et d'espérer en vous!... L'univers nous a trompés, nous trompe et nous trompera, hors vous et vos disciples!

C'est à ce degré de désorganisation sociale et morale que la vieille Espagne me semble toucher aujourd'hui ; voilà le fruit des lumières que nous avons apportées à ce pays; voilà ce que me crient les voix que je crois entendre sortir de dessous cette terre minée par le feu des révolutions; ce feu trouve ici plus que partout ailleurs des aliments à sa rage. J'ignore quand se fera l'explosion, mais je crois qu'elle sera terrible.

En attendant cette catastrophe générale, le brigandage élève trône contre trône. La société légitime est aux abois, on la voit sans cesse forcée d'entrer en négociation avec le monstrueux pouvoir sorti de son sein pour la détruire; et cette transaction perpétuelle

de l'ordre avec le désordre, du magistrat, roi de la cité, avec le roi des grands chemins, est non-seulement une tolérance, une reconnaissance formelle du désordre organisé, qui fait la vie d'un peuple entier, appelé les bandits andaloux. Je ne crois pas qu'un pareil système soit longtemps compatible avec l'existence d'un gouvernement régulier quelconque. Ce pays est menacé, non d'une guerre entre des partis politiques, mais d'une guerre entre la barbarie et la civilisation, d'une guerre à tout état organisé quelque forme qu'il prenne, quelque fiction qu'il adopte pour principe; et voilà ce qui me fait pleurer sur l'Espagne, et m'écrier à la porte des villes, comme hier la Bohémienne de la venta : Malheur, malheur, malheur !...

Il y a trois mois que le gouverneur de Malaga, personnage fort important dans la province, voulut aller à Ecija; il résolut d'entreprendre ce voyage absolument seul, il savait que pour se défendre contre le gros de la troupe de José Maria, campée alors tout entière sur la route d'Ecija, il aurait fallu qu'il prît une escorte de quatre-vingts hommes au moins; cette espèce d'armée l'aurait retardé dans sa marche, il était pressé. Un de ses amis le voyant prêt à partir sans aucune précaution, se récria sur l'imprudence qu'il allait commettre. Le gouverneur écouta pa-

tiemment le sage sermon de cet ami; puis, quand tout fut dit, il tira de sa poche un *laissez-passer*, signé d'un seigneur des environs d'Estepa, dans la maison duquel José Maria a servi longtemps comme domestique.

Le représentant du roi d'Espagne à Malaga, la troisième ou la quatrième ville du royaume, avait demandé un passe-port à l'ami du roi des grands chemins !

Le personne qui me racontait ce trait est un banquier millionnaire.

« Les seuls vrais malheureux en ce pays, me disait ce financier, ce sont les riches; leur fortune ne leur vaut que des embarras sans avantages. On est l'esclave de son argent, dans une société où la peine de le défendre passe de beaucoup le plaisir de le dépenser. Quelle jouissance un riche peut-il s'accorder à Malaga, ou procurer aux autres? Quand on est servi par des domestiques du pays, l'élégance est impossible; ils ont un tel esprit d'insubordination, qu'ils appellent l'exactitude une minutie, les attentions les plus ordinaires leur sont impossibles; pendant le jour ils abandonnent leur maître à la solitude de la maison pour aller se promener ou dormir sous un arbre, la nuit ils dansent et chantent; si vous les grondez ils vous quittent, aimant mieux

jeûner chez eux sans rien faire, que de bien vivre en travaillant chez vous; si vous les renvoyez, vous êtes forcé de les remplacer par d'autres qui sont pires que les premiers.

» Des équipages élégants sont un luxe inconnu dans un pays où il y a trop peu de routes praticables pour les voitures. D'ailleurs il est impossible d'habituer ici les gens à bien soigner les chevaux et à tenir les voitures propres.

» Arranger une maison de campagne, serait sans contredit le plus grand amusement d'un homme riche, habitant un pays brûlant comme celui-ci. Mais comment jouir de ce plaisir dans une contrée où l'on ne peut quitter la ville sans courir le risque d'être égorgé sur les chemins, ou pillé dans sa maison si elle est isolée et d'un abord facile? Si vous faites de votre villa un donjon, vous manquez le but et vous vous ennuyez au lieu de vous divertir.

« Tant que durera un ordre de choses basé sur la double rapine des administrateurs et des brigands, il est clair que les riches seront les hommes les plus misérables de l'Espagne. »

C'est sans doute pour cette raison, répliquai-je, qu'ils sont les seuls révolutionnaires.

Au reste, les remarques du vieux banquier de Malaga me paraissent plus spécieuses que justes. Il

avait de l'humeur : voilà ce qu'il y a de plus clair dans son discours. Je ne croirai au malheur des riches que lorsque je les verrai se donner autant de peine pour s'appauvrir que je vois les pauvres faire d'efforts pour s'enrichir.

Néanmoins ce vieux et prudent paradoxe, par lequel on ne montre que les inconvénients de la richesse, afin d'assurer le repos de ceux qui la possèdent, approche ici de la vérité plus que partout ailleurs. On y jouit peu de l'opulence, et l'on n'y souffre guère de la pauvreté. Ce fait devrait rassurer sur l'avenir du pays. Qui sait si Dieu n'a pas réservé la paix à ce coin de l'Europe, bien qu'on le dise plus menacé de bouleversements que tout le reste du monde ?

Quelle bonne satire de la sagesse humaine, si la Providence épargnait les révolutions au seul gouvernement qui ne pense pas à se prémunir contre elles !!.. Jusqu'à présent le gouvernement espagnol ne s'est occupé que de punir les troubles, l'idée de chercher à les prévenir ne lui est pas venue. Il serait curieux que cet aveuglement réussît mieux dans ce pays que la prudence dans les autres états. Tout est problématique dans les affaires de ce monde ! Le système de l'inoculation, appliqué aux

révolutions par les souverains les plus éclairés de notre temps, n'est peut-être pas le meilleur possible. L'événement décidera.

L'alameda de Malaga est une belle et pompeuse promenade toute plantée de lauriers-roses. Ces arbres, rangés en allées au milieu d'une ville, ont un certain air artificiel plus extraordinaire qu'agréable; cependant cet alameda est célèbre en Espagne. Aux heures de la promenade publique, les arbres sont arrosés par des ruisseaux factices.

Près de ce lieu, plutôt bien arrangé que beau, on voit un arc mauresque en marbre, monument très-bien conservé.

Il faut monter au vieux château de Malaga. On a de cette hauteur une vue très-étendue, sur une mer d'un éclat et d'une gaicté merveilleuse par la multitude de voiles d'un blanc étincelant qui se détachent sur un fond d'azur; mais les terres qui bordent cette mer sont d'une magnifique nudité : point d'arbres, peu d'habitations, de grandes lignes de côtes bordées d'écume, d'immenses horizons de montagnes. C'est l'eau du golfe de Naples, et plus brillante encore, emprisonnée dans un désert : des plages stériles, des roches âpres, sombres, dépouillées, cendrées, incessamment frappées de je ne sais quel souffle africain qui calcine et colore tout :

tel est l'aspect de ce territoire célèbre par la qualité de ses vins et la chaleur de son atmosphère. Il est d'ailleurs assez productif; il abonde en huile, en grain. Ce pays n'est pas stérile, il est nu, ce qui tient surtout à l'aversion des paysans pour les arbres; leur préjugé à cet égard dévaste toute l'Espagne; ici les hommes coupent comme ils plantent ailleurs. Les plus fameux vignobles de Malaga ont l'air plus négligés que les mauvais crus de Surenne ou de Montmorency. L'air de cette ville n'est pas des plus sains; les fièvres inflammatoires y sont fréquentes. Malaga n'a point oublié les ravages de la fièvre jaune au commencement de ce siècle. Quand l'épidémie eut cessé, il fallut repeupler la ville avec des hommes du dehors. Un pays se ressent toujours de ces crises extraordinaires.

Le château de Malaga est bâti sur les fondements d'un phare antique, on a trouvé beaucoup de restes d'architecture à Malaga; ce fort s'appelait chez les Maures *Gibralfaro*. Il avait dès ce temps un phare célèbre.

La cathédrale renferme de beaux tableaux, dont l'un est d'Alonzo Cano, et quelques sculptures remarquables; elle a été bâtie à la place d'une mosquée.

La ville de Malaga est menacée de se voir aban-

donnée de la mer ; la rivière, voisine du port, le Guadalmedina, charie du sable à son embouchure et fait reculer la Méditerranée. C'est un grand malheur. Le port qui s'obstrue de jour en jour, est encore aujourd'hui un des meilleurs de l'Espagne ; c'est aussi l'un des plus pittoresques.

Ce soir, du haut de la montagne, sous la porte du château fort, j'ai vu la lune se lever à travers les mâts des vaisseaux qui remplissent le port de Malaga. Sa couleur était d'un rouge sombre, les vapeurs qui dilataient le disque enflammé s'élevaient dans le ciel comme des nuages de fumée au-dessus d'un foyer lumineux ; les navires avec leurs agrès et leurs mâtures semblables à des troncs d'arbres, aux branches dépouillées, se détachaient en noir sur ce fond éclatant : on eût dit un feu de joie allumé dans une forêt.

Des chants lointains égayaient l'obscurité, et les frémissements des guitares sortaient de toutes les parties de cette ville éveillée pour le plaisir, endormie pour les affaires. Les accords des instruments montaient jusqu'à moi comme des soupirs d'amour, et les harmonieux bourdonnements des cordes plaisaient à la pensée plus encore qu'à l'oreille. Les sons n'étaient pas agréables, mais tout ce bruit était du plaisir et de la joie

Dans le midi de l'Espagne, chaque soirée est une fête, tant la nuit embellit ce pays!! On ne le voit pas, on n'est plus attristé de sa nudité, on respire son air balsamique et l'on entend vivre son peuple!

Des chants passionnés, des éclats de gaieté, des murmures de jeunesse et de bonheur vous arrivent à travers les ténèbres, et vos soucis sont dissipés par ces explosions de la joie populaire qui rayonnent comme des feux d'artifice au commencement des nuits méridionales. Je vous le dis encore, pour que vous le croyiez, l'été venu, c'est la nuit qu'il faut voir l'Andalousie.

LETTRE LIII.



SOMMAIRE.

Les approches de Grenade.— Souvenirs des fêtes et de l'élégance des Maures. — Attente trop vive pour n'être point trompée. — Histoires romanesques. — Récit du voyage de Malaga à Loxa.— Crépuscule du matin. — Paysage grandiose. — L'été attriste ici la nature comme l'hiver la dépouille chez nous. — Effet de la chaleur sur le sol. — Transparence de l'air au point du jour.— On distingue le mont des Singes à quarante lieues. — Description détaillée de la moisson. — Souvenirs des mœurs antiques. — Aspect pittoresque d'une aire en plein champ. — Les moissonneurs. — Chaleur des ravins desséchés. — La venta d'Alfarnate.— Une histoire de brigands. — Magnanimité du chef. — Sa justice souveraine trop expéditive. — Autre histoire. — Cruauté du même chef. — Mort d'une jeune fille dont le père devient fou. — Description du col d'Alfarnate. — Changement d'aspect. — Végétation de la Vega. — Pressentiment des beautés de Grenade.— Description de Loxa.— Voyage d'un Espagnol en 1774. — Il ne parle que des antiquités romaines. — Petit rocher couvert d'habitations qui s'élève au milieu même de la ville de Loxa. — Superbe cascade du Xenil, dont personne n'a parlé.— L'auberge de Loxa. — Elle est tenue par un horloger.— Impatience du voyageur arrêté pour la nuit à huit lieues de Grenade.

A MISS BOWLES.

Loxa, ce 27 juin 1831.

J'approche de Grenade, un des lieux du monde où l'on s'est transporté le plus souvent en imagination. Grenade, cette capitale du peuple des Mille et une Nuits, m'apparaît déjà dans toute sa splendeur. Je vois les fêtes de ces hommes ingénieux et brillants, j'admire l'élégance de l'Orient, dont ils ont apporté les premiers modèles à l'Europe chrétienne, qui modifie si bien ce qu'elle copie; et je me dis : C'est ici qu'au milieu d'un monde effrayant d'austérité, d'un monde où tout inspirait la tristesse chrétienne, un peuple voluptueux est venu s'installer pour briller entre tous les peuples par son courage, ses passions, sa

science, ses arts, son intelligence du plaisir, par sa galanterie, par son amour pour tout ce qui peut embellir la vie. Quel contraste!

L'histoire des Maures en Espagne me paraît tenir, dans celle de l'Europe au moyen âge, la place de l'épisode d'Armide dans le poëme du Tasse. Le bon Dieu a voulu se distraire une fois des vertus de son peuple. Aussi braves que les chrétiens, moins détachés des choses du monde, les Arabes ont égayé les pays qu'ils ont conquis. Dans ces temps-là, inviter les hommes au plaisir, c'était les civiliser.

En avançant vers Grenade je ne puis me défendre d'une impatience dont la vivacité nuit inévitablement à l'impression des plus beaux lieux. Rien ne saurait répondre à une telle attente. Mais ma raison est vaincue, ou plutôt elle n'a pas résisté. Je ne vis que pour arriver à cette ville romantique, où tout était poésie jusqu'à son nom, qui vient, dit-on, d'un fruit de son territoire, parce qu'avec l'aspérité du sol sur lequel elle est construite, avec ses palais bâtis sur diverses collines, ses mosquées et leurs aiguilles, ses vallées de maisons traversées par des fleuves d'eaux vives et bienfaisantes, elle ressemblait à une grenade entr'ouverte et prête à verser ses graines et son suc rafraîchissant.

Depuis que je m'achemine vers cette fameuse Vega, baignée de tant de sang, vers ces forteresses de marbre si souvent prises et reprises, je ne vois plus que des chevaliers infidèles et dont la courtoisie a pourtant surpassé la délicatesse des chrétiens; je vis dans leurs tournois, qui étaient des guerres, et dans leurs guerres, qui étaient des fêtes, et je repense le jour et la nuit à ces histoires, changées en romans par l'imagination des poëtes qui les racontent. J'assiége ces villes toutes décorées de petites colonnes et de murs brodés de marbre, supportant des plafonds de stucs coloriés et des charpentes de cèdres sculptées en forme de ruches renversées; habitations dont l'architecture est trop fantastique pour servir à des femmes et à des hommes comme ceux de tous les pays, et où l'on ne peut se figurer que dames et chevaliers qui font eux-mêmes décorations dans leurs palais.... Puis je me dis : A la place de cette population romantique et de ses monuments, chef-d'œuvre d'un luxe et d'un art capricieux, je vais trouver le Temps, assis sur des palais déserts qu'il achève de démolir en silence. Mais quelle solitude animée que celle où l'on découvre les ruines de l'Alhambra!.... Cette terre bénie des mécréants a des voix qui ne ressemblent à nulle

autre voix ! Demain je les interrogerai dans la poussière de leur sépulcre ces morts qui vécurent si glorieusement, et moururent avec la sérénité de leur croyance toute sensuelle !

Voilà ce qui m'attend à Grenade la belle !... ou plutôt à son tombeau, où je viens de bien loin faire mon pèlerinage poétique... Mais c'est assez rêver, il est temps de raconter.

Nous sommes partis ce matin, ou plutôt la nuit dernière de Malaga, vers deux heures, dans une grande berline du temps de Philippe V de Bourbon, traînée, non par huit, mais par quatre mules. Nous avons retrouvé une route praticable en voiture pour aller à Grenade ; c'est celle de Loxa ; et nous l'avons préférée, à cause de cette facilité, au chemin de Velez de Malaga, que je crois plus pittoresque ; mais la mortelle chaleur qui nous poursuit est plus forte que ma curiosité ; certes c'est beaucoup dire ! Je me sentais souffrant, et je craignais que de violents efforts ne me rendissent malade.

En quittant l'auberge de Malaga, nous n'eûmes garde de négliger la précaution de rigueur que nous avait expressément recommandée notre voiturier. Nous parlâmes *finement* entre nous de la course que nous allions faire, et ces discours interrompus avec affectation avaient pour but de per-

suader à nos hôtes et aux garçons de la maison que nous prenions la route d'Antequera au lieu de celle de Grenade. J'ignore jusqu'à quel point cette ruse banale est efficace, mais les guides y attachent toujours la plus grande importance. Nous nous serions reproché de les contrarier sur un point où l'obéissance nous paraissait sans inconvénient, tandis que la résistance pouvait avoir des suites fâcheuses.

Quand nous montâmes en voiture, il faisait un clair de lune cendré ; le ciel, quoique sans nuages, était comme couvert de poussière, l'air était lourd et sourd et chaud à effrayer : un peu plus, me disais-je, et nous étoufferons. Le plus est venu ;..... nous vivons encore !... L'imagination fait dans les souffrances du corps l'office de l'opposition dans la constitution du pays : elle grossit le mal et ses prévisions vont toujours plus loin que le fait.

Peu de paysages m'ont paru aussi grands que la vue de la baie de Malaga au lever du soleil. A ce moment nous atteignions le sommet de la montagne sur les pentes de laquelle on a taillé les rampes de la nouvelle route de Grenade. Que ces rochers calcinés sont tristes dans leur stérile beauté!!... Ici la nature est dépouillée par les étés autant qu'elle l'est chez nous par l'hiver le plus rude. Dans les

ravins desséchés reste un sable qui rend étincelant l'ancien lit des torrents. Le creux le plus rétréci des vallées intérieures, les fentes sinueuses des rocs exhalent une chaleur semblable aux flammes qui sortent d'un four allumé : les pans de roches qui forment les escarpements des torrents mis à sec brillent d'un insupportable éclat. Le mirage du soleil qui se lève et frappe sur le marbre vous poursuit partout; le repos n'est plus sous le ciel, il n'est pas non plus sous la terre, car l'ombre même des cavernes est ardente; la campagne n'est qu'une arène couleur d'or bruni, où pendant cinq mois la lumière et le feu détruisent la vie jusque dans son principe. Au-delà de cette terre désolée, mes yeux cherchaient la mer. Je l'aperçus avec effroi plus azurée, plus brillante que le ciel purifié par l'aurore, tandis que la terre exhalait des tourbillons de chaleur qui nous préparaient pour ce soir un orage sec, espèce d'ouragan bien connu des Espagnols ; ils le désignent par le nom de *tempesta d'aire* : tempête d'air. C'est de tous les phénomènes du ciel en été le plus redoutable : la chaleur semble croître par la vitesse du vent ; et plus ce souffle de feu est violent, plus la respiration de l'homme devient difficile. Cette journée, surtout la soirée qui vient de la terminer, m'a rendu malade.

L'air est devenu si transparent pour un moment avant le point du jour, que pendant une demi-heure j'ai pu distinguer les côtes d'Afrique à *quarante lieues* de distance. J'ai reconnu en Barbarie le mont des Singes, voisin du détroit de Gibraltar. Mes yeux, malades d'éblouissement, se fermaient, demandaient grâce à la lumière, et cherchaient en vain des bornes et de l'ombre dans l'espace illuminé.

En nous retournant vers l'intérieur du pays, nous apercevions de distance en distance des groupes de moissonneurs plus brûlés que la terre; ils achèvent l'œuvre du soleil; ils dépouillent les flancs de la montagne de ses derniers vêtements : la terre reste à nu pour six mois sous les coups de la faucille et sous les feux redoublés du ciel. Malgré la désolation du pays pendant les mois brûlants de l'année, rien n'est plus intéressant pour le voyageur que le spectacle de la moisson dans les provinces méridionales de l'Espagne. Ces tableaux me paraissent si curieux qu'ils me consolent de tout ce que je souffre pour avoir voulu les aller voir. Ce sont des scènes du monde primitif, où tout est simple, noble comme la Bible. On est en Orient au temps des patriarches. A mesure que la terre rasée perd sa parure, de distance en distance on voit s'élever dans les plaines et sur le penchant

des collines d'immenses monceaux de gerbes apportées à dos de bêtes, pour former de place en place des dépôts provisoires. Près de ces granges découvertes on dispose l'aire où se bat le blé : ce sont des parties de terrain également découvertes, mais nivelées et durcies avec soin. Ces aires primitives forment de grands cercles au milieu des guérets ; c'est là qu'on apporte les gerbes à mesure qu'on moissonne ; le grain y est séparé de la paille sous les pieds des chevaux, méthode la plus anciennement usitée pour recueillir le froment, l'orge et le seigle. Ce travail se fait par trois ou quatre mules attelées à une planche qui forme comme le siége de derrière d'un char-à-banc : cette espèce de chaise est fixée sur deux brancards qui glissent dans la paille comme les branches d'un traîneau dans la neige : un enfant, un homme, quelquefois une gracieuse jeune fille, debout sur ces barres de bois, conduisent les mules en les faisant tourner pittoresquement autour de l'aire, et cette promenade dure tant qu'on croit que l'épi n'est pas entièrement vide. A la fin d'une journée ainsi occupée, on voit des montagnes de blé s'amonceler près de ces granges volantes.

Après l'ouvrage, les travailleurs brûlent les brins de paille inutiles ; ces feux de joie accroissent l'im-

pression de la chaleur; les figures qui entourent le foyer brillent de l'éclat de la flamme reflété sur elles, et des groupes joyeux chantent et dansent follement en dispersant la poussière et la cendre dont les tourbillons s'élèvent dans les airs avec des nuages de fumée et des cris de joie qui l'accompagnent jusqu'au ciel. Les jeunes hommes et les jeunes filles, entourés de figures de vieillards et de femmes, apparaissent à travers ce brouillard poétique comme des ombres à demi cachées derrière des voiles dorés et dans des gloires diaphanes! Que je suis loin d'Ossian et de ses Écossais! et pourtant que je suis près de la poésie! m'écriai-je en contemplant ce spectacle!!! Il est d'un effet bien nouveau pour les hommes du Nord, mais bien pittoresque.

Mais quand on s'éloigne des pentes fertiles où se jouent ces pastorales, et qu'on s'enfonce à travers les rochers déserts dans le creux de quelque défilé, la chaleur augmente, la pierre renvoie un souffle de feu à l'homme percé des dards du soleil : le malheureux s'inquiète, sa poitrine se gonfle, ses yeux sortent de leur orbite et regardent sans voir; il aspire avec peine et respire sans avoir trouvé l'air dont il est altéré. Il est près de suffoquer, il est dans le gouffre de l'enfer, dont il sent le feu

sans le voir; épouvanté, haletant, il cherche autour de lui la vie qui lui échappe, mais tout est mort au dehors comme au dedans. Tandis que la fièvre le dévore, il aperçoit par moment entre deux rochers les sommets éternellement blancs des montagnes de Grenade, où la neige ne fond que par places. Cette vue l'irrite et n'éteint pas sa soif, puisqu'il ne peut atteindre l'eau du glacier : quelquefois l'aigle blanc de la Sierra-Nevada s'abat près de lui, sur un roc, et regarde sans crainte passer ce voyageur, étonné du voisinage et de l'intrépide tranquillité de ce roi de l'air et de toutes les solitudes!

Devant de tels tableaux j'oublie mes souffrances, et je me dis : Que je suis heureux d'être venu jusqu'ici!

Après neuf heures de marche continue et aussi pénible pour les bêtes que pour les hommes, on arrive à la venta d'Alfarnate, où l'on trouve les désagréments inhérents à ces sortes d'auberges. Néanmoins, il y a dans celle-ci des visages humains et des gens de bonne humeur.

Ils m'ont mené à deux portées de fusil de leur maison pour me montrer la place où une grande dame espagnole fut arrêtée il y a quelques semaines, par une bande de *rateros* et sauvée par José Maria. C'est probablement la dernière fois

que le nom de ce héros de la caverne reviendra dans mes récits, puisque, passé Grenade, je ne serai plus dans le rayon de sa gloire; mais le trait que vous allez lire mérite d'être cité.

La dame voyageait en voiture avec toute sa maison et beaucoup d'argent, elle se rendait de Malaga à Antequerra. En quittant la venta, elle est arrêtée et entièrement dépouillée par une troupe de voleurs. Après l'avoir dévalisée *malhonnêtement*, au point de ne lui laisser que les hardes qu'elle avait sur elle, ses chevaux et sa voiture, ils lui permirent ensuite de continuer sa route. Le chef de ces bandits lui dit en la quittant brusquement : Si l'on vous demande qui vous a volée, vous répondrez que c'est José Maria!

A une lieue de là, cette pauvre dame rencontre les gens de José Maria qui s'approchent de sa voiture, et lui demandent, avec toutes les formes de la politesse chevaleresque des vieux Espagnols, de lui remettre sa bourse. — Il n'est plus temps, répond la dame, José Maria vient de me la prendre, ainsi que tout mon bagage. — José Maria ne prend pas le bagage des dames, s'écrie le noble brigand : un coup de sifflet se fait entendre! le chef paraît, monté sur un cheval andaloux : cette fois c'est le vrai José Maria : devinant à l'instant la fraude, il

retient la dame près de lui pendant qu'il envoie des détachements de ses gens en diverses directions à la poursuite des faux braves, dont les turpitudes déshonorent son nom. Plusieurs heures se passent dans l'attente, enfin on amène une partie des voleurs bâtards des *rateros* avec le bagage entier de la dame.

José Maria fait approcher le chef de ces misérables, le confronte avec la voyageuse, plus morte que vive, et demande à celle-ci de dire avec sincérité si elle reconnaît cet homme ; il y va de la vie de la malheureuse. — Elle répond qu'elle le reconnaît! — S'il est vrai qu'il lui ait dit qu'il s'appelait José Maria? — La dame hésite ; cependant la frayeur et la vérité l'emportent; d'une voix tremblante elle répond encore : Oui. — Elle veut ajouter quelques mots.

Le brigand souverain n'écoute rien ; sans autre forme de procès, il fait placer le coupable hors de la vue de l'étrangère, et le tue d'un coup d'escopette à quelques pas de cette dame.

Il fait aussitôt rendre à la malheureuse tous ses effets, refuse fièrement la rétribution qu'elle lui offre en témoignage de sa reconnaissance, et pousse l'orgueil des scrupules jusqu'à lui faire remettre la dernière pièce de monnaie qu'on avait enlevée à

l'un des gens de sa suite. Il ne s'en tient pas à cette restitution, il choisit parmi sa troupe des hommes d'élite, auxquels il ordonne d'escorter gratuitement jusqu'à la porte d'Antequerra la voyageuse, dont la surprise égalait au moins la frayeur, et il ajoute en s'éloignant que, s'ils acceptent la plus légère récompense, ils auront le sort du chef des rateros.

Ce fait, d'autant plus vrai qu'il est plus romanesque, vient de m'être confirmé par le maître de poste de Loxa, qui me l'a raconté dans les mêmes termes, avec toutes les circonstances que je vous ai rapportées. Ce pays est celui des histoires incroyables; pourtant, malgré l'exagération naturelle aux Espagnols, je crois à celle-ci, par la raison que je viens de vous dire : elle m'a été contée deux fois de la même manière, ce que je n'ai jamais vu arriver aux histoires inventées ou amplifiées.

Voici un autre fait moins honorable pour notre criminel héros. Malheureusement il est aussi vrai et bien plus vraisemblable que l'autre.

Il y a quelque temps que José Maria rencontra aux environs d'Antequerra un officier espagnol qui voyageait seul avec sa fille, jeune personne de dix-sept ans, charmante, dit-on, à tous égards. Le brigand n'était pas ce jour-là disposé à la générosité. L'officier, dans un accès de fureur irréfléchi, avait com-

mencé par l'irriter en essayant la résistance, et pour comble de folie en l'accablant d'injures. José Maria, pour toute réponse, dépouille les deux voyageurs : il leur enlève leur bagage entier, leurs montures, enfin tout, puis il les laisse aller.

Les malheureux n'avaient pas encore marché un quart d'heure, déplorant tous deux leur mésaventure, qu'ils virent retourner sur leurs traces le même José Maria, courant à bride abattue. En un instant ce terrible ennemi les atteint : la bête féroce dit qu'il s'est souvenu des bagues que la demoiselle porte à ses doigts. Elles ont peu de valeur, répond la jeune fille, et j'y tiens : ce sont des souvenirs. José Maria insiste : il veut les avoir. Le père désarmé reste cette fois spectateur silencieux, tandis que la jeune fille s'apprête à donner sans nouvelle contestation les bijoux qu'on lui demande. Mais ses mains, enflées par la chaleur du jour et la fatigue d'une fuite trop rapide en plein soleil, ne lui permettent pas de les retirer assez promptement. Pendant qu'elle s'efforce d'obéir, le bandit aperçoit un long convoi de voyageurs sortant d'un défilé ; il voit ce cortége précédé d'une escorte assez nombreuse et bien armée. José Maria était revenu là seul, par conséquent il sent qu'il faut fuir... mais non sans avoir les bagues. Impatienté de la lenteur

de la malheureuse, il s'approche d'elle, tire sa *navaja*, grand couteau espagnol long et toujours bien effilé, lui coupe deux doigts, et la laisse baignée dans son sang. Peu d'heures après cet événement elle était morte de ses blessures, malgré les prompts secours qu'on lui donna dans la ville d'Antequerra, où elle fut portée : le père est devenu fou.

S'il avait sa raison, et qu'il l'employât à se venger du véritable auteur de son désespoir, ce n'est point contre José Maria qu'il tournerait d'abord son poignard. Quand on pense que ce chef de brigands a déjà été pris plus d'une fois, et que les gens de la justice l'ont toujours lâché pour son argent, ces infidèles défenseurs du bon ordre ne paraissent-ils pas plus coupables que le bandit, qui du moins fait son métier? Que le ciel épargne cette réflexion au père de la victime dans ses moments lucides!... et que l'Espagne échappe à la ruine que lui préparent des hommes qui l'administrent à la manière des pachas de Turquie.

Nous avons laissé passer les heures les plus brûlantes du jour, couchés dans la venta d'Alfarnate, sur les coussins de notre berline, puis une seconde marche de cinq heures nous a conduits à Loxa.

Au moment où l'on vient de traverser le col, en

espagnol el puerto d'Alfarnate, la scène change comme par magie : c'est l'air de la *Vega* (de la plaine) de Grenade qu'on respire. C'est le paradis de l'Espagne dont on vient de dépasser la limite; déjà les oliviers recommencent, on a traversé le désert, on voit renaître une terre bénie. On est récompensé de tout ce qu'on a souffert, c'est comme la résurrection promise aux âmes ferventes. Déjà des ruisseaux murmurent sous les figuiers chargés de fruits, sous les pistachiers, sous les galeries naturelles, formées par les vignes de la grosse et de la petite espèce, sous les allées de mûriers, entrelacées de festons de coloquintes et de clématites sauvages, qui dérobent aux regards le cours de l'eau, dont on entend la fuite sans l'apercevoir, tant la végétation devient épaisse et puissante aussitôt qu'on descend le versant de la montagne qui regarde Grenade ! Partout la terre produit; l'air même change de nature, il s'adoucit et se parfume. C'est l'air de la Vega, l'air du paradis des Maures, de l'Eden des chrétiens d'Occident, c'est l'air qui passe avec l'eau du Xenil à travers les bosquets de la plaine embaumée. Le Xenil, vous le savez, est le fleuve de Grenade, de cette Rome de la chevalerie, de cette capitale du monde romantique, aussi glorieuse de ses ruines que la Rome du monde chrétien est indifférente

à ses désastres. Je commence à espérer que j'y arriverai demain sans accident. En partant de Loxa, je tâcherai de fermer les yeux jusqu'à l'endroit de la route où l'on me dira : Voici Grenade.

Loxa est une petite ville assez pittoresque ; elle a des prétentions à l'antiquité fondée sur une inscription latine qui fut trouvée dans l'église principale de la ville. Ce fait est raconté dans un ancien manuscrit sans nom d'auteur. L'inscription prouvait que Loxa est le Lacibis des Romains [1].

Cette lettre de noblesse à moitié déchirée m'intéresse moins que la fraîcheur et l'abondance des eaux, qui font le charme du pays où nous entrons. Il paraît que les habitants de la Vega de Grenade ne partagent pas l'aversion des autres Espagnols pour les arbres. Les environs de Loxa sont un vrai jardin, une forêt coupée de clairières, où coulent des ruisseaux rapides et vivifiants comme les torrents des Alpes, s'ils baignaient une terre fécondée par le soleil d'Afrique : ce mélange si rare de neige, d'eau et de feu produit des miracles de végétation : on ne sait où l'on est!...

[1] Voyez le *Voyage topographique de Grenade à Lisbonne*, par Anastase Francos, Grenade, 1774, livre écrit en espagnol, et qui est assez curieux par les recherches de l'auteur sur les antiquités classiques du pays, les seules qui à cette époque parussent mériter quelque attention.

Un petit rocher, tout bâti, tant la pierre naturelle est cachée sous des ruches de maisons, s'élève au milieu de la ville, où il produit un effet singulier; la vallée de Loxa est étroite, mais la végétation en fait le séjour des fées, ce jardin enchanté aboutit d'un côté au port de la Sierra d'Alfarnate d'où je viens, de l'autre à une cascade dont personne ne parle, ni Laborde, ni les Espagnols. C'est le Xenil de Grenade qui se précipite d'une grande hauteur dans un gouffre, où il tombe entre des buissons de fleurs et des arbustes aux mille couleurs, aux parfums variés comme leurs formes et les nuances de leur feuillage. Ces nuances de la végétation méridionale sont plus multipliées que les teintes de la verdure de nos pays : ici les productions du sol ont tous les tons, depuis le gris bleuâtre de l'aloès, le vert du fenouil, presque blanc tant il est pâle, le céladon du cactus épineux, jusqu'au ton le plus foncé, le plus frais des caroubiers, des sureaux, des figuiers, des pampres, des pistachiers et des orangers.

L'auberge de Loxa est tenue par un horloger : l'aspect de cette maison me prouve qu'il nous sera impossible d'y fermer l'œil. On entend bruire les insectes, vous savez lesquels, dans la charpente du grenier qu'on m'assigne pour chambre, et sur le

plancher les puces sautillent par milliers comme une pluie vivante, et qui rebondit sans cesse. Cette poussière animée fait peur. La puissance de la végétation s'étend ici jusqu'aux bêtes. Mais une seule crête de montagne me sépare de la Vega, et du haut de cette côte je verrai Grenade; cette pensée m'ôte l'envie de me coucher et même d'écrire. Adieu et à demain; à Grenade,.... à Grenade!...

LETTRE LIV.

SOMMAIRE.

Maladie grave éprouvée par le voyageur. — Nature du mal. — Le médecin espagnol. — Son portrait. — Encore les souvenirs du siècle de Louis XIV. — Conduite de ce docteur envers une dame anglaise logée dans le palais de l'Alhambra. — Apathie espagnole. — Ce que c'est que la convalescence d'une grande maladie sons ce climat. — État pire que la fièvre. — Tourment du voyageur condamné par ce mal à passer dix-neuf jours au pied de l'Alhambra sans pouvoir y monter. — Ce qui a décidé la maladie. — Entrée à Grenade. — Surprise. — Fausse idée qu'on se fait de la solitude de Grenade. — Cette ville ressemble à une autre. — La comédie, l'Alameda, la foule. — Souffrances du voyageur pendant les jours où sa vie est en danger. — Son lit, sa chambre, son auberge. — État moral du malade. — Son régime. — Difficulté qu'il éprouve à se nourrir sainement. — Indifférence pour les grandes choses, importance des petites. — Bruit et danses dans la maison. — Le ménage espagnol est plus pittoresque que commode. — Les officiers anglais arrivés de Gibraltar. — Leur pronostic sur la maladie. — C'est surtout quand on est déclaré guéri qu'on souffre. — Suite de la lettre cinquante-quatrième. — Promenade dans Grenade. — Le Xenil et le Darro deux torrents qui traversent la ville. — Promenade appelée le Salon. — Récit de la dernière journée de route avant d'arriver à Grenade. — Départ de Loxa.

— La Vega. — Santa-Fé. — Vœu de la reine Isabelle de Castille. — Fondrière à la porte du village. — Première vue de Grenade. — Aspect du pays et de la ville. — Les trois collines. — L'Alhambra. — Apparence de ce palais vu de loin. — Sens moral de ce genre d'architecture. — Il est l'expression du caractère du peuple. — Les Arabes sont sensuels — Monuments de l'antiquité païenne, leur but, leur effet sur la terre qui les porte. — Le grandiose manque aux Arabes. — Les monuments mauresques sont les derniers chefs-d'œuvre de l'esclavage. — L'architecture d'Égypte amoindrie. — Tout voyageur devrait commencer par voir Grenade avant Séville. — Étonnement de l'auteur en approchant de Grenade. — Cette ville est plus gaie, plus animée que Madrid. — Pont Sébastiani. — Travaux des Français pendant la guerre d'occupation. — Beauté de la végétation sur la colline de l'Alhambra. — Promenade Saint-Pierre. — Vue de l'Alhambra prise de cette promenade. — La ville. — Les environs. — Couleur de la Vega. — Caractère des sites. — Tristesse qu'ils inspirent au voyageur — Doute philosophique. — La porte d'Elvire. — La rue Zacatin. — La place de Bivarrambla. — L'Alcazaria. — Écuries du roi Chico. — Tombeaux de Ferdinand le Catholique, de Philippe Ier, d'Isabelle de Castille, et de Jeanne la Folle. — La cathédrale. — Église des Hiéronimites avec le tombeau de Gonzalve de Cordoue.

A MONSIEUR LE COMTE DE SABRAN.

Grenade, 16 juillet 1831.

Vous m'avez demandé une lettre de Grenade le lendemain de mon arrivée dans cette ville ; et voilà déjà plus de vingt jours que je vous la dois. J'ai cru un instant que je ne vous écrirais jamais. J'ai été à la mort d'une fièvre bilieuse continue..... Cette fièvre n'a duré que quatre jours ; mais pendant les douze suivants elle menaçait à chaque instant de revenir ; si elle fût revenue je serais parti. La maladie s'est terminée par une de ces dyssenteries d'Afrique, comme celle qui a emporté Belzoni et tant d'autres. Quand on a ce mal au degré où je l'ai eu il devient presque toujours mortel :

pendant les deux premiers jours il ne m'a pas laissé à la lettre dix minutes de repos. A la fin, je ne pouvais plus même m'asseoir dans mon lit, ce qui rendait la tâche de mon pauvre valet de chambre bien difficile. Cette crise a duré douze jours en diminuant graduellement depuis le troisième, sans que le médecin voulût consentir à rien faire pour la calmer; il disait toujours qu'il pouvait arrêter le mal, mais que s'il contrariait la nature je serais hydropique dans un mois.

Malgré sa prudence, ce docteur me paraît un vrai médecin de Molière. J'ai fait là un voyage d'un siècle et demi; et je me suis vu traité par Fagon; plutôt vieux que jeune, grave, important, affichant la science, ce docteur de Grenade se manque à lui-même en se refusant la grande perruque et la canne à pomme d'or. Il a du reste tant de réputation en Espagne, qu'une des plus grandes dames de la cour l'a fait venir à Madrid pour se faire soigner par lui : il a vu le roi, qui lui a donné des témoignages d'estime, et accordé des distinctions regardées comme flatteuses dans ce pays. Il a des ordres, il est membre des premières sociétés savantes; enfin s'il m'eût tué ou laissé mourir (ce qui pour moi revenait au même), je serais parti pour l'autre monde avec tous les honneurs de l'art et sans

qu'on eût manqué envers moi à aucune des formalités médicales en vigueur du temps de Louis XIV. Du reste, quoique voisin de notre auberge, ce docteur ne venait pas me voir toutes les fois que je le demandais : il ne se dérange qu'à ses heures : si on va le chercher pendant la sieste ou au milieu du sommeil de la nuit, on est à peu près sûr d'être refusé.

Une jeune dame anglaise, que nous avons connue à Séville, est venue passer l'été ici ; elle s'est logée avec son mari et ses enfants dans quelques-unes des salles les mieux conservées de l'Alhambra, maison de campagne unique dans le monde. Cette dame, qui a mal à la poitrine, éprouve parfois des accidents graves. Une nuit, il y a de cela trois ou quatre jours, elle eut un crachement de sang violent. Le mari envoie aussitôt chercher mon docteur, l'oracle de la faculté de Grenade. Ce grave personnage fait répondre qu'il ira le lendemain, et que pour tous les trésors du Pérou il ne monterait pas à l'Alhambra au milieu de la nuit.

Il faut, je crois, une demi-heure à pied pour aller de Grenade au palais des rois maures, par un chemin superbe et praticable en voiture.

Un des traits caractéristiques des Espagnols de toutes les classes, depuis le muletier jusqu'au roi,

en passant par les aubergistes, les soldats et les médecins, c'est l'aversion de tout ce qui peut changer leurs habitudes. Il y a un peu de cette disposition routinière dans chaque peuple, mais ici elle domine.

J'ai eu à souffrir du caractère national de mon docteur, qui, du reste, m'intéresse par sa conversation. Il ne sait pas le français, mais j'ai appris assez d'espagnol pour causer, surtout avec les hommes d'esprit. Je me croyais même si habile, que le jour de mon arrivée à Grenade j'avais renvoyé à Madrid mon domestique interprète; imprudence dont je me suis repenti plus d'une fois avant ma convalescence.

Ce mot de *convalescence* est rassurant, n'est-ce pas ? Mais savez-vous ce que c'est en ce pays que de se lever de son lit après seize jours, par une chaleur de vingt-six à vingt-huit degrés? On a le teint d'une momie, la maigreur d'un squelette, les joues serrées l'une contre l'autre à travers la bouche, les dents allongées d'un quart, les cheveux diminués des trois quarts, les yeux tellement enfoncés, qu'ils paraissent plus loin du visage que du crâne, la vue trouble, l'ouïe dure, et la tête et les jambes si faibles, que lorsqu'on essaie de marcher on voit noir devant ses yeux, la gorge se serre, le cœur palpite, les nausées recommencent, on perd connaissance,

et l'on retombe sur sa chaise jusqu'à trois fois avant de pouvoir se tenir debout.

Voilà l'état où je suis depuis avant-hier. Cette *convalescence* m'a privé jusqu'à présent du plaisir tant souhaité de monter à l'Alhambra. L'Alhambra est pour moi la terre promise, et j'attache une idée superstitieuse à la première visite que j'y ferai. Il y a peu de jours que je croyais encore ne pouvoir jamais accomplir ce pèlerinage. Concevez-vous le tourment de passer dix-neuf jours à Grenade sans avoir vu l'Alhambra? Je l'ai aperçu de la route avant de passer la porte de cette ville, où nous sommes parvenus sans accident au moment du coucher du soleil. L'arrivée de Grenade par le chemin de Loxa m'a paru belle : c'est mon dernier souvenir de voyage.

J'avais déjà le germe de la maladie qui depuis m'a presque anéanti. La fatigue de la route, les nuits sans sommeil, terminées vers le matin par un assoupissement dont on est presque toujours réveillé en sursaut, la mauvaise nourriture, la chaleur, l'eau, et, je crois, la malédiction de la Bohémienne à la venta de Cartama, m'avaient enflammé le sang et dérangé l'équilibre des organes. Tous les soirs je me sentais un peu de fièvre; en arrivant à Grenade j'eus un frisson plus fort qu'à

l'ordinaire. Voulant dissiper ce malaise, je m'efforçai de sortir de notre auberge; il était huit heures du soir; j'allai me promener sur la place de la Comédie : il y a une salle de spectacle à Grenade, il y a des rues très-peuplées, des boutiques approvisionnées de tout, un peuple animé, affairé; enfin il y a tout ce que je n'y venais pas chercher, c'est-à-dire tout ce qu'on trouve ailleurs. Cette ressemblance n'est pas le moindre sujet de surprise pour un voyageur romantique et ignorant comme moi par nature et par principe.

J'arrivais à Grenade sans avoir voulu m'avouer que, depuis la chute de Boabdil, cette ville avait suivi le sort du reste de l'Espagne, et qu'après avoir été repeuplée elle avait continué d'être habitée, civilisée, embellie par ses derniers conquérants. Des idées si simples ne m'étaient jamais entrées dans l'esprit. J'avais lu pourtant des guides et des voyages, où la population de la Grenade chrétienne est portée à 50 ou 60,000 habitants : ce chiffre m'était passé par la pensée sans y laisser une image nette : d'ailleurs 60,000 âmes dans une ville qui en avait eu quatre cents, ne m'empêchaient pas de me la figurer déserte; mais soit que l'enceinte, autrefois habitée, ait été resserrée, soit que toute la population se réunisse le soir aux environs de la Comédie et de

l'Alameda, ma première surprise, en parcourant quelques rues de Grenade, a été d'y trouver de la foule : poursuivi de la fièvre, j'entrai dans un café, où je fis l'imprudence de demander une glace à la crème : elle était mauvaise ; je n'eus pas achevé de la prendre, que le frisson redoubla et qu'il me prit un grand mal de cœur ; le malaise causé par ces insupportables nausées, allait jusqu'à la syncope : elles n'ont pas cessé un moment pendant quatre jours.... quatre jours de mal de mer !... c'est une agonie prolongée. Me sentant près de me trouver mal au milieu du café, je n'eus que la force de retourner à mon auberge, en grelottant par vingt-huit degrés de chaleur, et de me coucher dans un lit que je n'ai quitté qu'au bout de seize jours.

Je vous laisse à penser si j'ai souffert moralement et physiquement pendant cette séance dans une chambre assez bonne, mais brûlante comme tout le pays, sur un matelas inégal comme un sac de noix, soutenu par un mauvais lit de sangle, où l'on a trouvé, la première fois que je me suis relevé, c'est-à-dire seize jours après ma première couchée, près de deux cents punaises. Ajoutez à ces désagréments, le tapage des maisons espagnoles, surtout des auberges, où l'on ne dort que le jour, et où l'on chante et danse toute la nuit : et vous me

plaindrez d'avoir subi une telle épreuve, au lieu de jouir du plus grand plaisir que je m'étais promis dans ce voyage : celui de voir en détail Grenade la belle.

Cette foi ce ne sont pas les choses qui ont trompé l'attente du voyageur, c'est le voyageur qui manque aux merveilles du monde; il les regarde sans les voir, car la force de la curiosité elle-même l'abandonne ; la curiosité est l'œil de l'esprit, et l'approche de la mort l'éteint en même temps que les yeux du corps ; ou du moins elle dirige ailleurs son regard.

Dans l'état de marasme où je suis, on se sent humilié de son indifférence pour les plus grandes choses, autant que de l'importance qu'on met aux moindres.

Depuis que je mange, c'est ma soupe qui est la grande affaire du jour. Ce qu'on appelle en Espagne un bouillon léger, se fait avec du jambon, du cervelas, de l'ail, du piment et un peu de mouton. Cette soupe me brûle : on me met un pot au feu à part, mais non sans peine ; un ménage espagnol est dénué de tous les ustensiles qui paraissent indispensables ailleurs. Rien de si difficile que de faire rôtir de la viande. Mon valet de chambre a pris une épée pour broche : une autre fois il a

pendu un poulet à une ficelle.... et nous sommes au milieu de la ville de Grenade!! Les maîtres de la maison manquent de tout; mais ils se prêtent à tout; ce sont de bonnes gens : les jours où l'on me croyait à la mort, on faisait cesser les danses par bonté plusieurs fois pendant la nuit; mais le silence obtenu par ce mouvement de charité ne durait jamais plus d'un quart d'heure : au bout de ce temps, le naturel et le bruit revenaient au galop.

Vingt-cinq officiers anglais partis de Gibraltar, et voyageant ensemble pour leur plaisir, arrivèrent à Grenade le jour où j'étais le plus mal; nous connaissions plusieurs de ces messieurs, qui ne manquèrent pas d'ajouter à l'inquiétude de mon compagnon de voyage, en lui disant que dans cette saison personne ne revient de la maladie que j'avais, surtout quand on n'est pas traité par un médecin anglais. Le médecin espagnol, de son côté, ne cessait de nous répéter que la méthode des étrangers était mortelle dans les maladies du climat. Moi je sentais que je ne mourrais pas : mais c'est depuis que je suis déclaré guéri que je me crois mourant : quand on est tombé aussi bas, il serait plus facile de continuer à s'en aller que de revenir : l'effort de volonté nécessaire pour se refaire un corps et un esprit propres à cette lourde vie, est bien plus

pénible que la courte résolution de mourir : c'est la différence d'une pente à descendre ou à remonter : pour remonter il faut d'abord se retenir à la moitié de la chute, et ce temps d'arrêt au-dessus du précipice est ce que je connais de plus affreux. Je repense avec terreur à ce qu'il m'a fallu souffrir pour ne pas me laisser mourir tout bonnement. Mais j'aime la vie, et ce sentiment donne du courage.

Mourir est une lâcheté : remarquez que je ne dis pas : se tuer ; le suicide exige toujours un genre de force.... impie;... mais se laisser mourir, c'est pure foiblesse!!.

Adieu ; je suis fatigué de cette longue lettre, écrite pourtant à trois reprises. Je vais encore rester deux ou trois jours à me soigner avant de pouvoir essayer la course de l'Alhambra ; jusque-là j'espère que j'aurai le temps de vous raconter mon entrée à Grenade, et notre passage à travers la Vega qui la sépare de Loxa.... Je m'interromps, car je me sens fatigué !....

Suite de la lettre, 17 juillet 1831.

Je suis un peu mieux aujourd'hui, mais toujours bien faible, ce que vous comprendrez si vous vous souvenez du portrait que je vous ai fait de moi hier : cependant on m'a promené dans la ville, puis sur les bords du Xenil et du Darro, deux torrents nourris par la fonte des neiges qui découlent incessamment de la Sierra Nevada : l'un charrie de l'or, c'est le Darro : le Xenil charrie de l'argent. Ces deux métaux se tirent de l'eau en assez grande quantité ; ils sont, dit-on, fort purs ; la poétique imagination des Maures a rendu pour nous presque fabuleux les noms du Darro et du Xenil.

Les promenades de Grenade sont célèbres dans le monde entier par la beauté de la végétation et l'abondance des eaux, ainsi que par le soin avec lequel on les entretient. La plus belle se nomme *le Salon ;* elle fait suite à l'Alameda : c'est un bois magnifique dans une vallée traversée par le Xenil, dont la couleur et la rapidité rappellent les torrents des Alpes.

Remarquez la direction des esprits en ce pays. Si la civilisation moderne était plus avancée à

Grenade, les habitants appelleraient leur promenade le désert, l'ermitage, ils l'ont nommée *le Salon*.

De cette promenade on a de superbes échappées de vue sur les cimes de la Sierra Nevada, qui, avec ses plaques et ses zones de neiges étincelantes au milieu des rochers noirs, ressemble à l'échine d'un animal monstrueux, qu'on aurait vêtu de peaux de tigre et de zèbre : cette apparition produit une nouvelle surprise à chaque pas qu'on fait autour de Grenade. Ce ne sont pas des glaciers, ce sont des inégalités du roc où la neige ne fond pas.

En venant de Loxa, nous avons admiré tout le jour cette chaîne de montagnes; je n'ai pu en détourner mes regards qu'au moment où l'on nous a montré pour la première fois l'Alhambra.

Par une chaleur caniculaire, nous cheminions lentement au pas de nos mules à travers les terres fertiles de la Vega; le sang arabe et chrétien s'est mêlé dans ces champs pour en faire le jardin de l'Espagne. Nulle terre n'a été si fécondée par la guerre : chaque pas de terrain disputé, perdu, regagné et reperdu mille fois, a coûté la vie à des bataillons entiers, dont les cendres nourrissent maintenant une végétation unique en Espagne. C'est beau, mais, quoi qu'on puisse dire, c'est triste,

Il semble que la terre souffre d'une richesse si chèrement achetée. Néanmoins, les arbres croissent en abondance; la fraîcheur nécessaire à leur vie est entretenue partout au moyen de ces irrigations savantes qu'on ne cesse d'admirer en parcourant ce pays; mais cette habile distribution des sources est plus agréable au cultivateur qu'au voyageur; car, en conduisant les ruisseaux partout, les paysans de la Vega n'ont aucun égard aux dégâts qu'ils occasionnent sur la route ; ils l'inondent de place en place, et la rendent souvent impraticable, même en été : c'est ce que nous avons éprouvé. Nous avons traversé lentement, mais sans nous arrêter, le village de Santa-Fé, bâti par le roi Ferdinand IV, dit le Catholique, en mémoire de la conquête de Grenade, qui n'était pas encore terminée quand le village chrétien s'élevait. Il n'était alors qu'un poste avancé de l'armée des assiégeants.

Non loin de là, vers l'extrémité de la Vega, dont la longueur est de huit lieues et la largeur de quatre, le roi Ferdinand VII a doté d'une magnifique terre le duc de Wellington, commandant de l'armée de ses alliés les Anglais pendant la guerre de l'occupation.

En sortant de ce village historique nous tom-

bâmes dans une des fondrières dont je viens de vous parler, et qui sont dues à la négligence intéressée des paysans de la Vega. Nous restâmes embourbés là longtemps comme au milieu de l'hiver, sans même pouvoir descendre de voiture, tant la fange qui nous environnait était profonde et s'étendait loin ; enfin, le secours de quelques passants nous fit sortir de cet abîme, que nous ne nous attendions guère à trouver sur notre chemin par la sécheresse et la chaleur qu'il fait : c'est du bord de ce trou, quand notre carrosse en fut retiré, que j'ai eu la première vue de l'Alhambra.

Je suis sorti de voiture pour voir mieux, et muni de mon parasol j'ai grimpé sur l'impériale. Grenade, l'Alhambra, c'étaient pour moi des noms du pays des fées. Le cœur me battait comme à Sinbad le marin, près de l'île aimantée ; rien ne peut répondre à une attente si vive, l'imagination m'avait usé Grenade bien avant que je pusse voir de mes yeux cette ville.

Grenade est bâtie à l'extrémité de la plaine, sur trois collines, dont l'une peut s'appeler une montagne, c'est celle de l'Alhambra ; ce premier étage de rochers s'élève comme une estrade entre la fameuse Vega et la Sierra Nevada ; les trois collines

sont séparées les unes des autres par des ruisseaux qui font torrents, par des précipices, par des maisons et des promenades qui ressemblent à des bois ; cet ensemble est d'un effet très-pittoresque. Sur chacune des trois collines on avait bâti une forteresse, la première et la moins élevée s'appelait Torres Hermeja, et le quartier qui l'entourait en s'unissant à la plaine se nommait l'Antequerela ; la seconde colline était l'Alhambra, palais forteresse, qui formait une ville à elle seule; la troisième l'Albaycin; ce château est tombé, les maisons d'alentour font encore un des quartiers de la ville actuelle ; le quatrième quartier s'appelait Grenade. Notre voiturier nous expliqua tout cela, et malgré l'horrible chaleur du jour, nous fîmes une table de l'impériale de notre vieille voiture, pour y poser nos livres, nos cartes et nos plans. Couchés sur cette table singulière, nous y restâmes longtemps en contemplation.

C'est dans ce village de Santa-Fé, bâti par la reine Isabelle, que cette courageuse femme fit vœu, selon quelques chroniqueurs, de ne pas changer de chemise avant la prise de Grenade.

De ce point, le palais de l'Alhambra ressemble à toute autre forteresse. La haute colline qui le

porte domine Grenade. A la racine de ce mont s'étend la ville ; au sommet l'Alhambra , dont l'enceinte recouvre un grand plateau de montagne; l'intervalle qui sépare la ville basse des ruines de ce palais est rempli par un bosquet toujours vert, arrosé, dit-on, d'innombrables ruisseaux qui coulent à l'ombre et se précipitent en torrents vers la plaine. Nous n'étions qu'à trois lieues de cette promenade enchantée, que notre voiturier me décrivait avec orgueil. A cette distance elle me faisait l'effet d'une forêt ; ma pensée descendait des sommets zébrés de la Sierra Nevada dans ces retraites animées par la puissante magie de l'Orient; j'y trouvais toujours les fées et les génies. Mais l'extérieur du palais ne me paraissait qu'une suite de tours carrées en briques, rougies par le temps sous un soleil d'Afrique , et séparées ou plutôt réunies par de hautes murailles, à la manière de tous les autres édifices mauresques, qui, vus du dehors, m'ont donné l'idée de la guerre plutôt que celle de l'élégance et du plaisir.

Les ornements de ce genre d'architecture sont réservés pour l'intérieur : amoureux du mystère, l'Arabe dérobait aux regards de la foule, non-seulement ses amours, mais jusqu'aux prestiges de l'art qu'il employait à parer la solitude de ses retraites

enchantées; il aurait craint d'afficher aux yeux de la foule le luxe de ses palais, asiles du demi-jour, des parfums magiques, de la musique, de la danse, et des plaisirs secrets; cacher sa vie, c'était l'instinct qui dominait ce peuple le plus adonné de tous aux voluptés physiques. Ce besoin du mystère me paraît un dernier hommage rendu à des plaisirs plus purs; tant de secret ne décèle-t-il pas un peu de honte?

Qu'il y a loin des ruines mauresques, des débris de tous ces alcazars, de ces palais forteresses, dont le sol de l'Espagne est hérissé, aux restes si nobles, si imposants des villes de l'antiquité païenne! La vue d'une seule colonne du Parthénon vous cause l'impression du grand; tandis qu'une galerie tout entière bâtie par les Maures, fût-elle longue d'une lieue, ne vous paraîtrait jamais plus grandiose qu'un charmant ouvrage en filigrane posé sur votre console; qu'importe que la matière soit du marbre? le résultat n'est jamais qu'une broderie. Les acropolis de la Grèce et de la Sicile, espèces d'alcazars antiques, les temples de Rome et de Pœstum, les aqueducs italiens, avaient des formes si belles, des lignes si pures, que tout détruits qu'ils sont, ils embellissent le désert que le temps a fait autour d'eux, et dans leur décadence sublime ils nous

révèlent encore le génie des peuples destinés par la Providence à rendre sa vraie noblesse, sa vraie poésie à la race humaine. On voit l'œuvre d'hommes dont l'esprit s'était mis en communication avec le ciel, du moins par le sentiment du beau dans les arts, par le type éternel de la perfection dérobé au Créateur pour le rendre à la créature. Ici point de sublime !... rien que de l'esprit, et, selon l'expression d'un juge compétent : L'esprit sert à tout et ne suffit à rien * !

L'art chez les Arabes n'avait ni le sérieux des monuments grecs, ni l'élévation des ouvrages chrétiens ; il est resté à part de toutes les autres productions humaines, pour montrer au monde jusqu'où l'homme peut arriver par la patience. Les plus beaux monuments mauresques sont les derniers chefs-d'œuvre de l'esclavage, c'est l'Egypte amoindrie. Les architectes grecs ornèrent le globe, les Maures embellissent un bloc de pierres : leur architecture est comme une cristallisation, grossière en dehors, précieuse en dedans. Je n'ai pas encore vu l'Alhambra ; mais, après Cordoue et Séville, je sais ce que je puis trouver en ce genre à Grenade.

* Ce mot est de M. de Talleyrand.

Si j'avais un voyageur à conseiller, je lui dirais : Descendez tout droit de Madrid à Grenade, vous verrez le reste après; mais commencez par ce qu'il y a de plus beau : il ne faut pas user son attention à examiner le médiocre. C'est le tort que j'ai eu; avant d'avoir admiré l'Alhambra je suis blasé sur les effets de l'architecture mauresque. C'est une surprise dont je me suis privé.

Plus nous approchions de Grenade, plus mon étonnement devenait grand : point de solitude, point de silence, point de majesté; une population riche, élégante, plus élégante que celle de Madrid; des hommes à cheval, des voitures; beaucoup de costumes français; des promenades uniques en Espagne par l'abondance et la rapidité des eaux qui les traversent; enfin, des monuments du séjour de l'armée française pendant la guerre de l'occupation : on me parlait d'un pont Sébastiani à l'extrémité de la plus belle promenade de la ville mauresque et de travaux français à l'Alhambra, où nos généraux ont fait, dit-on, dépaver la cour des Lions pour y planter des rosiers. Voilà ce que j'ai vu et ce dont j'ai eu l'esprit occupé en arrivant à Grenade. Dans mon inquiétude fébrile, j'ai couru d'abord à la promenade de l'Alameda, puis à celle du Salon,

qui en est la suite : le Xenil y entretient une fraîcheur admirable; un torrent alpestre à cette latitude est une curiosité naturelle ; mais cette singularité même ôte à toute la contrée le cachet espagnol dont j'avais été frappé dans le reste de mon voyage. Des arbres de nos climats croissent au bord du Xenil, et jusque sur la colline de l'Alhambra ; végétation merveilleuse aux yeux des Andaloux, mais qui m'inspire peu d'admiration. Les sables de Tanger et quelques palmiers, si je les trouvais autour de Grenade, me feraient rêver davantage..... Cependant j'oublie que les pays ne sont pas arrangés pour l'imagination du voyageur qui doit se borner à les voir, et s'il est possible à les peindre tels qu'ils sont.

Après vingt-et-un jours, j'en suis à ma seconde tournée dans Grenade : je n'ai pas encore eu la force de monter à l'Alhambra. On m'a mené d'abord à la promenade Saint-Pierre; elle est à l'extrémité de la ville opposée à l'Alameda. C'est le Darro qui l'arrose et en fait l'ornement. Ce ruisseau, beaucoup moins rapide que le Xenil, coule au pied de la colline de l'Alhambra, dont la pente, extrêmement roide dans cette partie, est déchirée par plusieurs éboulements récents; des

pans de murs et des restes de tours se sont écroulés; mais bientôt les déchirures des ruines et de la montagne ont été recouvertes de plantes et d'arbres qui croissent dans les interstices des murailles et dans les crevasses des rochers; on dirait que la nature s'empresse de déguiser les pertes de l'art. L'aspect de cette vallée obstruée de fleurs est pittoresque et ne ressemble à rien de ce qu'on peut voir ailleurs.

La ville est grande, elle s'étend en partie dans la plaine, en partie sur les hautes collines dont je vous ai parlé, et qui lui donnent un aspect original. Des couvents, des chapelles ornent le sommet des plus hauts coteaux, et contribuent à donner aux paysages de Grenade un caractère plus arrêté que celui des sites d'une grande partie de l'Andalousie. En général, l'aspect de cette contrée, excepté dans l'intérieur des plus hautes montagnes, a quelque chose de vague, de grandiose, qui la rend plus poétique que pittoresque. Les paysages y parlent à l'âme plus qu'aux yeux, et les tableaux qu'on y admire brillent par l'éclat et la richesse de la couleur plus que par la variété et la netteté des objets. Les environs de Grenade réunissent les deux caractères. On y trouve la lumière du Midi

et la végétation du Nord. Toutes les fois que vous sortez de la ville ou que vous montez sur quelqu'éminence, sur quelque tour élevée, vous apercevez avec intérêt les campagnes environnantes; le ton des champs poudreux de la Vega, toute tachetée de bouquets d'arbres gris dans cette saison, malgré l'eau qui les nourrit, se perd dans les teintes violettes des derniers lointains terminés par des contours de montagnes d'une forme et d'une couleur merveilleuses. C'est bien là le paysage andaloux dans son majestueux dédain de tout ce qui fait tableau ailleurs : on admire, mais on ne sait pourquoi; on se demande ce qu'on voit. Le ciel et la terre ne sont point séparés; les teintes des nuages descendent sur les monts qui, par leurs formes pompeuses, par leurs couleurs diaprées, font la continuation de la voûte du ciel; la poudre de la plaine se confond avec les vapeurs de l'air, l'éclat doré du jour pénètre jusque dans l'obscurité des cavernes. Il n'y a pas un coin d'ombre sans clarté, tant la lumière est riche, tant la puissance du soleil déborde obstinément jusque dans le fond des ténèbres; ce sont des compositions de Salvator Rose coloriées par Rembrandt. Paysages merveilleux, dont on sent la beauté sans pouvoir l'expri-

mer; plus on est frappé d'admiration, plus la parole vous manque : il y a des moments où l'on n'éprouve que la fatigue du plaisir, alors la beauté de la nature terrasse l'homme..... Et pourquoi cette lutte? Quelle destinée non accomplie nous est révélée par la tristesse de l'âme en présence de certains sites plus grands, plus sublimes que d'autres? Quel regret, quel remords poursuit incessamment l'homme prisonnier sur la terre? Pouvait-il faire autrement qu'il n'a fait? Et s'il le pouvait, qui donc a borné sa liberté? Quelque loin qu'on remonte dans l'histoire, dans la philosophie, on n'arrive jamais au point où l'homme a choisi sa route..... S'il s'est toujours laissé conduire, d'où vient son inquiétude? Dans la fable symbolique d'Eden, Dieu même est le provocateur, puisqu'il permet au serpent de tenter la femme et l'homme par elle : triste condition que celle d'un être qui subit à la fois tous les inconvénients de la force et tous ceux de la faiblesse!!...

Malheur!... malheur!... malheur!... J'entends toujours ces mots prononcés d'une voix creuse par la Bohémienne de la venta près de Malaga. Le souvenir de cette rencontre m'a poursuivi tout le temps de la maladie dont je suis à peine relevé....

Ce soir j'ai traversé la fameuse porte d'Elvire, dont le nom revient à chaque ligne dans l'histoire de Grenade. C'est un des plus grands arcs mauresques qui existe : il est parfaitement bien conservé. Nous avons été voir ensuite la place de Bivarrambla, théâtre de toutes les fêtes de la Grenade chevaleresque; puis la place neuve, très-fameuse aussi. Enfin nous avons parcouru la rue Zacatin, qui est restée telle qu'elle était du temps des Maures.

On y voit l'Alcazaria, espèce de bazar où sont encore aujourd'hui les plus belles boutiques de Grenade.

La ville moderne est pleine de maisons bâties par les Maures. Sur la route de l'Alhambra on trouve les écuries du roi Chico, nom donné par le peuple à Boabdil, à cause de la petite taille de ce prince. Ailleurs on voit des bâtiments dont la destination primitive est ignorée de nos jours et que chacun baptise selon sa fantaisie. Il y a aussi une mosquée changée en église. La cathédrale renferme les tombeaux des rois Ferdinand le Catholique et Philippe Ier, et ceux des reines leurs épouses, Isabelle de Castille et Jeanne la Folle, mère de Charles-Quint. L'église des Hiéronimites

possède aussi un monument intéressant, le tombeau de Gonzalve de Cordoue, dit le grand capitaine. Tous ces souvenirs vous inondent d'un genre de tristesse différent de la tristesse de la nature, et quand on est aussi faible que je le suis encore, on rentre chez soi accablé d'admiration.

Demain, au point du jour, je monte à cheval pour aller voir l'Alhambra.

LETTRE LV.

SOMMAIRE.

Course de l'Alhambra. — Je la fais à cheval. — Aspect de la colline. — Route tournante. — Jardin qui ressemble à un bois. — Jets d'eau dans la forêt. — Ils retombent en ruisseaux. — Arbres des pays du Nord. — Ils prospèrent sur ce coteau. — Nature analogue à celle des odes d'Horace. — Mélange d'art et de nature. — Caractère particulier de cette promenade. — L'art de l'irrigation fait admirer et regretter les Maures. — Vues lointaines. — La Sierra Nevada. — Son aspect particulier. — Ce serait invraisemblable dans un tableau. — Mot du dernier ambassadeur des Maures auprès du roi d'Espagne Charles III. — Prière des Arabes de la côte. — Porte du Jugement. — La main et la clef. — Sens de cet hiéroglyphe. — Idée que les Maures attachaient à ces signes. — Les murailles leur servaient de livres comme aux Égyptiens. — La clef est en vénération chez les Maures comme la croix chez les chrétiens. — Étymologie du nom de Gibraltar. — Coutume de l'Asie où l'on rend la justice à la porte des villes. — Diverses significations du signe de la main. — L'horoscope. — Préservatif contre *le mauvais œil*. — Symbole de la foi musulmane. — Cour des citernes. — Palais de Charles-Quint. — Sa forme, style de son architecture. — Ruse de l'empereur pour extorquer aux Sarrasins l'argent nécessaire à la construction de ce palais. — Exagération des voyageurs. — Mensonges volontaires et involontaires des faiseurs de descriptions et des peintres. — Ce que l'auteur croit la vérité. — L'Alhambra n'est que joli. — Mal que cause aux voyageurs la fausse admiration de leurs prédécesseurs. — De l'esprit sans génie : voilà ce que l'auteur trouve dans

l'architecture mauresque.—Supériorité de l'art chez les Grecs et chez les chrétiens.—L'architecture arabe est une cristallisation. —Discordance du dedans et du dehors.—L'esprit du sérail se reconnaît dans le génie qui a présidé à la construction de ces monuments.—On comprend que le croissant ait fini par tomber devant la croix.—Comparaison des divers monuments d'architecture chez les principaux peuples de la terre.—Les monuments grecs ornaient le monde.—Les architectes arabes enjolivent des alcoves.—Population de Grenade sous les Maures.—Cour des bains.—Les portiques.—Tour de Comarès.—Inscription. —Salle des ambassadeurs. — Vues qu'on a des ouvertures de cette salle.—L'amour, nécessaire au voyageur qui veut bien voir ce lieu.—Compensations accordées à chaque âge.—Ce n'est pas Dieu qui est visible dans ce séjour, c'est le peuple des génies.—Appartements de la reine et du roi.—Toccador.—Salles ornées par des écoliers de Michel-Ange.—Contradiction entre le grand style italien et le goût efféminé des Maures.—La cour des Lions. — Son mérite. — Ses dimensions.—Désappointement.—Corps avancé.—Architecture de confiseur.—Les lions de la fontaine.—Souvenirs des Abencerrages.—Comment les Français ont gâté cette cour.—L'architecture mauresque est de la végétation pétrifiée.—Ancienne corniche du cloître de cette cour. —Barbarie d'un gouverneur espagnol.—Profanation de Charles-Quint.—Enceinte extérieure de l'Alhambra.—Ensemble des ruines.—Terrains vagues.—Points de vue à travers les murs tombés.—Le gardien du palais.—Humeur peu obligeante des Espagnols.— D'où vient leur manque de complaisance pour les étrangers.—Explication du voyageur.—Sa faiblesse.—Sa figure de mort effraie le gardien.—Les Anglais logés dans les ruines de l'Alhambra.—Ils nous donnent l'hospitalité.—Souvenir du voyage de M. de Forbin en Égypte.—Trait d'amour maternel d'une Anglaise. — Les enfants anglais adressés à un banquier.

— Ils voyagent dans une charrette sans leurs parents. — Excursion au Généralif.—Beauté des sites.—Végétation.—Vue de l'Alhambra. — Intérieur du Généralif.—Nature fantastique. —État de l'âme d'un convalescent favorable aux impressions de la nature.—Défaut de la manière de l'auteur.—Jardins du Généralif.— Cyprès de la sultane. — Eaux du jardin. — Caractère particulier de ce lieu changé en cimetière.—Arbre de la femme du roi Boabdil.—Singulier cours d'eau. — Pourquoi le voyageur préfère le Généralif à l'Alhambra. — Coucher du soleil. — Description du paysage au moment où la nuit vient.

A MADAME

LA DUCHESSE D'ABRANTÈS.

Grenade, 18 juillet 1831.

Aujourd'hui, dès cinq heures, par une matinée claire et fraîche, je suis parti sur un cheval dont l'allure est plus douce que le mouvement d'aucune voiture du pays, et nous avons commencé à monter, mon compagnon de voyage et moi, la colline de l'Alhambra; on arrive à ce palais par une promenade tournante qui m'a paru délicieuse. La pente du coteau sur lequel il est bâti est un jardin qui ressemble à une forêt d'ormes, de charmes, de frênes et de toutes sortes d'arbres originaires des climats septentrionaux. Ici l'art est mieux caché

que dans les jardins d'Aranjuez, et les arbres de nos contrées ont l'air de se trouver chez eux. Le dessous de cette forêt enchantée est tapissé d'un épais lit de mousse étendu sur de grandes parois de rochers; ce pavé de granit et de marbre recouvert d'un tapis de verdure, est coupé par une multitude de ruisseaux qu'on entend murmurer dans l'ombre ; ces eaux, réparties avec intelligence, nourrissent les racines des arbres et entretiennent dans l'air une fraîcheur éternelle. C'est la nature des odes d'Horace, de Fray Luis de Léon, la nature décrite dans les poésies du Tasse et de l'Arioste : ce n'est pas sublime, c'est ravissant. On s'en souvient toujours : ce qui est vraiment gracieux ne s'oublie pas plus que ce qui est grand et fort.

Cette promenade ne ressemble à rien de ce que j'ai vu ailleurs, c'est le charme du Midi et la rêverie du Nord : on peut passer sous ces ombrages les heures les plus brûlantes du jour, sans se douter de la saison ni du climat. L'attention est captivée par le bruit des eaux artificielles comme par une musique lointaine; ici rien n'est primitif, l'homme a tout fait, mais admirablement fait. La forêt a été plantée, les ruisseaux ne coulent simplement qu'après s'être élancés en jets d'eau merveilleux ; plusieurs de ces fusées d'argent s'élèvent

comme des gerbes jusqu'au-dessus du sommet des arbres, brillent un moment au soleil, puis retombent dans l'ombre en pluie rafraîchissante : ce continuel mouvement d'eau rend les bois vivants. L'art de l'irrigation chez les Andaloux est une des choses qui fait le plus admirer les Maures. Auprès de chaque fontaine, au bord de chaque bassin de marbre, dans chaque cour lavée par une eau harmonieuse et brillante, je me surprends, en dépit de ma foi, à regretter ces infidèles, si habiles à changer en un jardin de fée, un pays dévasté par l'air de la zone torride.

Les échappées de vue qu'on a sur la plaine, à travers les clairières des bosquets de l'Alhambra, m'ont paru d'une majesté infinie. Les montagnes lointaines sont couleur de pierres précieuses, et la Sierra Nevada, dont on aperçoit les croupes tachetées de neige, semble si rapprochée, qu'on dirait qu'elle touche à la cime des arbres. Tout cela paraîtrait invraisemblable en peinture; voilà pourquoi cette décoration, impossible à imaginer, m'enchante dans la réalité. Le blanc de la glace fondante dessine, le long des flancs de cette singulière chaîne de montagnes, des veines pareilles à celles du marbre africain.

La ligne marquée sur le ciel par la Sierra Nevada

est presque droite. Ce mur de montagnes a peu de pics élevés au-dessus des autres : on dirait un énorme rempart bâti par quelque génie à l'extrémité d'un jardin. Le site du coteau de l'Alhambra est un des plus délicieux que j'aie jamais vus : il a un caractère d'élégance qui en cache la grandeur et le rend tout à fait original. En montant à ce palais on croit s'approcher du séjour des houris. Je ne connais que la musique d'Armide qui puisse donner une idée de cette nature ornée et pourtant vigoureuse, comme si elle était encore sauvage !... Elle nous fait comprendre les regrets des musulmans; je me répétais, en l'admirant, le mot du dernier ambassadeur envoyé par les Maures au roi d'Espagne : c'était je crois sous Charles III, en 1772. Il demanda et obtint la permission de retourner chez lui par Grenade : lorsqu'il entra dans les ruines de l'Alhambra il se mit en prières, et, se frappant la poitrine en fondant en larmes, il s'écria avec lamentation : Comment mes ancêtres ont-ils pu perdre cette terre de délices ? Tous les Maures de la Barbarie, reste des populations chassées de l'Espagne, ajoutent chaque vendredi aux versets du Koran, une prière pour demander à Dieu la grâce de rentrer un jour à Grenade.

En arrivant à la porte du palais des rois maures,

j'étais enchanté d'avance; je me croyais un Arabe revenu de son exil : il me semblait relire la Lampe merveilleuse; c'était la même richesse d'imagination, la même couleur de style. Je n'aurais vu que cela, que je connaîtrais l'Alhambra, et peut-être que je l'admirerais plus que je ne fais après avoir tout parcouru; mais je n'en pourrais pas parler !

Cette porte s'appelait autrefois la porte du Jugement. Elle est percée sous une grosse tour carrée, bâtie en pierres de taille comme l'était la double muraille dont les Maures avaient ceint la forteresse entière. Cette muraille n'existe plus qu'en partie. La porte du Jugement est une espèce d'arc turc très-élevé, très-orné, très-hardi, et qui finit en pointe comme un cœur renversé, elle est surmontée d'une main placée près d'une clef, l'une et l'autre sculptées dans la pierre; c'est un hiéroglyphe qui voulait dire que les ennemis prendraient le palais quand la main prendrait la clef. L'hiéroglyphe a menti.

En traversant la tour vous arrivez sur une place, et vous êtes dans l'enceinte de l'Alhambra.

Mais avant de vous conduire avec moi à travers cet amas de ruines, je veux représenter à votre esprit une partie des idées que me retrace le lieu et qui font pour moi le charme d'un tel pèlerinage.

Les Maures, comme tous les Orientaux, attachaient une pensée à leurs monuments : leur architecture répondait non-seulement à leurs besoins matériels, mais elle avait un caractère symbolique qui la rendait poétique et la mettait d'accord avec leur vie intellectuelle. Pour ce peuple ingénieux mais peu lettré les murailles étaient des livres où se gravaient les emblèmes de sa croyance, de son histoire, de ses passions : héritage des Égyptiens, qui prenaient les pierres pour manuscrits, les édifices mauresques sont de l'architecture parlante, et sous ce rapport du moins ces pierres animées sont sûres d'inspirer un vif intérêt de curiosité. C'est une langue à déchiffrer aussi bien qu'un art à étudier ; c'est plutôt une science, et une science très-distincte de celle des hiéroglyphes, puisque la religion des Maures leur défend sous peine d'idolâtrie de représenter aucune figure d'hommes ou de bêtes : règle à laquelle ils ne se sont pourtant pas astreints bien rigoureusement, puisque la cour des Lions doit son nom aux douze figures de ces animaux, qui soutiennent la fameuse coupe placée au milieu de cette enceinte.

L'architecture arabe est l'expression d'une idée, reste à savoir si cette idée avait assez de grandeur, assez de noblesse pour placer les monuments qu'elle

a produits au niveau des chefs-d'œuvre de l'art grec et chrétien ; je ne le pense pas. Mais que vous importe ce que je pense ? il vous faut ce que je vois ; pourtant je ne veux pas me presser de vous le dire : l'attente ajoute à l'impression du spectacle.

La clef et la main que j'ai remarquées sur la porte du Jugement, appelée aujourd'hui la porte des Gardes, sont des signes très-souvent reproduits et très-significatifs chez les musulmans. Il y a dans l'Alcoran plusieurs versets qui ne parlent que de la main de Dieu, et de la clef confiée au prophète pour ouvrir la porte du ciel aux croyants.

Le titre de Sublime Porte, donné au gouvernement du grand sultan, tient à l'idée religieuse attachée par les Musulmans à l'exercice du pouvoir souverain sur la terre.

Il paraît que le signe de la clef était chez les Arabes aussi vénéré que celui de la croix l'est chez nous.

Chez les chevaliers maures de l'Andalousie, la clef était aussi un signe symbolique. Le mot *Ghiblaltah*, d'où est venu celui de Gibraltar, signifie en arabe *le Mont-de-l'Entrée*, nom qui fut donné au rocher de Calpe, parce qu'on le regardait comme la clef de la porte par laquelle l'Océan se jette dans la Méditerranée ; et c'est aussi par ce point, par

cette *porte*, que les Maures pénétrèrent en Espagne. Ils débarquèrent au pied de la montagne de Calpe.

Le signe de la clef qu'on voit sur la porte de l'Alhambra peut donc avoir plusieurs sens, et donner lieu à des interprétations diverses.

C'est une chose à remarquer que la coutume, presque générale parmi les peuples de l'Asie, de rendre la justice à la porte des villes : c'est de là qu'est venu le nom de porte du Jugement, donné à celle-ci.

Le signe de la main était aussi très-important parmi les sectateurs du prophète. Il désignait d'abord la Providence. On le regardait ensuite comme le symbole de la loi écrite; puis on lui attribuait, par superstition, une vertu préservative contre les maléfices. Les Maures ont légué ce préjugé aux Andaloux. On croyait que la figure de la main pouvait opérer des enchantements, et on l'employait diversement, selon le cours des astres. Ainsi, lorsqu'elle était représentée ouverte comme au-dessus de la porte de l'Alhambra, elle devait affaiblir et arrêter l'ennemi.

Les gitanos, qui sont des frères bâtards des Maures, regardent l'intérieur de la main d'un homme pour tirer son horoscope; et presque tous

les enfants de l'Andalousie portent encore aujourd'hui à leur cou de petites mains ciselées en corail, en ivoire ou en toute autre matière. La main fermée a le pouce passé entre l'index et le doigt du milieu. Cette manière de représenter la main sert, dit-on, à conjurer le *mauvais œil.* Une jeune femme, lorsqu'elle porte dans ses bras son fils, et qu'elle rencontre une vieille qui louche et pourrait jeter un sort à l'innocente créature, arrange aussitôt la petite main de l'enfant, en plaçant le pouce entre les deux doigts indiqués; elle lui dit en même temps : *Hijo, hijo, hace usted una fija!* Mon fils, mon fils, fais-lui la figue! c'est de là que nous avons pris le proverbe

Faire la figue au danger.

Mais la principale signification de la main chez les musulmans, c'est celle qui s'applique aux dogmes de la foi.

Ils posent comme base de leur croyance l'ensemble de la main, qui représente l'unité de Dieu; puis ils prennent ses quatorze jointures pour guides de conduite, en paraphrasant les cinq préceptes fondamentaux que voici :

Croire à Dieu et à son prophète.
Prier.

Faire l'aumône.

Jeûner pendant le mois de ramadan.

Faire le voyage de la Mecque.

Dans tout l'intérieur de l'Alhambra, les murs sont couverts d'inscriptions religieuses, qui prouvent que le peuple, dont ces monuments sont l'œuvre, n'oubliait pas un moment sa croyance. Il était plus conséquent que nous; à la vérité, sa religion était moins austère que la nôtre, et choquait moins le grand nombre, voilà pourquoi le christianisme est plus fort. Il a pour lui les âmes d'élite.

Entrons enfin dans l'Alhambra; et, pour vous le figurer tel qu'il est, représentez-vous d'abord une petite ville presque toute en ruines, mais où il reste cependant des tours intactes, des parties de palais, des salles, des cloîtres, et des enceintes de murailles qui supportent de petites coupoles ornées d'or, d'azur, et où l'éclat des couleurs égale celui de l'émail; mais tout cela beaucoup moins beau et moins grand que vous ne l'imaginez d'après mes paroles, quelques efforts que je fasse pour les adapter à la mesure de la vérité.

Quand vous avez passé la porte du Jugement, vous vous trouvez dans une enceinte assez étendue, qui ressemble à une petite place, et qu'on nomme la Cour ou la place des Citernes.

Sur cette place est construit le palais de Charles-Quint, en Espagne Charles Ier. Vous l'apercevez d'abord; c'est un vaste et superbe édifice carré, tout construit en pierres de taille. Il a quatre façades de dessins divers, avec quatre portails : le principal est en marbre jaspé; il est orné de colonnes, et décoré avec autant de variété que d'élégance : les bandeaux des fenêtres sont de marbre noir. Les dessus sont ornés de têtes d'aigles et de lions : dans l'intérieur de ce palais on trouve une grande tour ronde avec des portiques fermés par des colonnes de marbre jaspé.... C'est magnifique ;... l'escalier est aussi très-beau ;... mais ce n'est pas l'Alhambra.

Ce palais de Charles-Quint fut commencé par Alphonse Berruy, continué par un élève de Raphaël (ce n'est pas ce qui fait le plus d'honneur au roi de la peinture), et fini par Silvé. Il fut bâti avec l'argent que les ministres de l'empereur surent extorquer aux Sarrasins en leur promettant de leur laisser la liberté de conscience. Les Maures payèrent en deux fois seize cent mille ducats, et n'en furent pas plus libres après ; mais le palais de Charles V s'éleva sur l'emplacement et avec les matériaux de celui des rois maures. C'est un carré parfait, dont chaque côté a 220 pieds. On

y jouit d'une vue magnifique sur la ville, la campagne, sur les bois et sur les neiges des montagnes. Il existe dans ce palais un bas-relief probablement tiré de l'Alhambra, et dont l'inscription est arabe. La voici : Dieu seul peut vaincre!

On entre enfin dans la première cour du palais mauresque.... Ici voulez-vous approcher de la vérité? Croyez à moi, ne croyez plus à mes devanciers; rabattez les belles paroles des voyageurs, elles nous ont trompés; les poëtes dont c'est le métier nous avaient trompés les premiers; les Maures, les chrétiens, tous ont menti, tous : les uns sans le vouloir, les autres sciemment. Mais, enfin, tous les faiseurs de descriptions nous ont induits en erreur; les peintres eux-mêmes ont vu à travers des verres qui grossissent : rapetissez leurs tableaux, affaiblissez les images qu'ils vous ont laissées dans la pensée; mettez une double bride à votre imagination, à votre mémoire; oubliez les récits des Espagnols, ceux des étrangers, dégagez votre esprit de ce que vous avez appris, pressenti; ne pensez pas à ce que vous allez voir : peut-être serez-vous contente, ou du moins surprise, amusée de ce que vous verrez; mais avant tout venez avec moi démolir les colonnades prolongées à perte de vue, les superbes portiques de marbre ciselé, les étages de terrasses sou-

tenus les uns au-dessus des autres par une suite de piliers aériens; cette architecture de votre imagination n'existe pas ici et n'a jamais existé; c'est pourtant à ces merveilles fantastiques que le seul nom de l'Alhambra me faisait rêver. Il n'y a de réellement grand ici que quelques tours, dont la masse est énorme, sans toutefois paraître imposante.

Vous savez ce que tout le monde rêve avant d'arriver à Grenade; or voici ce que j'ai vu de mes yeux à la place de ce qu'on nomme pompeusement les cours, les salles, les galeries de ce palais trop célèbre. J'ai vu, me pardonnerez-vous? une suite de petites boîtes grossières au dehors, mais qui, dans l'intérieur, sont doublées d'émail et précieusement travaillées, comme la nacre ou l'ivoire dont on fait les bonbonnières de la Chine. Imposez silence à votre imagination, regardez et comptez avec une curiosité minutieuse les coups de ciseaux qui font la beauté de cette architecture pointillée; prenez la loupe, ce que vous verrez vous paraîtra encore bien petit. Nul verre ne peut agrandir les objets au point de faire naître le beau du joli.

Il y a loin de là, sans doute, au dessin des palais de Martin, dont j'étais venu chercher le modèle à Grenade.

Mais dois-je être seul accusé de ce mécompte? L'exagération des voyageurs qui m'ont précédé n'est-elle pas la première cause de mes erreurs et de mon désenchantement? Je ne puis dire que ce que j'éprouve; mais je réclame amèrement contre les admirations pompeuses de mes devanciers, puisqu'elles m'ont privé du plaisir que la réalité m'aurait causé, sans les fausses merveilles qu'on m'avait promises.

J'ai beau me sermonner moi-même pour m'élever à la hauteur de ces enthousiastes de l'Alhambra, je ne vois ici qu'une œuvre de patience: tout l'intérieur de ce palais est de la dentelle, la pierre est brodée comme une étoffe brochée, barriolée comme une tenture, ciselée, tournée comme un meuble, on dirait que les Maures prenaient des tapissiers pour architectes. Ils bâtissaient tout meublé: leurs marbres, leurs charpentes, leurs stucs, leurs émaux, leurs parois de fayence, me font l'illusion de murs drapés et de salles tendues; leurs palais sont des chefs-d'œuvre de décoration, mais le dessin général manque de conception; dans tout cela je vois de l'esprit, je ne sens point d'âme; même vous pouvez y chercher autant de talent que vous voudrez, vous le trouverez; mais ne demandez pas un brin de génie. Il me semble que pour ac-

corder du génie à une œuvre d'art il faut qu'elle exprime avec vérité, non-seulement l'originalité d'une pensée individuelle, mais que l'idée génératrice de l'œuvre soit noble, simple, grande, et la réalisation de cette idée bienfaisante. Tel fut le sentiment de la perfection des formes, l'amour du beau idéal dans l'art ancien. Telle est l'idée de Dieu dans l'art moderne, où les chrétiens ont pour ainsi dire spiritualisé la pierre en élevant des voûtes qui forcent l'âme à prier, le corps à s'agenouiller : loin de là, l'architecture arabe, trop vantée de nos jours, surtout par ceux qui ne la connaissent pas, n'est qu'un caprice, un caprice plein de grâce et d'originalité, qui peint une disposition individuelle avec beaucoup de finesse et d'exactitude, mais qui ne s'élève à rien de vaste, de sublime, de fécond ; on voit toujours la fantaisie d'un homme voluptueux, on ne reconnaît jamais l'âme d'un grand peuple : c'est de l'art égoïste.

Il faut l'étudier comme une curiosité, non comme un modèle. Les merveilles d'imagination renfermées dans l'intérieur de ces monuments singuliers, et dont l'enveloppe est si grossière, me rappellent toujours la formation du cristal dans une mine.

Le cristal est un accident de la nature, comme l'art arabe est un caprice de l'homme; mais entre

toutes les productions de cette nature, mon admiration ne s'adresse à celles qui sont sous terre qu'après s'être épuisée au grand jour.

L'ensemble des monuments mauresques est extraordinaire quand on réfléchit, quand on cherche, quand on se souvient; il paraît mesquin, compliqué, recherché, quand on regarde simplement; que m'importe le fini excessif des dessins d'un plafond, si je me sens étouffé par la petitesse et l'obscurité des cases ornées que j'examine? Je n'approuve le goût des détails soignés que lorsque ces détails concourent à l'effet de l'ensemble. Dans l'architecture arabe, le dessin général s'oublie, parce qu'il ne paraît pas d'accord avec les ornements accessoires. Il faudrait un autre peuple pour faire les dehors de ces intérieurs : les architectes arabes n'ont formé que des collections de boudoirs plus ou moins élégants : cloîtres galants, où tout respire le secret, la volupté, même la cruauté du sérail; prisons dorées, mais toujours prisons : ces retraites m'expliquent la vie molle, efféminée et délicieuse de ceux qui les ont bâties : on comprend aussi, en pénétrant dans l'obscurité de ces royales et galantes forteresses, les trahisons de tous genres, les scènes sanglantes dont ces murailles enjolivées ont été les témoins : tant de grossièreté au dehors, de coquet-

terie au dedans, tant de richesse de détail, tant de pauvreté de dessins, tant de culture et de barbarie, tant d'incohérence, m'explique la chute du croissant à Grenade et le triomple de la croix.

Les croyances, dont l'Alhambra est l'œuvre et le symbole, ne pouvaient nourrir des hommes capables de défendre à la fin cette élégante forteresse contre les soldats du Dieu qui a bâti Cologne, Florence, Strasbourg, Notre-Dame, et la Rome, et la Séville chrétienne.

Il manquera toujours quelque chose aux chefs-d'œuvre de l'architecture mauresque; le joli appartient aux Arabes, comme le beau appartenait aux Grecs, le grand aux Romains, le sublime aux Goths ou plutôt aux chrétiens, le gigantesque aux Égyptiens. Peut-être me reprocherez-vous mes comparaisons: juger chaque chose en soi, dit-on, est le propre des esprits justes: c'est possible; mais comment ne pas comparer l'impression que vous font monuments et monuments, palais et palais, églises et temples, forteresses et forteresses; comment ne pas se souvenir des édifices de divers pays, de divers styles, à chaque nouveau chef-d'œuvre qu'on admire? Voyager sans comparer c'est perdre la mémoire autant de fois qu'on change de chevaux. Loin delà, je ne voyage, je ne vis que pour

comparer : dussiez-vous me traiter d'aveugle et de classique imbécile, je vous dirai, pour compléter mes comparaisons, que les Grecs, lorsqu'ils élevaient leurs monuments, monuments sublimes, parce qu'ils étaient l'expression des besoins d'une société fondée sur le culte du beau, remplissaient, non-seulement le but spécial de l'œuvre, mais embellissaient encore les villes, les pays entiers : l'architecture grecque ornait la terre, tandis que les Arabes emploient toutes les merveilles de leur art à construire des retraites dont les beautés doivent avant tout rester ignorées de la foule, leurs efforts sont prodigieux, leur persistance, leur sagacité merveilleuses; mais que résulte-t-il de leurs fatigues, de leurs sacrifices? ils ont donné leur force, le sang de leur cœur, la pensée de leur vie... pour enjoliver des alcôves!...

Les admirateurs exclusifs de cette architecture font bien de défendre toute comparaison; pour voir l'Alhambra comme ils l'ont vu, il faut oublier Athènes, Rome et l'art chrétien!

La colline de l'Alhambra était jadis entourée tout entière d'un double rang de murailles flanquées de tours. Cette première enceinte est aujourd'hui détruite en grande partie, mais il en reste plusieurs fragments qui produisent des effets

pittoresques. Un des plus beaux sujets de tableaux de genre que j'aie vus, c'est la porte du Jugement, avec son arc mauresque d'une hauteur énorme et les touffes d'arbres qui l'encadrent et la dominent. Grenade, au moment du siége, comptait quatre cent mille habitants : l'Alhambra pouvait alors contenir quarante mille hommes de troupes ; et l'Albayzin, forteresse qui défendait la colline voisine, renfermait un nombre égal de combattants. Il reste aujourd'hui peu de traces de ce dernier monument.

Pour entrer dans ce qui fait proprement la première cour de l'Alhambra, on sort de celle des Citernes par une mauvaise porte moderne en bois, qui sépare de cette place l'intérieur de la forteresse. Avant de quitter la place des Citernes, il faut vous dire qu'elle s'étend d'un côté, à partir de l'entrée du palais de Charles-Quint, jusqu'aux murs de celui des rois maures, et de l'autre côté jusqu'à un parapet d'où la vue plane, au delà de Grenade, sur la Vega, sur les monts lointains, sur le pays tout entier.

La cour des Bains, où l'on vous introduit par la mauvaise porte dont je viens de vous parler, est un carré long ; les deux extrémités de ce carré sont bordées de portiques. Ces arcs hardis, soutenus par des colonnes de marbre d'une propor-

tion charmante, ont de la légèreté, et produisent un effet pittoresque. Au milieu du carré se trouve un canal rempli d'une eau verte et peu agréable à l'œil; il est pourtant bordé de plates-bandes de fleurs et de petites allées d'orangers. C'est là qu'autrefois se trouvaient les bains destinés aux gens de service. Cette espèce de cour a la même forme et n'est guère plus étendue qu'un vaste manége; les murs en sont fort dégradés. Cette partie du palais est la moins bien conservée; cependant, de place en place on retrouve des ciselures d'un beau travail.

La cour des Bains a eu plusieurs noms, et, entre autres, celui de cour des Myrthes. Les arabesques dont les murs sont ornés et la légèreté des colonnes du portique font oublier le palais impérial et les écussons de Charles-Quint. On se sent transporté dans un monde nouveau, un monde d'enchanteurs et de fées; on se rappelle tout ce qu'on a lu de contes merveilleux; vos souvenirs d'enfance vous appararaissent, mais cette fois comme des promesses réalisées. C'est vraiment Bouquet-de-Fleurs traversant le Mesnard pour aller voir dans son pavillon Chaîne-des-Cœurs ou la jalouse Zobéïde.

C'est en sortant de la cour des Myrthes, qui est encore pavée d'assez belles dalles, qu'on entre dans la tour de Comarès, la plus imposante, la

mieux conservée, la plus haute, la plus magnifique de toutes celles de l'Alhambra.

L'intérieur de cette tour, qui est à elle seule un palais, a dû être un séjour ravissant; l'extérieur n'est qu'une grossière muraille de briques. Le même système préside à toutes ces constructions. Le dedans est orné avec une élégance sans pareille; le dehors est négligé, ou du moins il n'est que solide, et ressemble à tout.

Sur la porte principale se trouve une inscription, qui indique qu'il y avait jadis un marbre précieux au-dessus de cette corniche; on ne le voit plus, mais voici l'inscription, qui subsiste toujours :

« O vous tous, qui regardez ce marbre si parfait par sa matière et son travail, veillez à sa défense, et protégez-le des cinq doigts de la main. »

Voilà encore la main qui joue son rôle!

Une foule d'inscriptions et de dessins variés recouvrent les murs des diverses salles qui forment l'intérieur de la tour de Comarès.

La plus belle est la salle des ambassadeurs, théâtre des fêtes et de l'élégance chevaleresque de la cour des rois maures. C'est de l'histoire, ou plutôt de la féerie gravée sur pierre, sculptée en bois, en stuc, et peinte en émail. La coupole de cette salle est un

petit dôme obscur, mais ciselé avec un art infini; l'effet de l'ensemble n'est pas grand.

L'arc de la porte est d'un goût parfait, et très-orné d'arabesques en stuc. Aux deux côtés de cette porte se trouvent deux petites niches, elles étaient destinées à recevoir les babouches de ceux qui entraient dans la salle. Il faut connaître cette coutume orientale pour deviner l'usage des deux niches.

La vue dont on jouit en regardant par les jours de cette salle est admirable. Les montagnes, la plaine, la ville, les formes, les couleurs, la végétation, riante parure de quelques parties du paysage, la stérilité, sublime parure de quelques autres : tout est merveilleux : c'est-à-dire, noble et gracieux.

Le site de Grenade est unique dans le monde, ce qui le caractérise c'est un mélange de grandeur sauvage et d'ornements factices. L'art et la nature sont là en présence, et rivalisent de richesses pour séduire les imaginations; on est au pouvoir des génies; la pensée ne va pas au delà de ce qu'on voit, ni l'amour au delà de ce qu'on sent : ah! c'est ici qu'il faut être heureux pour l'être tout à fait; qui me rendra vingt ans et l'amour partagé pour voir Grenade comme il faudrait le voir?....

Pourtant je ne voudrais pas, même à ce prix, perdre mes souvenirs et mon expérience d'à présent;

la vie de l'homme est arrangée comme l'année : l'automne et l'hiver ont des charmes qui n'appartiennent qu'à eux!.... Notre esprit hérite des plus beaux jours de notre vie, et nous console dans la misère des plus tristes : l'esprit est notre dernier ami; tant que nous avons d'autres compagnons, nous dédaignons celui-là, mais à la fin nous reconnaissons ce qu'il vaut; et si nous ne sommes heureux alors, nous sommes consolés!...

La Sierra Nevada, avec ses sommets de marbre bleu, ses neiges chatoyantes et sa base de verdure, ressemble à des palais de saphirs, couverts d'opales monstrueuses et entourés d'un rempart d'émeraudes : les romanciers arabes n'ont rien inventé : les Mille et une Nuits ne sont qu'une copie des monuments, des jardins et des paysages de Grenade et de l'Orient, dont cette partie de l'Espagne donne une juste idée.

La contemplation de la nature réveille toujours la pensée de Dieu dans une âme vivante : mais la nature, dans cette singulière contrée, paraît visiblement régie par une nuée d'êtres intermédiaires : un peuple d'esprits, une légion de fées, cachent aux mortels la présence du Très-Haut; ni la terre et ce qu'elle produit, ni les arts de ce pays, ne nous révèlent immédiatement le Créateur suprême: nous

ne voyons, nous ne sentons que les ministres de Dieu; mais aussi nous sommes plus près d'eux que nous ne pourrions l'être de lui. Il règne ici entre l'homme, les pierres, les plantes et la terre, une familiarité qui ne se retrouve nulle part : c'est un monde à la portée de nous, une conversation d'égal à égal, entre les diverses puissances de l'univers : l'homme est roi de cet empire fait pour lui et par lui.... Ah! le peuple, dont Grenade était la patrie, s'était fait une vie si charmante, que tout brave qu'il était sans doute, il ne voulait pas mourir : et c'est pourquoi il a été chassé!... Pauvres Arabes, hommes de perles et d'or, ils étaient trop brillants, trop heureux pour résister à des ennemis de fer!.... C'était écrit!...

En sortant de la salle des ambassadeurs, on pénètre plus avant dans le palais et l'on arrive aux appartements intérieurs de la reine et du roi. On voit leurs cabinets de toilettes, leurs chambres à coucher, leurs bains, étroites retraites soigneusement défendues contre la lumière et la chaleur, secrets asiles de la volupté, où mille petits jets d'eau entretenaient une température fraîche et douce, où des essences précieuses parfumaient l'air en inspirant l'amour et le désir : on est là dans le paradis des femmes !

On voit ensuite les chambres des enfants, et partout on est forcé d'admirer le travail, non des artistes, on ne peut leur donner ce nom, mais des ouvriers en tissus de pierre et de marbre : ces étoffes, copiées en pierre, revêtent tous les murs intérieurs du palais. J'ai remarqué aussi des mosaïques de faïence d'un joli effet, j'en ai même volé. J'ai admiré à loisir des stucs émaillés, des plafonds de bois ciselés, dorés, peints de plusieurs couleurs et dont les compartiments profondément fouillés par le tourneur ressemblent assez aux alvéoles vides d'un rayon de miel. Il y a du travail de l'abeille dans toute l'architecture des Arabes.

Une partie de l'appartement de la reine a été repeint du temps de Charles-Quint par des élèves de Michel-Ange !... J'ai remarqué entre autres un charmant Toccador, espèce de petit balcon couvert qui fait boudoir en saillie : les murs de ce réduit élégant sont couverts de petites figures à fresque, dessinées dans le style du grand maître, et peintes par ses écoliers. Ces fresques font un constraste peu agréable avec le goût qui a présidé au choix d'ornements des autres parties du palais. Le style mauresque s'accorde mal avec le style italien.

Vous quittez ces petites cases, curieuses comme

des boutiques de dessins à tapisseries, et vous arrivez enfin à la fameuse cour des Lions; c'est un cloître très-petit, mais d'une élégance extrême: l'Alhambra ni l'Orient tout entier n'ont rien produit de plus beau, de plus délicat, de plus léger, de plus précieux, de plus parfait dans son genre; c'est fini comme une gravure anglaise; enfin c'est le chef-d'œuvre du goût oriental appliqué à l'architecture. Les souvenirs romantiques ajoutent à l'effet d'une si brillante création. Rien ne manque donc à cette partie de l'Alhambra pour intéresser le voyageur, surtout celui qui se plaît à voir sans admirer : la majesté produit l'admiration; ici rien n'est majestueux, mais tout est curieux.

Les fûts des petites colonnes qui bordent ce cloître royal sont d'un marbre très-blanc et très fin. Je ne puis vous donner l'idée de la délicatesse des ornements qui recouvrent leurs chapiteaux, ni de la légèreté des arêtes de marbre qui forment les arcades du cloître : tout cela est charmant; mais vous rappelez-vous l'étendue de la cour des Lions? cent pieds de long sur cinquante pieds de large: est-ce là ce que vous aviez rêvé toute votre vie?

Il y a aux deux extrémités de cette fameuse cour deux avant-corps, espèces de pavillons indiens, soutenus par des colonnes semblables à

celles du cloître. Quoique ces constructions saillantes ressemblent parfaitement à des temples de confiseurs aux extrémités d'un surtout de dessert, elles produisent ici un joli effet : elles coupent pittoresquement les lignes du carré formé par le cloître et contribuent à augmenter le prestige produit par le jeu des ombres et de la lumière sous des arcades qui ressemblent assez à la voûte d'une allée percée à travers un taillis. Mettez-vous bien dans l'esprit que c'est au taillis qu'on pense en parcourant les monuments de Grenade ; à Cologne, à Notre-Dame de Paris à la cathédrale de Séville, c'est à la haute futaie.

Il faut bien vous parler des lions qui supportent la grande vasque de marbre de la fontaine. Elle est placée au milieu de cette cour à laquelle les lions ont donné leur nom. Ce sont de vilaines bêtes d'une forme ignoble, d'un dessin mou, lourd et vague : ils sont de plus si mal ciselés qu'ils décèlent une profonde ignorance de l'art du statuaire.

C'est là qu'on vous montre le sang des trente-six Abencerrages égorgés par les Zegries, sous les yeux du roi Boabdil ; on vous le montre, mais vous ne le voyez pas.

L'effet général de la cour des Lions est gâté depuis que les Français en ont vendu les dalles de

marbre qui formaient le pavé : ils ont remplacé ce magnifique revêtement par un jardin d'un effet ridicule. Les arbustes rapetissent à l'œil une enceinte déjà bien resserrée, ils cachent la base des colonnes dont la hauteur paraît diminuée de plus d'un quart par des touffes d'arbustes et de fleurs qu'on aimerait à voir partout excepté dans l'intérieur d'un monument où les découpures de marbre rivalisent avec le feuillage des plantes naturelles. L'architecture mauresque tout entière n'est qu'une végétation du marbre : le corail et les madrépores étaient les types de cette architecture, comme le palmier est le modèle de la colonne grecque, et la forêt de chêne et de sapin celui de l'ogive et du pilier gothique. Il ne manquait que ce parterre à la cour des Lions pour qu'elle me parût absolument semblable aux édifices de confiseurs, avec les arbres de papier, les colonnes de sucre, les fleurs de linon dont ils ornent nos assiettes montées. J'en reviens toujours à cette comparaison, parce qu'elle s'applique parfaitement au style des monuments mauresques. On assure que des ordres viennent d'être donnés pour arracher ce ridicule parterre et réparer la cour des Lions.

Les corps de bâtiments qui forment l'enceinte de la cour des Lions étaient autrefois surmontés

de superbes poutres ciselées et dorées; ces poutres supportaient en outre une corniche de tuiles mauresques, dorées comme elles : on dit que ce couronnement était d'une grande élégance. Un des gouverneurs espagnols de l'Alhambra trouva bon de remplacer l'ornement mauresque par un vilain toit en tuiles rondes, bien lourd et qui écrase tout ce qu'il abrite; rien ne pouvait être d'un effet plus désagréable que cette toiture de maison de fermier appliquée sur un palais de fées. Vous voyez que les gens du pays ont lutté de mauvais goût avec les étrangers pour gâter le chef-d'œuvre de l'architecture arabe.

Une partie assez considérable de l'Alhambra fut démolie du temps de Charles-Quint : ce prince, qui voulait substituer sa gloire à toutes les renommées, eut la vanité de faire prendre des matériaux dans le palais des rois maures, pour élever le sien sur l'emplacement même de ce monument, célèbre dès lors dans l'Europe entière. Je vous ai déjà parlé de ce palais de l'empereur; malgré sa beauté particulière et la pompe de son style, il gâte l'ensemble de l'Alhambra; on dirait qu'il n'a été enchâssé là que pour porter l'ambitieuse devise du souverain des deux mondes : « Plus ultra ! » Il sert aussi à montrer la grandeur, ou, pour mieux dire,

l'étendue de celui des rois maures. Fort spacieux lui-même, à peine est-il remarqué au milieu des ruines de la forteresse arabe.

Après avoir parcouru les principaux corps-de-logis restés debout à l'Alhambra, il faut faire le tour de l'ancienne enceinte : on en suit intérieurement les murs, flanqués de tourelles carrées; on voit aussi d'énormes substructions nécessaires pour la solidité de l'édifice entier, et surtout pour y faire arriver les eaux qui jaillissaient de toutes parts, avec l'art particulier aux Arabes. Les habitations des rois maures n'étaient, pour ainsi dire, que des fontaines ornées et abritées; dans ces maisons, qui ressemblaient à des berceaux de jardins, les chambres avaient la même richesse de jets d'eau que les parterres : ce luxe intérieur était poussé aussi loin, chez ce peuple, que l'était l'art de la statuaire dans les monuments publics de l'antiquité. Là tout était en dehors, l'architecte bâtissait pour une nation : les Maures n'ont jamais bâti que pour un homme.

En parcourant les parties les plus ruinées de l'ancienne forteresse, on arrive à des portions de terrain vagues et parsemées de quelques pierres, entre lesquelles croissent des chardons et des ronces; on s'élève toujours davantage le long de la colline,

d'où les déchirures des murs démantelés vous procurent des échappées de vue pittoresques, tantôt sur le profond ravin du Darro, qui coule au pied de l'Alhambra, et qu'on aperçoit à travers les éboulements tout récents d'une partie des murailles, tantôt sur la ville basse, sur la plaine, sur la Sierra Nevada; en revenant de cette course, nous sommes rentrés dans les appartements du roi et de la reine, et j'y ai rempli mes poches de morceaux de faïence, de tuiles vernissées, de stucs et de marbres, en m'efforçant d'échapper à la surveillance assez stricte des gardiens. Je ne sais si les précautions de ces gens-là sont dues à leur obéissance ou à l'espèce de plaisir qu'éprouve naturellement un Espagnol lorsqu'il peut entraver les étrangers dans la satisfaction de leurs fantaisies les plus innocentes.

Peut-être se rendent-ils la vie difficile, même entre eux; je n'ai pas le temps de les observer d'assez près pour m'assurer de la vraie cause et de l'étendue des conséquences de cette disposition peu aimable à nous susciter des difficultés; ce que je sais, c'est qu'en général les Espagnols paraissent mécontents qu'on vienne les observer chez eux; ils ont entendu parler des progrès de la civilisation chez les autres peuples : ils se croient en arrière, et rougissent, sans trop savoir pour-

quoi, à l'idée de la comparaison. Leur amour-propre est mêlé de trop de modestie, car je les trouve en beaucoup de choses fort supérieurs à nous. Ils me font l'effet de lions en cage, et qui s'indignent d'être regardés par des chiens en liberté.

Ils ont pour la plupart plus de bon sens que d'esprit : le bon sens n'est jamais très-prompt : c'est une habitude de modération dans la pensée, un point d'arrêt, un pli de l'intelligence ; tout ce qui paraît nouveau à un homme qui n'a que du bon sens le dérange, et du dérangement à la mauvaise humeur le chemin est court.

Nous avions fait nos préparatifs pour passer la journée entière entre l'Alhambra et le Generalif : mais mon extrême faiblesse exigeait du repos pendant les heures les plus chaudes du jour ; les inconnus eux-mêmes ont pitié ou peur de moi en me voyant passer. Le gardien de l'Alhambra me contemplait ce matin comme le fantôme de quelqu'un de ces mécréants qui hantent encore, à ce qu'il croit, leur palais ruiné. Il en a bien vu à minuit, mais à midi, cette apparition lui a paru plus que surnaturelle. L'Abencerrage, revenant au grand jour, épouvantait l'Espagnol, accoutumé aux seuls prodiges de la nuit. Aussi ce geôlier des ombres me parut-il satisfait de se débarrasser de moi en

me conduisant dans la partie de l'Alhambra maintenant habitée par une famille anglaise.

Où ne se loge pas ce peuple voyageur, ou plutôt nomade, car les vrais voyageurs se font aux coutumes de tous les peuples : tandis qu'à bien peu d'exceptions près, les Anglais emportent partout avec eux leur bagage d'habitudes et de préjugés nationaux. Ces touristes curieux, encombrés de choses commodes, accablés des souvenirs de leur aisance, esclaves de leur civilisation tout extérieure, ne remarquent dans les autres pays que le manque de ce *comfort* qui n'appartient qu'à l'Angleterre. Mais laissant toute malignité à part, je fus très-heureux de trouver l'hospitalité dans cette famille, aujourd'hui souveraine de l'Alhambra.

Les jeunes époux nous ont donné à dîner dans ces ruines où ils règnent, ils nous ont fait boire du porter sur les balcons du palais de Boabdil, et tout en causant avec la *nursery maid*, bonne d'enfant, dans les bains des femmes du roi de Grenade, nous avons vu jouer les petits Anglais sur les mêmes dalles où couraient les fils des princes musulmans. La rencontre de ce ménage, méthodiquement établi à l'entrée de l'Alhambra, nous rappelait le déses-

poir de M. de Forbin lorsqu'il trouve des Anglaises en spencer au pied des pyramides.

Tandis que les jeunes frères et sœurs suivent pédantesquement le cours d'une journée d'éducation anglaise, la mère, jeune aussi, dessine l'Alhambra, dont elle rapportera chez elle les vues et les plans les plus détaillés, les plus exacts qu'on ait encore faits de ce palais. L'architecture mauresque se prête au dessin ; sur le papier ses défauts sont atténués, ses beautés ressortent, l'effet général grandit sans qu'on perde les détails. Il résulte de là que le graveur le plus fidèle peut mentir malgré l'exactitude irréprochable de ses imitations de détail. Je vous dis ceci pour vous prémunir contre les déceptions des Keepsake, et pour me faire pardonner mon incorrigible sincérité.

Nous fûmes bientôt lassés de la contemplation des vertus domestiques et des joies conjugales : heureusement les enfants ne dînaient point à table; leur bonne leur servit un *pudding aux pommes* dans une salle séparée de la nôtre, et nous mangeâmes notre *olla podrida* sans être obligés de nous récrier à chaque instant sur l'esprit, la santé, l'instruction précoce des enfants de nos hôtes.

Il faut cependant rendre justice à la jeune femme, elle n'exagère pas la tendresse maternelle.

Voici une preuve de l'extrême modération de l'affection qu'elle porte à ses enfants.

C'est à Séville, comme je l'ai dit, chez le consul d'Angleterre, que nous avons fait connaissance avec cette famille. La femme est charmante, pleine de grâce, d'élégance, mais d'une santé délicate; le père est instruit, il sait tout ce qu'il faut savoir quand on a l'honneur d'être un sujet anglais né à Londres au dix-neuvième siècle. Cette jeune famille se compose déjà de cinq ou six enfants, je ne les ai pas comptés.

Quand les médecins eurent décidé que le séjour de Séville pendant l'été serait nuisible à la mère, qui devait aller chercher de la fraîcheur à Grenade, il fallut aviser aux moyens de faire avec sûreté ce voyage si scabreux, vu l'état actuel du pays. Des recommandations leur procurèrent la protection du commandant militaire. Il s'offrit lui-même pour servir d'escorte à cette famille anglaise, à laquelle tout le monde prenait intérêt; mais comme il devait faire une tournée avant de se rendre à Grenade, le voyage devenait plus curieux, puisqu'il se prolongerait davantage. C'était un grand plaisir pour la jeune femme, qui aime les entreprises : un seul inconvénient restait à lever, les enfants ne pouvaient voyager avec la mère à la suite du gou-

verneur ; une excursion aussi longue pendant la saison des chaleurs aurait eu des inconvénients graves pour eux. D'ailleurs le commandant espagnol pouvait procurer au mari et à la femme les gîtes et les autres choses de première nécessité, mais il ne pouvait fournir aux besoins d'une famille entière avec les bonnes et les domestiques, toujours plus exigeants que les maîtres, parce qu'ils ont moins de jouissances intellectuelles pour les dédommager des privations physiques.

L'amour maternel, mitigé par la raison, eut bientôt surmonté ces obstacles.

Une charrette sans ressorts, qu'on appelle dans le pays une galère, part à jour fixe de Séville pour Grenade, où elle se rend en deux jours et deux nuits par la route ordinaire. C'est un équipage des temps de barbarie ; la voiture, véritable charrette de roulier, est simplement recouverte d'une toile tendue sur des cerceaux : elle sert au transport des marchandises et des gens du pays, trop pauvres pour voyager d'une manière plus commode. Il fut décidé sans hésiter que tous les rejetons du couple voyageur seraient emballés dans cette galère avec leur bonne et confiés aux soins attentifs du majoral, qui s'engageait à rendre son dépôt en deux

jours et deux nuits à Grenade, avec l'aide de Dieu et la permission de José Maria.

On adressait la petite famille par lettre de crédit à un banquier correspondant de celui de Séville qui devait pourvoir à tout avec l'intelligence et la sollicitude qu'on ne peut manquer d'attendre du premier venu, dans un pays où personne ne se dérange volontiers pour personne.

Je n'ai pu me résigner à vous laisser ignorer ce trait d'amour maternel anglais dont j'ai été moi-même témoin; je vous le certifie véritable; j'ai vu partir de Séville les petites figures roses et blanches, objets de la tendresse la plus tranquille et la *plus éclairée* dont jamais cœur de mère ait été pénétré.

En vain je hasardai quelques observations sur le peu de sûreté de la route. La voiture passe assez souvent sans être attaquée, me dit la jeune femme en écartant ses blonds cheveux et souriant de ses jolis yeux bleus; d'ailleurs fût-elle pillée, qu'est-ce que les brigands pourraient faire à mes enfants? Si on les arrête, ils seront plus heureux que moi, qui depuis mon entrée en Espagne désire en vain une pareille rencontre.

Ce stoïcisme, digne de Sparte s'il avait eu un

but, me ferma la bouche. Je reconnus qu'une attaque de José Maria serait un sujet de conversation neuf et fashionable dans un *rout* de Londres, je priai Dieu pour les enfants et je partis en tâchant d'oublier la mère. C'est cette mère que nous venons de retrouver dans l'Alhambra.

Vous voyez par l'événement que c'est moi qui avais tort; toute cette famille est ici réunie, elle est en parfaite santé, si ce n'est la mère, que les fatigues de sa longue course ont rendue plus malade. Néanmoins plaignez-moi d'être arriéré comme je le suis au lieu d'être raisonnable comme elle; avec mes idées classiques sur les affections et les devoirs du cœur, j'aimerais mieux n'avoir pas le sens commun à la manière des mères françaises. Celles-ci ne passent point la moitié de leurs jours dans la *nursery* (chambre des enfants); mais si on eût proposé à la moins tendre l'arrangement adopté par madame ***, la Française se serait levée comme une lionne, aurait serré ses petites têtes blondes contre son cœur (à la vérité il est probable qu'elle n'en aurait pas eu un si grand nombre à serrer), et dit à son mari : Suivez le gouverneur, moi je ne quitte pas mes enfants.

Je n'ai pas cru que la bonne réception qu'on

m'a faite à l'Alhambra dût vous priver de ce trait de mœurs. La famille anglaise ne lira point mon récit et je ne vous dirai jamais son nom *.

Il faut aller de l'Alhambra au Généralif, et non du Généralif à l'Alhambra. C'est le moyen de découvrir les points de vue de la manière la plus favorable. Ceci est un avis essentiel.

En sortant de table j'essayai de dormir; mais, ne pouvant trouver le repos, je remontai bientôt à cheval; et malgré la fatigue excessive que j'éprouvais déjà, je résolus d'aller voir coucher le soleil dans les jardins du Généralif. Quel soleil et quels jardins!... Le Généralif était la maison de plaisance, le Trianon des rois de Grenade. La nature y domine l'art, du moins ce qu'on appelle la nature dans les jardins arabes, mais enfin l'architecture n'y est que l'accessoire.

Peu de sites égalent la beauté des paysages qu'on trouve en faisant le trajet de l'Alhambra au Géné-

* (*Note écrite en* 1837.) Je me suis fait d'autant moins de scrupule de ne pas supprimer cette histoire curieuse, que j'ai appris l'année dernière à Londres la fuite de la jeune dame. Elle a encore abandonné ses enfants, et cette fois pour tout de bon, ayant pris la clef des champs avec un officier anglais dont elle va fonder ailleurs la nouvelle famille, qu'elle gouvernera sans doute avec la même *indépendance d'esprit*.

ralif, il dure trois quarts d'heure à pied. Rien de plus poétique, de plus réellement romantique, que cette partie du pays, c'est une succession de rêves à la manière des danses de mademoiselle Taglioni.

On sort de l'Alhambra vers le haut de la colline par la partie la plus ruinée de cette forteresse poétique; là on se trouve à la moitié de la hauteur d'une montagne fleurie; puis on suit un sentier bordé de haies de grenadiers, de cistes et de yuca, dont les feuilles en éventails sont placées là comme pour rafraîchir l'air : la vigne, égarée parmi les pierres et rampant entre les plantes, semble imiter dans son abandon tous les caprices, tous les écarts de l'architecture du pays : on dirait que le pampre s'est chargé de justifier le marbre. La folie et le désordre de la végétation donnent à ces campagnes heureuses un air de négligence qui plaît; c'est peut-être plus beau que du temps des Maures; c'est au moins plus pittoresque, plus poétique. Ce sentier est sinueux et étroit, deux chevaux peuvent à peine y marcher de front; les pentes sont rapides et taillées en zigzags, elles vous conduisent à travers une vallée, ou plutôt un précipice de plantes et de ruines fleuries, jusque sur la montagne du Généralif. Vous passez sous

des arcs mauresques ; vous admirez de ce point les murs extérieurs de l'Alhambra, dont vous mesurez la force par l'immensité de leurs débris ; puis vous entrez dans les jardins de plaisance.

Là vous attend une scène plus fantastique, plus étrange encore. Toute la magie des Maures fut employée à orner ce séjour, auquel je ne saurais comparer rien de ce que j'ai vu en ce monde. J'ai quelquefois rêvé d'îles enchantées suspendues dans le ciel, mais assez près de la terre pour que leurs habitants, en plongeant la vue sous les nuages qui se confondent avec elles, pussent encore distinguer ce qui se passe dans le séjour des humains : c'est à ces îles que je pensais en parcourant le Généralif.

Faible comme un convalescent, mon esprit gagnait en liberté tout ce qu'il perdait en netteté ; une ombre délicieuse, tiède, transparente et parfumée étendait son voile sur mes yeux ; je voyais par les yeux de l'âme plus que par ceux du corps : et l'âme transforme tout ce qu'elle contemple : parce qu'avant tout l'âme est une puissance créatrice. Partout où l'âme règne vous trouvez l'invention, espèce de vérité la plus sublime de toutes. Inventer ce n'est pas tromper : j'invente malgré

moi en vous peignant le Généralif, mais je ne ments pas; mes inventions ne se rapportent qu'à ma vie intérieure, le dehors est exactement décrit; je suis vrai pour mon âme, et vrai pour mes yeux; mais ces deux vérités ne sont pas de même nature... Toujours parallèles, elles ne se confondent jamais.

Ce qui reste du palais du Généralif n'est qu'un pavillon très-petit, mais parfaitement élégant.

Dans cette maison de plaisance, tout ce qui est construction tient peu de place; mais il y a un rapport si juste entre l'art et la nature, entre l'esprit des ornements et l'âme des sites, entre la vie de l'homme et la vie du lieu, qu'on est enchanté sans savoir de quoi. Chaque détail pourrait passer pour mesquin en lui-même: l'ensemble est ravissant. Je voudrais deviner à quoi tient cette magie, dont je n'ai ressenti la puissance qu'ici.... Mais je m'arrête dans mes recherches pour laisser votre sagacité suppléer ce qui manque à la mienne. Mon défaut, quand j'écris, est de vouloir tout dire. C'est aussi celui des Allemands.... non pas de Heine pourtant. Les peintres trop scrupuleux, n'ont qu'eux-mêmes pour juges de leur mérite, et ils courent grand risque d'être lourds; mon style a précisé-

ment le défaut que je reproche à l'architecture mauresque.

Il y a de ravissants jardins autour du Généralif: ce qui reste du palais, mêlé aux arbres qui sont plantés, taillés et toujours entretenus dans le goût mauresque, produit un effet aussi curieux qu'agréable : ce petit palais n'était qu'un pavillon, je l'appellerai toujours le Trianon des rois de Grenade; il est habité dans ce moment par le gouverneur, qui reste invisible. Les peintures et les ciselures de l'intérieur sont merveilleuses. Ce séjour ravissant est entouré de plusieurs rangées de cyprès aussi vieux que le palais même : on les appelle les cyprès de la sultane.

Je ne sais ce qui m'a donné le courage de sortir de ce lieu enchanté....

Orangers, citronniers plantés le long des allées cailloutées; bassins de marbre qui versent l'onde en nappes et la lancent en gerbes : torrents qui tombent en cascades murmurant dans leur lit de pierre de taille comme des ruisseaux naturels glissent sur des rochers de granit; buis découpés à l'antique; bosquets, terrasses, dont les rampes et les sables de couleur disparaissent sous les branches touffues des lauriers; tours tapissées de lierres,

verdoyantes ruines de l'Alhambra, palais devenu prairie, et que je découvre au loin sous mes pieds, parmi les arbres des jardins solitaires, ne me révélez-vous pas toute une histoire? Ce palais aérien que je parcours me semble créé d'hier, tant il est entier et brillant : c'est un épisode du grand poëme du passé retrouvé par miracle. Le temps à peine imprima ses pas sur ces édifices légers comme lui, le silence et la mort se sont emparés des lieux, mais sans en déranger la poétique ordonnance. Ce n'est pas la destruction ordinaire; ces monuments ressemblent à des corps embaumés. Dans ces retraites voluptueuses devenues cimetières, les fleurs renaissent sur les tombeaux, et l'onde, amenée là par les anciens habitants, continue de couler pendant des siècles après qu'ils ont disparu. Cette eau reste suspendue dans la prison qu'on lui avait élevée sur la montagne à force d'art et de travail, pour attester le pouvoir et pour perpétuer l'esprit d'un peuple qui n'est plus. Ces rivières dans les nuages font le charme des palais arabes.

Nous sommes ici dans une haute montagne, où l'eau surabonde comme dans une vallée fertile.

L'eau distribuée partout, dans les maisons, dans les mosquées, joue un grand rôle dans la religion

comme dans les voluptés des musulmans. Les mahométans la prennent pour l'emblème de la pureté de l'âme; les murs de l'Alhambra sont surchargés d'inscriptions qui font allusion à cette idée.

L'enceinte du Généralif est distribuée en plusieurs compartiments de jardins séparés par des portiques et des terrasses. Dans l'un de ces parterres on montre aux étrangers un vieux cyprès qui date du temps des rois maures : c'est au pied de cet arbre, selon la voix populaire, que la dernière reine a plus d'une fois mérité la colère du roi Boabdil, son époux et son maître.

Dans un autre jardin, à l'extrémité d'un canal de marbre tout couvert d'orangers et de myrthes dont les branches retombent en berceaux naturels sur des bords artificiels, il y a un cours d'eau d'une force et d'une vitesse extraordinaires : c'est pittoresque par l'abondance et la direction du ruisseau, qui représente un vrai torrent alpestre, emprisonné dans un coin des jardins d'Armide. On peut s'asseoir sur ce bord et laisser passer les heures sans mesurer leur rapidité. Mais gardez-vous de vous figurer toutes ces jolies choses en grand : si vous conservez dans votre souvenir la mesure des monuments des deux Italie : antique et

moderne, vous êtes perdue ; vous n'éprouverez que des mécomptes et, sans apprécier même le mérite qui caractérise l'architecture mauresque, l'élégance des détails, vous passerez avec humeur devant des monuments où le goût le plus difficile ne peut s'empêcher d'admirer beaucoup et d'étudier encore davantage.

Si j'ai joui du Généralif plus que de l'Alhambra, c'est que j'en attendais moins; puis, je le répète, au Généralif la nature domine, tandis qu'à l'Alhambra c'est l'architecture.

Au moment du coucher du soleil nous avons vu la terre se fondre avec le ciel, les lointains prendre une couleur lie de vin, les nuages s'enflammer et devenir rouges comme du sang, la neige se colorer de teintes roses, grises et violettes. A cette heure des miracles, la poussière de la ville brillait comme des paillettes d'or et d'argent, et la plaine, mouchetée de bouquets d'arbres qui ressemblent aux taches d'ombre formées sur la mer par les nuages les jours de calme, s'illuminait sous les feux de paille des moissonneurs. Ces fanaux commencent à luire sur la terre, au moment où l'on voit les étoiles s'allumer dans le ciel. Cette double magie du ciel et de la terre qui s'enflamment en même temps chaque soir, est un spectacle

trop beau pour mes forces. J'avais trop vu, trop senti, vécu trop de siècles dans un jour. Je suis rentré mort de fatigue, il a fallu me coucher; je n'ai pu dormir, et toute la nuit j'ai craint d'avoir rattrapé la fièvre.

J'étais mieux ce matin en me levant, et le premier usage que j'ai fait de mes forces a été de vous écrire ce que je viens de voir.

LETTRE LVI.

SOMMAIRE.

Influence de la politique sur le caractère des Espagnols. — En général ce peuple manque de complaisance.—Froideur de sa politesse notée.—Plaisir de refuser les étrangers, naturel aux Espagnols.—Illusion du voyageur sur l'attachement des Andaloux pour leur gouvernement.—Symptômes de révolutions.—Ferdinand trop tyran pour un roi faible. — Histoire de doña Mariana Penelia.—Les femmes employées comme agents révotionnaires par les libéraux.—Cette dame fait broder un drapeau. — La commission militaire.—Elle n'ose prononcer.—Opinion du gouverneur O. Lawler.—On écrit à Madrid.—Réponse du roi. La coupable est condamnée à être pendue.—Elle refuse de nommer ses complices pour avoir sa grace.—Solitude de la ville sur son passage.—Elle monte sur l'échafaud avec un courage inébranlable.—Mauvaise politique de Calomarde.—Draps noirs suspendus aux fenêtres des maisons le jour de la fête du roi.—Effet moral de cette exécution.—Changement dans les mœurs.—Parallèle entre la jalousie et l'avarice.—Conversation avec le médecin de Grenade.—La prudence du docteur.—Elle cède à la colère en voyant les honneurs militaires rendus au père général des franciscains.—Prédiction du docteur.—Vanité

révolutionnaire des Espagnols.—Le cortége du père Cyrile.—Opinion de la classe moyenne.—Cette classe est plus arriérée en Espagne qu'ailleurs.—Elle adopte la politique moderne, mais en philosophie elle s'est arrêtée à Voltaire.—Ce qui peut résulter de cette contradiction.—Résumé de l'opinion de plusieurs voyageurs.—Ce que pensait Wellington de la valeur des Espagnols.—Ils sont braves comme partisans.—Le brigandage nuit au vrai courage.—Ses conséquences sont incalculables.—Il finit par prendre rang parmi les industries légitimes.—Les magistrats coupables des crimes du peuple.—Mauvaises lois.—Effets de tant de corruptions.—Inquiétudes des ordres religieux.—Symptômes précurseurs d'un bouleversement social.—Chartreuse de Grenade.—Description du site de ce monastère.—Crépuscule du soir.—Impression poétique qu'il produit.—Pourquoi je voyage.—La convalescence rend sensible aux beautés de la nature.—Histoire d'un prisonnier d'état renfermé à l'Alhambra.—Justice du roi.—La lettre de cachet et la consultation de médecin.—Corruption des mœurs en Espagne.—Pourquoi le langage de tous est en général décent.—L'intérêt de chacun est de se taire.—Sévérité des lois: inutile.—Les réputations des nations sont aussi fausses que celles des personnes.— Droits d'entrée sur les denrées à Madrid.—Les moines sont exempts de cette charge.—Usage qu'ils font du privilége.—Le clergé peu respecté des auteurs dramatiques.—On se moque des choses saintes sur la scène.—Influence des idées françaises sur l'Espagne.—Ces idées ne sont adoptées que par peu d'hommes, mais elles préparent des changements importants.—Comparaison entre l'état matériel de la France et celui de l'Espagne.—Les libéraux espagnols nous offrent comme des modèles à leurs compatriotes, de même que chez nous on nous rend

les émules des Américains.—Craintes de l'auteur pour l'avenir de l'Espagne.—Vaudra-t-il mieux que le présent.—Différence qu'il y a entre l'Andalousie et la Castille.—Désintéressement des Castillans. —L'auteur préfère le caractère des peuples gouvernés monarchiquement à celui des nations républicaines. —Les Espagnols sont fanfarons et pourtant sincères.—impossibilité de faire conduire des chevaux andaloux en France.—Pieuse fraude d'un curé de Grenade. — Réputation de sainteté acquise à peu de frais.

A MONSIEUR JULES JANIN.

Grenade, ce 23 juillet 1831.

Je vous ai déjà parlé plusieurs fois des difficultés qu'on éprouve en Espagne à propos de tout, je ne puis les oublier, ni par conséquent vous épargner la répétition de mes plaintes. Ces entraves tiennent au caractère des personnes autant qu'à la nature des choses. Peut-être les circonstances politiques ont-elles en ce moment une influence défavorable sur l'humeur des Espagnols; ceci paraît d'autant plus probable, que je remarque une différence entre la manière dont on nous reçoit à Grenade et l'accueil qu'on nous faisait à Séville. Grenade souffre plus que toute autre ville de la réaction royaliste

exercée depuis quelque temps contre les révolutionnaires de l'Andalousie; quoi qu'il en soit, je trouve, d'après ce que je vois tous les jours en communiquant avec les personnes de ce pays, que le mot complaisance devrait être rayé de leur dictionnaire; ce serait franchise que de bannir de la langue une expression qui ne répond à aucune action de la vie; même les médecins de Grenade ne soignent leurs malades qu'à condition que ceux-ci habitent dans l'intérieur du cercle où chaque docteur consent à se mouvoir. Au lieu de la bonté, de la serviabilité active qu'on trouve assez généralement chez les autres peuples civilisés, les Espagnols ont adopté des formules de politesse très-froides, qui leur tiennent lieu d'actions; ce sont des cérémonies domestiques, où chaque parole, chaque geste ont été notés d'avance, comme le plain-chant d'église, mais au moyen desquels l'étranger, comblé de compliments, est tenu réellement à une grande distance du maître de la maison. Cette redondance choque les oreilles du voyageur au lieu de les flatter, parce qu'on reconnaît promptement le vide et le faux d'un langage si obséquieux : *Ma maison est à vous, ma famille est à vos ordres, tout ce que je possède est à votre disposition* : ces paroles trop belles pour n'être pas oiseuses, aboutissent

à un refus formel chaque fois que vous vous croyez autorisé, par des offres si magnifiques, à faire la demande la plus discrète et la plus naturelle.

Depuis que j'ai vu le Généralif je ne rêve qu'au bonheur de pouvoir passer quelques heures de la journée sous les bosquets qui font le charme de ce séjour. Quarante-huit heures de négociations assez actives pour ce pays-ci n'ont pu encore décider l'intendant du palais à m'accorder cette permission; rebuté directement, j'ai adressé ma requête à une personne puissante, au gouverneur militaire de la ville, pour qui j'avais une recommandation; j'ignore si ce moyen me réussira. Refuser un étranger me semble, pour les Espagnols, un plaisir de premier mouvement. A la vérité, si j'échoue par la voie légitime, il me restera la ressource d'offrir quelques réaux à la servante de l'intendant ou au garçon jardinier.

La voie de la corruption est la plus sûre, et c'est toujours à elle qu'on revient en Espagne pour les petites comme pour les grandes affaires : Basile et Figaro sont les types des Espagnols modernes, comme Don Quixotte et Sancho étaient ceux des vieux Castillans.

La bonne humeur n'est plus naturelle au peuple de ces provinces : il souffre moralement, physique-

ment, et ses maux aigrissent son esprit. Le soupçon, la défiance, l'insociabilité, l'avarice, sont les seuls traits de caractère qu'ils laissent apercevoir aux étrangers.

Avant d'avoir parcouru toute l'Andalousie, je croyais que l'Espagne était aujourd'hui, de tous les pays de l'Europe, le mieux défendu contre une révolution sociale. L'esprit du gouvernement actuel me paraissait d'accord avec les idées de la grande majorité de la nation; je pensais que le peuple conservait un attachement superstitieux pour ses anciennes institutions, et je me disais que le catholicisme suffirait longtemps encore à la politique et à la philosophie des habitants de cette noble et vieille terre; mais depuis que je regarde les choses de près et que j'ai interrogé beaucoup de personnes de toutes les classes, je vois bouillonner des passions terribles au fond des cœurs : ce peuple se croit humilié sous la foi de ses pères, il rêve à ce qu'il appelle l'émancipation de l'intelligence, pour lui, penser c'est se venger : et qui peut calculer jusqu'où va la vengeance de l'amour-propre chez un Africain, un homme sujet aux passions profondes, aux colères méridionales: colères violentes, comme si elles éclataient toujours, et durables comme si elles n'éclataient jamais?

Enfin, depuis que je vis ici, je me sens saisi d'une terreur insurmontable; je crois marcher sur un volcan éteint, mais près de se rallumer et dont le réveil sera d'autant plus terrible, que son sommeil a duré plus longtemps.

Un changement dans la forme politique de l'Espagne me paraît désormais inévitable. L'ordre de choses actuel peut durer plus de temps que je ne pense : sa prolongation dépend de la vie du roi, et encore bien plus de l'état des finances. Mais à la première secousse un peu forte vous verrez un bouleversement total, et qui ne peut avoir lieu sans de grands malheurs. Le peuple espagnol se montrera plus cruel que le nôtre; j'espère pourtant que ses chefs seront moins pervers que ne l'étaient les directeurs secrets des mouvements populaires en France lors de notre première révolution.

Le roi Ferdinand est trop tyran et ne l'est pas assez pour perpétuer son autorité. Il commet des cruautés partielles qui exaspèrent les peuples sans les dompter. Il les irrite sans les épouvanter : on dirait qu'il a peur de faire peur. Il n'est ni de notre temps, ni du temps de ses idées : ou plutôt il n'a pas d'idées, il n'a que des intérêts.

Voici un fait dont je vous garantis l'authenticité, et qui vous fera juger le gouvernement ainsi que

les hommes qui l'attaquent. Vous verrez que le pouvoir se défend ici avec une cruauté qui dénote, non pas un système, mais une passion. Cette passion qui ne prend conseil que de la faiblesse, c'est la peur.

Le roi semble avoir changé de rôle avec ses ennemis; ceux-ci sont fermes, il est violent.

Depuis longtemps les libéraux espagnols avaient établi leur quartier général à Gibraltar; dernièrement plusieurs de leurs tentatives ayant échoué, ils pensèrent que les femmes seraient des agents politiques meilleurs que les hommes, moins sujets à se compromettre, moins exposés aux recherches de la police, et plus faciles à soustraire aux châtiments si l'on venait à les dénoncer; sans oublier leur puissance d'enthousiasme, qui va plus loin que la nôtre.

D'après ces considérations, ils s'adressèrent à doña Mariana Penella, dame de Grenade, noble, belle et jeune. Elle avait un oncle dont le zèle pour le parti novateur avait attiré naguère l'attention de la police. Il fut forcé de se réfugier à Gibraltar. La *société* chargea cette dame de tenir un drapeau libéral tout prêt pour l'arborer dans la ville en cas d'insurrection. Elle eut l'imprudence de commander la broderie de ce drapeau à une ouvrière dont elle se

croyait sûre. Quand l'ouvrage fut à moitié terminé, cette femme dit à son amant, qui était espion du gouvernement, que doña Mariana l'avait chargée de broder sur un drapeau les mots : *Liberdad*, etc., etc., etc. ; l'amant espion répondit à sa maîtresse qu'il fallait porter ce drapeau à l'instant même et dans l'état où il était chez la dame qui l'avait commandé. Sitôt qu'il sut cet objet dans la maison, il la fit cerner par les agents de la police, qui n'eurent pas de peine à s'emparer du drapeau.

Depuis la dernière conspiration de Cadix, toute l'Andalousie est soumise au régime des commissions militaires. Parmi les juges qui composent celle de Grenade, il ne s'en trouva pas un qui voulût prendre sur lui ni la responsabilité de la grâce, ni celle de la condamnation. On écrivit donc à Madrid pour demander des ordres précis.

Cependant le gouverneur général de la province, le général O'Lawler, Irlandais d'origine, était si loin de penser que la dame se trouvait sérieusement compromise par ce fait, ou du moins que l'accusation portée contre elle fût de nature à mettre sa vie en danger, qu'il lui permit de demeurer tranquillement prisonnière sur parole dans une maison religieuse jusqu'au moment où l'on recevrait la réponse du conseil. Huit jours s'écoulèrent avant qu'elle arrivât ;

si doña Mariana avait pu prévoir cette réponse, rien ne l'aurait empêchée de s'échapper et d'aller rejoindre son oncle à Gibraltar. Ses parents et les hommes de son parti s'endormirent comme elle. Peut-être avaient-ils trop peur pour montrer leurs craintes; il aurait fallu se compromettre pour la sauver : ils crurent à la clémence du roi.

Enfin la décision de ce prince arriva ; c'était l'ordre de faire pendre dans les vingt-quatre heures doña Mariana Penella ; on assure que la lettre adressée au gouverneur général portait que cette décision avait été prise d'après l'avis exprès de sa majesté.

La sentence garantissait la grâce à la coupable si elle consentait à nommer ses complices.

Cette jeune et faible femme devint subitement un héros; elle refusa de répondre et demanda qu'on lui fît subir l'arrêt prononcé contre elle, ajoutant ce mot remarquable : « Le souvenir de mon supplice fera plus pour notre cause que tous les drapeaux du monde »....

On la promena par la ville, selon l'usage, sur un âne, les mains liées et portant un crucifix. Pas une fenêtre ne resta ouverte sur son passage, pas un curieux ne se montra dans les rues. Exécutée au milieu d'une ville populeuse, elle pouvait croire qu'elle mourait dans un désert. Cette absence de specta-

teurs était la seule consolation qu'elle pût recevoir : ce trait fait honneur à la victime et à la ville entière.

Au pied de la potence sa grâce lui fut offerte de nouveau à la même condition. La fermeté qu'elle avait montrée jusque-là ne l'abandonna pas ; elle sortit victorieuse de cette torture morale, monta rapidement la fatale échelle, et mourut avec un courage sublime. Voilà comme la tyrannie est parvenue à faire d'une étourdie une martyre !

L'esprit de parti lorsqu'il va jusqu'à rendre les gouvernements cruels, les rend en même temps stupides.

Doña Mariana était veuve, riche, et âgée de vingt-huit ans : elle a péri peu de jours avant notre arrivée à Grenade. C'est la stupeur causée par cet horrible drame qui rend encore les habitants de cette ville si mornes et l'aspect des rues si différent de ce qu'il est, dit-on, ordinairement.

On assure que le conseil des ministres, Calomarde à sa tête, avait averti le roi de la nouvelle tactique des libéraux, qui venaient d'enrôler beaucoup de femmes dans leur invisible armée ; ces escadrons d'amazones ont tant effrayé Ferdinand, qu'il s'est déterminé sur-le-champ à faire un exemple, sans penser que par sa terreur même il donnait

à ses ennemis la mesure de leur force et de sa faiblesse.

Ce qui est certain, c'est que cette exécution a paru révoltante aux habitants de Grenade, grands et petits, et que la victime a excité un intérêt général. Le jour de la fête du roi suivit de près celui du supplice de doña Mariana ; au lieu des riches tentures dont chaque année tous les balcons de la ville sont ornés pour solenniser cet anniversaire, on vit un drap noir suspendu aux fenêtres de beaucoup de maisons.

Je ne puis affirmer ce dernier fait comme les autres, parce qu'il m'a été raconté par un libéral anglais, et qu'en général les Espagnols évitent avec soin de parler de ces choses.

Depuis la catastrophe que je viens de vous raconter, il n'y a plus de société à Grenade. La famille de cette jeune femme, sans être des premières du pays, tenait cependant à ce qu'il y a de plus considérable dans la province ; le gouverneur pensait qu'elle serait condamnée à quelques jours de prison ; il avait exprimé hautement son opinion sur le peu de gravité des charges; on faisait des paris sur la nature du châtiment, mais personne, ni amis ni ennemis, n'avait songé à la mort.

Depuis le jour de l'exécution, la terreur règne à Grenade, et les personnes du pays évitent les étran-

gers comme des agents provocateurs. Toute conversation sur les affaires publiques est impossible. On s'interdit comme dangereuse la gaieté un peu bruyante : on n'est rassuré que par l'ennui ; aussi s'étend-il en liberté dans ce séjour, naguère encore l'empire du plaisir et de la folie.

En attendant pis, toutes ces précautions tournent au profit de l'avarice et de la jalousie. Depuis que je parcours l'Espagne, j'ai découvert une singulière accointance entre ces deux passions : l'avarice est la jalousie de la richesse, comme la jalousie est l'avarice de l'amour.

Opprimés comme ils le sont, il ne reste aux Andaloux que d'être avares et jaloux ; et d'après la connaissance que je crois avoir de leur caractère, cette nécessité n'est pas ce qui leur rend leur joug insupportable.

Quels germes de ressentiments des actes comme ceux que je viens de vous raconter ne doivent-ils pas laisser dans des cœurs méridionaux ?

Le sang africain bouillonne pour la vengeance : celle de ce peuple sera terrible.....

Mon médecin est un homme savant ; il me paraît d'un caractère sage, et ses opinions, autant que je puis en juger malgré la réserve de ses discours, sont modérées. Remarquez que la modération du carac-

tère devient aussi dangereuse que la passion dans les temps de violences politiques. Tout ce qu'elle fait et dit a du poids, et dès qu'elle abandonne un parti elle le noie.

Ce médecin qui aime la cour, dont il a reçu des marques de faveur, notez ce point, se trouvait chez moi hier l'après-midi. Nous causions le moins possible, et tout juste assez pour ne pas nous dire en face que nous avions peur de causer.

Tout à coup je vois ce grave docteur se lever, s'éloigner de la fenêtre avec horreur, et marchercomme un forcené dans la chambre; il devient pâle, vert; sa bouche se contracte, ses genoux tremblent; un papier qu'il tient à la main, et sur lequel il vient d'écrire une ordonnance qui doit achever de me rendre à la vie, est broyé dans la convulsion de ses doigts et de ses dents, car il mordait ce qu'il portait à sa bouche, enfin cet homme si prudent, si politique il n'y a qu'un instant, laisse échapper de ses lèvres bleues de rage ces mots, interrompus dix fois par des sanglots et des cris étouffés : « Tenez, monsieur, vous les voyez..... Regardez-les, contemplez notre honte! Voici nos rois!.... Oui, monsieur, vous voyez un des rois actuels de l'Espagne, plus roi que le roi, mais leur règne sera court!... ah oui!... je le jure... il sera court, et il aura... il aura une mau-

vaise fin!... voyez-vous?... moins encore parce qu'il est oppressif que parce qu'il est déshonorant..... Cet abominable joug serait déjà brisé si les Espagnols étaient moins lâches..... Mais nos enfants se lasseront d'être les soldats des moines..., et, par une énergie nouvelle, ils rendront à l'Espagne la place qu'elle a perdue dans l'estime de l'Europe. »

Ce mot trahit la préoccupation des Espagnols modernes. Je l'ai déjà signalée ailleurs. Ils ne vivent plus en eux-mêmes; ils sont toujours en présence des autres peuples : c'est un spectacle curieux que celui d'une nation prête à faire une révolution par vanité, et pour se mettre à la mode; un peuple sujet aux ridicules d'un homme : quel étrange phénomène!!!....

Mon furieux continua : « Tenez, tenez, voyez si nous ne méritons pas le mépris du monde entier par notre apathie politique!!! »

A ce moment j'entendis le tambour battre au champ, je me penchai vers la place, et je vis passer sous ma fenêtre le père Cirille, général des franciscains, qui arrivait à Grenade, en faisant une tournée dans la province pour les affaires de l'ordre. C'est l'ancien confesseur du roi, éloigné de la cour, mais qui jouit dans son exil de tous les droits ecclésiastiques. Comme général d'ordre, et comme grand

d'Espagne de première classe, ce religieux est reçu avec les honneurs militaires partout où il se présente. Je vis le gouverneur militaire de Grenade, et une partie de la garnison de la ville, marcher à sa suite, au son du tambour; le cortége était nombreux et imposant : le saint personnage s'avançait avec une dignité non affectée, et distribuait des bénédictions à quelques personnes du peuple agenouillées sur son passage : ces démonstrations de piété dans la rue faisaient un contraste bien frappant avec les imprécations qui retentissaient dans ma chambre. J'assistais à un drame aussi philosophique que ceux de Shakespeare.

Tant d'imprudence et de colère dans un homme aussi sage, et jusque-là aussi cauteleux que mon docteur, me donne beaucoup à penser.

Je vous laisse à tirer les conséquences de ces faits.

Les sentiments et les opinions du médecin de Grenade sont ceux qui me paraissent dominer aujourd'hui la classe moyenne et une partie de la classe supérieure de la nation. A la vérité ces classes ne sont pas nombreuses en Espagne; mais ce sont celles dont les idées ont le plus d'organes et trouvent le plus d'échos.

Ce qui m'épouvante, c'est de voir que ces classes,

qui répondent à ce que nous appelons chez nous la partie éclairée du pays, n'ont point marché du même pas en Espagne que dans les autres contrées de l'Europe : et qu'au lieu de la réaction religieuse qui se prépare en France et ailleurs, les Espagnols instruits, c'est-à-dire ceux qui se croient assez de culture d'esprit pour mépriser leurs compatriotes, en sont à l'incrédulité intolérante de Voltaire et des philosophes du dix-huitième siècle. Dieu sait ce qui peut sortir de ce conflit d'opinions politiques, philosophiques et religieuses !

Bientôt nous verrons les Espagnols en avant, peut-être, pour la liberté pratique, tandis qu'ils seront restés fort en arrière pour la théorie : et qui peut savoir quel choc naîtra de toutes ces complications de choses et d'idées ?.....

Tant d'inconséquence est incompatible avec un ordre social quelconque; je ne puis m'empêcher de craindre pour l'avenir d'un pays où, en fait d'innovations, les actes précéderont les opinions. Moins on pense plus on agit : où la bonne foi naturelle de ce peuple le conduira-t-elle, dans la voie des réformes politiques et religieuses ?

Il serait téméraire à moi de juger sévèrement les Espagnols d'après le peu de notions que j'ai pu recueillir sur eux pendant un voyage aussi rapide que

le mien, à travers un royaume où chaque province a son caractère propre, et plus distinct que celui de bien des peuples séparés par le gouvernement et par le langage. Je n'ai pu observer par moi-même, avec quelque suite, que les Andaloux, qui sont les hommes les plus brillants de l'Espagne, mais les moins sérieux, les moins dignes de l'estime que méritent les vertus primitives, attribuées généralement en Europe à la nation espagnole.

Je confesse que je retrouve ici peu de traces de ces vertus; mais je commence par me récuser, et par vous avouer que les aperçus que je vais vous donner ne sont pas de moi : c'est le résumé de plusieurs conversations que j'ai eues avec des Anglais établis depuis longtemps dans diverses parties du pays, entr'autres avec quelques officiers des plus instruits et des plus sages de Gibraltar; mais enfin, tout éclairés qu'ils sont, ces hommes sont étrangers à l'Espagne. J'ai retrouvé ici plusieurs de ces messieurs : voici le langage qu'ils tiennent à peu près, sans exception :

« On parle dans le monde entier de la valeur espagnole : vieille réputation!!..... C'est une vertu difficile à reconnaître dans un peuple aussi fanfaron que l'est celui-ci! D'où vient que la nation anglaise, unie aux Espagnols pendant toute la guerre de l'occupation, et par conséquent bien disposée pour eux,

méprise leur courage comme soldats enrégimentés, depuis qu'elle les a vus à l'œuvre? D'où vient que les personnes qui ont le plus approché du général en chef de l'armée anglaise pendant la campagne, ont souvent entendu répéter à ce capitaine, connu pour la réserve de ses discours, que lorsqu'il préparait une expédition régulière contre les Français, et qu'il agissait de concert avec les Espagnols, il comptait ceux-ci absolument pour rien? C'est qu'ils ont de la valeur comme partisans, et qu'ils n'en ont pas comme troupes de ligne. Telle est l'opinion connue du duc de Wellington. Que sont donc devenus ces soldats qui, pendant la guerre de trente ans, ont fait trembler l'Europe?

» Ecoutez leurs rodomontades : ces vanteries continuelles déprécieraient les plus beaux faits d'armes.

» Ce n'est pas comme militaire, c'est comme paysan indépendant et vindicatif que l'Espagnol a mérité, non l'admiration, mais la sympathie de l'Europe pendant la première guerre d'invasion.

» Le brigandage est une des principales causes de la perte du courage légitime de cette nation. Le brigandage y est arrivé à un tel point, que les étrangers ne peuvent se figurer l'influence qu'il exerce sur toutes les actions de la vie, surtout dans les provinces andalouses. Il a des affiliations dans toutes

les administrations; partout il substitue la corruption à l'audace : il a déjà les vices d'un vieux gouvernement ; il se passe d'énergie ; il habitue les caractères à la trahison et à la cruauté sans risques. Lui-même il devient lâche comme ses adversaires; il n'emploie pas plus de force pour attaquer la société qu'elle n'en a pour se défendre : c'est le régime le plus corrupteur qu'on puisse donner à un peuple corrompu ; aussi peut-on dire des Andaloux que tout ce qui habite les villes est à vendre, et tout ce qui vit dans les campagnes à pendre. »

Je vous ai souvent parlé de l'inutilité des escortes ; j'étais dans l'erreur. Elles sont presque toujours, non-seulement utiles, mais suffisantes. Voici pourquoi. J'arrive dans une ville ; je m'adresse, comme vous l'avez vu plusieurs fois, à mon banquier ou à toute autre personne respectable pour laquelle j'ai des lettres de recommandation. Je m'informe de l'état des routes : on me répond toujours la même chose; c'est-à-dire qu'on commence par m'affirmer qu'elles sont parfaitement sûres, mais qu'il faut tromper l'aubergiste et tout le monde sur la route que je prendrai, ainsi que sur le jour de mon départ ; enfin, on me conseille comme *une précaution absolument nécessaire* de prendre six, huit ou dix miliciens pour escorte. Je paye ces hommes fort cher ; trois francs

par jour chacun et le retour, sans compter la nourriture. Or ces protecteurs sont tous connus pour être des brigands ou des affiliés à la bande dominante dans le pays. Ils ne me défendent point, mais moyennant le tribut que je paye par eux au chef suprême, ils font entendre raison aux voleurs de la route et à leurs correspondants de l'auberge : ma sûreté se négocie, et si l'on trouve que ma dépense soit proportionnée à l'état qu'on me suppose et à l'importance de mon train, on me laisse passer sain et sauf. Je voyage ainsi de chef-lieu en chef-lieu (chef-lieu de brigandage), et ce moyen est presque toujours efficace. Employé par tous les voyageurs, il assure l'entretien et l'aisance des bandits, sans violence ni danger pour eux ni pour nous : et voilà comme le vol de grand chemin s'est régularisé en industrie, et comme l'adoucissement des mœurs fait du crime un vice inhérent à certaine société.

Avec la vénalité de l'administration subalterne et les préoccupations politiques du gouvernement, il n'y a pas de raison pour qu'un métier si commode et si lucratif ne se perpétue pas dans l'état comme toute autre profession. C'est un gouvernement dans le gouvernement : tout le monde blâme et déplore cet abus, personne ne l'extirpe.

Dans toute l'Espagne, je vois que les magistrats,

depuis les plus grands fonctionnaires de l'état jusqu'aux derniers employés de l'administration, sont les complices des vices et des crimes que nous reprochons aux peuples.

Quelle nation pourrait résister toujours à l'influence morale de lois injustes, rendues encore plus iniques par la manière dont on les applique? Voulez-vous un exemple?

Pour un meurtre, un homme est condamné à deux ans de galères; pour la contrebande, aux galères à vie.

Il résulte de tant de vices publics et privés une masse de corruption dont aucun autre pays civilisé de l'Europe n'offre aujourd'hui d'exemple. Tous les esprits sont ployés d'avance à l'injustice, à la vénalité, à la trahison, même des autres, et les gens de bien qui restent à découvert parmi ce peuple de masques, sont intimidés de leur petit nombre et se perdent à dessein dans la masse des fripons. Quelles mœurs!!.... N'est-ce pas effrayant d'uniformité?

Un symptôme de révolution très-significatif, comme je vous l'ai dit, c'est l'inquiétude des ordres religieux; non-seulement les chartreux vendent tout ce qu'ils peuvent aliéner, mais ils ont changé leurs habitudes; oubliant la noble hospitalité qu'ils exerçaient naguère au nom de Jésus-Christ, ils ferment

leur maison aux voyageurs, elle n'est restée ouverte qu'aux pauvres. Je n'ai pu pénétrer dans le couvent qu'ils ont à la porte de Grenade sans des peines infinies et des instances réitérées pendant plusieurs jours.

La position de cette chartreuse, son architecture, sa grandeur, tout est imposant. La vue qu'on a d'une espèce d'esplanade qui fait terrasse devant l'église est magnifique : c'est la Vega avec ses feux des moissonneurs et sa température caniculaire et son soleil ensanglanté, et ses bosquets, et ses cimes de la Sierra Nevada tachetées de blanc comme une peau de tigre, et de l'autre côté, vers le nord, sa bordure de montagnes de marbre bleu. J'étais là le soir : je n'oublierai jamais l'heure que j'ai passée à la porte en attendant qu'on voulût bien consentir à me laisser entrer.

L'esplanade est pavée d'une espèce de mosaïque en cailloux qui représente des saints et des guerriers. Je m'assis sur un banc : de grands troupeaux de bœufs s'acheminaient vers la ville mauresque, dont les élégants monuments brillaient à travers une poussière dorée qui animait l'air et me rappelait les tableaux de Smargiassi. L'aspect de l'intérieur du couvent m'a fait moins d'impression que ce site si triste et si beau. En présence de pareils tableaux,

à l'heure où la pensée se repose avec le jour qui tombe, on se sent défaillir : c'est l'engourdissement de l'âme, c'est quelque chose qui tient du sommeil et de la mort, c'est de la poésie, c'est de la musique : souvenir, espoir, tout s'y retrouve, excepté la vie ordinaire, qui est suspendue. La rêverie est devenue réalité.

Imagination, seconde jeunesse, tu ne te perds pas comme la première; plus l'homme se sent dépouillé de tous les autres charmes de l'existence, plus la solitude de sa vie lui apparaît terrible au dehors, et plus tu brilles au dedans de lui-même, plus tu le consoles; aurore de la vérité, crépuscule d'une vie qui n'a pas de terme, jour égal comme celui du pôle, triomphe de l'esprit prêt à s'envoler, lumière du monde surnaturel, tu me fais pressentir le lever d'un soleil qui ne se couchera plus! Mais par combien d'adieux faudra-t-il acheter cette gloire si douloureusement promise, et si cruellement disputée?

Savez-vous pourquoi je voyage? Ce n'est pas pour rapporter chez moi des notes, des dates, des mesures, des faits, des chiffres : c'est pour me souvenir vaguement, mais toujours, de ces soirées où j'ai vécu par l'âme dans le sommeil de mon corps anéanti.

Cette fois, la convalescence m'a rajeuni : une guérison c'est une renaissance. Sans la maladie je n'aurais jamais retrouvé tant de sensibilité. La pensée est ce qui nous paraît le plus libre en nous. Voyez pourtant à quoi elle tient!..

L'Alhambra renferme en ce moment un prisonnier d'état dont il est assez difficile de vous conter l'histoire avec décence. Pourtant je ne puis vous priver d'un si précieux trait de mœurs et d'un si curieux exemple de justice royale. Cette anecdote galante vous prouvera que le roi d'Espagne se croit encore au temps où les princes se mêlaient de tout.

Un prisonnier d'état est arrivé la nuit dans l'Alhambra. Sourde mais grande rumeur! Toute la ville de Grenade est occupée à découvrir le crime du malheureux. On s'interroge, on cherche à faire parler le gouverneur : rien ne transpire.... Quelle nouvelle conspiration a donc inquiété le gouvernement? qu'a-t-on à craindre, à espérer pour l'Espagne? toutes questions demeurées sans réponses. A la fin rien ne reste ignoré, même en Espagne : voici donc le mystère éclairci.

Le jeune et beau prisonnier habitait Madrid. Il était destiné à la carrière diplomatique et se préparait aux affaires par des études sérieuses, qui n'excluaient pas quelques plaisirs plus vifs que délicats.

Ces distractions furent payées cher : d'abord la santé du jeune étourdi souffrit, mais comme il menait de front plusieurs intrigues, celles du grand et du petit monde, il n'eut pas le temps de s'apercevoir du danger de son état; il ne fit que pallier le mal sans vouloir s'avouer à lui-même la nécessité du remède : une dame de la cour, dont il était depuis assez longtemps l'amant en titre, reconnut avant lui toute la gravité du cas : éclairée par son médecin, peut-être par son expérience, elle ne cacha pas sa colère; le bruit de cet accident parvint jusqu'aux oreilles du roi : sa majesté, qui avait toléré le scandale public d'une liaison illégitime, ne put souffrir le mal physique, qui était la punition du désordre moral.

Il envoya au criminel une lettre de cachet et en même temps une consultation de médecins.... Depuis six mois le patient languit à Grenade. Il y en a trois qu'il est en parfaite santé et qu'il est l'objet de la pitié de toutes les femmes de la ville. Voilà comme on entend la vertu à la cour d'Aranjuez!

Au milieu d'une corruption de mœurs dont on ne trouverait peut-être pas un autre exemple en Europe (tellement que vous croiriez que je mens si j'entreprenais de vous décrire ce qui frappe ici les yeux de chaque voyageur), les Andaloux ont conservé un respect profond pour les convenances. Ils

détestent les discours indécents et gardent sur les actes les plus scandaleux un silence de complicité qu'il serait impossible d'obtenir d'une société moins profondément dépravée.

Le libertinage étant ici le fait de tout le monde, personne ne trouve son intérêt à le reprocher à personne; la médisance serait si facile à retourner contre quiconque l'emploierait, que cette arme n'est plus d'usage dans les relations de la vie. On se dit : Le désordre est devenu si général, qu'à présent ce serait l'ordre qui dérangerait l'existence. Le mieux est donc de ne pas faire un grand état d'un mal, trop universel pour le guérir par le blâme.

D'après ce calcul bien motivé, si nulle part il ne se passe autant de choses scandaleuses qu'ici, nulle part on n'entend moins parler de la mauvaise conduite des gens. Le silence est devenu la compensation du vice, qui ne s'évite qu'en paroles.

Les lois de police, contre tout ce qui peut blesser la morale, sont extrêmement sévères; mais les occasions de les appliquer sont si fréquentes, qu'on les laisse tomber en désuétude. La haine même renonce aux attaques contre les mœurs, les ennemis en viennent aux mains sur un autre terrain : la

vengeance renonce aux discours et s'assouvit par des actions; ce qui la rend plus secrète et plus sûre. Tout le monde s'entr'aide pour enlever à l'autorité l'exercice d'une légitime surveillance sur la conduite des individus : le gouvernement est maintenu dans l'ignorance touchant les actes des particuliers parce qu'il est de l'intérêt de tous de vivre à côté de l'ordre, et de ne laisser à l'état que les charges de la civilisation, en gardant pour les personnes les bénéfices de la barbarie. Voilà sur quelle base repose aujourd'hui la société espagnole.

Vous figuriez-vous cela? Plus je voyage et plus je vois que les réputations qu'on fait aux nations ne sont pas mieux fondées que l'opinion qu'on a des personnes. Les peuples se jugent aussi légèrement les uns les autres que les individus.

Les abus, qui ailleurs font encore exception, sont devenus règle en Espagne et sont considérés comme une condition essentielle de la santé publique. Ce qu'on cherche à perpétuer, ce n'est plus l'ordre, détruit depuis longtemps, c'est la tolérance du désordre..... Effet naturel du régime des priviléges poussé à ses dernières conséquences.

Voici encore un fait qui m'a été conté ce matin. Je ne puis citer le nom de la personne de qui je le

tiens de peur de la compromettre, mais je puis assurer qu'elle est digne de foi *:

Les droits d'entrée à Madrid pour le vin et la viande sont énormes. Mais les moines sont exempts de cette charge. Or voici le résultat d'une pareille faveur. Les religieux ne se bornent pas à profiter, pour leur propre maison de l'exception qu'on leur accorde, ce serait trop juste, et personne ne se plaindrait d'un usage si modéré du privilége.... Au lieu de cela, chaque couvent de Madrid ouvre dans la ville une boutique, où il fait revendre avec d'énormes bénéfices le vin qu'il introduit pour rien. Une de ces communautés, qui n'est composée que de *sept religieux*, a envoyé cette année à l'administration le compte du vin dont elle a besoin, dit-elle, *pour son usage*, et ce compte s'élève à cinq mille arobes, ce qui équivaut à dix mille bouteilles!...

L'administration a eu le courage ou la faiblesse de ne point réclamer. Le public a ri et glosé sans gêne, et voilà comme les moines font respecter leur mission.

* Depuis mon retour en France, je n'ai jamais pu retrouver le nom ni la qualité de cette personne. C'est une lacune laissée sur mon journal de voyage par un excès de prudence qui peint bien l'espèce d'inquisition exercée, même sur les étrangers, par le gouvernement du roi Ferdinand à l'époque de mon voyage, et la peur qu'elle inspirait.

J'ai interrogé des hommes de toutes les classes ; tous m'ont paru fort peu dévots. Les gens du peuple eux-mêmes s'expriment avec beaucoup de liberté sur les prêtres et sur les moines : ils les traitent de fainéants et les regardent comme leurs maîtres, ce qui dans leur langage est synonyme d'ennemis. En général on traite familièrement les choses saintes. Est-ce l'effet d'une vie où la piété est devenue habitude, ou bien d'un relâchement de croyance qui fait qu'on rit de la foi des anciens Espagnols? Je ne puis résoudre cette question.

J'ai vu sur plusieurs théâtres de l'Espagne, et dernièrement encore sur le principal théâtre de cette ville, des prêtres imitant les fonctions les plus sacrées de notre religion ; j'ai vu comme à Madrid le diable déguisé en curé baptisant un mécréant, confessant un mourant, et ces scènes étaient non-seulement tolérées, mais applaudies, et elles provoquaient des rires inextinguibles, rires passionnés des hommes du Midi, si enfants quand ils sortent de leur gravité habituelle.

Le clergé séculier a peu de crédit auprès du gouvernement ; peut-être doit-il à ce manque d'influence politique le pouvoir moral qu'il acquiert aux dépens des moines, qu'il déteste et dont il est détesté. Ce corps est en général composé d'hommes distingués,

profonds d'esprit et fermes de caractère, mais peu croyants; tous, depuis l'évêque jusqu'au curé, sont un peu esprits forts : cette nation veut absolument commencer à penser, et elle se réveille à l'encyclopédie.

En général, les Espagnols me paraissent avoir l'esprit lent et peu brillant; je ne leur trouve guère d'imagination; depuis la domination des princes français, ils sont devenus imitateurs plus qu'inventeurs : et cela en toutes choses. Mais s'ils manquent aujourd'hui de puissance créatrice, ils ne manquent ni de réflexion, ni d'observation; ils ont surtout une qualité devenue bien rare : la conséquence; par cette qualité on traite le public comme un honnête homme traite sa conscience : et cela mène très-loin. Les Espagnols ne sont jamais à moitié ce qu'ils sont; leur orgueil repousse d'abord les conseils et les exemples de leurs voisins : mais leur bon sens finit par profiter des idées qui leur paraissent nouvelles, quoiqu'au moment où ils les adoptent elles soient déjà vieilles chez les autres peuples. Pour s'approprier les opinions étrangères, ils ont besoin de les examiner assez longtemps, pour pouvoir se persuader qu'elles sont à eux.

Figurez-vous l'effet de la guerre d'invasion, des continuelles communications avec les Anglais, des es-

sais de constitutions libérales tentés à l'instigation des étrangers ; calculez la fermentation lente produite par les récits des exilés et des voyageurs, par l'histoire de l'Europe entière depuis vingt-cinq ans, et plus que tout cela encore par la guerre de 1823, et vous verrez que toutes ces causes réunies ont dû former en Espagne une masse d'opinions, empruntées il est vrai, mais que le temps a rendues nationales dans des têtes où rien ne s'évapore, où tout mûrit lentement, mais sûrement. Il résulte de là que l'Espagne, bien qu'elle n'ait pour ainsi dire point de classe moyenne, a toutes les idées de la bourgeoisie anglaise, allemande et française. Ces idées ne trouvant pas leurs hommes ne se perdent pourtant pas, mais elles se répandent chez les grands et chez les prêtres. Il résulte de cette singulière répercussion de la pensée, que nous ne pouvons pas juger de la marche de la révolution qui se prépare en Espagne d'après les événements dont nous avons été les témoins chez nous...... La prospérité croissante de la France, pendant les années où le gouvernement constitutionnel semblait se consolider à Paris, est un puissant argument en faveur d'une réforme ; les novateurs espagnols s'en servent à peu près de la même manière que les partisans de la démocratie absolue emploient chez nous l'admira-

tion et l'envie qu'excitent dans les masses l'accroissement de la richesse du peuple américain.

D'après ces réflexions, je vous répète qu'il est impossible de prévoir l'époque où s'opérera la révolution espagnole, et le caractère qu'elle aura ; il est également impossible de ne pas reconnaître que ce pays ne peut éviter de subir un bouleversement politique et religieux.

Ne me demandez pas si ce changement ne sera point acheté par des crimes et des calamités pires que les maux qui l'auront motivé. En politique je professe le même scepticisme, que prêchent en religion les hommes de mon temps, si tranchants cependant, si dogmatiques, touchant les questions de gouvernement.

Ces héritiers de l'abbé Sieyès ont fait des religions de leurs théories constitutionnelles, comme si le sort des âmes et même celui des nations tenait à la forme des gouvernements ; dévots d'une nouvelle espèce, ils substituent les préjugés philosophiques des encyclopédistes, à ce qu'ils appellent la superstition des peuples croyants ; jusqu'à présent ce déplacement de la foi me paraît utile à la richesse des nations, mais nuisible à leur moralité.

Je me suis gardé de chercher à dissimuler les inconvénients du gouvernement théocratiquement mo-

narchique, sous lequel vivent aujourd'hui les Espagnols : cet état exige des réformes sans doute; tout le monde en convient, et moi comme tout le monde; je prétends seulement, que si l'Espagne voulait se gouverner à l'espagnole, au lieu d'emprunter sa politique à la France et à l'Angleterre, elle pourrait obtenir les amendements souhaités, sans bouleverser la société ; mais l'exaspération des partis rendra le bouleversement inévitable, et le peuple souffrira moralement de cette manière de l'émanciper, plus qu'il n'en profitera matériellement.

Si quelque voyageur de bonne foi revient dans les provinces du midi de l'Espagne, plusieurs années après la révolution qui menace d'éclater en ce pays, je ne manquerai pas de lui demander s'il aura trouvé les Andaloux aussi gais, aussi paisibles, d'aussi bonne humeur, aussi fiers du luxe et de l'éclat de leurs habits, de la beauté de leurs coursiers, de l'élégance de leurs divertissements, aussi disposés à jouir des longs loisirs nécessaires aux habitants des climats brûlants, que l'est actuellement le peuple de ce pays. Aujourd'hui je vous ai parlé des inconvénients de l'état présent des choses, mais par combien d'avantages ne sont-ils pas compensés? Ce peuple est mal gouverné, je dis cela comme tout le monde, mais de fait, il est très-indépendant; ses préjugés même sont pour

lui des sources de jouissances difficiles à remplacer. Aussi prierai-je le même voyageur de me dire s'il a trouvé les Andaloux réformés, plus unis, plus d'accord entre eux, qu'ils ne l'étaient de mon temps; enfin, si de loin en loin il a rencontré chez eux des magistrats d'un caractère aussi fort, aussi sublime que celui du gouverneur de Cadix, qui vient de se laisser assassiner pour persister dans son devoir; et qui prévoyait le sort que lui réservaient les novateurs. Vous allez m'objecter les supplices et les actes arbitraires de ce gouvernement, que je voudrais soutenir tout en le réformant. J'en appelle à ce que nous racontera, du règne des révolutionnaires, le voyageur futur dont je viens d'invoquer la bonne foi. Qui ne sait que dans un pays comme celui-ci, tout ce qui veut défendre ou étendre son autorité devient cruel? Pour en finir avec la politique moderne, je dirai que je la compare à une boîte superbement ornée en dehors, bien peinte, bien brillante, mais qui pour conserver ce qu'elle contient, ne vaut pas le vieux coffre qu elle remplace.

Le mal que je vous ai dit du caractère espagnol ne s'applique qu'aux populations de l'Andalousie. Le centre et le nord du royaume sont encore habités par des peuples, dont les mœurs et la conduite jus-

tifient l'opinion que nous nous faisons généralement de la noblesse d'âme des Espagnols.

Le peuple de ces provinces a conservé des vertus inconnues aux nations modernes, entre autres le mépris de l'argent. On obtient du dernier paysan castillan une foule de services désintéressés, et que partout ailleurs il faut payer avec de l'argent. L'Espagnol se contente d'un mot bienveillant, d'un bon procédé ; l'avidité naturelle aux hommes qui vivent d'industrie n'a pas remplacé les qualités primitives chez ces vieux chevaliers. Ici le peuple est aussi fier dans les relations particulières de la vie qu'il est soumis et patient dans ses rapports avec son gouvernement. En fait d'orgueil, j'aime mieux celui du Castillan ; humble devant son roi et les représentants de son roi, fier avec ses pareils, que celui de l'Américain ou du marchand de Londres, orgueilleux de ses droits politiques, mais bas, perfide, avare dans ses transactions individuelles. Un homme de quelque pays qu'il soit a plus souvent l'occasion d'être délicat envers son prochain que hautain devant ses magistrats.

Quant à moi, vous le savez, j'ai toujours eu plus d'attrait pour le caractère des hommes qui vivent dans les monarchies que pour les sujets des états républicains. Ceux-ci sont tous de petits souverains ; j'en

aime mieux un grand qu'on ne voit jamais, que des millions qu'on rencontre à chaque pas, et dont l'esprit ombrageux rend toutes les transactions de la vie désagréables et difficiles.

Une autre vertu des Espagnols, c'est leur fidélité à leur parole..... C'est singulier à dire, ce peuple est très-fanfaron et pourtant très-sincère : ses rodomontades portent sur des faits; il amplifie les actions, jamais il ne ment dans les affections; il grossit les événements; son imagination le porte à faire une histoire grave d'un accident insignifiant; mais il ne vous trompe pas sur ses sentiments; vous pourrez toujours croire à l'amitié qu'un Castillan vous montre.

Les habitants de l'Andalousie ont plusieurs des vertus espagnoles; mais ils ont des vices que n'ont pas les habitants des autres provinces : le gouvernement est plus défectueux ici qu'ailleurs. On ne doit jamais oublier que l'Andalousie vit sous le régime de la conquête depuis Ferdinand le Catholique.

Le sang castillan est plus mêlé d'arabe dans le midi de l'Espagne que dans aucune autre contrée; et le vol et le brigandage sont inhérents au génie des Maures.

J'avais le projet d'acheter ici deux chevaux andaloux pour les faire conduire en France. Voici ce qui m'arrête : des gens raisonnables, et qui connaissent bien le pays, m'ont dit : Vos chevaux n'arriveront pas à Madrid ; d'abord il est douteux que nous puissions vous trouver un homme assez probe pour qu'il vous les amène jusque-là ; supposons, cependant, que cette merveille de fidélité puisse se rencontrer à Grenade, voici ce qui lui arrivera infailliblement : cet homme unique sera dévalisé, et vos chevaux lui seront enlevés avant qu'ils aient fait trente lieues. Mais la conjecture la plus vraisemblable, c'est que le conducteur avertira lui-même les brigands, se fera voler par eux, et partagera le butin.

Voilà où en est l'Andalousie en fait de civilisation matérielle! Ajoutez, pour servir de pendant à ce trait, que la police exige de tout voyageur qu'il fasse viser chaque soir son passe-port, afin qu'on puisse savoir jour par jour où couche l'étranger. Minutie et négligence, voilà donc tout le gouvernement de l'Andalousie!

Une anecdote d'un genre particulier finira cette longue lettre.

Le 7 et le 13 juillet sont des jours funestes pour

moi; depuis cinq années je ne passe jamais un de ces jours sans faire dire une messe de *Requiem*.

Le 7 et le 13 dernier j'étais mourant, surtout le 13; je fis prier le curé de la paroisse où mon auberge est située de dire ces deux messes, et je lui envoyai une somme égale à quatre fois le prix que je lui devais.

Le lendemain il ne fut bruit dans Grenade que de la sainteté du voyageur français. J'étais un peu mieux; une personne de la ville vint me voir, et me félicita de mes bons sentiments. Surpris, je demande quelques éclaircissements.

On me répond : — Pourquoi voulez-vous cacher votre libéralité? le curé de San *** a dit à tout Grenade que vous aviez envoyé *deux mille livres* à son église.

J'ai demandé deux messes au curé de San ***, répondis-je, et je les ai payées quatre fois leur valeur. Voilà toute ma libéralité.....

A cette réponse l'Espagnol part d'un éclat de rire inextinguible; enfin, quand les premières convulsions sont apaisées, il s'écrie : Oh! la bonne ruse de curé!!!... Je la crois nouvelle!.... Il nous vante la générosité d'un étranger pour nous piquer d'hon-

neur, nous autres habitants du pays très-catholique. Je reconnais bien là l'esprit de notre clergé!...

Le lendemain le curé fut bafoué par toute la ville, et je ne pense pas que ma générosité fasse le sujet de son prochain sermon.

LETTRE LVII.

SOMMAIRE.

Combat de taureau. — Le voyageur se rend à l'amphithéâtre dans un carrosse à la Maintenon. — Ce qu'il savait de la littérature espagnole avant de venir en Espagne. — Poésie lyrique. — Garcilaso.— Ce qui constitue la poésie. — Fray Luis de Léon.— Caractère de sa poésie. — Horace chrétien. — Original, malgré sa vénération pour l'antique. — Sous ce rapport il ressemble au Dante. — L'originalité poétique tient à la justesse des perceptions du poëte. — Fray Luis est égal à David pour le coloris, et supérieur pour les sentiments.— Il est retenu pendant plusieurs années dans les prisons de l'inquisition pour avoir traduit en espagnol le cantique des Cantiques. — Genre de mérite de Garcilaso. — Sa mort et sa vie également chevaleresques. — Littérature moderne décolorée. — Les poëtes comiques ont seuls conservé quelque originalité.

A MISS BOWLES.

Grenade, ce 28 juillet 1831.

Il n'y a que quelques jours que je suis sorti de ma chambre, et, dès le lendemain de cet effort, je suis monté dans un carrosse à la Maintenon, attelé de six mules; je me suis fait conduire, par une chaleur de trente degrés..... devinez où?..... à l'église?.... Oui, d'abord; nous avons passé par la cathédrale pour aller à l'amphithéâtre, où se donnait un combat de taureaux..... Je n'ai pu arriver jusqu'à ma loge qu'à force de sels et de vinaigre. Mais enfin j'ai vu la dernière *corrida* à laquelle j'assisterai probablement de ma vie. Cette terrible fête était moins belle que celles de Séville; n'en déplaise au *roman-*

cero de romances Moriscos, les taureaux de Grenade ne valent pas ceux d'Utrera.

A propos de romancero, je devrais vous parler en détail de la littérature espagnole; ce serait le sujet d'un livre bien curieux, car elle est peu connue en France. Mais ce seul mot de livre m'épouvante, même pour lire; à plus forte raison pour écrire!

Le roman qui a servi à Le Sage pour son Gil Blas, celui d'où il a pris le Diable boiteux, don Quixotte, trois ou quatre pièces de Calderon et de Lope de Vega, dont les noms me paraissent illustrés par les imitations de Corneille et de Molière, ainsi que par les analyses un peu partiales de M. Schlegel et de quelques autres critiques allemands; enfin l'ouvrage de M. Sismondi, sur les littératures du Midi: voilà tout ce que je connaissais de cette mine à exploiter quand je suis venu en Espagne.

Depuis mon séjour à Grenade j'ai étudié quelques poëtes lyriques, dont je savais à peine le nom; et leurs ouvrages sont ce qui me frappe le plus dans cette littérature nouvelle pour moi.

J'ai appris par cœur quelques pastorales de Garcilaso, chefs-d'œuvre d'harmonie et de douceur, qu'on lit et qu'on relit sans cesse avec un charme incompréhensible, pour les esprits qui ne veulent pas convenir ue la poésie se passe d'idées mieux que la prose, parc e

que c'est le rapport immédiat de l'expression avec la pensée, et que ce n'est pas la pensée seule qui fait le poëte. La poésie est un art complexe : musique et religion, voilà ses éléments. Par religion, j'entends toutes les formes de la foi ; la conviction est la première de toutes les puissances de l'âme ; et il y en a toujours dans la passion.

Des anciens auteurs je n'ai lu qu'une partie des œuvres d'Herrera et de quelques autres moins connus chez nous, parmi lesquels j'ai distingué Juan Dunena. Mais ce qui m'a plus intéressé que tout le reste, ce sont les odes de Fray Luis de Léon (le frère Louis de Léon).

Ce poëte était moine ; il avait la pureté, l'éclat, le goût, la force d'Horace : et ces qualités classiques, servant à exprimer les sentiments sublimes d'un homme qui habite aux portes du ciel, produisent des effets aussi neufs qu'admirables. L'épicurien changé en un héros chrétien, quelle métamorphose ! Figurez-vous un sage de l'antiquité, qui n'est plus païen, et qui chante dans un monastère ses espérances célestes : tel est ce poëte, c'est toujours le même style, seulement la source de l'inspiration est différente. Son talent est sain comme celui des poëtes de la noble antiquité, et ne dénote aucune des maladies de cerveau de la plupart des auteurs modernes.

Aussi ces poésies ne diffèrent-elles des chefs-d'œuvre de la Grèce et de Rome que par le fond : le sentiment du beau, dans les formes, est le même que celui des Grecs. A chaque strophe que je lis, je m'écrie : Comme c'est original !!! pourtant il imite continuellement ou Théocrite, ou les Latins. C'était aussi l'étude constante de Garcilaso. Le Dante lui-même, en bâtissant sa cathédrale poétique, croyait copier Virgile. Il faut avouer que cette modestie a bien servi les esprits créateurs au moyen âge..... Pas un d'entre eux ne s'est fait proclamer indépendant de leurs devanciers, ce qui ne les a pas empêchés de faire révolution. La passion des découvertes peut être une vertu pour le voyageur, elle n'est qu'une prétention presque toujours malheureuse pour le poëte.

Le poëte est une voix, un écho placé par Dieu sur le chemin des anges ; il est suspendu là pour nous dire ce qui se passe entre le ciel et la terre. S'il écoute bien et répète juste, il invente assez.....

J'ai essayé de vous traduire une ode de Fray Luis de Léon ; je l'ai choisie entre les autres, parce que le petit nombre de strophes descriptives qu'elle contient peint un pays absolument pareil à la campagne des environs de Grenade. On conçoit comment cette terre a pu inspirer la poésie calme et divine

de ce grand philosophe chrétien : des montagnes brûlantes, quoique arrosées d'une eau de neige qui perd sa vertu contre le marbre nu; des vallons riants, frais, productifs, creusés dans des rochers qui réfléchissent : toutes ces merveilles de la nature s'accordent avec l'admiration et l'amour du poëte lyrique pour le dieu dont il est possédé.

Ange aux ailes de feu, et qui ne considère ce monde que comme un point de repos où l'âme reprend haleine pendant le voyage de l'éternité, chantre sublime par les pensées qu'il inspire plus encore que par celles qu'il exprime, Fray Luis nous fait connaître la vraie destination de l'homme, sans discussion, et par la seule hauteur de la parole chrétienne; je le trouve aussi admirable que l'auteur des Psaumes, et plus calme : il est où David voulait arriver, il a ce que cherchait le roi prophète..... En un mot, il est sublime sans effort, comme la paix d'une belle âme, comme la lumière d'un grand esprit, comme la foi d'un saint.

Cette grandeur n'a pu désarmer les rigueurs de l'inquisition : Fray Luis a passé plusieurs années de sa vie dans les prisons du saint-office pour avoir traduit en langue vulgaire le Cantique des cantiques.

N'oubliez pas, si vous voulez lui rendre justice, malgré ma traduction, que je n'ai pu vaincre la roi-

deur qui s'atache à toute version qu'on veut faire exacte, et dans un nombre de vers égal à celui de l'original.

ODE TRADUITE D'APRÈS FRAY LUIS DE LÉON.

1.

Qu'elle paraît tranquille et pure
La vie, à qui sait fuir et le monde et le bruit
Pour choisir une route obscure,
Qui vers un but caché conduit
Le peuple peu nombreux des sages qui la suit !

2.

L'orgueil des grands et leur richesse,
Et leurs murs, où la main du Maure ingénieux
Broda la pierre avec adresse
Et dora le bois précieux,
Ne troublent pas son cœur, n'offusquent pas ses yeux.

3.

Par la flatteuse renommée
Il ne demande pas si son nom est chanté,
Jamais la trompeuse fumée,
Dont s'enivre la vanité,
Ne voile en ses discours la sainte vérité !....

4.

Est-ce un triomphe, une victoire,
D'être suivi de loin par le doigt des passants?
J'irais, à ce jeu de la gloire,
Courant après un fol encens,
Incertain, me troubler et le cœur et les sens?

5.

O monts, ô vallons, ô fontaine,
D'où coulent dans les bois d'harmonieux ruisseaux :
Quand ma barque luttait à peine
Sous les coups redoublés des flots,
Dans ce port ignoré m'attendait le repos.

6

Un sommeil que rien n'interrompe,
Un jour gai, libre, pur : c'est le vœu de mon cœur.
Du riche méprisant la pompe,
J'échappe au noble protecteur,
Dont le front soucieux atteste la grandeur.

7

Les oiseaux me charment l'oreille
Par leurs chants amoureux, qui ne sont point appris,
Et dont l'éclat touchant m'éveille,

Au lieu des chagrins, des mépris,
Dont les grands d'ici-bas chargent leurs favoris.

8.

Heureux du seul bonheur de vivre,
Content des dons du ciel, sans soupçon, sans désir,
N'espérant rien, je me délivre,
Et de la peine de choisir,
De l'amour, de la haine, et du joug du plaisir.

9.

Au pied de nos sombres montagnes
Je possède un jardin par mes soins décoré :
Quand le printemps, dans nos campagnes,
Revient, de verdure paré,
J'y vois l'espoir du fruit dans la fleur assuré.....

10.

Je vois la fontaine bruyante
Sur les coteaux brûlés tomber du haut des monts,
Et dans sa course impatiente,
Trouvant tous les chemins trop longs,
Bondir pour arriver plus vite à nos vallons.

11.

Mais apaisée alors, timide,
Enlaçant les bosquets dans ses détours trompeurs,

Et retardant son cours limpide
Pour rendre aux plantes leurs couleurs :
Sur la rive, en passant, elle jette des fleurs.

12.

Le vent sous les arbres soupire,
Les parfums du jardin s'élèvent dans les airs,
Tout rit, tout se meut, tout respire;
J'entends d'ineffables concerts,
Qui font oublier l'or, ce roi de l'univers.

13.

A l'homme avare et téméraire,
Qui se confie aux flots, je laisse un fol espoir,
Et quand les vents se font la guerre,
Je m'applaudis de ne pas voir
Les pleurs de l'insensé, ni son vil désespoir.

14.

Le mât prêt à se rompre, crie,
Des voix montent au ciel, le jour se change en nuit;
Dieu marche, il tonne... l'homme prie,
De ses travaux perdant le fruit,
Il jette ses trésors au flot qui le poursuit.

15.

Moi, sans combats, sans vaine attente,
D'une table modeste et d'un repas frugal,

Mais assuré, je me contente,
Et laisse l'or ou le cristal
A qui tente le sort sur l'élément fatal.

16.

Lorsque la soif insatiable
Des biens et des grandeurs dévore les humains,
Plaignant leur destin misérable,
Je m'assieds à l'ombre des pins
Pour chanter le repos et l'oubli des chagrins.

17.

Couronné dans la solitude,
Roi libre, je m'assieds sous mon dais d'arbres verts
Pour écouter le saint prélude
Et les accords toujours divers
De la lyre céleste et qui dicte les vers.

1.

Que descansada vida
La del que huye el mundanal ruido,
Y sigue la escondida
Senda, por donde han ido
Los pocos sabios que en el mundo han sido.

2.

Que no le enturbia el pecho
De los sobervios grandes el estabo,
Ni del dorado techo
Se admira fabricado
Del sabio Moro, en jaspes sustentado.

3.

No cura si la fama
Canta con voz su nombre pregonera,
Ni cura si encarama
Le lengua lisonjera
Lo que condena la verdad sincera.

4.

Que presta à mi contento
Si soy del vano dedo señalado?
Si en busca deste viento
Ando desalentado
Con ansias vivas, con mortal cuidado?

5.

O monte, ô fuente, ô rio,
O secreto seguro deleytoso,
Roto casi el navio,

A vuestro almo reposo
Huyo de aqueste mar tempestuoso.

6.

Un no rompido sueño,
Un dia puro, alegre, libre quiero :
No quiero ver el ceño
Vanamento severo
De à quien la sangre enselça, o el dinero.

7.

Despiertenme las aves
Con su cantar sabroso no aprendido,
No los cuidados graves,
De que es siempre seguido
El que al ageno arbitrio esta atenido.

8.

Vivir quiero conmigo,
Gozar quiero, del bien que devo al cielo
A solas sin testigo,
Libre de amor, de zelo,
De odio, de esperanças, de rezelo.

9.

Del monte en la ladera,
Por mi mano plantado tengo un huerto,

Que con la primavera
De bella flor cubierto
Ya muestra en esperança el fruto cierto.

10.

Y como codiciosa,
Por ver y acrecentar su hermosura,
Desde la cumbre ayrosa
Una fontana pura
Hasta llegar corriendo se apresura.

11.

Y luego sossegada
El passo entre los arboles torciendo,
El suelo de passada
De verdura vistiendo,
Y con diversas flores va esparciendo.

12.

El ayre el huerto orea,
Y ofrece mil olores al sentido,
Los arboles menea
Con un manso ruido,
Que del oro y del cetro pone olvido.

13.

Tenganse su tesoro
Los que de un falso leño se confian:

No es mio ver el lloro
De los que desconfian
Quando el cierço y el abrego porfian.

14.

La combatida antena
Cruxe, y en ciega noche el claro dia
Se torna, al cielo suena
Confusa voceria,
Y la mar enriquecen a porfia.

15.

A mi una pobrecilla
Mesa, de amable paz bien abastada
Me basta, y la baxilla
De fino oro labrada
Sea de quien la mar no teme ayrada.

16.

Y mientras miserable
Mente se estan los otros abrasando
Con sed insaciable
Del peligroso mando,
Tendido yo a la sombra este cantando.

17.

A la sombra tendido
De yedra y lauro eterno coronado,

Puesto el atento oido
Al son dulce acordado
Del plectro sabiamente meneado.

Une analyse des principaux ouvrages des poëtes espagnols serait incomplète sans la biographie de chaque auteur. Ces vies, presque toutes héroïques par les actes ou par les sentiments, donneraient à elles seules l'idée du singulier monde d'où sortit la littérature espagnole, la plus noble, la plus romanesque de toutes. La singularité des œuvres s'expliquerait par la vie de chaque poëte. Voici, en quelques lignes, l'abrégé de celle de Garcilaso.

Né à Tolède en 1503, d'un père distingué parmi les gentilhommes castillans, et d'une mère aussi noble que son père, Garcilaso de la Vega mourut en Italie, à trente-trois ans, d'un coup d'arquebuse qu'il reçut à l'assaut d'une redoute pour exécuter l'ordre de l'empereur. Sa courte vie ne fut marquée que par des actes d'un dévouement chevaleresque : il se trouva aux principales batailles de son temps, et suivit Charles-Quint avec enthousiasme dans les guerres d'Italie. La poésie ne fut pour lui qu'un délassement; mais, tout en faisant des pastorales pour se reposer, il a doté son pays d'une langue poétique.

Le vieil idiôme espagnol lui doit sa douceur et son harmonie modernes. Les œuvres de Garcilaso sont l'objet d'études constantes pour les poëtes et les écrivains de son pays ; tant de charme, tant de délicatesse n'ont jamais été surpassés.

La littérature castillane a bien dégénéré depuis le règne des princes de Bourbon. Les écrivains modernes, en Espagne, ne sont que des limeurs de phrases ; la vie manque à leurs œuvres alignées, à leurs périodes symétriques. Ils dessinent correctement, mais leurs traits sont maigres, leurs couleurs pâles, leurs plans mesquins ; ce sont des ombres, des squelettes. Une troupe de pédants, qui ne font rien d'après eux et ne travaillent qu'à propos des productions des autres, a formé cette littérature soi-disant classique, et qui n'a pas plus de rapport avec la littérature vraiment espagnole qu'avec les éternels chefs-d'œuvre de l'antiquité. Ce sont des jardins disposés à la manière de Le Nôtre, mais plantés en brins de buis desséchés.

Il faut excepter les poëtes comiques, les deux Moralès à leur tête : ceux-ci ont conservé quelques traces de l'originalité nationale. Il y a de la vérité, de la finesse d'observation, du naturel dans leurs

drames. La peinture des caractères est plus exacte que comique ; mais l'intrigue de la pièce, toujours très-compliquée, est amusante et tient le spectateur en suspens. Voilà tout ce que je sais sur un sujet trop riche pour un ignorant tel que moi. J'ai appris tout juste assez d'espagnol pour pleurer à Garcilaso, rire et pleurer à Don Quixotte, admirer à Fray Luis de Léon, et bâiller à la prose et aux vers de Quintana.

LETTRE LVIII.

SOMMAIRE.

Retour en France par Madrid. — Etat de souffrance du voyageur. — Départ de Grenade par la route d'Andujar. — Encore des brigands. — Nouveau trait d'audace. — José Maria revendique le monopole du vol.—Récit d'un curé. — Robert Macaire espagnol.—Nous voyageons au pas.—Place du Triomphe, ainsi nommée par les Français. — La foi prouve la puissance de l'âme, comme le doute dénote l'activité de l'esprit.—Adieux à Grenade. — Affaiblissement du voyageur; il est près de s'évanouir. — Poëtes nés pour l'obscurité. — Dieu est leur seul juge. — Sottise des hommes qui ne font rien. — Leurs illusions sur eux-mêmes. — La route neuve. — Promesses de l'industrie.— Elles sont menteuses.—Aspect de la Vega le soir. — Souvenirs historiques. — Mot de la mère de Boabdil. — Description du crépuscule du soir. — Accidents de nuages. — Poussière dorée. — Féerie, mythologie. — Différence des impressions de la nature dans le Nord et dans le Midi. — Double chaîne de montagnes des deux côtés de la Vega. — Silence des campagnes.—La nuit la Vega ressemble à un lac. —Souvenirs de l'Italie. —Végétation de la Vega. — Ses parfums, uniques dans le monde. — Chèvres andalouses. — Elles sont d'une race particulière. — Leur aspect singulier. — Difficulté de définir le caractère espagnol. — Il est contraire au gouvernement représentatif. — Les Espagnols sont les meilleurs piétons de l'Europe. — Nos quatre hommes d'escorte nous accompagnent à pied toute la nuit.—El Campillo : village dans la montagne.— Le propriétaire campagnard. — La réception qu'il nous fait.— Le repos impossible dans ce gîte. —

Saleté des chambres. —Conversation avec le maître de la maison. — Education élémentaire en Espagne.— Rechute du brigand converti Apollinario. — Convoi de brigands transférés à Grenade. — Pronostic de notre hôte. — Nous partons le soir pour Jaën. — Description de la route.—Éclat du clair de lune. —A une lieue et demie de Jaën la route neuve finit.—Difficulté du chemin. — La porte de la ville fermée. — Danger des rencontres de brigands sous les murs. — On nous ouvre la porte à deux heures du matin. — La posada de Jaën.—Chaleur étouffante.—Le voyageur craint une rechute de son mal.—Caractère des sites. — L'été dévaste le pays.—Désert de cendre.—Description de la ville de Jaën. — La cathédrale n'a rien de remarquable. — Le gouverneur militaire. — Impossibilité d'obtenir une escorte de troupes régulières. — Il m'adresse au commandant de la milice. — On m'accorde une escorte de douze miliciens. — Histoires sinistres qu'on nous raconte. — Les frères Bottijos viennent tous les jours dans Jaën s'informer de la marche des voyageurs. — Peur de notre majoral. — Insupportable chaleur. — Tristesse du paysage. — Coucher du soleil. — Épaisseur des ténèbres. — Les chiens de berger. — Arrivée à Andujar. — Départ pour Madrid. — Fraîcheur et civilisation matérielle de Madrid par comparaison. — Chaleur de Val de Peñas. — Point d'eau à boire.

A MISS BOWLES.

Madrid, ce 4 août 1831.

Il m'a fallu renoncer à retourner en France par le chemin que je voulais prendre ; je ne verrai donc ni Murcie, ni Valence, ni Barcelonne, parce que je n'en puis plus, et que cette convalescence ressemble à une maladie mortelle. La chaleur me tue!... L'air des Pyrénées peut seul me rendre la vie. Voilà, du moins, ce que répètent les médecins. Je les crois, et je me soumets. Si j'étais sûr qu'on voyageât à volonté après la mort, je ne serais pas si docile ; mais mourir pour ne plus voyager, c'est mourir deux fois. Mon enfer, à moi, serait une combinaison d'immobilité et de curiosité. Si j'avais

l'idée qu'on ne pût rien apprendre de la mort, je me cramponnerais à la vie avec la fureur des lâches.

Le 28 juillet, à six heures du soir, je suis parti de Grenade dans un carrosse doré, qui n'eût point déparé le cortége de Louis XIV aux fêtes de Versailles. On avait attelé sept mules à cette maison roulante; le tout était conduit par un cocher, un postillon, et accompagné de quatre soldats d'infanterie qui devaient me servir d'escorte jusqu'à Jaën. Il ne vient pas de diligences à Grenade, et l'on ne saurait s'y procurer un équipage moins pesant ni moins coûteux.

Il nous fallait prendre le chemin d'Andujar, l'un des moins sûrs de l'Espagne. Andujar était le point de la grande route de Madrid le plus facile à atteindre : et, dans l'état où je suis, tout ce qui prolonge la fatigue du voyage est mortel. Une fois à Andujar, nous étions dans la ligne des diligences, et deux jours d'efforts nous ramenaient à Madrid.

Je vais encore vous parler de brigands : passez-moi ces répétitions. Reprocher les bandits aux voyageurs en Espagne, c'est comme si l'on trouvait qu'il y a trop de sable et de déserts dans la Description de la course à Timbouctou par M. Caillé.

J'espérais, comme vous, pouvoir oublier jusqu'au nom de José Maria; mais je raconte, je ne compose

pas. Ceci vous paraît amener le récit d'une rencontre, d'une attaque sérieuse ? Ce n'est pas même cela : mais je vous raconte, non-seulement ce qui m'arrive, mais ce qu'on me dit, et j'ai tant entendu parler de cet homme, qui est le souverain de fait de l'Andalousie, que je suis forcé de vous occuper de lui ; si je veux vous faire la relation exacte de ma dernière course à travers les singulières campagnes de cette province.

L'histoire que je vais vous raconter a contribué à me faire supporter l'ennui et les fatigues de ce voyage, tant elle m'a paru originale. Nous avons pris à Andujar la diligence de Séville pour Madrid, qui, par parenthèse, venait d'être volée deux fois de suite en huit jours, près de Cordoue. Un curé se trouvait avec nous dans cette voiture ; c'est lui-même qui nous a conté le trait suivant :

« Il y a quelques jours, disait-il, que je me rendais de Séville à Cordoue, et chemin faisant je ne pouvais me distraire du danger que nous courions. On ne parlait dans le pays que des ruses et des cruautés de José Maria. La conversation des voyageurs entretenait mes terreurs ; la voiture était pleine ; nous étions tous bien armés, nous avions l'escorte ordinaire, mais tous s'accordaient à reconnaître l'insuffisance de ces précautions contre la troupe de José

Maria. Le discours roulait sur les moyens que chacun de nous comptait employer pour désarmer la colère et satisfaire l'avidité des brigands; malgré la gravité de la circonstance, nous ne pouvions pas toujours nous empêcher de rire des saillies de quelques-uns de nos compagnons de voyage. Arrivés à un village voisin de Cordoue, nous vîmes cinq des voyageurs les plus gais descendre de la voiture, payer le conducteur et s'apprêter à prendre congé de nous.

» Je les regardais avec envie, et je pensais que je voudrais bien toucher comme eux au terme de ma course. Vous n'avez plus peur de José Maria? dis-je avec un signe d'adieu à l'un de ces messieurs.—Non, me répond celui-ci; à vous dire vrai, je n'ai jamais craint de rencontrer ce mauvais sujet. A ces mots il s'approche en riant de la portière par laquelle j'avais passé la tête, ouvre son habit, me montre une ceinture de pistolets et dit:

— « Monsieur le curé, vous pouvez vous vanter » d'être brave, car vous venez de voyager bien gaie-» ment en compagnie de José Maria lui-même et de » quatre de ses meilleurs amis. Nous avons appris, » continua-t-il avec un sang-froid qui me conster-» nait, que dans l'église d'un village voisin on vient » de voler des vases sacrés pour une valeur de dix » mille réaux, et je cours à la poursuite des malfai-

» teurs, afin de *me faire rendre* ces objets, ou du » moins leur valeur... »

» Le brigand disparut pour aller exercer ce droit si audacieusement proclamé à la face d'une diligence toute pleine de voyageurs, et inutilement escortée du nombre de gardes accordé par le gouvernement *pour la sûreté des messageries royales.* »

Le bon curé tremblait et pâlissait encore pendant qu'il nous racontait ce fait, et nous demeurâmes interdits en apprenant que dans une société policée il peut s'élever des hommes qui croient en conscience avoir le monopole du pillage.

Cet article du code des voleurs de grand chemin a été pour moi une découverte. Jamais je n'ai rien lu d'aussi singulier dans l'histoire du brigandage. La fiscalité invoquée au profit d'un chef de voleurs : voilà ce qui ne me serait point venu à l'esprit sans l'exemple que je vous cite. Bientôt l'Espagne payera l'impôt à deux souverains *.

Mais revenons à Grenade, car je veux vous faire en détail le récit de mon dernier voyage à travers les campagnes poudreuses de l'Andalousie. La saison ne me permet plus de voyager que la nuit. Depuis

* Cette histoire vaut même mieux que le mot de Robert Macaire quand il ne trouve que des guenilles dans la valise de l'homme qu'il vient de dépouiller, et qu'il s'écrie avec dépit : Je suis volé !

que je suis hors de danger, dix fois par jour je crois que je vais mourir. La chaleur me dévore.

Je vous ai dit qu'à six heures du soir, le 28 juillet, après une journée où le thermomètre avait marqué trente-deux degrés pendant quatre heures de suite, je montai en voiture anéanti... et bien persuadé que ce carrosse de parade allait me mener à mon tombeau. Malade d'esprit autant que de corps, je croyais, comme Charles-Quint, assister à mon enterrement. Mourant loin de mon pays, je m'apitoyais sur moi-même, comme on pleure sur le sort d'un autre. Seul j'eusse été perdu. Mais la volonté de mon compagnon de voyage me tenait lieu d'énergie.

Nous traversâmes au pas de nos mules la place du Triomphe, terrain vague, espèce de champ de Mars arabe qui s'étend entre l'amphithéâtre où se livrent encore les combats de taureaux et le monument mauresque, appelé la porte d'Elvire, dont le nom fameux se retrouve à chaque page de la brillante histoire de Grenade; de Grenade la belle, la fabuleuse, la romantique; de Grenade l'infidèle! infidèle et pourtant admirée même des vieux chrétiens, ennemis nés des Musulmans, tant les souvenirs chevaleresques, perpétués par les monuments du génie arabe, avaient de séduction pour ces courages de fer, pour ces hommes au cœur sincère, à l'imagination roma-

nesque, mobile, naïve, à l'âme religieuse et croyante, parce qu'elle était forte! Cette puissance de foi, qui prouve l'énergie de l'âme, comme le doute philosophique dénote l'activité de l'esprit, était la vertu dominante du peuple espagnol : elle s'étendait chez lui jusqu'à l'amour terrestre; car le cœur, dans la plénitude de la jeunesse, prête aux passagères amitiés de la vie quelque chose de la durée des sentiments surnaturels.......La passion dans l'innocence fait ressembler le temps à l'éternité; l'éternité, ce n'est pas une suite d'heures, c'est une affection, mais si intense, qu'elle dépasse la mesure du temps......

Cette place du Triomphe a reçu des Français, m'a-t-on dit, le nom qu'elle porte aujourd'hui; nos troupes y remportèrent une victoire avant d'entrer à Grenade. C'est de là que je jetai un triste et dernier regard vers la colline de l'Alhambra : ce soleil, qui se couchait dans des vapeurs enflammées, semblait lui dire adieu pour moi. Moi, dans l'état d'abattement où j'étais je ne pouvais qu'assister à mon départ. Le soir qui s'approchait ne nous apportait pas une haleine d'air : la tristesse de l'heure, celle du lieu, celle des adieux: tout augmentait ma souffrance : je crus que je ne sortirais plus de Grenade.

Ce moment a été l'un des plus solennels de ma vie. Pourquoi? rien ne s'explique; et nos émotions

moins que tout le reste. Je ne quittais personne, même je m'étais déplu dans cette ville où j'avais tant souffert; je retournais vers mon pays : j'avais le mal du pays, et pourtant ce moment du départ, qui aurait dû me causer de la joie, m'a laissé une impression de désespoir qui sera peut-être plus ineffaçable que celle des douleurs les plus amères et les mieux motivées de ma vie. Ce qu'on souffre n'est jamais en proportion de ce qu'on doit souffrir. Il est des hommes qui sentent plus vivement par l'imagination que par les autres facultés de leur être; l'imagination serait-elle, pour quelques-uns, la porte par laquelle Dieu passe quand il veut arriver à l'âme? Serais-je un de ces hommes d'imagination? L'imagination tient-elle la clef de mon cœur? S'il en est ainsi, j'aurais dû profiter de cette faculté dominante, c'est-à-dire unique, pour produire mieux et davantage....... Cette réflexion mène aux remords; pourtant je me rassure par la conviction que tout esprit produit à peu près ce qu'il peut. Qui sait si la vanité du succès n'est pas plus nuisible au sort d'une âme rêveuse que la mélancolie de la paresse!

Il y a des poëtes d'une organisation si délicate, que leur talent n'arrive pas jusqu'à leurs rimes, il s'arrête à leurs songes. Ceux-là ne sont pas les chantres du monde, ce sont les poëtes de Dieu. Fleurs

ignorées qui parfument le désert et ne sont vues que du soleil qui les colore : trop faibles pour la rude tâche que leur imposaient la nature et la société, ces âmes n'ont de refuge qu'aux pieds du souverain maître de leur destinée : le Créateur seul peut être pour elles un juge équitable.

Néanmoins, quelqu'imparfait que soit ce qu'on produit, on se doit à soi-même de publier ses essais. Cette épreuve est salutaire. Tant qu'on n'a pas essayé ses forces contre l'indifférence du public, on se croit un géant : mais un homme de bonne foi ne se trompe pas sur lui-même après la publication de ses livres, pas plus qu'un ambitieux quand il est devenu ministre. La vanité de l'esprit est un genre de sottise que je ne pardonne qu'aux gens qui n'ont jamais voulu rien faire ni rien imprimer.

En quittant si tristement la place du Triomphe, nous entrâmes dans la magnifique route neuve. Elle commence à la porte de Grenade et ne finit qu'à une demi-lieue de Jaën. On la poussera, dit-on, jusqu'à la grande route de Madrid. Moyennant ces travaux, Grenade espère avoir bientôt une diligence.

Cette menace de progrès me console de m'éloigner. Je n'aime pas à rester le témoin des conquêtes de l'industrie moderne. Je trouve cette puissance menteuse : elle s'avance au milieu des hommes au

nom de l'égalité, elle vient avec la mission de rendre tout semblable, ce qui pour moi veut dire de tout tuer; car je ne suis frappé que de la différence qu'il y a entre les individus humains comme entre les autres productions de la nature. Je ne crois donc pas à l'industrie comme moyen de prospérité durable; et l'usage d'une force à laquelle je ne reconnais point l'efficacité qu'on lui attribue m'ennuie; comme tout ce qui est faux, comme le mensonge en action. La vérité seule préserve l'âme de l'ennui qui ronge les enfants de l'erreur. Voilà pourquoi il y a si peu d'âmes qui ne s'ennuient pas.

Nous avons donc pris la route neuve de Grenade; nos mules haletantes peinaient à nous traîner dans ce chemin, qui ressemblait à un fleuve de poussière: les longs jours sont courts sous cette latitude, la nuit avançait plus vite que nous. Des nuages de cendre nous déguisaient le paysage. Ils ne m'empêchèrent pourtant pas de jeter un dernier regard sur la Vega, sur ce théâtre de tous les drames romantiques dont mon imagination s'était nourrie avant et depuis mon voyage. Les beautés de cette contrée sont grandes, pourtant elles sont loin d'égaler le charme que prêtent à Grenade les historiens et les poëtes, noms presque synonymes quand on parle de ce pays des romans et des fables. A quelque distance de la ville, la nou-

velle route, taillée à mi-côte, forme une espèce de terrasse au-dessus de la plaine. De là j'eus le loisir d'admirer un paysage grand et poétique; les noms se pressaient sur mes lèvres comme des fantômes qu'une imagination frappée voit se lever la nuit près des tombeaux. Ponce de Léon, Gonzalve de Cordoue, le grand maître de Calatrava, Muza, le noble frère du misérable roi Boabdil, tous les héros musulmans, tous les chevaliers chrétiens, étaient évoqués par moi. J'entendais la mère du dernier roi de Grenade dire à son fils, lorsqu'ils s'éloignèrent de ce séjour enchanté : « Pleure comme » une femme un empire que tu n'as pas su dé» fendre comme un homme, » et je pleurais comme un roi détrôné qui n'a plus sa mère pour lui reprocher sa faiblesse.

La noire poussière de la Vega, enflammée par les derniers rayons du soleil, montait comme une fumée sous le ciel couleur de sang, et se confondait avec les nuages empourprés d'une soirée caniculaire. On sentait l'orage, mais en même temps on pressentait qu'il n'éclaterait pas encore. Les teintes du crépuscule étaient mobiles, le ciel changeait d'aspect plus vite que la pensée ne change d'objet; ces modulations des couleurs font la magie des soirs d'été dans les pays chauds. C'est une gamme visible,

mais si rapide que les intervalles en sont insaisissables, si ce n'est pour le peuple des sylphes qui la montent et la descendent incessamment.

Ce mouvement silencieux autant que vif échappe à la description, il est favorable à tous les genres de rêveries : le ciel, avec ses beaux et riches accidents de nuages, me paraissait habité, je le prenais pour un miroir où se répétaient toutes les scènes de la terre; je croyais voir recommencer dans les airs l'histoire de Grenade : ici ce n'est pas le brouillard qui se prête comme en Écosse aux illusions poétiques, c'est une espèce de poudre, tantôt dorée, tantôt argentée, qui part de la terre et monte vers le ciel. Dans ce milieu pailleté, l'imagination voit ce qu'elle veut; de là sortent les brillants rêves des poëtes modernes, et les fables du paganisme, et les délicatesses de la chevalerie : la mythologie et la féerie sont natives d'un sol brûlant éclairé par un ciel lumineux.

Malgré la faiblesse de ma tête, je ne me lassais pas d'admirer les contours des montagnes de la Sierra Nevada. Ils étaient adoucis, mais non effacés par la poussière étincelante que je viens de vous décrire; une autre chaîne de montagnes opposée à la Sierra Nevada, nous fermait le passage; nous allions nous enfoncer dans ses défilés, d'où nous ne devions

sortir qu'au point du jour; on l'appelle, à ce que je crois, la Sierra del Ralco de Pollera.

Une immobilité imposante, un silence religieux régnaient dans ces vastes campagnes : ce calme nous présageait pour la nuit un peu de pluie ou beaucoup de vent. A mesure que l'obscurité se répandait autour de nous, la Vega me paraissait grandir; j'admirais avec une sorte de terreur superstitieuse cette plaine nouvellement dépouillée; la moisson finissait, et je comptais à d'assez grandes distances, les points où les derniers moissonneurs allumaient encore quelques feux de paille, qui s'élevaient à l'horizon dans un lointain immense, pareils au lever des étoiles sur la mer. Aux approches de la nuit, la Vega de Grenade dans cette saison, ressemble à un lac entouré de phares.

Bien souvent, depuis que je voyage en Espagne, mon admiration s'est reportée vers mes souvenirs de Calabre. Voyager, c'est comparer malgré soi; les sites d'Italie sont aussi grands, aussi nobles, et plus beaux, plus variés, plus riches que ceux de l'Andalousie; néanmoins rien n'effacera l'impression de mes derniers adieux à Grenade. Je verrai toujours cette plaine bordée de montagnes fantastiques, coupée d'innombrables ruisseaux, ornée de groupes d'arbres qui semblent envoyés là de tous les climats,

pour donner à ce coin de terre un échantillon des richesses végétales du globe, tandis que les hommes qui l'ont habité se sont plus à produire des chefs-d'œuvre d'art, et à laisser à leurs neveux l'exemple de tous les raffinements de la vie sociale la plus élégante. Tout croît dans le royaume de Grenade, depuis le peuplier, le frêne, le pommier, jusqu'à l'olivier, la canne à sucre, jusqu'au caféyer, au cotonnier. Ces derniers arbustes viennent sur les côtes de Motril et d'Adra.

J'emporte avec moi le souvenir d'arômes inconnus, et que je n'ai respirés que dans les vallons de Grenade, le royaume de Cachemire de l'Espagne; je vois ces champs fertiles, malgré l'homme, éclairés par la magique lumière d'un crépuscule méridional; je m'enfonce sous ces chanvres hauts comme un homme à cheval, et dont les émanations enivrantes augmentent le sentiment de la chaleur, surtout, quand à cet étourdissant parfum du soir, se joint le cri de la cigale et le bêlement des chèvres, dont les troupeaux obstruent les chemins vers la fin de chaque journée d'été..

J'ignore comment il se fait que je ne vous ai rien dit encore de la beauté de ces animaux en Espagne. Ils sont d'une race particulière, leur poil est lisse et soyeux au lieu d'être rude, leur taille est plus élevée que celle des chèvres du Nord; leurs oreilles son

longues et pendantes comme celles des chiens de chasse, et leur couleur dominante est une teinte fauve approchant du poil bai d'un cheval normand. Leur lait est le seul qu'on puisse se procurer en ce pays, encore à certaines heures et avec peine; car je vous l'ai dit souvent, rien n'est facile en Espagne, du moins rien de ce qui rend la vie commode, rien de ce qui est *comfortable.*

La résignation morose, on peut dire la maussaderie qui caractérise les hommes du peuple et bien d'autres dans cette curieuse contrée, est un obstacle perpétuel aux améliorations souhaitées par les voyageurs et les économistes. Si vous opposez à cette mauvaise humeur, qui se manifeste dans toutes les affaires sérieuses de la vie, la gaieté folle qui éclate à la moindre occasion de plaisir, peut-être parviendrez-vous à vous faire une idée du caractère de l'Espagnol dans l'exercice de ses devoirs de citoyens actifs comme dans la jouissance passionnée de ses divertissements d'homme oisif. L'Espagnol est surtout un homme de loisir; voilà pourquoi tout gouvernement lui est bon, pourvu qu'on lui laisse le sentiment de son indépendance personnelle. Le tatillonnage politique des pays représentatifs révolterait un tel peuple ou le dénaturerait; or dénaturer c'est abrutir.....

Les Espagnols sont sans contredit les meilleurs piétons de l'Europe. Nous avions demandé au gouverneur de Grenade un détachement de miquelets à cheval; mais cette troupe était pour quelques jours occupée à poursuivre des brigands retirés dans les montagnes : nous fûmes réduits à nous contenter de quatre miliciens. On leur donne ici le nom de royalistes; c'est la garde nationale de l'Espagne. Si ce n'est que ces volontaires sont soldés par le gouvernement chaque fois qu'on leur fait faire quelque service. Ces quatre hommes à pied ont marché toute la nuit au pas de nos mules, qui s'était beaucoup allongé passé la première lieue ; à sept heures du matin nous sommes arrivés *al Campillo*, notre premier gîte, et nos hommes d'escorte étaient aussi frais, aussi alertes qu'en partant ; ce n'étaient point des jeunes gens. Les Espagnols, si lents dans toutes les autres actions de la vie, deviennent d'une vivacité surprenante dès qu'il s'agit de marcher.

El Campillo est un misérable village perdu dans un défilé entre des montagnes chauves, comme tous les vieux pics de l'Andalousie, qui me paraît un des pays les plus fatigués de la terre ; plus je le parcours, plus je le trouve au-dessous de la réputation qu'on lui a faite. Excepté les grandes villes et quelques parties montagneuses autour de Ronda et de Grenade,

je n'ai rien vu dans ces vastes provinces qui répondît à mon attente. J'ai peut-être trop vite oublié l'impression que m'a causée la première vue de Ronda.

La température *del Campillo* est plus fraîche que celle de Grenade; j'espérais donc pouvoir y passer une partie du jour à dormir ; bonheur fort rare pour un convalescent en Espagne pendant la canicule. *La venta del Campillo* n'est point habitable, même pour les gens du pays; je m'étais donc muni à Grenade d'une lettre de recommandation pour un propriétaire de ce village. La maison qu'habitait ce campagnard est située au milieu de la principale, ou pour mieux dire de la seule rue de l'endroit. Elle est assez spacieuse, mais vieille et d'une modeste apparence. Il me reçut avec précaution, examina, non sans défiance, et lut lentement et attentivement la lettre que je lui remis; à la fin il me fit asseoir avec une prudence marquée, puis il appela ses filles : bientôt il revint pour me dire *que sa maison était la mienne*, *que tout ce qu'il possédait était à moi*, et me demanda en quoi il pouvait me servir. Je répondis que j'avais apporté mes provisions, et qu'ayant été gravement malade je ne lui demandais qu'un lit pour me reposer. Cette requête donna lieu à de longs chuchottements entre les diverses personnes de la famille ; j'étais gêné, parce que je voyais claire-

ment que j'étais gênant ; après une demi-heure de consultations à voix basse, d'hésitations, d'allées et venues, une servante m'apporta un matelas mince, dur et fort inégal, qu'elle étendit par terre dans une chambre basse, dont l'humidité me semblait devoir être un préservatif contre les bêtes. Je me trompais encore, et je fus bientôt convaincu de l'impossibilité d'échapper à ce fléau des voyageurs en Espagne, surtout dans le midi du royaume pendant l'été. Ces maudits insectes, non-seulement se glissent dans les bois de lit, les matelas, les couvertures, mais elles habitent les murs, les plafonds, les charpentes et tous les meubles des maisons, qu'on devrait surnommer des fourmilières de punaises. Ces vilaines bêtes égalent le nombre des fourmis et surpassent leur activité. Depuis que je vis dans ce pays, je n'ai pu échapper une seule nuit au tourment que me cause la présence de ces odieux ennemis. Si l'on pouvait s'accoutumer à la fièvre, je crois que j'aurais fini par ne plus remarquer les visites de ces hôtes dégoûtants ; mais l'agitation de mon sang m'avertit malgré moi, chaque nuit, de leur arrivée ; mes bagages, mes habits en sont infectés ; si par hasard j'entre dans une chambre moins malpropre que les autres, c'est moi qui apporte l'ennemi dans mon gîte et qui laisse après mon départ des traces sanglantes de mes com-

bats nocturnes. Le jour où j'entrai dans la chambre basse de la maison *del Campillo*, je ne tardai pas à quitter la partie ; j'abandonnai ce matelas obtenu non sans peine, et je m'en allai causer avec le maître du lieu. C'est un homme de bon sens, un petit propriétaire qui vit du produit d'une ferme voisine. Il a un fils auquel il faisait étudier la théologie à l'université de Grenade, parce que l'état de prêtre est le seul qui soit avantageux en Espagne. C'est lui qui parle. Mais à son grand déplaisir l'université est fermée cette année à cause des troubles politiques ; le futur docteur en est réduit à étudier le latin tout seul chez son père dans des livres composés à Madrid ; il profite si bien de cette éducation domestique, qu'il m'a demandé si Virgile était un historien. En général l'éducation élémentaire est pourtant plus soignée dans les campagnes d'Espagne qu'en France. Les prêtres enseignent à tout le monde, et enseignent bien les éléments de l'histoire sacrée, de l'arithmétique et du latin.

Le père du jeune théologien, tout en parlant brigandage, car de quoi parlerait-on? m'apprit qu'Ap pollinario, le brigand converti, et qui depuis plusieurs années protégeait les voyageurs qu'il était las de dépouiller, vient de retourner à son ancien mé-

tier, et répand de nouveau l'effroi dans le pays (*).

Voici la cause de cette rechute. Il s'ennuyait ; un soir, il entre dans une taverne, se querelle en buvant, et tue son homme par manière de passe-temps. Il sort de là pour se retirer *à la montagne*, d'où il recommence ses incursions sur les grands chemins.

Ce récit fut interrompu par le passage d'un détachement de miquelets : c'est une milice spécialement instituée contre les voleurs et les contrebandiers. Ceux-ci, que nous vîmes traverser *El Campillo* menaient à Grenade dix-huit brigands nouvellement arrêtés aux environs de Jaën, et qui faisaient partie de la bande des trois frères Bottijos. C'est une bonne prise, dis-je à mon hôte, elle va rendre vos routes plus sûres. — « S'ils ont volé assez d'argent, me répondit-il, pour pouvoir payer leur évasion, ils seront bientôt de retour dans nos montagnes. » Telle est l'idée que se font de la justice du roi les simples habitants des vallons de l'Andalousie ! A qui la faute ?

A sept heures du soir nous sommes remontés dans notre respectable carrosse, et bientôt la route passa par des gorges si resserrées entre les rochers, si murées par des montagnes colossales, que les

(*) Voyez la lettre d'Aranjuez, tome I.

rayons de la lune n'en atteignaient pas le fond. Ce fond était ordinairement un sable blanc, laissé à nu par les torrents dont il forme le lit pendant l'hiver. De loin, pendant la nuit, cette poussière argentée fait encore l'illusion de l'eau. J'entrevoyais d'énormes masses de rochers grandis par l'obscurité ; de temps en temps, au détour d'un défilé, j'apercevais la tête chenue d'une montagne éclatante de lumière : on eût dit de la neige au soleil, ce n'était pourtant que le clair de lune réfléchi par des roches calcaires. Il m'est arrivé plusieurs fois, pendant notre marche nocturne, de prendre ces étonnantes clartés pour l'aurore. Voilà les nuits d'été sous un ciel africain.

En approchant de Jaën la route neuve finit ; et l'on tombe dans un chemin dangereux, qui n'est que le lit d'un torrent. On est obligé de passer et de repasser cette eau assez profonde en certains endroits. Vers le milieu de cette nuit je me suis senti bien faible, et j'ai douté de la possibilité de continuer ma route ; je cachais mes défaillances, car où les secours sont impossibles la plainte est sans but, et dès lors sans excuse. Nous arrivâmes avec bien de la peine à la porte de Jaën. Elle était fermée, et ne devait se rouvrir qu'à cinq heures du matin. La situation devenait critique : notre majoral entra en pourparler avec les gardes du poste ; on dit que j'étais malade,

que les brigands pouvaient nous surprendre, que le tour extérieur des murs de la ville était la partie la moins sûre du pays; enfin, au bout d'une heure d'argumentation nous parvînmes à nous faire ouvrir; il était deux heures du matin; la terre brûlante empêchait l'air de se rafraîchir : nous nous sentions suffoqués. On nous mena dans une *posada* ; je crus que j'allais retomber malade comme à Grenade : cette hôtellerie était digne de l'état de civilisation du pays : après une heure d'attente, pendant d'innombrables allées et venues, je fus mis en possession d'une espèce de lit placé sous le toit brûlant d'un grenier. Ce gîte avait les mêmes inconvénients que celui *del Campillo*. Je ne sais si le repos que j'y pris peut s'appeler du sommeil, mais je sortis de la chambre plus fatigué que je ne l'étais en me couchant. Néanmoins mes craintes ne se réalisèrent pas, je n'eus point de fièvre et j'espérai de nouveau que nous pourrions continuer notre route.

Ce n'est pas sans quelques souffrances et beaucoup de privations qu'on parcourt la gaie, la riante Andalousie. La meilleure santé suffirait à peine pour supporter les fatigues d'un tel voyage. Ce qu'il y a de pis, c'est qu'excepté Séville, Grenade et quelques sites étonnants, mais rares, que vous trouvez sur votre route, ce pays ne vous dédommage pas du

tout de la peine que vous éprouvez à le parcourir. Je vous le répète, il est trop étendu pour le petit nombre de lieux vraiment intéressants qu'il offre aux regards du curieux, et votre voyage presque entier se passe à parcourir d'interminables chaînes de montagnes entièrement pelées, des plaines, de paille quand elles sont cultivées, de poudre quand elles sont incultes.

Dans ces dernières on trouve parfois des plantes singulières, entre autres une petite espèce de chardons, qui croissent presque à ras de terre, et dont la tige, les feuilles et les fleurs sont d'un bleu vif, clair et égal : il y a des champs entiers envahis par cette plante parasite ; en les apercevant on croit regarder la nature à travers un verre de couleur. Des rivières très-encaissées donnent un caractère d'abandon et de stérilité à la campagne : l'eau est si loin de ses bords qu'elle reste inaperçue ; les torrents desséchés entièrement équivalent presque à ces rivières inutiles, et dont les abords sont attristés par de maigres touffes de tamarins, la seule trace de végétation qu'épargnent à cette époque de l'année les rayons du soleil... Il dévaste tout ce qu'il éclaire, depuis le mois de juillet jusqu'au mois de septembre, et au delà. Excepté Grenade, ses promenades, ses montagnes et sa Vega, qui n'est qu'un oasis, le pays

ressemble à un désert de cendre fermé par un rempart de marbre. Les montagnes qui forment cette muraille sont tellement à nu, que l'œil perce dans leurs flancs, et que l'esprit s'épouvante en étudiant ainsi malgré lui l'anatomie de la terre : ces ossements gigantesques, ces fragments du squelette du globe ont survécu à tous les bouleversements. Là les secrets de la nature sont à découvert : c'est plus curieux que beau. On ne saurait trop répéter aux enthousiastes sur paroles, que pour la beauté des sites l'Italie est infiniment supérieure à l'Espagne. C'est la différence qu'il y a entre les noires compositions de Salvator Rosa et les chefs-d'œuvre du Poussin et de Claude Lorrain.

La vieille ville de Jaën est située sur le penchant d'une côte, et au pied d'un rocher couleur d'ocre, tant il est calciné par les étés. Ce pic est couronné d'un vieux château mauresque, mais dont les fondements datent, dit-on, du temps des Romains. En Espagne les ruines sont au moins à deux couches, elles en ont bien davantage en Italie, en Grèce, en Egypte. La terre elle-même n'est peut-être que la poussière d'innombrables générations d'animaux inconnus. Dans l'examen des destinées humaines il vient un moment où l'histoire se confond avec l'histoire naturelle. Le physicien est le seul archiviste

des temps primitifs du globe : Cuvier remonte plus haut que Moïse et Hérodote.

Jaën fut un lieu fameux pendant les guerres des Arabes; maintenant c'est un petit tas de cendres bien triste et bien brûlant. Ce qui m'a surpris, c'est de trouver que la cathédrale d'une ville si ancienne ne renfermât rien de remarquable. La chaleur qu'on éprouve dans les rues de Jaën est intolérable, même au milieu de la nuit.

On m'avait donné à Grenade une lettre de recommandation fort pressante pour le gouverneur militaire de Jaën; d'après cette précaution, je comptais sur la haute protection de l'important personnage, et je n'avais retenu mes quatre royalistes de Grenade que pour me conduire jusqu'à Jaën. Le gouverneur me reçut avec beaucoup de politesse, ou plutôt de cérémonies; mais voici à peu près le résumé de ses réponses à mes requêtes.

Sa maison, sa personne, tout ce qu'il possédait était à *mes ordres* ; il lui était impossible de m'accorder un seul homme d'escorte : les troupes de ligne et les soldats de cavalerie étaient fatigués par un service très-actif, les miquelets absents. Il ajouta qu'au surplus je ne courais aucun risque sur la route que j'allais prendre. Comme il vit que j'insistais, il me dit : Puisque je n'ai pas d'hommes disponibles, il ne me

reste qu'à vous recommander au commandant de la milice. Je vais lui faire dire de vous donner douze de ses hommes et cela suffira. Le gouverneur se servit d'une expression fort usitée dans la langue espagnole, et qui peint ce me semble, mieux que toute autre, la douce vie des brigands andaloux : Avec douze hommes, dit le gouverneur, vous êtes sûr de passer partout d'ici à Andujar. Les brigands vous voyant si bien accompagnés ne *sortiront pas*.

Ce mot nous montre les voleurs commodément établis, soit chez eux, soit dans quelque *cortijo* d'amis, où ils attendent, pour *sortir*, qu'ils soient assurés de la victoire. En ce pays, les moines seuls sont aussi fainéants que les brigands.

Le langage des habitants de notre auberge et de mes miliciens de Grenade était bien différent de celui du gouverneur militaire. La diligence, disait-on, venait d'être volée deux jours de suite sur la route de Séville ; les équipages d'un général avaient été pillés peu de temps auparavant sur celle d'Andujar (sur la nôtre); enfin un envoyé du gouvernement, se rendant à Grenade, venait d'être arrêté à une lieue de Jaën, où on l'avait dépouillé de tout, et même de ses vêtements. J'avais beaucoup de bagage, me disaient encore les alarmistes, j'étais donc sûr d'être dévalisé si je ne prenais outre les douze miliciens, au moins

quatre hommes à cheval, les seuls qui se fassent redouter des brigands; on m'assurait d'ailleurs que les trois frères Bottijos erraient aux environs de Jaën, et venaient tous les jours dans la ville s'informer de la marche des voyageurs.

N'étant pas sûr d'obtenir les douze miliciens promis par le gouverneur, je demandai à mes quatre royalistes de Grenade s'ils consentaient, moyennant une double solde, à m'escorter jusqu'à Andujar : ils me répondirent que, n'étant que quatre, ils ne voudraient pas se hasarder sur cette route. Enfin les douze miliciens me furent accordés, et nous fîmes atteler nos mules au grand déplaisir du majoral, qui mourait de peur, à ce qu'il disait lui-même, et aurait voulu payer de sa poche une escorte de cavalerie, plutôt que de s'exposer comme il allait le faire pour nous obéir.

Je comptai un peu sur l'exagération naturelle aux Andaloux, qui aiment à amplifier tout ce qui leur frappe l'imagination ; je me fiai aussi à mon heureuse étoile de voyageur, et je montai en voiture à cinq heures du soir, par une poussière et une chaleur dont je ne pourrais vous donner l'idée, quand j'épuiserais tous les mots de la langue pour vous peindre quelque chose d'insupportable.

Les campagnes jaunes, les montagnes rouges, le

ciel pâle, tout s'accordait pour nous frapper de tristesse; si de loin en loin les derniers moissonneurs n'eussent formé, dans les champs presque entièrement dépouillés, des groupes pittoresques et animés, nous aurions pu nous croire dans le désert de Sahara.

Je m'amusais à voir ces hommes, presque aussi bruns que les Africains, tourner en traîneaux dans leur cercle de paille : singulière promenade qui réduit la tige du froment à de petits morceaux longs de deux pouces tout au plus. Les chevaux espagnols ne mangent pas d'autre paille; cette manière de la hacher est la cause d'une de nos grandes privations; puisque nous implorons en vain, d'un bout du royaume à l'autre, la botte de paille fraîche, dernière ressource du voyageur contre les mauvais gîtes et les lits malpropres !!..

A sept heures le jour nous quitta, le soleil devint sanglant, puis disparut aussitôt derrière des collines qui grandirent subitement dans l'ombre : le pays me parut bouleversé sous cette nuit qui venait si vite. La route que nous avions à faire était à peine tracée à travers champs : l'obscurité la plus profonde dura deux heures : nous n'avancions presque pas; mais au lever de la lune nous hâtâmes notre marche, et nous achevâmes ce trajet si redouté sans

entendre d'autre bruit que la voix des chiens de bergers. Ces animaux aboyaient avec fureur chaque fois que nous passions près d'un *cortijo* isolé. La route est bordée de ces petites fermes; et ce sont ces habitations qui la rendent peu sûre. Plusieurs fois j'ai cru en voir *sortir* les laboureurs brigands; mais j'en ai été quitte pour mes frais d'imagination et d'inquiétude, et vers trois heures du matin nous arrivâmes à Andujar. Le surlendemain nous prîmes la diligence de Madrid, d'où celle de France va me ramener à Bayonne en quatre jours.

Deux choses me frappent depuis mon retour à Madrid : c'est l'extrême civilisation des habitants de cette capitale, et la fraîcheur de sa température au mois d'août. Ce qui peut servir à vous donner une idée de l'état de l'industrie dans l'Andalousie, et de la chaleur que j'y ai ressentie, c'est le soulagement que me cause la fraîcheur du climat de la Nouvelle-Castille. Je n'oublierai jamais les trois heures que j'ai passées avant-hier dans l'auberge de Val de Peñas! Les murs, les meubles, le vin, l'eau, la terre, tout était brûlant; et ce feu couvert n'a pas la vertu de la flamme qui purifie; il consume, il tue, mais par la putréfaction. C'est une infection dévorante. On ne sait pas ce qu'on doit boire en traversant la Manche pendant cette saison. L'eau y est sau-

mâtre et si malsaine, que les habitants du pays en défendent l'usage aux étrangers. Le vin est tiède et imprégné d'une saveur amère, produite par les peaux de bouc, où il est renfermé ; enfin la nature, triste et pauvre, ne dédommage pas de tout ce qui manque à la vie domestique.

Demain nous partons pour la France.

LETTRE LIX ET DERNIÈRE.

SOMMAIRE.

Bayonne. — Première impression produite par le retour en France. — Pourquoi la France est difficile à gouverner. — Les Français ne sont légers qu'en paroles. — Un pays où l'on vit par l'esprit attache ses enfants plus que tout autre. — Impression de l'air en quittant la Castille. — Le voyageur renaît dans les Pyrénées. — Influence du physique sur le moral. — Maladie qui ressemble à un chagrin. — Bien-être matériel qu'on éprouve en quittant l'Espagne. — Journal de Madrid. — Le comparer à nos Journaux. — Ce qu'on y dit de M. de Chateaubriand. — Sonnet latin et espagnol à la fois. — A quoi sert l'indépendance.

A MADAME

LA PRINCESSE DE VAUDEMONT.

Bayonne, ce 12 août 1831.

. . . .

A peine sorti du calme de la vieille et majestueuse Espagne, je me sens étourdi du tourbillon français, je ne suis pourtant encore qu'à l'extrême frontière de notre pays. Mais j'ai lu trois journaux ; c'est une lumière trop éclatante pour un esprit habitué au jour doux de la censure espagnole. Notre guerre de plume, tout innocente que nous la croyons, ne pourrait-elle pas finir par quelqu'incendie ?

Savez-vous pourquoi la France est devenue si dif-

ficile à gouverner? c'est parce qu'elle manque d'imagination ; cette remarque, comme tant d'autres vérités, a l'air d'un paradoxe, ce qui n'ôte rien à sa justesse, surtout aux yeux de votre esprit, qui va vite au fond des choses. En général notre jeunesse n'a encore su imaginer d'autre gloire que celle des conquêtes, d'autre satisfaction d'amour-propre que la fierté qui naît de l'exaltation des vanités nationales. Pourtant le patriotisme étroit, et qui va jusqu'au mépris des nations étrangères, me paraît un sentiment usé en Europe ; mais rien ne finit chez une nation routinière comme la nôtre. Il faut un siècle à la France, pour comprendre les conséquences d'une situation nouvelle, et pour entrer dans la route d'un avenir sans passé. Nous sommes obstinés comme l'irréflexion !!!... Notre soi-disant légèreté ne passe point les paroles ; en action nous sommes les Chinois de l'Europe : cauteleux, hommes d'habitudes s'il en fut, paresseux à penser : nous vivons tantôt dans la fièvre, tantôt dans le sommeil. Pour accorder notre apathie avec notre impatience et notre vivacité, il faudrait une suite d'événements qui ne dépendent pas de nous. N'y pensons donc plus et parlons d'autre chose.

Si je me réjouis de mon retour, c'est pour vous revoir ; et puis il y a dans l'air et dans le nom de France quelque chose que rien ne remplace, pour

nous qui l'avons respiré et balbutié en naissant. Le sol de France, tout favorable qu'il est aux graines étrangères, n'en est pas moins nécessaire aux plantes indigènes. Un pays, où l'on vit surtout par l'esprit, est de toutes les patries la plus difficile à oublier. Cette vie de l'esprit manque à chaque instant quand on la perd, et l'on en jouit à toute heure quand on la retrouve; tout la rappelle, rien ne la remplace. J'aime l'esprit français au point de ne plus m'impatienter de l'accent gascon des Basques de Bayonne.

Vous vous seriez étonnée de la métamorphose qui s'est opérée en moi au passage de Somosierra: c'était à vingt-cinq lieues de Madrid; arrivé sur le versant septentrional de cette âpre chaîne de montagnes, il m'a semblé qu'on me tirait de dessous une cloche de verre: depuis ce moment je me sens guéri, parfaitement guéri: au point que si je n'étais forcé de regarder tous les matins pendant un quart d'heure dans le miroir ma figure maigre et pâle, je croirais que j'ai rêvé mon mal: ma sensation est comme auparavant. Jamais le changement d'air n'a produit sur personne un effet si subit; plus nous avancions vers les Pyrénées, plus la verdure redevenait vive, variée et fraîche; et plus je me sentais gai, actif; mon esprit est comme une plante dans un pot, et l'air de France le vivifie comme l'eau ra-

fraîchit la fleur ; c'est effrayant de voir à quoi tient la pensée ! Trouvez-moi la place de la liberté dans tout cela, vous serez plus habile que moi : pourtant je n'y renonce pas. Je chercherai jusqu'à la fin. C'est surtout pour le mot de cette énigme-là qu'il faut se garder de jeter sa langue au chien.

A Madrid le fond de mon mal était un découragement incurable, parce qu'il était physique. La raison ne pouvait rien contre une tristesse sans cause· Dieu vous préserve des maladies déguisées en chagrins : c'est je crois ce que les anciens appelaient la possession; toutes ces vapeurs ont disparu avec les horizons poudreux et les déserts arides des deux Castilles. Bayonne me paraît frais comme la Suisse, civilisé comme Surennes. Des lits sans bêtes, des vitres aux fenêtres, du lait, du beurre, de la soupe sans graisse et sans huile rance : c'est franchir trois siècles en un jour !

Pour achever le parallèle, je vais vous traduire mot à mot, et sans en retrancher une ligne, un journal de Madrid du mois de mai dernier. Vous y verrez un bel éloge de M. de Châteaubriand, et bien naïf; c'est ce qui m'a fait choisir ce numéro. Je ne me suis jamais senti si Français qu'en Espagne ; c'est que les Espagnols ont un esprit essentiellement national, et l'orgueil de la patrie est contagieux.

Cmparez, je vous prie, le *Diario* de Madrid avec le *Journal des Débats*, le *National*, le *Temps*, et même la *Gazette de France*, et vous aurez une idée plus juste de la différence qu'il y a entre les deux pays, que si vous aviez lu des volumes de réflexions et de définitions.

Je vous envoie aussi une pièce de vers que vous vous ferez expliquer par quelque savant, ou seulement par un écolier qui a fait ses classes comme on ne les fait plus. C'est un sonnet de don Hyppolite Bellicer de Tovar, inscrit sur le tombeau de Fray Lope de Vega Carpio; chaque mot de ce sonnet est à la fois castillan pur, et latin pas si pur. Aucune autre langue que l'espagnol ne se prêterait à ce singulier tour de force.

J'aurais pu attendre pour vous porter tout cela, mais vous savez que je suis toujours pressé de vous occuper de moi. Comment tarder à vous remercier de m'avoir fait faire ce voyage, que je n'ai entrepris que d'après votre conseil? Sans vous je retournais en Italie.

Je vais passer encore un mois à Saint-Sauveur, uniquement par conscience, et parce qu'on m'assure que j'ai été malade; ce qui est au moins aussi certain, c'est que je ne le suis plus. J'aimerais mieux

aller voir le Calvaire que les Pyrénées : mais j'éprouve que l'indépendance ne sert pas à faire ce qu'on veut; elle multiplie les volontés , voilà tout : ce qui équivaut à l'esclavage ; et voilà pourquoi ce n'est pas moi qui vous porte cette lettre. Adieu....

Num. 98. 3 cuartos *.

JOURNAL D'ANNONCES DE MADRID.

VENDREDI 8 AVRIL 1831.

Saint-Denis, évêque, et le bienheureux Julien Saint-Augustin. — Prières de quarante heures dans l'église des Pères-Chaussés de la Trinité.

OBSERVATIONS MÉTÉOROLOGIQUES D'HIER.				OBSERVATIONS astronomiques d'aujourd'hui.
Époques.	*Therm. Réaum.*	*Baromètre.*	*Atmosphère.*	26e *jour de la lune.*
7 h. du m.	5 0	25 p. 7 lig.	S.-E. et couvert.	Lever du soleil,
midi.	10 au-dessus 0	25 p. 8 lig.	O.-S.-O. et couv.	5 heures 35 m.
5 h. du s.	8 0	25 p. 10 lig.	O. et couvert.	Coucher 6 h. 25 m.

Ordre de la place du 7 avril 1831. — Service pour le 8.

Chef de service, le colonel don Miguel Fontecilla.

Parade, premier régiment de grenadiers provinciaux de la garde royale.

Service des théâtres, escadron léger de Madrid, et volontaires royalistes d'infanterie.

Service des patrouilles, premier régiment de grenadiers

* La valeur d'un *cuarto* est inférieure à celle d'un sou; huit cuartos et demi composent un *real*, qui est le quart d'une piécette. Celle-ci a donc 34 quartos tandis que le franc ne compte que 20 sous, qui équivalent à 32 quartos.

provinciaux de la garde royale, et volontaires royalistes d'infanterie.

Inspection de l'hôpital, un capitaine appartenant audit premier régiment de grenadiers.

Inspection de l'orge et de la paille, un officier de l'escadron léger de Madrid.

Inspection des autres approvisionnements, un officier du corps de vétérans.

Signé FERNANDEZ.

Numéro 429 du Courrier littéraire et commercial. Il contient d'abord les éphémérides du jour : ensuite des nouvelles de divers pays et d'Espagne ; dans la partie des beaux-arts, la description du dais somptueux, qui a été étrenné dans la solennité que *l'illustre congrégation de la garde et de l'oraison* fait célébrer pour le Très-Saint-Sacrement pendant les prières de quarante heures. A l'article variétés, on y lit un article sur les femmes d'Alger, et un autre sur les maris arabes. En poésie, on y trouve un sonnet à Laura, et dans l'examen des ouvrages nouveaux, l'analyse d'une brochure intitulée : « *Avis ou jugement philosophico-médical.* » Suivent un article de modes, une lettre castillane sur la Pologne, un article communiqué sur la musique, une charade, et le mot de celle du dernier numéro ; enfin, divers articles de commerce et d'industrie, et la cote de la bourse. Ce numéro, ainsi que les précédents, se vend à 8 quartos dans la librairie de Cuesta, en face le péristyle de Saint-Philippe. A cette librairie, et à la rédaction du journal, située sous les portiques de la plaza Mayor (grande

place), auprès de l'arc de la rue de Toledo, on reçoit des souscriptions à raison de 10 réaux * par mois; le journal est porté à domicile.

D'après un arrêté du seigneur don Domingo Maria Barrafon, corrégidor de cette ville, expédié par le greffier de la très-excellente municipalité (ayuntamiento), D. Domingo Bande, on vend à l'enchère l'emplacement situé dans cette cour de Madrid, rue de San Cosme et San Damian, sans numéro dans la manzana ** 19, lequel emplacement contient quatre cent trente-huit pieds de surface, et a été évalué à la somme de 2,858 réaux, de laquelle somme sont encore à déduire les charges. Quiconque voudra surenchérir à la charge de rebâtir, doit recourir devant ledit seigneur juge et ledit greffier susmentionnés, et si on trouve le prix offert, convenable, on l'acceptera. L'adjudication définitive est fixée à demain à midi, à l'hôtel de la municipalité (en las casas consistoriales).

INTENDANCE DE LA PROVINCE DE MADRID.

L'ordre royal du 22 mars dernier, inséré dans le numéro de ce journal du 30, devant être exécuté, il est indispensable que tous les propriétaires de magasins d'eau-de-vie de cette cour, et ceux qui auraient quelque assortiment de cet article, se présentent à l'administration des impôts de la province, située au rez-de-chaussée de la maison royale de

* 50 sous.

** On appelle *manzana* l'assemblage d'un certain nombre de maisons.

la douane, dans le terme péremptoire et précis de trois jours, et y fassent exhibition d'un état de ce qu'ils avaient en magasin le 1er de ce mois; bien entendu que si l'état présenté pouvait faire supposer qu'on n'avait point déclaré tout ce que contenait le magasin, on procéderait au jaugeage nécessaire, et on considérerait contrebande, la partie non déclarée.

DIRECTION GÉNÉRALE DES LOTERIES ROYALES.

Etat des villes auxquelles sont échues les trente-six primes supérieures, parmi les 1,364 comprises dans le tirage d'hier.

Numéros.	Primes.	Villes.	Numéros.	Primes.	Villes.
5103	8000 piast.	Madrid.	21075	400 piast.	Madrid.
20323	2000	*Id.*	11533	400	*Id.*
21954	2000	Jerez.	1069	400	Coruna.
17180	1000	Barcelona.	23270	400	Valencia.
25655	1000	*Id.*	15522	400	Zaragoza.
2860	1000	Puerto-de-Santa-María.	10693	400	Jerez.
			11996	400	Madrid.
19269	400	Madrid.	344	400	Grenada.
8362	400	Valencia.	13043	400	Cadiz.
8636	400	Madrid.	21491	400	Cartagena.
16226	400	*Id.*	24314	400	Cadiz.
24117	400	*Id.*	27451	400	Madrid.
4852	400	Sevilla.	17403	400	Valencia.
16552	400	Cartagena.	22914	400	Cadiz.
6224	400	Zaragoza.	29934	400	Madrid.
20788	400	Barcelona.	18085	400	Ciudad-Redrigo.
8305	400	Cadix.	174	400	Cadix.
18860	400	*Id.*	16638	400	Badajoz.
5275	400	Barcelona.			

Le tirage suivant des fortes primes, payées avec les fonds

de 16 mille billets à 12 piastres chacun, aura lieu le 25 de ce mois.

Les employés en retraite et ceux qui sont en disponibilité, des bureaux des impôts de toutes classes, voudront bien se présenter à la trésorerie de province, pour toucher les appointements du mois de mars, les 8, 9 et 11 du courant, les employés en disponibilité de service inférieur, toutes les veuves et ceux qui jouissent d'allocations personnelles, les 12, 13 et 14; les autres pensionnaires, les 15 et 16.

Le docteur don Rafael-Garrido et Rodriguez, subdélégué des biens mostrencos* de la ville d'Alcala d'Henares, fait savoir que le 12 du courant, à midi, on procédera chez lui à l'adjudication publique et définitive à l'enchère des 185 fanèques de terre**, de celles qui ont été déclarées vacantes dans le territoire de la ville de Méjorada. Ces terres sont les mêmes qui auparavant avaient été achetées par Miguel Adan et Miguel Oliveros; mais ceux-ci n'ayant pas acquitté le prix de la vente, on a dû les déclarer vacantes de nouveau. Quiconque voudra surenchérir doit recourir avant ou au plus tard le même jour indiqué, bien entendu que l'adjudication terminée on devra faire tout de suite la remise de la somme payant les terres adjugées.

* Biens *mostrencos* sont ceux dont on ignore le maître, et qui, en cette qualité, sont adjugés à l'état.

** On appelle en Espagne fanèque de terre l'espace qui contient 400 estadales carrés.

PRIX DES GRAINS DANS LE MARCHÉ D'HIER 7 AVRIL.

Blé.

De 26 à 35 réaux la fanèque.

Orge.

De 16 à 17 1/2 réaux.

Vesce.

De 24 à 25.

Il a été établi à Florence un bureau sous le titre d'Agence générale, dirigée par don Vicente Bracci, ancien vice-consul de S. M. B. à Livourne. On a choisi ce point-là comme le plus central de l'Italie et voisin des Etats pontificaux, de la Lombardie, du Piémont, de Parme, de la Lombardie vénitienne, de Naples, et même des îles d'Elbe et de Corse. L'agence s'occupe principalement des réclamations, du recouvrement et de la direction des intérêts fondés dans les diverses parties de l'Italie, et qui appartiennent aux Espagnols et aux autres étrangers, qui, à cause de leur domicile dans des pays éloignés, ne peuvent pas y prêter attention personnellement. Les connaissances que M. Bracci possède dans l'administration des biens, ainsi que dans les langues espagnole, française et italienne, le mettent en état de remplir parfaitement les commissions dont on voudra le charger. Le consul de S. M. à Livourne répond de sa probité et garantit sa personne. Les pouvoirs qu'on lui remettra devront être conçus en son nom, avec clauses de substitution, où on pourra insérer les instructions particulières sur la manière d'après laquelle les commettants voudront

qu'on dirige leurs affaires, et sur le moyen de suivre la correspondance, fixant en même temps l'allocation en traitement à titre de commission, bien entendu que les frais devront toujours être à la charge des commettants. On n'exigera de ceux-ci aucune avance d'argent, excepté l'indispensable pour affranchir les lettres et envoyer les pouvoirs à leurs destinations. Pour faciliter aux commettants l'envoi des pouvoirs et des lettres avec promptitude et sûreté, on leur fait savoir qu'ils peuvent les remettre après un reçu de don José Llanos, agent d'affaires, dans cette cour, petite place de Sainte-Anne, n° 19, au second étage à droite, lequel est en correspondance directe avec le chef de ladite agence en Italie.

On vient de rebâtir une grande maison pour servir de boulangerie. Sa localité excède de 10,000 pieds d'emplacement destiné aux divers ateliers nécessaires au but de l'établissement, jouissant tous d'assez d'extension et de commodité. La maison est située dans la rue Neuve-de-Saint-Jean, n° 5, de la Manzana, 521. Pour location, on traitera avec le propriétaire, dont l'adresse sera indiquée à la maison même.

On a besoin d'un gérant pour une pharmacie hors de cette cour; s'adresser pour renseignements à don Miguel Garcia, notaire, qui y demeure, rue des Chapelains, n° 1, 2e étage.

A l'hôtellerie des *OEufs*, chambre n° 11, rue de la Conception-Geronima, on continue à vendre les pois chiches de *Suente Sanco*, à 14 réaux l'arrobe.

A l'auberge de la *Douane*, rue d'Alcala, se trouve une

galera * qui revient à Grenade et Jaën. S'adresser pour renseignements à la même auberge.

José Bueno Ordinario **, de Malaga, se trouve à l'auberge de la *Ursula*, avec des bêtes grandes et petites. Il reçoit des voyageurs et des effets pour ladite ville et sa route.

LIVRES.

Dieu et l'Espagne, ou Essai de démonstration historique de ce que l'Espagne doit au catholicisme, par le père-frère *Manuel Amado*, religieux dominicain. L'objet de cet ouvrage, en analysant les principaux événements de notre histoire, n'est autre que de rendre les Espagnols reconnaissants envers la religion. L'ouvrage formera 3 vol. in-8, à 20 feuilles chacun. On reçoit les souscriptions à Madrid, dans les librairies de Gonzalez, rue d'Atocha, en face des Gremios *** et de Rodriguez, rue de Carretas; à 10 réaux le volume broché, et 12 relié.

Nouvelle description de la Terre-Sainte, d'après l'itinéraire du voyage fait par *Châteaubriand* de Paris à Jérusalem et de Jérusalem à Paris, allant par la Grèce et revenant par l'Égypte, la Barbarie et l'Espagne, seconde édition, considé-

* Chariot couvert.

** *Ordinarios* sont ceux qui font le métier de conduire des voyageurs et transporter des effets, soit en chariot, soit sur des mulets ou ânes.

*** Les *Gremios* sont les corps de métiers.

rablement corrigée, et augmentée de deux mémoires très-érudits, qui contiennent, le premier, l'*Histoire de Sparte et d'Athènes,* depuis Auguste jusqu'à nos jours, et le second, un Examen sur l'authenticité des traditions religieuses sur Jérusalem. Elle est, en outre, ornée d'une carte exacte de tous les pays parcourus par l'auteur. L'éditeur craindrait de se rendre fatigant s'il s'arrêtait à faire l'éloge d'une production dont le mérite est assez justifié par le nom seul de Châteaubriand. La réputation que ce génie sublime a su s'acquérir dans le monde littéraire n'arrivera jamais à être trop vivement proclamée. L'ouvrage qu'on annonce offre la description la plus complète de Jérusalem et des saints lieux, en même temps que la démonstration la plus certaine des traditions religieuses sur cette sainte ville. Les peuples chrétiens sont les plus intéressés dans la lecture des vérités, qui pour le malheur de l'humanité ont été méconnues par l'impiété et l'incrédulité. Châteaubriand est venu combattre cette impiété et cette incrédulité; il a su, avec son érudition sacrée et profane, avec ses réflexions morales et philosophiques, faire triompher dans son ouvrage la vérité et l'utilité de ces intéressantes et saintes traditions. L'ouvrage, composé de deux volumes in-8, se vend dans la librairie d'Escribano, rue des Carretas, à 22 réaux broché et 26 relié.

PERTES.

Il a été égaré, entre 8 et 9 heures du soir du 5 courant, à la grande place, ou de là, suivant la rue d'Atocha, jusqu'à la rue de la Conception-Géronima, une montre en argent, à ré-

pétition, avec double fond de même métal, un ruban rouge, une agrafe et un anneau en or, auxquels étaient appendus un cachet et une clef en or, ces deux pièces contenant une agate blanche. On recommande à messieurs les orfèvres et horlogers, au pouvoir desquels tomberaient lesdits bijoux, soit réunis, soit séparés, de vouloir bien en avertir rue du Prado, n° 1, au second, maison de Sainte-Catherine, où il sera donné des renseignements plus spéciaux, ainsi que la récompense convenable.

Le dimanche de Pâques, il a été perdu une épingle en or, avec une camée en cornaline, à partir de la rue del Gato, allant par celle de la Gorgnera et la petite place de Sainte-Anne, jusqu'au café situé en face du théâtre du Prince. On prie la personne qui l'aurait trouvée d'avoir la bonté de la remettre rue des Lions, n° 3, au second, où on lui donnera 20 réaux de récompense.

THÉATRES.

THÉATRE DU PRINCE, A 7 HEURES DU SOIR.

Lo que Mudar de Vestidos! Y Oros son triunsos *, comédie en trois actes, imitée d'une pièce étrangère, par don *José Maria Carnercro*. On dansera après les *Boleros de la Marica*, par madame Vives et MM. Garcia; le spectacle se terminera par le *Saineti* **, intitulé le *Duinde fingido* (le faux

* La comédie originale française a pour titre l'*Habitant de la Guadeloupe*.

** Espèce de vaudeville.

esprit follet). Acteurs dans la comédie : mesdames Generoso, Velasco et R. Gonzalez; MM. Latorre, Fabiani, Azcona, etc. Acteurs dans le *Saineti* : mesdames R. Gonzalez et Cabo; MM. Azcona, Fabiani, Rubio, etc.

Recettes du spectacle d'hier au soir, 3,459 réaux et 30 maravedis *.

THÉATRE DE LA CRUZ (de la Croix), A 7 HEURES DU SOIR.

El Exposito ilustre ó el Mozo de café (l'Illustre enfant-trouvé ou le Garçon de café), comédie en 5 actes; la comédie terminée on exécutera un divertissement de danse ainsi disposé : Un pas de deux, par madame Marie Fabiani et M. Antoine Fabiani; un pas de trois, par madame Volet, madame Bazire et M. Alard, et une finale par les principaux artistes de danse. Le spectacle terminera par le Saineti, intitulé : *Los Butibambas*. Acteurs dans la comédie : mesdames Bravo, Léon et D. Pinto; MM. Montano, R. Lassez, Galinde, Campos, etc. Acteurs dans la Saineti : mesdames Léon, T. Bans, R. Pinto, etc.; MM. J. Cubas, Campos, V. Fernandez, etc.

Recettes du spectacle d'hier au soir, 1,668 réaux et 20 maravedis.

Le propriétaire du tableau magnifique du Temple de Jé-

*Le produit de toutes les localités du théâtre du Prince s'élève à 8,800 réaux (2,200 francs); mais excepté les soirées d'opéra italien et les premières représentations d'une pièce nouvelle, on est toujours sûr de trouver déserte la moitié de la salle. Les recettes du théâtre de la *Cruz* montent à 9,000 réaux (2,250 francs). Mais ce théâtre est encore moins fréquenté que celui du prince.

rusalem, qui a obtenu un si grand succès dans cette cour et dans quelques autres de l'Europe, et qu'on voit à l'hôtel de Saint-Louis, rue de la Montera, annonce au public que son départ pour une autre ville aura lieu très-incessamment; mais désirant que les personnes qui n'auraient pas pu visiter ce bel ouvrage, à cause de l'élévation du prix d'entrée, puissent le faire, a résolu de leur faciliter le spectacle pour la somme modérée d'un *réal*. Les militaires et les enfants entreront pour 5 *quartos*.

Avec l'autorisation royale; imprimerie de l'éditeur don Pédro Ximenez de Haro.

AL TUMULO

DE FREY LOPE DE VEGA CARPIO,

en latin puro y constante castellano

POR DON HIPOLITO BELLICER DE TOVAR.

SONNETTA.

Sacra splendida excelsa inclyta pyra
De fama héroica tumba gloriosa
Si cadaver occultas religiosa
Tu me inflamma, devota, tu me inspira.

De rara prodigiosa, culta Lyra
Fœcundas voces canta numerosa
Eloquentias publica harmoniosa
Terentianos periodos admira.

Tu perœgrina Phœnix quæ volando
Alta penetras. Barbaras nationes
Claros, æternos orbes habitando.

Vive Felix. Sphœricas regiones
Immortales coronas illustrando
Adorando beatificas visiones.

FIN DU QUATRIÈME ET DERNIER VOLUME.

TABLE DES LETTRES

CONTENUES

DANS CET OUVRAGE.

LETTRE III.

A MISS BOWLES.

Mont-de-Marsan, 29 mars 1831.

LETTRE IV.

A MISS BOWLES.

Bayonne, 13 mars 1831.

LETTRE V.

A MISS BOWLES.

Madrid, 7 avril 1831.

négociant. — La Bidassoa. — Séparation complète des deux Pays. — Auberges espagnoles. — Hernani. — Aspect des rues et des maisons. — Tolosa. — Le premier prêtre. Son costume. — L'estaffier. — Un brigand pour escorte. — Burgos. — La cathédrale en passant. — Les premiers moines. — Les geôliers aussi esclaves que les prisonniers. — Indépendance des Espagnols. — Sites de la Vieille-Castille. — Somo-Sierra. — Tourmente de neige. — Danger. — La venta. — La nuit d'auberge. — Chapitre de roman. — L'assassinat. — La femme grenadier. — Le vieillard égoïste et mystérieux. — La jeune fille et le muletier. — La voiture perdue dans la neige. — L'écurie d'auberge. — Le chocolat. — Manières respectueuses et nobles du peuple espagnol. — Description du défilé. — Caractère des paysans. — Figure des rochers. — La plaine de Madrid. — Arrivée dans cette ville.

LETTRE VI.

A MISS BOWLES.

Madrid, 7 avril 1831.

Ce qui, aux yeux de l'auteur, caractérise l'Espagne. — Cachet national imprimé partout. — Préventions trompeuses. — Parallèle entre l'Italie et l'Espagne. — Influence d'un peuple conquis sur ses vainqueurs. — Bonne foi espagnole. — Traits de cruauté pendant la guerre d'invasion. — Dévouement du moine d'Alicante. — Un Français maître de langue espagnole à Madrid. — Physionomie du peuple. — Assassinat en plein jour. — Les brigands à la porte de la ville. — L'escorte inutile. — Traces de l'influence étrangère dans l'aspect des rues et des édifices. — Esprit monarchique dans le peuple. — La chaîne de fer. — La reine. — Égalité réelle. — Le Prado. — La rue d'Alcala. — Aspect de la ville. — Costumes divers. — La mantille. — Plusieurs espèces d'habits de majo. — Désintéressement des Espagnols. — Singulière situation de la légation française à Madrid en 1831. — Les Français en quarantaine.

LETTRE VII.

A MONSIEUR BERSTECHER.

Madrid, 10 avril 1831.

LETTRE VIII.

A MONSIEUR LE COMTE ALFRED DE MAUSSION.

Madrid, 11 avril 1831.

LETTRE IX.

A MISS BOWLES.

Madrid, 12 avril 1831.

LETTRE X.

A MISS BOWLES.

Madrid, 13 avril 1831.

— Dénoûment original. — Jeu des acteurs. — Parallèle des comédiens espagnols et des anglais. — Moyen de faire effet sur la scène. — Danse espagnole. — Différence de la vraie danse nationale et des boleros arrangés pour le théâtre. — La *sainete*. — Les choses saintes sur le théâtre. — La prière publique au spectacle. — Costume national trop rare. — Les galères pour tout homme qui pénètre dans l'amphithéâtre réservé aux femmes. — Prix d'un journal français à Madrid. — Promenade au Prado. — Voitures de tous les siècles. — Le groom et le postillon. — Le *buen retiro* ancien et moderne. — Le palais du roi. — L'esprit français de trop à Madrid.

LETTRE XIII.

A MONSIEUR VICTOR HUGO.

Madrid, 17 avril 1831.

Climat de Madrid. — Adage castillan sur la nature pernicieuse de l'air. — La procession du grand bon Dieu. — Fête des mourants. — Foi populaire. — Son résultat moral. — Combat de taureaux. — Description de l'amphithéâtre. — Mouvement de la population de Madrid. — Dénombrement des combattants. — Leur costume. — Les picadores. — Le matador. — Le roi et le vieux picadore. — Le taureau. — Son entrée. — L'extrême-onction. — La vie humaine considérée du point de vue religieux. — Entrée du matador. — Le coup mortel. — Danger pour l'homme. — Cruauté des spectateurs. — Pourquoi les femmes sont-elles admises dans l'amphithéâtre. — Ce que perd la femme à vouloir être l'égale de l'homme. — Principaux traits du caractère des femmes espagnoles. — Les plaisirs cruels nuisent à l'amour. — Privilége accordé à l'hôpital. — Passion pour les combats de taureaux. — Dégoût de la reine pour ce plaisir. — Les aigles. — Retour de la foule. — La promenade qui précède le jour du combat. — Les femmes et les picadores d'autrefois. — Usage abandonné. — Ce qu'il avait de mauvais dure encore. — Inconséquence d'un vieux picadore ; dureté du roi. — Le matador tué par le taureau. — Une exécution à mort le jour de la fête.

LETTRE XIV.

A MADAME LA COMTESSE DE BRADI.

Madrid, 19 avril 1831.

LETTRE XV.

A M. BERTIN L'AINÉ.

L'Escurial, 23 avril 1831.

LETTRE XVI.

A MONSIEUR DE LAMARTINE.

Tolède, 26 avril 1831.

Le désert commence à la porte de Madrid.— Aspect du pays entre cette ville et Tolède. — Particularité du climat. — La porte d'Alcala. — Silence des rues de Madrid. — Sang-froid des Castillans. — Leur politesse. — Route de Tolède. — Manière de la parcourir. — La civilisation matérielle n'est pas tout. — Dépopulation de Tolède. — La cathédrale. — L'Alcazar. — Le Tage. — Aspect du pays.—Préjugé des paysans. — Monuments religieux. — Plusieurs couches de ruines.— Gaieté des habitants. — Parfums des plaines incultes au printemps. — Le pont du Tage. — La promenade du soir. — L'oratoire seigneurial. — Le prêtre familier. — Son emploi. — Beaumarchais. — Le directeur de la police. — Ses agents sont espions, voleurs et brigands.

LETTRE XVII.

A MISS BOWLES.

Aranjuez, 28 avril 1831.

Parti des absolutistes. — Le roi leur paraît un révolutionnaire. — Origine du parti carliste. — Un mot sur l'infant don Carlos. — Le père Cyrille exilé comme absolutiste. — Cevallos exilé comme révolutionnaire. — Histoire du brigand Apollinario et d'un franciscain. — Conversion du voleur : sa rechute.

LETTRE XVIII.

A MONSIEUR BERSTECHER.

Andujar, 2 mai 1831.

Paresse du voyageur qui jouit mieux de ce qu'il ne décrit pas. —Aranjuez, jardins plantés d'arbres du Nord. — Tout y est factice. — Manière d'arroser les peupliers. — L'étiquette de la

LETTRE XIX.

A MADAME PAULINE DUCHAMBGE.

Andujar, 2 mai 1831.

LETTRE XX.

A MISS BOWLES.

Cordoue, 3 mai 1831.

— Ensemble du monument. — Son effet. — Le chœur. — La chapelle mauresque. — Manuscrit original de l'Alcoran. — Ce que les Maures disent de nous à Tanger. — A quoi tient la civilisation. — Seconde espèce de poésie propre aux temps avancés. — Points de vue pris dans l'intérieur de la mosquée. — Effet pittoresque du monument. — Troupe de mendiants qui l'habitent. — Paysans de Valence venus pour faire la moisson. — Leur costume, leur piété. — Prière du soir. — Le peuple et les chanoines. — Ce que c'est que l'Espagne. — Embarras du voyageur qui veut être vrai avant tout. — Insuffisance de nos langues modernes. — Points de vue des protestants. — Pourquoi on écrit. — L'amour de la vérité fait les martyrs. — Croix gravée sur le marbre par l'ongle d'un prisonnier chrétien. — Extérieur de l'église. — Constitution du clergé espagnol. — Le jardin de l'évêché. — Température. — Effet de l'air sur les affections de l'âme. — L'imagination ne s'accorde guère avec la bonté. — Le poëte. — On a toujours peint en beau ce caractère parce que ce sont les poëtes qui peignent. — L'inquisition. — La police a remplacé le saint-office. — Précautions de l'auteur pour cacher ses lettres. — Aspect de Cordoue. — Le pavé des rues. — Danses nationales. — Permission de porter des armes dans la ville. — Idée que les Espagnols se font de la liberté. — Chapeau à l'espagnole. — Le chapelier chantant. — Le commerce entravé. — Douane dans l'intérieur du royaume.

LETTRE XXI.

A MISS BOWLES.

Cordoue, 4 mai 1831.

Précautions à prendre pour faire une course de trois lieues aux environs de Cordoue. — Magnificence et population de cette ville du temps des Maures. — Les ermites de Cordoue. — Les difficultés du voyage sont un attrait de plus pour les curieux. — Dans les contrées poétiques on ne manque que du nécessaire. — Le jeune cavalier andaloux. — Son cheval, son costume. — Les mendiants. — Aspect des rues. — Les murs arabes. — Où est la poésie en Espagne? — Elle n'est plus dans les livres. — Tour-

LETTRE XXII.

A MISS BOWLES.

Séville, 6 mai 1831.

intitulé *le Triomphe de l'Evangile*. — Sa conversion publiée. — Dernier acte de courage qui couronne sa vie.

LETTRE XXIII.

A MADAME LA COMTESSE DE KERCADO.

Séville, 7 mai 1831.

Route de Cordoue à Séville. — Végétation méridionale. — Aspect particulier des palmiers. — Environs de Séville. — Double usage d'une métairie. — Entrée de Séville du côté de Cordoue. — Les murailles de la ville sont dentelées comme une scie. — Ecija, ville située entre Cordoue et Séville. — Promenade du soir à Ecija. — Aspect des rues et des maisons. — Scène d'intérieur. — La cour du palais d'un riche. — La danse nationale. — Coiffure des jeunes femmes. — Vanité des Andalouses. — Prudence des hommes. — Comment j'explique cette réserve. — Les Espagnols comparés aux Normands.

LETTRE XXIV.

A MONSIEUR LE VICOMTE DE CHATEAUBRIANT.

Séville, 8 mai 1831.

Séville. — Première impression. — Mécompte. — La cathédrale surpasse l'attente. — Il faut l'étudier. — Description de l'intérieur de la nef. — Aspect de l'ensemble. — Le sentiment religieux seul peut faire accomplir de telles entreprises. — Effet des scènes de la nature analogues aux effets de l'art. — Présence de Dieu. — Disposition particulière du chœur dans les églises d'Espagne. — Hiérarchie ecclésiastique conservée dans le chapitre de Séville. — L'archevêque, les chanoines. — Frais du culte. — Rapport de ce temple avec celui des juifs. — Chapelles latérales. — Chapelle des rois. — Tombeau de Christophe-Colomb — Archives nationales. — La Giralda. — L'architecte de cette Tour fut aussi l'inventeur de l'algèbre. — Vue de Séville. — Panorama vivant. — Effet de l'air. — Nom des principaux édifices de la ville. — Magnificence des couvents. — Promenade de la Christina. —

LETTRE XXV.

A MISS BOWLES.

Séville, 8 mai 1831.

LETTRE XXVI.

A MADAME DE VARNHAGEN D'ENSE.

Séville, 9 mai 1831.

rencontrer sur son chemin. — La sacristie-mayor. — Plusieurs peintres peu connus. — Deux saints évêques peints par Murillo. — Manière dont ils sont peints, rarement employée par l'artiste. — Salle du chapitre. — Tableau de l'ange gardien déposé dans une salle basse. — Analyse de ce chef-d'œuvre. — Expression poétique des deux figures. — Murillo : son talent particulier ; sans rival, même en Italie, quand il peint les enfants. — Il rend la métaphysique poétique. — Richesses enfouies dans Séville. — Le consul d'Angleterre.

LETTRE XXVII.

A MONSIEUR JULES JANIN.

Séville, 10 mai 1831.

Ce que c'est que la vie à Séville. — Manière d'habiter les maisons pendant l'été. — El patio (la cour) : imitation de l'atrium des anciens. — L'ennui impossible dans un pays où le repos est une jouissance. — Mariages par le balcon. — A quoi servent les grilles. — La *navaja*, couteau de poche des Espagnols. — Jose Maria, le brigand, traite avec le roi des Espagnes. — Ignorance de ce qui se passe en France. — Issue du procès des ministres ignorée du gouverneur de Séville. — Le combat de taureaux. — Les taureaux de Séville. — Fuite du cheval et du cavalier autour de l'arène. — Présence d'esprit de l'homme. — Mort d'un picadore. — Cet événement est rare. — Échappée de vue sur la ville à travers une brèche formée par l'ouragan dans l'amphithéâtre. — Coucher de soleil. — Scène vraiment espagnole. — Un homme compatriote des taureaux. — Ses transports frénétiques. — L'hôpital rempli dans la saison des combats. — Costume national remplacé par le frac européen. — Les combats de taureaux perpétuent les modes anciennes. — Les novillos. — Plaisir de la jeunesse de Séville. — Scènes burlesques à la fin du spectacle. — Soir d'été. — Art du torreador étudié par les jeunes gens de toutes les classes. — Un homme de vingt ans, libre, arrivant à Séville, y restera toujours s'il a de l'imagination. — Traductions en prose. — Dans la poésie, l'expression ne peut être séparée de l'idée. — Traduc-

LETTRE XXVIII.

A MADAME LA DUCHESSE D'ABRANTÈS.

Séville, 11 mai 1831.

LETTRE XXIX.

A MADAME GAY.

Séville, 11 mai 1831.

particulière aux peuples du midi de l'Europe. — Influence de la religion sur le ton de la société. — Le bon ton est dans la pensée plus que dans l'expression. — Véritable hospitalité. — Opinion de l'auteur sur les Espagnols. — Elle diffère de celle des autres voyageurs. — Diversité des mœurs dans les différentes provinces de l'Espagne. — La lutte entre les races étrangères et les indigènes dure toujours. — Contradictions apparentes de l'écrivain. — Ce sont des compliments faits à l'esprit du lecteur. — La politesse gênante n'existe pas dans les petits cercles des habitants de Séville. — Promenade à la *Christina*. — Toute la ville réunie dans ce lieu. — Les jours d'été moins longs que chez nous. — Manière de faire connaissance avec les dames andalouses. — La galanterie en public. — Elle a ses règles comme le combat de taureaux. — L'angelus. — Contraste des plaisirs mondains et des sentiments religieux. — Unique intérêt des femmes du monde à Séville. — La chaussure des Andalouses. — Histoire d'une dame de Cadix. — Les souliers trop petits. — Ce que lisent les dames espagnoles. — Avantage de l'ignorance. — L'amour gagne ce que perd la science. — Esprit naturel. — Grâce particulière aux jeunes Andalouses. — Manière de faire connaissance à la promenade. — Amour platonique. — Histoire d'un curé de campagne. — Le cicerone de Séville. — C'est un prêtre. — A quoi il s'emploie. — Étonnement d'un voyageur anglais. — Ce qu'on appelle chez nous la vie du grand monde n'existe pas ici. — Différence qu'il y a entre l'Espagne et l'Italie. — Fâcheuse influence des modes françaises. — L'Espagne en est à l'état de transition où se trouvait l'Europe il y a trois cents ans.

LETTRE XXX.

A MONSIEUR LOUIS BOULANGER.

Séville, 12 mai 1831.

Murillo. — Il égale Raphaël sans lui ressembler. — Sa manière de peindre. — Rapport qu'il y a entre l'artiste et le pays. — Orgueil national justifié par les talents qui s'élèvent au milieu des peuples. — Conditions sociales nécessaires à la production des chefs-d'œuvre de l'art. — Talent particulier de Murillo

LETTRE XXXI.

A MONSIEUR LE MARQUIS DE DREUX-BRÉZÉ.

Séville, 15 mai 1831.

juges perdra le gouvernement du roi Ferdinand. — Les mécaniques de l'Espagne comparées aux machines employées dans les usines anglaises. — Deux cents mules travaillent aux moulins à râper le tabac. — Caractère de ces bêtes. — Course à Santo-Ponci. — Ruines de l'antique Italica, patrie de Trajan. — Elles n'ont qu'un intérêt historique. — Couvent des hiéronymites. — Tombeaux de Gusman le Bon et de sa femme. — Site du couvent. — Description des environs de Séville. — Caractère particulier de cette contrée.— La fonderie de canons. —Des moines assistaient à la fonte.—Richesse de la municipalité de Séville.— Son origine.—Corporations.— Leurs avantages et leurs inconvénients.— Mépris des lois.— Il y a une loi qui manque dans tous les pays.—Organisation de l'hospice de la Charité. — L'esprit du catholicisme anime tout en Espagne.— Inconvénient de l'aumône.— L'aubergiste et les mendiants.— Influence des journaux sur l'intelligence des peuples. — Les révolutions empêchent les réformes.—Conditions nécessaires à l'équilibre des facultés humaines. — L'Espagne veut sortir de son inaction.— Maladresse des esprits conservateurs.—Inconvénients politiques de l'exil.— Arrestation d'un négociant français à Séville.— Les consuls de Danemarck et de Hollande emprisonnés à Cadix. — Mauvais effet de ces mesures.— Scrupules de l'auteur, qui veut rester impartial. — Coup d'œil sur les diverses constitutions des sociétés. — Ce sont les révolutionnaires qui sont arriérés. — Stérilité des soi-disant novateurs. — Opinion d'un Anglais établi à Séville. — Elle s'accorde avec la mienne, et pourtant en Espagne il passe pour ultra-libéral. — Mort du gouverneur de Cadix. — Intrigues des libéraux espagnols avec la propagande de Paris. — Révolutions européennes tramées chez nous. — Influence d'une personne de Paris que l'auteur ne veut pas nommer.— Crainte du parti modéré en Espagne.— Sa défiance contre les réfugiés espagnols. — Chaque opinion servie par les exagérations de ceux qui défendent l'opinion opposée. — A quoi se réduisent les difficultés qu'on m'annonçait à mon entrée en Espagne. — Les précautions de la police espagnole contre la circulation des voyageurs. — Loi qui interdit l'entrée de l'Angleterre à tout étranger qui n'a pas la caution d'un Anglais. — Les lois ne sont que ce qu'on en fait par l'application. — Les Espagnols veulent innover, par amour-propre plutôt que

LETTRE XXXII.

A MISS BOWLES.

Séville, 16 mai 1831.

LETTRE XXXIII.

A MONSIEUR DE VIMEUX.

Séville. 16 mai 1831.

les hommes de toutes les classes ; dans les autres pays ils les séparent.— L'égalité pratique, à l'ordre du jour. — Habitudes républicaines dans l'armée et dans l'église. — L'aristocratie anglaise scandalisée. — Costume d'un *majo* de Séville. — Habillement des femmes. — Leur coiffure. — Romances espagnoles.— Caractère particulier de cette musique. — Son charme, ses défauts. — Usage que les Espagnols modernes font de leur idiôme : ils parlent pauvrement une langue riche. — Le son de voix des femmes rappelle l'Afrique plus que l'Europe. — Le brigandage inhérent aux mœurs des Arabes. — Trafic de la police, qui vend aux bandits la permission d'exercer leur industrie.—Vols domestiques plus rares qu'ailleurs. — La bonne foi espagnole révoltée par tout abus de confiance. — Pantomimes jouées par des ouvriers. — Talent des acteurs. — Comique espagnol. — Pruderie d'une demoiselle anglaise. — Conversation entre cette jeune personne et le voyageur. — Simplicité et décence naturelle des dames du pays. — Seguidilla dansée en groupes. — La bohémienne. — Sa taille, sa toilette, sa danse et le chant qui l'accompagne. — La lole. — Effet prodigieux de cette danse.— Prestige du talent de la bohémienne.— La femme changée en déesse. — L'Anglaise qui veut imiter l'Andalouse. — La copie fait sentir tout le mérite du modèle. — Le bolero châtié, plus indécent que la lole.— L'homme de la police présidant à la fête. — Retour du bal. — Émeute à la porte de l'auberge. — Galanterie d'un domestique français. — Jalousie espagnole.— Horreur des Andaloux pour l'ivrognerie. — Le mayoral reconnaissant. — Embarras de l'écrivain. —Bonheur du voyageur.

LETTRE XXXIV.

A MISS BOWLES.

Séville, 18 mai 1831.

Sculpture coloriée. — Montanès, grand artiste en ce genre. — Petites statues siciliennes et andalouses. — Cet art est particulièrement cultivé en Espagne et en Sicile. — Couvent des augustins. — Palais de Medina Cœli, bâti sur le plan de la maison

LETTRE XXXV.

A MONSIEUR EUGÈNE DE BRÉZA.

Écrit sur le bateau à vapeur qui va de Séville a San-Lucar, ce 2 mai 1831.

LETTRE XXXVI.

A MISS BOWLES.

Cadix, ce 26 mai 1831.

Traduction des strophes 65e et 66e de Childe-Harold. — Différence de Cadix tel que l'a vu lord Byron, et de Cadix tel que je le vois. — Colloque entre moi et le gardien de la porte. — Difficulté que j'éprouve à entrer dans la ville. — Commis accessible aux flatteries. — J'entre comme prisonnier sur parole. — Cadix foyer de révolution. — La liberté des Andaloux fondée sur la rancune qu'ils conservent de l'affranchissement des Amériques. — La valeur des termes en politique. — Ruine de Cadix. — Révolution commerciale : contre-coup et punition des révolutions politiques. — Ce qu'il y a de curieux à voir dans Cadix. — Assassinat de l'alcade de Tariffa. — Passage de la *Gazette de Séville* traduit. — Dangers du voyage que je vais entreprendre. — Récit de celui que j'ai fait de Séville à Cadix. — Arrivée pendant la nuit à San-Lucar. — Le moine bleu. — — Est-il moine ou brigand ? — Les calesseros. — Friponnerie d'un cocher. — Xerès. — La chartreuse. — Les paysans, voleurs dans l'occasion. — Aspect du pays. — Riant d'un côté, triste et désert de l'autre. — Effet de la solitude. — Impression particulière de la nature. — Champs parfumés. — Il y a des sites qui parlent à l'âme sans plaire aux yeux.

LETTRE XXXVII.

A MADAME LA COMTESSE MERLIN.

Cadix, ce 27 mai 1831.

Cadix est moins différent que tout le reste de l'Espagne des autres villes de l'Europe. — Commerce de l'or en sac. — Industrie des porteurs d'or. — Fortunes colossales acquises par les hommes qui font ce métier. — Visite du roi dans une des maisons les plus opulentes de cette ville. — La salle de l'or. — Ferdinand emprunte un sac d'or. — Il le rend. — Mot de ce prince pour

LETTRE XXXVIII.

A MISS BOWLES.

Cadix, ce 29 mai 1831.

LETTRE XXXIX.

A MADAME DE ".

Cadix, ce 30 mai 1831.

vernement de Ferdinand convient à la majorité. — Selon d'autres, le pays est miné par des sociétés secrètes. — Absence de patriotisme. — Mauvais sentiments chez ceux qui attaquent l'ordre de choses actuel et chez ceux qui le défendent. — Le dévouement jusqu'à la mort, dans quelque parti qu'on le trouve, doit donner confiance en l'avenir du pays.—Portrait du gouverneur de Cadix. —Intrigues des conjurés pour le séduire. — Sa faiblesse.—Sa résistance.—Sa mort. — Mot de M. le prince de Talleyrand.—Conséquences du meurtre du gouverneur de Cadix pour la ville et pour le pays — Comm ssions organisées par le gouvernement pour punir les conspirateurs. — Manière de raisonner des deux partis.—L'arrivée d'un courrier.—Manière dont le roi Ferdinand manifeste sa reconnaissance envers la veuve du gouverneur de Cadix. — Arrestations iniques et inutiles. — Histoire d'une vengeance conjugale étrangère à la politique.— Mœurs du clergé séculier. — Rivalité d'un jeune homme et d'un prêtre. — Vengeance du prêtre.—Bal donné pour la Saint-Ferdinand. — Moins gai que nos fêtes d'ouvriers à Séville.

LETTRE XL.

A MISS BOWLES.

Tarifa, ce 1er juin 1831.

Caractère particulier des paysages espagnols. — La solitude peut attrister, elle n'ennuie pas. — Vue du détroit de Gibraltar. — Côtes de la Barbarie. — Magie des noms. — Vaisseaux qui passent de l'Océan dans la Méditerranée. — Ressemblance présumée entre les sites de l'Espagne et ceux de l'Afrique. — Récit du voyage de Cadix à Tarifa. — Chiclana. — Accident au milieu d'une forêt. —Le mulet rétif.— La rencontre. — Le coupe-gorge, ou la venta de Vejer. — Les coupe-jarrets. — L'hôte et ses gens pendus comme brigands.— Ruse de nos muletiers pour protéger notre départ. — Souvenir du malheur arrivé à un Anglais il y a peu de semaines sur cette route. — On blâme le volé plus que les voleurs. — Ce que c'est que les rateros. — Mort de l'assistente de Tarifa surpris par des brigands. — Ce

LETTRE XLI.

A S. A. R. M. LE DUC GUSTAVE DE MECKLEMBOURG-SCHWERIN.

Ce 2 juin 1831, à 8 heures du matin,
sur le sommet de la montagne qui sépare Tarifa d'Algesiras.

L'inspiration ne suffit qu'au bonheur de l'artiste, elle ne suffit pas à son talent.— L'émotion sert le voyageur plus que le poëte, parce que le voyage n'est pas de l'art et que c'est de la vie. — Nouvel effort du voyageur pour peindre ce qu'il voit. — Le roc de Gibraltar fait plus d'effet à l'heure où il reste dans l'ombre. — A quoi on peut le comparer. — Bonheur de voyager. — En quoi le monde ressemble aux autres souverains.

LETTRE XLII.

A ***.

Gibraltar, 2 juin, à 2 heures après midi.

Algesiras.— Contraste des campagnes et des villes de l'Andalousie. — Le proscrit de Vejer. — Danger qu'il court et qu'il me fait courir. — La réflexion nuit à la générosité. — Gibraltar. — Police anglaise. — La manière de vivre des habitants de Londres imposée à ceux de Gibraltar.— Nourriture, ameublement, usages, tout est anglais. — Difficulté qu'éprouve un étranger pour entrer à Gibraltar. — Traitement que les soldats anglais et écossais font subir aux indigènes.— L'aspect des rues n'a plus rien de méridional. — Immensité du roc. — Voitures anglaises pour se promener autour de Calpe. — Bizarres contrastes entre les effets de la nature et les habitudes sociales.— Jardin anglais planté sur les flancs du rocher. — Une forteresse moderne gâte les plus beaux sites. — Fraîcheur et parfum des nouveaux bosquets plantés par le gouverneur anglais. — Ces travaux sont une des merveilles de l'Andalousie. — Détails sur la fièvre jaune. — Récit d'une dame anglaise. — Ses nuits pendant l'épidémie. — Silence et solitude de la ville. — Campement dans le désert. — Gibraltar abandonné. — La sentinelle de nuit. — La faction changée de lieu; pourquoi. — Caractère du fléau. — Anecdote péruvienne.

LETTRE XLIII.

A MADAME LA COMTESSE O'DONNELL.

Gibraltar, ce dimanche 5 juin 1831.

LETTRE XLIV.

A MONSIEUR HENRY HEINE.

Tanger, ce 11 juin 1831.

Le paquebot porteur des dépêches de Gibraltar à Tanger. — Les vagues dans le détroit. — Départ. — Vent contraire. — Marée contraire. — Description du phénomène de la Fata Morgana, dont le voyageur est témoin. — Villages, palais, forêts fantastiques et renversés de sorte qu'on les voit doubles. — Calme de l'eau. — Température brûlante de l'air quand le vent ne souffle pas. — Beauté des sites de la baie d'Algesiras. — Partout des illusions d'optique. — Difficulté de la navigation au sortir de la baie. — Cinq heures pour faire deux lieues. — Le danger n'existait réellement pas ; mais si l'auteur le voulait, il existerait dans son récit. — Force que la distance prête aux paroles. — Souvenir de Normandie. — Honfleur. — Le courage qu'il faut dans les voyages lointains a peu de mérite.—Nous jetons l'ancre vers la fin du jour sous les côtes d'Espagne.—Rencontre singulière. — L'émissaire de la propagande révolutionnaire. — C'est un Anglais.—Type des perturbateurs des sociétés modernes — Son histoire. — Il est franc-maçon. —Explication naturelle de plusieurs miracles politiques.—Ressorts secrets des révolutions, qui changent la décoration du monde. — Pourquoi les peuples paraissent inspirés comme les rois l'étaient au commencement des sociétés. — Superstition politique. — Pourquoi l'auteur adresse cette lettre à M. Heine. —Sincérité de la presse française. — Chaque parti ment et se trompe lui-même. — Égoïsme partout, dans la prudence comme dans la témérité. — Ni conservateurs ni novateurs ne triompheront par la vertu, mais ils vaincront par la force. — La monarchie est un gouvernement plus naturel et plus clair que la république.— L'autorité paternelle sera éternellement le type des gouvernements. — Dans la république, c'est la liberté qui est la fiction. — Conversation avec l'émissaire libéral. — Son but. — Son récit. — Il vient des Grandes-Indes pour délivrer les Espagnols et faire fortune à force d'héroïsme. — Tarif du dévouement.

duit la diversité. — Elle ne peut naître que de l'exercice scrupuleux des devoirs de chacun envers tous.— C'est la conscience de la société. — Costume des Maures. — Le peuple arabe. — Difficultés du débarquement sur la terre de Maroc. — Attente prolongée en rade de Tanger par un gros temps. — Aspect du pays, de la plage et de la ville.— L'Afrique avec sa stérilité et tout ce qu'elle contient d'hommes malheureux, attriste la pensée comme les regards. — Perplexité de l'auteur à la vue d'une race d'hommes si différente de la nôtre. — D'où sortent les nègres? — Que devient notre foi devant ce problème? — S'il n'est immortel, l'homme est trahi, et Dieu est vaincu par la nature. — Aspect misérable des pêcheurs arabes. — Comparaison de la condition humaine en Afrique, et de la misère de quelques-uns des habitants de nos côtes.—Cavaliers armés galopant sur la plage. — La guerre est la vie des états mahométans. — Arrivée du consul de France. — Notre entrée à Tanger. — Capitaine du port : sa figure, ses manières. — Dignité apparente des Musulmans. — L'exaction est le système financier et administratif du pays. — Ce qu'il en résulte pour l'Empereur lui-même. — Apparence des habitations mauresques. —Uniformité de la vie qu'on mène à Tanger.—Elle fait oublier autre chose.— Chez les catholiques le cloître est une exception: chez les Arabes, l'exception devient la règle. — Mahomet a copié le Christ, tout en maudissant les chrétiens.— Les modèles injuriés par les imitateurs. — Auberge de Tanger. — Elle vaut mieux que les hôtelleries d'Espagne. — La source de la civilisation espagnole se retrouve chez les Maures. — Musique, architecture, habitudes de vie, manière d'exprimer sa pensée : tout chez le peuple arabe rappelle l'Andalousie. — Ce que sont les Juifs chez les Maures. — Définition du caractère de ce peuple. — Leurs mœurs, leur situation, leur emploi à Tanger. — Usage qu'ils font de la vertu de leurs femmes. — Description d'une noce juive à laquelle l'auteur assiste. — Disposition de la salle. — Costume de la mariée. — Ses joyaux. — Musique et danse nationale. — Rapports qu'il y a entre ces divertissements et les danses espagnoles. — Danse sur place. — Plus ridicule qu'indécente. — Origine des combats de taureaux. — Qu'est-ce que les Espagnols doivent aux Maures, qu'est-ce que les Maures doivent aux Espagnols, questions assez oiseuses

LETTRE XLVI.

A MADAME RÉCAMIER.

Tanger, 15 juin 1831.

— Trois Empereurs en ce moment dans l'empire de Maroc. — Tranquillité de Tanger au milieu de cette confusion politique. — Caractère de la campagne aux environs. — Comparaison de cette solitude africaine avec les côtes des pays populeux de l'Europe. — Quelle est la différence de l'homme esclave au citoyen libre. — Compensations aux malheurs des nations. — Egalité réelle sous l'apparence d'une inégalité choquante. — La liberté use les peuples.— Ceux de la côte de Barbarie ont été rajeunis par l'esclavage. — Ils aspirent à profiter de l'affranchissement que leur apportent les Français. — Effet de la conquête d'Alger. — Le nom français en Afrique. — Satisfaction d'amour propre. — Gloire littéraire de la France. — Complainte de Chactas et d'Atala, chantée par tous les marins du détroit de Gibraltar. — Ce que dut éprouver le chantre des Martyrs lorsqu'il passa ignoré par ce pays à son retour d'Orient. — L'air espagnol noté. — Paroles espagnoles. — Traduction littérale de la complainte.

LETTRE XLVII.

A MONSIEUR BOUTELAUD.

Tanger, ce 16 juin 1831.

La plus belle vue de Tanger.—Château fort au haut de la ville. Vaisseaux européens qui louvoyent dans le détroit. — Ce que pense l'Arabe à cheval qui les voit passer.—Promenade autour des murs. — Conversations par interprète avec des Arabes de l'intérieur venus au marché.—Le voyageur dessine leur portrait et le leur donne. — Pourquoi ces hommes manquent-ils à leur loi ? — Tout est exception dans le monde. — Les trois Santon, saints mahométans. — Leurs austérités. —Que prouvent-elles ? — Révolution politique. — Scène dramatique entre l'empereur et son neveu. — Le pouvoir arbitraire s'abdique plus aisément que le pouvoir constitutionnel, parce qu'il est moins contesté. — L'esprit de contradiction explique la plupart des choses de ce monde. — Présentation au pacha.— J'y renonce. — J'assiste par hasard à celle du consul de Danemark.

LETTRE XLVIII.

A MISS BOWLES.

Saint-Roch, ce 17 juin 1831.

LETTRE XLIX.

A MISS BOWLES.

Saint Roch, ce 18 juin 1831.

LETTRE L.

A MISS BOWLES.

Ronda, ce 20 juin 1831.

LETTRE LI.

A MISS BOWLES.

Malaga, ce 23 juin 1831.

ceux-ci pour l'indigène. — Visite dans la chambre du maître de l'auberge. — Ma présence et ma curiosité lui déplaisent singulièrement. — Avant le point du jour nous quittons furtivement cette maison suspecte. — Retard au milieu d'un défilé dangereux. — Accident qui nous arrête. — Le saignement de nez prolongé. — Paysans voleurs. — Bivouac de ces ouvriers brigands. — Une crainte fait oublier l'autre. — Réflexions philosophiques sur ce phénomène moral. — Le Puerto. — Descente vers Casarabonela. — Sûreté des chevaux andaloux. — Description de la montagne enchantée. — Manière d'arroser les rochers et de distribuer l'eau. — Science héritée des Maures. Toute une contrée qui ressemble à une fontaine en rocaille. — — Aspect fantastique du pays. — Pyramide de verdure. — Énormes gradins naturels. — Végétation. — Le travail de l'homme visible à travers les productions de la nature. — Caractère de l'architecture imprimé aux montagnes. — Résignation des Espagnols. — L'eau et le feu sont les principaux liens des hommes de ces contrées. — Instinct des guides pour découvrir l'eau. — La marchande d'eau dans un désert. — Venta de Carmona. — D'autres disent Cartama. — Description de cette venta. — On y manque de tout absolument. — Réponses négatives de la servante. — La Bohémienne malade. — Son portrait. — Son langage. — Sa maladie. — L'hôte caché. — Soupçons des muletiers. — Le calessino de l'hôte. — On me le refuse. — Nouveau saignement de nez. — La Bohémienne nous poursuit. — Les imprécations. — Entrée de Malaga. — Description des rues de cette ville poétique. — Une dame avec son cortége. — Peuple qui vit d'amour. — Deux races d'hommes diverses. — Mérite du cheval andaloux. — Son adresse dans les précipices. — Le cheval plus sûr que l'homme. — Impossibilité d'amener de ces chevaux en France.

LETTRE LII.

A MISS BOWLES.

Malaga, ce 25 juin 1831.

Air d'élégance de la ville de Malaga. — Il n'y a plus de société depuis la révolution de 1823. — C'est de la mauvaise humeur, ce

LETTRE LIII.

A MISS BOWLES.

Loxa, ce 27 juin 1831.

Changement d'aspect. — Végétation de la Vega. — Pressentiment des beautés de Grenade. — Description de Loxa. — Voyage d'un Espagnol en 1774. — Il ne parle que des antiquités romaines. — Petit rocher couvert d'habitations qui s'élève au milieu même de la ville de Loxa. — Superbe cascade du Xenil, dont personne n'a parlé. — L'auberge de Loxa. — Elle est tenue par un horloger. — Impatience du voyageur arrêté pour la nuit à huit lieues de Grenade.

LETTRE LIV.

A MONSIEUR LE COMTE DE SABRAN.

Grenade 16 juillet 1831.

Maladie grave éprouvée par le voyageur. — Nature du mal. — Le médecin espagnol. — Son portrait. — Encore les souvenirs du siècle de Louis XIV. — Conduite de ce docteur envers une dame anglaise logée dans le palais de l'Alhambra. — Apathie espagnole. — Ce que c'est que la convalescence d'une grande maladie sous ce climat. — État pire que la fièvre. — Tourment du voyageur condamné par ce mal à passer dix-neuf jours au pied de l'Alhambra sans pouvoir y monter. — Ce qui a décidé la maladie. — Entrée à Grenade. — Surprise. — Fausse idée qu'on se fait de la solitude de Grenade. — Cette ville ressemble à une autre. — La comédie, l'Alameda, la foule. — Souffrances du voyageur pendant les jours où sa vie est en danger. — Son lit, sa chambre, son auberge. — État moral du malade. — Son régime. — Difficulté qu'il éprouve à se nourrir sainement. — Indifférence pour les grandes choses, importance des petites. — Bruit et danses dans la maison. — Le ménage espagnol est plus pittoresque que commode. — Les officiers anglais arrivés de Gibraltar. — Leur pronostic sur la maladie. — C'est surtout quand on est déclaré guéri qu'on souffre. — Suite de la lettre cinquante-quatrième. — Promenade dans Grenade. — Le Xenil et le Darro deux torrents qui traversent la ville. — Promenade appelée le Salon. — Récit de la dernière journée de route avant d'arriver à Grenade. — Départ de Loxa,

un tableau.—Mot du dernier ambassadeur des Maures auprès du roi d'Espagne Charles III.—Prière des Arabes de la côte. — Porte du Jugement.—La main et la clef.— Sens de ce hiéroglyphe.—Idée que les Maures attachaient à ces signes.—Les murailles leur servaient de livres comme aux Égyptiens.—La clef est en vénération chez les Maures comme la croix chez les chrétiens.—Étymologie du nom de Gibraltar.—Coutume de l'Asie où l'on rend la justice à la porte des villes.—Diverses significations du signe de la main. — L'horoscope. — Préservatif contre *le mauvais œil*.—Symbole de la foi musulmane.—Cour des citernes.—Palais de Charles-Quint.—Sa forme, style de son architecture.—Ruse de l'empereur pour extorquer aux Sarrasins l'argent nécessaire à la construction de ce palais. — Exagération des voyageurs.—Mensonges volontaires et involontaires des faiseurs de descriptions et des peintres.—Ce que l'auteur croit la vérité.—L'Alhambra n'est que joli.—Mal que cause aux voyageurs la fausse admiration de leurs prédécesseurs. — De l'esprit sans génie : voilà ce que l'auteur trouve dans l'architecture mauresque.—Supériorité de l'art chez les Grecs et chez les chrétiens.—L'architecture arabe est une cristallisation. —Discordance du dedans et du dehors.—L'esprit du sérail se reconnaît dans le génie qui a présidé à la construction de ces monuments.—On comprend que le croissant ait fini par tomber devant la croix.—Comparaison des divers monuments d'architecture chez les principaux peuples de la terre.—Les monuments grecs ornaient le monde.—Les architectes arabes enjolivent des alcoves.—Population de Grenade sous les Maures.—Cour des bains.—Les portiques.—Tour de Comarès.—Inscription. — Salle des ambassadeurs. — Vues qu'on a des ouvertures de cette salle.—L'amour, nécessaire au voyageur qui veut bien voir ce lieu.—Compensations accordées à chaque âge.—Ce n'est pas Dieu qui est visible dans ce séjour, c'est le peuple des génies.—Appartements de la reine et du roi.—Toccador.—Salles ornées par des écoliers de Michel-Ange.—Contradiction entre le grand style italien et le goût efféminé des Maures.—La cour des Lions. — Son mérite. — Ses dimensions.—Désappointement.—Corps avancé.—Architecture de confiseur.—Les lions de la fontaine.—Souvenirs des Abencerrages.—Comment les Français ont gâté cette cour.—L'architecture mauresque est de la végé-

LETTRE LVI.

A MONSIEUR JULES JANIN.

Grenade, 23 juillet 1831.

brigands.—Nouveau trait d'audace.—José Maria revendique le monopole du vol.—Récit du curé.—Robert Macaire espagnol. —Nous voyageons au pas.—Place du Triomphe, nommée par les Français—La foi prouve la puissance de l'âme, comme le doute dénote l'activité de l'esprit.—Adieu à Grenade.—Affaiblissement du voyageur; il est près de s'évanouir.—Rien ne s'explique, et ce qu'on sent moins que tout le reste.—Poëtes nés pour l'obscurité.—Dieu est leur seul juge.—Sottise des hommes qui ne font rien.—Leurs illusions sur eux-mêmes.—La route neuve.—Promesses de l'industrie.—Elles sont menteuses.—Aspect de la Vega le soir.—Souvenirs historiques.—Mort de la mère de Boabdil.—Description du crépuscule du soir.—Accidents de nuages.—Poussière dorée.—Féerie, mythologie.—Différence des impressions de la nature dans le Nord et dans le Midi.—Double chaîne de montagnes.—Silence des campagnes.—la nuit la Vega ressemble à un lac.—Souvenirs de l'Italie.—Végétation de la Vega.—Ses parfums, uniques dans le monde.—Chèvres andalouses.—Elles sont d'une race particulière.—Leur aspect singulier.—Difficulté de définir le caractère espagnol.—Il est contraire au gouvernement représentatif.—Les Espagnols sont les meilleurs piétons de l'Europe. —Nos quatre hommes d'escorte nous accompagnent à pied toute la nuit.—El Campillo: village dans la montagne.—Le propriétaire campagnard.—La réception qu'il nous fait.—Le repos impossible dans ce gîte.—Saleté des chambres.—Conversation avec le maître de la maison.—Éducation élémentaire en Espagne.—Rechute du brigand converti a Polinario.—Convoi de brigands transférés à Grenade.—Pronostic de notre hôte.—Nous partons le soir même pour Jaën.—Description de la route. Éclat du clair de lune.—A une lieue et demie de Jaën la route neuve finit.—Difficulté du chemin.—La porte de la ville fermée.—Dangers des rencontres de brigands sous les murs.—On nous ouvre la porte à deux heures du matin.—La posada de Jaën.—Chaleur étouffante.—Le voyageur craint une rechute de son mal.—Caractères des sites.—L'été dévaste le pays.—Désert de cendre.—Description de la ville de Jaën.—La cathédrale n'a rien de remarquable.—Le gouverneur militaire.—Impossibilité d'obtenir une escorte de troupes régulières.—Il m'adresse au commandant de la milice.—On m'accorde une

FIN DE LA TABLE DES LETTRES.

TABLE DES MATIÈRES

DU QUATRIÈME VOLUME.

FIN DE LA TABLE DU QUATRIÈME ET DERNIER VOLUME.

UNIVERSITY OF TORONTO
LIBRARY

Do not
remove
the card
from this
Pocket.

Acme Library Card Pocket
Under Pat. "Ref. Index File."
Made by LIBRARY BUREAU

